



CLASSIQUES GARNIER

CYRANO DE BERGERAC

**ŒUVRES DIVERSES**

LETTRES SATIRIQUES, AMOUREUSES, etc.

LES ENTRETIENS POINTUS

LE PÉDANT JOUÉ, *comédie*

LA MORT D'AGRIPPINE, *tragédie*

NOUVELLE ÉDITION

PAR

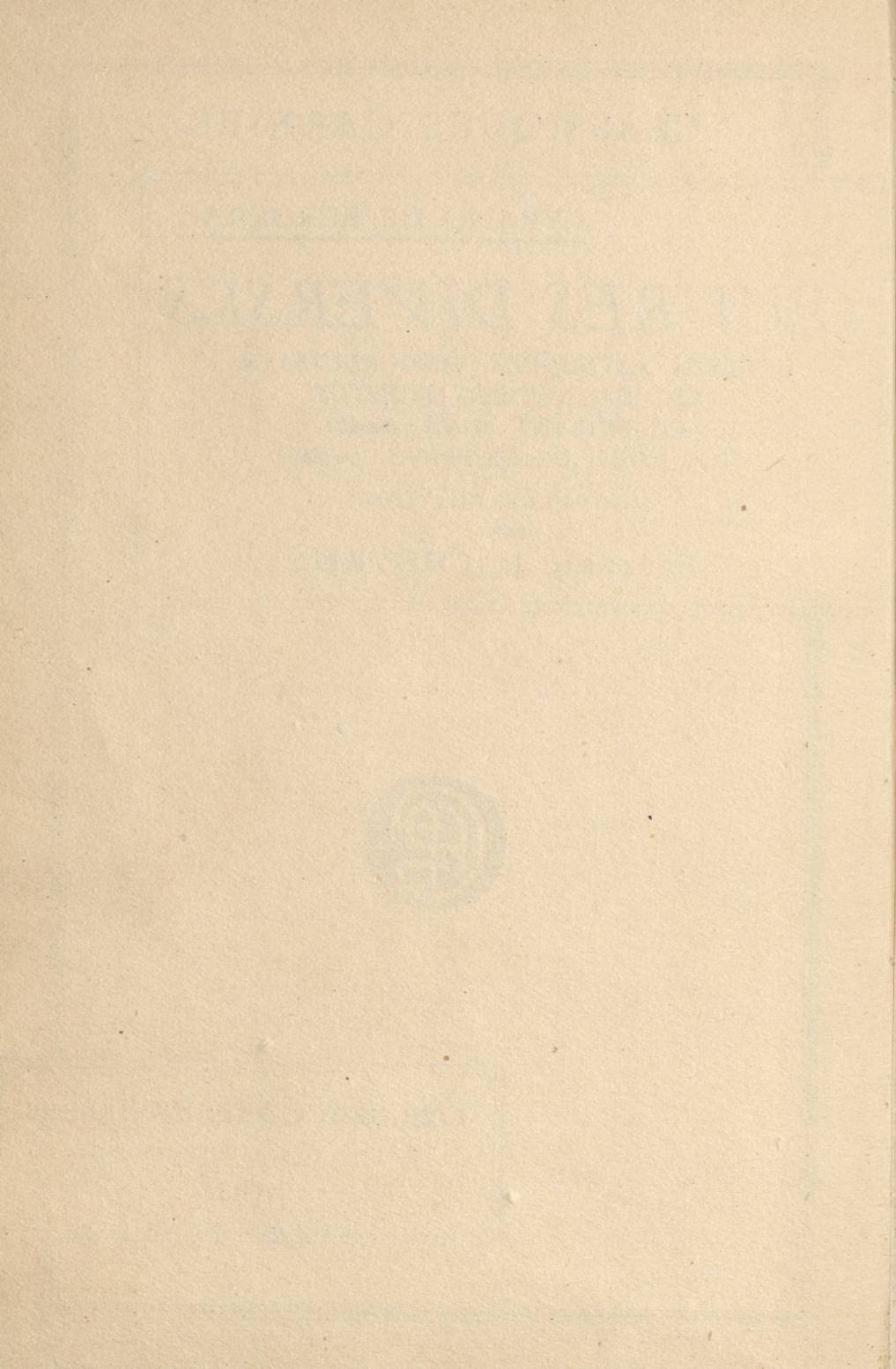
FRÉDÉRIC LACHÈVRE



LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

PARIS



# OEUVRES DIVERSES

ESSAYS, ESSAISSONS, ET COURSSES  
VIRETTES, ET VIRETTES

ESSAYS, ESSAISSONS, ET COURSSES

CYRANO DE BERGERAC

# OEUVRES DIVERSES

DU MÊME AUTEUR

~~GRAND LIBRAIRIE~~

A LA MÊME LIBRAIRIE

*L'Autre monde ou les États et Empires de la Lune et du Soleil.*  
Nouvelle édition revue et complétée sur le manuscrit 4558  
de la Bibliothèque nationale, avec une notice bio-bibliogra-  
phique par Frédéric LACHÈVRE. 1 vol. in-16.

CYRANO DE BERGERAC

---

# OEUVRES DIVERSES

LETTRES SATIRIQUES, AMOUREUSES, etc.

LES ENTRETIENS POINTUS – LE PÉDANT JOUÉ, comédie

LA MORT D'AGRIPPINE, tragédie

---

## NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES ET AUGMENTÉE,  
POUR LA PREMIÈRE FOIS, DES ADDITIONS ET VARIANTES IMPORTANTES  
DU MANUSCRIT 4557 DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR

FRÉDÉRIC LACHÈVRE



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

511825

511825

511825

29



inv. 1226

## AVANT-PROPOS

Voici la seconde partie de l'œuvre de Cyrano de Bergerac, celle exclusivement littéraire, elle ne modifie pas la phisyonomie de l'utopiste de *L'Autre Monde* telle que la montre les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale 4557 et 4558 (Nouv. acq. fr.).

On y trouvera, reproduits sur les textes des éditions originales :

I. — Cinquante-quatre *Lettres diverses, satiriques et amoureuses* des 58\* que renferment les *Œuvres diverses* de 1654 publiées par Cyrano lui-même, les *Nouvelles Œuvres* (posthumes) 1662, et le *Ms. 4557* de la Bibl. nat. (1651). Sur ces cinquante-quatre Lettres, une est inédite et trente-six\*\* se retrouvent dans ledit Ms. sur lesquelles dix-huit présentent des additions et des variantes importantes autres que de style (le texte en est donné en caractères italiques).

II. — *Le Pédant joué*, comédie, des *Œuvres diverses*, 1654, avec additions et variantes du *Ms. 4557* de la Bibl. nat.

III. — *La Mort d'Agrippine*, tragédie en cinq actes et en vers.

IV. — *Les Entretiens pointus*, des *Nouvelles Œuvres*, 1662.

\* Y compris la *Lettre contre les frondeurs* des *Œuvres diverses*, 1654, qui est une mazarinade et l'épître dédicatoire au chancelier Seguier du *Ms. 4557*.

\*\* A ces 37 lettres, il faut ajouter pour avoir les 41 du *Ms. 4557*, l'épître à Séguier, une des *Œuvres diverses*, 1654, et deux des *Nouvelles œuvres*, 1662, insignifiantes qui sont également dans le *Ms. de la Bibl. nat.*

Notre édition, bien que formée des mêmes ouvrages que celle de Paul Lacroix\*, est donc tout autre. Cette dernière, particulièrement soignée par cet érudit, était remarquable à l'époque où elle a paru. Nombre d'erreurs qu'il a commises ne peuvent lui être reprochées, aussi nous nous sommes gardé de les signaler. On ne saurait trop hautement reconnaître ce que l'on doit à ceux qui vous ont précédé. Le mérite est mince de profiter de recherches mieux dirigées ou de documents que le hasard seul a fait découvrir.

On connaît aujourd'hui l'essentiel de la vie de Cyrano. Paul Lacroix a inspiré Edmond Rostand dont le chef-d'œuvre assure une vie immortelle à l'escrimeur sensible et chevaleresque au détriment de l'écrivain, aux prétentions philosophiques et scientifiques, dont l'œuvre était si en avance sur son siècle qu'aucun libraire ne l'aurait acceptée de son vivant telle qu'il l'avait écrite. Nous avons la pleine conscience que notre mise au point est un peu tardive pour qu'elle puisse lui profiter entièrement, mais encore était-ce un devoir de la tenter!

---

\* Sauf le *Traité de Physique* que nous n'avons pas reproduit et qui est, en réalité, de Jacques Rohault, mais, par contre, elle est augmentée d'une mazarinade en prose, à la suite de *L'Autre Monde*.

## ÉPITRE DÉDICATOIRE AU DUC D'ARPAJON

DES *Œuvres diverses*, 1654.

Monseigneur, ce livre ne contient presque qu'un ramas confus des premiers caprices, ou, pour mieux dire, des premières folies de ma jeunesse; j'avoue même que j'ai quelque honte de l'avouer dans un âge plus avancé; et cependant, Monseigneur, je ne laisse pas de vous le dédier avec tous ses défauts, et de vous supplier de trouver bon qu'il voie le monde sous votre glorieuse protection. Que direz-vous, Monseigneur, d'un procédé si étrange? Vous croirez peut-être que c'est manquer de respect pour vous, que de vous offrir une chose que je méprise moi-même, et de mettre votre Nom illustre à la tête d'un ouvrage, où j'ai bien de la répugnance de voir le mien? J'espère néanmoins, Monseigneur, que mon respect et mon zèle vous seront trop connus pour attribuer la liberté que je prends à une cause qui me seroit si désavantageuse. Il y a près d'un an que je me donnai à Vous; et depuis cet heureux moment, tenant pour perdu tout le temps de ma vie que j'ai passé ailleurs qu'à votre service, et ne me contentant pas de vous avoir dévoué tout ce qui m'en reste, j'ai tâché de réparer cette perte, en vous en consacrant encore les commencements; et parce que le passé ne se peut rappeler pour vous être offert, vous présenter au moins tout ce qui m'en demeure, et faire en sorte, par ce moyen, que, n'ayant pas eu l'honneur d'être à Vous toute ma vie, toute ma vie ne laisse pas en quelque façon d'avoir

été pour Vous. D'ailleurs, Monseigneur, vous savez que de toutes les offrandes qui se présentoient à Dieu dans l'ancienne Loi, il n'en avoit point de si agréables que celles qui se faisoient des premiers fruits, quoiqu'ils ne soient point ordinairement les meilleurs; et, s'il est permis d'ajouter une chose profane en suite d'une si sainte, vous n'ignorez pas non plus que les Athéniens ne pensoient pas pouvoir faire de présent-plus agréable à Apollon qu'en envoyant leur première chevelure à son temple de Delphes, et lui présentant ces premières productions de leur cerveau. C'est ce qui me fait espérer, Monseigneur, que vous ne refuserez pas l'offrande que je vous fais de cet ouvrage, et que vous ne trouverez pas mauvais que je me dise, aussi bien au commencement de ces Lettres qu'au commencement de l'Agrippine, Monseigneur, votre très humble, très obéissant et très obligé Serviteur, DE CYRANO BERGERAC.

## LES LETTRES DE CYRANO DE BERGERAC

Les *Lettres* de Cyrano de Bergerac sont la partie la plus discutée de son œuvre ; il y a payé son tribut à la mode qui régnait aux environs de 1650 et qui avait cessé de plaire à la veille de sa mort, au moment où il publiait ses *Œuvres diverses*.

Il les a divisées lui-même en *Lettres diverses, satiriques et amoureuses*.

Les *Lettres diverses*, la plupart descriptives, sont souvent gâtées par des pointes auxquelles Cyrano se complaisait. Rappelons que la pointe est un jeu de mots consistant à équivoquer sur leurs multiples sens. Ce passe-temps de la Société précieuse, régie par l'Hôtel de Rambouillet, n'a eu qu'une vogue éphémère et il en est le plus notable représentant. Mais, à part cette concession ou plutôt cette adhésion au mauvais goût du jour, la partie descriptive est neuve en quelque sorte :

Cyrano est sobre, presque sec, et s'il s'efforce de peindre d'après nature, quand ses contemporains ne peignent que de chic ou d'après l'antique, c'est toujours par petites touches qu'il procède, fichant ça et là ses expressions comme on pique des fleurs sur un tapis de mousse\*.

\* Introduction aux *Lettres d'amour* de Cyrano de Bergerac par MM. G. Capon et R. Yves Plessis, 1905.

Quelques lettres d'un tout autre genre sont d'un très grand prix : celles *Pour les Sorciers* et *Contre les Sorciers* lui font le plus grand honneur tant pour la forme que pour le fond, etc.

Dans les Lettres *satiriques*, Cyrano est plus à l'aise ; elles répondaient mieux à son tempérament dénué de toute sensibilité. Sa verve est corrosive et inépuisable surtout quand il s'attaque à ceux qu'il considère comme ses ennemis — on devrait plutôt les appeler ses victimes — : le comédien Montfleury, l'empereur du Burlesque : Dassoucy, le Malade de la Reine : Scarron, etc. Sa haine contre les Jésuites est inexplicable car ils ne paraissent pas s'être occupés de lui, ni de son vivant, ni après sa mort ; peut-être a-t-il eu la prescience que c'était là une attitude qui lui assurerait la sympathie de la postérité ?

Les Lettres *amoureuses* sont les plus faibles ; simples exercices de rhétorique, elles n'ont aucun contact avec la réalité.

En résumé, l'appréciation de M. M. G. Capon et Yves Plessis au sujet des « Lettres » nous paraît pleinement justifiée :

Bergerac aurait le premier ouvert la veine que devaient exploiter longtemps après lui tant de nos écrivains modernes. Mort jeune il ne pouvait qu'être incompris des classiques de son temps qui le regardaient un peu comme un fou, à cause de ses allures extérieures de bravo littéraire. Ce n'était qu'un amant de la douce nature, né dans la peau d'un réfractaire.

## LETTRES DIVERSES

## CONTRE L'HIVER\*

Monsieur, c'est à ce coup que l'Hiver a noué l'aiguillette à la Terre ; il a rendu la matière impuissante, et l'esprit même, pour être incorporel, n'est pas en sûreté contre sa tyrannie ; mon âme a tellement reculé sur elle-même, qu'en quelqu'endroit aujourd'hui que je me touche, il s'en faut plus de quatre doigts que je n'atteigne où je suis ; je me tâte sans me sentir, et le fer auroit ouvert cent portes à ma vie, auparavant de frapper à celle de la douleur : enfin nous voilà presque paralytiques, et cependant pour creuser sur nous une plaie dans une blessure, Dieu n'a créé qu'un baume à notre mal, encore le Médecin qui le porte ne sauroit arriver chez nous qu'après avoir délogé de six maisons. Ce paresseux est le Soleil, vous voyez comme il marche à petites journées ; il se met en chemin à huit heures, prend gite à quatre. Je crois qu'à mon exemple il trouve qu'il fait trop froid pour se lever si matin ; mais Dieu veuille que ce soit seulement la paresse qui le retienne, et non pas le dépit ; car il me semble que depuis plusieurs mois il nous regarde de travers. Pour moi, je n'en puis deviner la cause, si ce n'est qu'ayant vu la terre endurcie par la gelée, il n'ose

\* *Oeuvres diverses de M. de Cyrano de Bergerac*, 1654. Lettre I. A M. Le Bret, avocat au Conseil. — Ms. f. 95, variantes nombreuses de style sans intérêt.

plus monter si haut de peur de blesser ses rayons en les précipitant. Ainsi nous ne sommes pas près de nous venger des outrages que la saison nous fait; il ne sert quasi rien au feu de s'échauffer contre elle, sa rage n'aboutit (après avoir bien pétillé) qu'à le contraindre à se dévorer soi-même plus vite. Nous avons beau prendre le bouclier, l'Hiver est une mort de six mois répandue sur tout un côté de cette boule, que nous ne saurions éviter; c'est une courte vieillesse des choses animées; c'est un être qui n'a point d'action, et qui cependant (tout braves que nous soyons) ne nous approche jamais sans nous faire trembler: notre corps poreux, délicat, étendu, se ramasse, s'endurcit, et s'empresse à fermer ses avenues, à barricader un million d'invisibles portes, à les couvrir de petites montagnes; il se meut, s'agit, se débat, et dit pour excuse en rougissant, que ces frémissements sont des sorties, qu'il fait à dessein de repousser l'ennemi qui gagne ses dehors. Enfin ce n'est pas merveille que nous subissions le destin de tous les vivants; mais le barbare ne s'est pas contenté d'avoir ôté la langue à nos oiseaux, d'avoir déshabillé nos arbres, d'avoir coupé les cheveux à Cérès, et d'avoir mis notre grand'mère <sup>(1)</sup> toute nue; afin que nous ne puissions nous sauver par eau dans un climat plus doux, il les a [toutes] renfermées sous des murailles de diamant, et de peur même que les rivières n'excitassent par leur mouvement quelque chaleur qui nous pût soulager, il les a clouées contre leur lit. Mais il fait encore bien pis; car pour nous effrayer, par l'image même des prodiges qu'il invente à notre destruction, il nous fait prendre la glace pour une lumière endurcie, un jour pétrifié, un solide néant, ou quelque monstre épouvantable dont le corps n'est qu'un œil. La Seine au commencement, effrayée des larmes du ciel, s'en troubla, et appréhendant

une suite funeste à la fortune de ses habitants, elle s'est raidie contre le poids qui l'entraîne, s'est suspendue et s'est liée elle-même pour s'arrêter<sup>(2)</sup>, afin d'être toujours présente aux besoins que nous pourrions avoir d'elle. Les hommes épouvantés à leur tour des prodiges de cette effroyable saison, en tirent des présages proportionnés à leur crainte ; s'il neige, ils s'imaginent que c'est peut-être au Firmament le chemin de lait<sup>(3)</sup> qui se dissout ; que cette perte fait de rage écumer le Ciel, et que la terre, tremblant pour ses enfants, en blanchit de frayeur. Ils se figurent encore que l'univers est une tarte que l'Hiver, ce grand monstre, sucre pour l'avaler ; que peut-être la neige est l'écume des plantes qui meurent enragées, et que les vents qui soufflent tant de froid, sont les derniers soupirs de la Nature agonisante. Moi-même qui n'explique guère les choses qu'en ma faveur, et qui, dans une autre saison, me serois persuadé que la neige est le lait végétatif que les Astres font téter aux plantes, ou les miettes qui tombent après Grâces de la table des Dieux, me laissant emporter au torrent de l'exemple, s'il grêle, je m'écrie : « Quels maux nous sont réservés, puisque le ciel innocent est réduit à pisser la gravelle ? » Si je veux définir ces vents glacés, tellement solides qu'ils renversent des tours, et tellement déliés qu'on ne les voit point, je ne saurois soupçonner ce que c'est, sinon une brouine de diables échappés, qui s'étant morfondus sous terre, courrent ici pour s'échauffer. Tout ce qui me représente l'Hiver me fait peur ; je ne saurois supporter un miroir à cause de sa glace ; je fuis les petits Médecins, parce qu'on les nomme des *Médecins de neige*<sup>(4)</sup>, et je puis convaincre le froid de quantité de meurtres, sur ce que dans toutes les maisons de Paris on rencontre fort peu de gelée qu'on n'y trouve un malade auprès. En vérité, Monsieur, je ne pense pas que la Saint-Jean me guérisse entière-

ment des maux de Noël, quand je songe qu'il me faudra voir encore, aux fenêtres, de grandes vitres qui ne seront autre chose que des tapisseries de glaçons endurcis au feu. Oui, cet impitoyable m'a mis en si mauvaise humeur, que le hâle du mois d'août ne me purgera peut-être pas du flegme de janvier; la moindre chaleur me fera dire que l'Hiver est le frisson de la Nature, et que l'Été en est la fièvre; car jugez si je me plains à tort, et si les morfondus, malgré l'humeur libérale de cette saison qui leur donne autant de perles que de roupies, ne me prendront pas pour un Hercule qui poursuit ce monstre leur ennemi? Quelles rrigueurs n'exerce-t-il point en tous lieux? Là sous le robinet d'une fontaine, le gelé porteur d'eau constraint son cœur, en soufflant, de rendre à ses mains la vie qu'il leur a dérobée! Là contre le pavé le soulier du marcheur fait plus de bruit qu'à l'ordinaire, parce qu'il a des cloches aux pieds! Là l'Écolier fripon, une pelote de neige entre les doigts, attend au passage son compagnon, pour lui noyer le visage dans un morceau de rivière; enfin, de quelque côté que je me tourne, la gelée est si grande, que tout se prend jusques aux manteaux. A dix heures du soir, le filou morfondu sous un auvent grelotte, et se console lorsqu'il regarde le premier passant comme un tailleur qui lui apporte son habit. Lorsqu'il prendra fantaisie à l'Hiver, ce vieil endurci, d'aller à confesse, voilà, Monsieur, l'examen de sa conscience à un péché près, car c'est un cas réservé dont il n'aura jamais l'absolution. Vous-même jugez s'il est pardonnable, il me vient d'engourdir les doigts, afin de vous persuader que je suis un froid Ami, puisque je tremble quand il est question de me dire, Monsieur, votre Serviteur,

## POUR LE PRINTEMPS\*

Monsieur, ne pleurez plus, le beau temps est revenu, le Soleil s'est réconcilié avec les hommes, et sa chaleur a fait trouver des jambes à l'Hiver, tout engourdi qu'il fût; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il en falloit pour fuir, et cependant ces longues nuits qui sembloient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que pour être dans l'obscurité, elles n'osoient courir à tâtons) sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam; l'air naguère si condensé par la gelée que les oiseaux n'y trouvoient point de place, semble n'être aujourd'hui qu'un grand espace imaginaire où ces musiciens, à peine soutenus de notre pensée, paroissent au Ciel de petits mondes balancés par leur propre centre; le serein n'enrhumoit pas au pays d'où ils viennent, car ils font ici beau bruit: o Dieux, quel tintamarre! Sans doute ils sont en procès pour le partage des terres dont l'Hiver par sa mort les a faits héritiers; ce vieux jaloux, non content d'avoir bouclé presque tous les animaux, avoit gelé jusqu'aux rivières, afin qu'elles ne produisissent pas même des images. Il avoit malicieusement tourné vers eux la glace de ses miroirs qui coulent du côté du vif-argent, et y seroient encore, si le Printemps à son retour ne les eût renversés. Aujourd'hui le bétail s'y regarde nager en courant; la linotte et le pinson s'y reproduisent sans perdre leur unité, s'y ressuscitent sans mourir, et s'ébahissent qu'un nid si froid leur fasse éclore en un moment des petits aussi grands qu'eux-mêmes. Enfin nous tenons la Terre en bonne humeur, nous

\* 1654. Lettre II, Au même (Le Bret), p. 10. — Ms. f. 103, variantes insignifiantes.

n'avons dorénavant qu'à bien choyer ses bonnes grâces. A la vérité, dépitée de s'être vue au pillage de cet Automne, elle s'étoit tellement endurcie contre nous avec les forces que lui prêta l'Hiver, que si le Ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fut jamais attendrie ; mais, Dieu merci, elle ne se souvient plus de nos larcins, toute son attention n'est aujourd'hui qu'à méditer quelque fruit nouveau ; elle se couvre d'herbe molle, afin d'être plus douce à nos pieds ; elle n'envoie rien sur nos tables qui ne regorge de son lait ; si elle nous offre des chenilles, c'est en guise de vers à soie sauvages ; et les hannetons sont de petits oiseaux qui montrent qu'elle a eu soin d'inventer jusqu'à des jouets pour nos enfants ; elle s'étonne elle-même de sa richesse, elle s'imagine à peine être la Mère de tout ce qu'elle produit, et grosse de quinze jours, elle avorte de mille sortes d'insectes, parce que ne pouvant toute seule goûter tant de plaisirs, elle ébauche des enfants à la hâte, pour avoir à qui faire du bien. Ne semble-t-il pas, en attachant aux branches de nos forêts des feuilles si touffues, que pour nous faire rire elle se soit égayée à porter un pré sur un arbre ? Mais parce qu'elle sait que les contentements excessifs sont préjudiciables, elle force en cette saison les fèves de fleurir pour modérer notre joie, par la crainte de devenir fous<sup>(5)</sup> ; c'est le seul mauvais présage qu'elle n'ait point chassé de dessus l'Hémisphère. Partout on voit la Nature accoucher, et ses enfants, à mesure qu'ils naissent, jouer dans leur berceau ; considérez le Zéphyr qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant, comme il agite les blés et les caresse. Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la Terre, et que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler ? Je pense même que le Soleil fait l'amour à cette saison, car j'ai remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire, il s'en approche toujours. Ces insolents Aquilons

qui nous bravoiient en l'absence de ce Dieu de tranquilité (surpris de sa venue) s'unissent à ses rayons pour obtenir la paix par leurs caresses, et les plus coupables se cachent dans les atomes et se tiennent cois sans bouger, de peur d'en être reconnus ; tout ce qui ne peut nuire par sa vie est en pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à notre âme qui ne se répande plus loin que sa prison, afin de montrer qu'elle n'en est pas contenue. Je pense que la Nature est aux noces, on ne voit que danses, que concerts, que festins, et qui voudroit chercher dispute, n'auroit pas le contentement d'en trouver, sinon de celles qui pour la beauté surviennent entre les fleurs. Là, possible, au sortir du combat, un œillet tout sanglant tombe de lassitude ; là un bouton de rose enflé du mauvais succès de son Antagoniste, s'épanouit de joie ; là le lis, ce Colosse entre les fleurs, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre<sup>(6)</sup>, s'élève sur ses compagnes, les regarde du haut en bas, et fait devant soi prosterner la violette, qui, jalouse et fâchée de ne pas monter aussi haut, redouble ses odeurs, afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux lui refusent ; là le gazon de thym s'agenouille humblement devant la tulipe, à cause qu'elle porte un calice ; *Là (qui l'eût jamais cru) le pauvre Monsieur de Rangouse<sup>(7)</sup> planté comme un oignon, mais un peu plus mal vêtu, stérile en décrivant la stérilité, s'arrache les ongles, et pétille de ce qu'entre un million de marguerites et de pensées, il n'en trouve pas une qui se veuille laisser cueillir* ; là, d'un autre côté, la Terre dépitée que les arbres portent si haut et si loin d'elle les bouquets dont elle les a couronnés, refuse de leur envoyer des fruits, qu'ils ne lui aient redonné ses fleurs. Cependant je ne trouve pas pour ces disputes que le Printemps en soit moins agréable ; Mathieu Gareau saute detout son cœur au brouet de sa tante<sup>(8)</sup> ; le

plus mauvais garçon du village jure, par sa fi, qu'il fera cette année grand peur au pagegai<sup>(\*)</sup>; le vigneron, appuyé sur son échalas, rit dans sa barbe à mesure qu'il voit pleurer sa vigne. Enfin l'exemple de la Nature me persuade si bien le plaisir, que toute sujexion étant douloureuse, je suis presque à regret, Monsieur, votre Serviteur.

POUR L'ÉTÉ \*

Monsieur, que ne diriez-vous point du Soleil s'il vous avoit rôti vous-même, puisque vous vous plaignez de lui, lorsqu'il hâte l'assaisonnement de vos viandes? De toute la terre il n'a fait qu'une grande marmite; il a dessous attisé l'Enfer pour la faire bouillir; il a disposé les vents tout autour comme des soufflets afin de l'empêcher de s'éteindre, et lorsqu'il rallume le feu de votre cuisine, vous vous en formalisez; il échauffe les eaux, il les distille, il les rectifie de peur que leur crudité ne vous nuise, et vous lui chantez pouille pendant même qu'il boit à votre santé! Pour moi, je ne sais pas en quelle posture dorénavant se pourra mettre ce pauvre Dieu, pour être à notre gré. Il envoie à notre lever les oiseaux nous donner la musique; il échauffe nos bains, et ne nous y invite point qu'il n'en ait essayé le péril en s'y plongeant le premier. Que pouvoit-il ajouter à tant d'honneur, sinon de manger à notre table? Mais jugez ce qu'il demande quand il n'est jamais plus proche de nos maisons qu'à midi. Plaignez-vous, Monsieur, après cela, qu'il dessèche l'humeur des rivières. Hélas! sans cette attraction, que serions-nous devenus? les fleuves, les lacs, les fontaines, ont sucé toute l'eau qui rendoit la terre

\* 1654. Au même (Le Bret), lettre III, p. 15. — Ms. f. 99, variantes sans intérêt.

féconde, et l'on se fâche qu'au hasard d'en faire gagner l'hydropisie à la moyenne région, il prenne la charge de la repuise, et de promener par le Ciel les nues, ces grands arrousoirs, dont il éteint la soif de nos campagnes altérées, encore dans une saison où il est si fort épris de notre beauté, qu'il nous veut voir tout nus. J'ai bien de la peine à m'imaginer, s'il n'attiroit à soi beaucoup d'eau pour y mouiller et rafraîchir ses rayons, comme il nous bâiseroit sans nous brûler ; mais quoi qu'on dise, nous en avons toujours de reste ; car au temps même que la Canicule par son ardeur ne nous en laisse précisément que pour la nécessité, n'a-t-il pas soin de faire enrager les chiens de peur qu'ils n'en boivent ? Vous fulminez encore contre lui, sur ce qu'il dérobe (dites-vous) jusques à nos ombres : il nous les ôte (je l'avoue) et il n'a garde de les laisser auprès de nous, voyant qu'à toute heure elles se divertissent à nous effrayer ; voyez comme il monte au plus haut de notre horizon pour les mettre à nos pieds, et pour les recongner sous terre d'où elles sont parties. Quelque haine cependant qu'il leur porte, quelque proche de leur fin qu'elles se trouvent, il leur donne la vie quand nous nous mettons entre deux ; c'est pourquoi ces filles de la nuit courrent tout à l'entour de nous pour se tenir à couvert des armes du Soleil, sachant bien qu'il aimera mieux s'abstenir de la victoire, que de se résoudre à les tuer au travers de nos corps. Ce n'est pas que durant toute l'année il ne soit pour nous tout en feu ; et il le montre assez, n'en reposant ni nuit ni jour. Mais en Été toutefois sa passion devient bien autre : il brûle, il court, il semble dévaler de son cercle ; et se voulant jeter à notre cou, il en tombe si près, que pour légère que soit l'Essence d'un Dieu, la moitié des hommes dégoutte de sueur en le portant. Nous ne laissons pas toutefois de nous affliger quand il nous quitte ; les nuits

mêmes sympathisant à sa complexion, deviennent claires et chaudes, à cause qu'à son départ il a laissé sur l'Horizon une partie de son équipage, comme ayant à y revenir bientôt. Le mois de Mai véritablement germe les fruits, les noue et les grossit ; mais il leur laisse une âpreté mortelle qui nous étrangleroit, si celui de Juin n'y passoit du sucre. Possible m'objectera-t-on que par ses chaleurs excessives, il met les herbes en cendres, et qu'ensuite il fait couler dessus des orages de pluie ; mais pensez-vous qu'il n'ait grand tort (nous voyant tout salis du hâle) de nous mettre à la lessive ? Et je veux qu'il fût brûlant jusqu'à nous consumer, ce seroit au moins une marque de notre paix avec Dieu, puisqu'autrefois chez son peuple il ne faisoit descendre le feu du Ciel que sur les Victimes purifiées. Encore s'il nous vouloit brûler, il n'enverroit pas la rosée pour nous rafraîchir, cette belle rosée qui nous fait croire par ses infinies gouttes de lumière, que le flambeau du monde est en poudre dedans nos prés ; qu'un million de petits Cieux sont tombés sur la terre, ou que c'est l'âme de l'Univers qui ne sachant quel honneur rendre à son Père, sort au-devant de lui, et le va recevoir jusque sur la pointe des herbes. Les villageois s'imaginent tantiôt que ce sont des poux d'argent tombés au matin de la tête du Soleil qui se peigne ; tantôt la sueur de l'air corrompue par le chaud, où des vers lui-sants se sont mis ; tantôt la salive des Astres qui leur tombe de la bouche en dormant ; mais enfin, quoi que ce puisse être, il n'importe : fut-ce les larmes de l'Aurore, elle s'afflige de trop bonne grâce pour ne nous en pas réjouir ; et puis c'est le temps où la Nature nous met à même ses trésors. Le Soleil en personne assiste aux couches de Cérès, et chaque épi de blé paroît une boulangerie de petits pains de lait qu'il a pris la peine de cuire. Que si quelques-uns se plaignent que sa trop

longue demeure avec nous jaunit les feuilles après les fruits, qu'ils sachent que ce Monarque des étoiles en use ainsi pour composer de notre climat le jardin des Hespérides, en attachant aux arbres des feuilles d'or aussi bien que des fruits. Toutefois il a beau tenir la campagne, il a beau dans son Zodiaque s'échauffer avec le Lion, il n'aura pas demeuré vingt-quatre heures chez la Vierge qu'il lui fera les doux yeux ; il deviendra tous les jours plus froid, et enfin, quelque nom de pucelle qu'il laisse à la pauvre fille, il sortira de son lit tellement énervé, que six mois à peine le guériront de cette impuissance. Oh ! que j'ai cependant peur de voir croître l'Été, parce que j'ai peur de le voir diminuer ; c'est lui qui débarrasse l'eau, le bois, le métal, l'herbe, la pierre, et tous les Corps différents que la gelée avoit fait venir aux prises : il apaise leurs froideurs, il démêle leurs antipathies, il moyenne entre eux un échange de prisonniers, il reconduit paisiblement chacun chez soi ; et pour vous montrer qu'il sépare les natures les plus jointes, c'est que n'étant vous et moi qu'une même chose, je ne laisse pas aujourd'hui de me considérer séparément de vous, pour éviter l'impertinence qu'il y auroit de me mander à moi-même : Je suis, Monsieur, votre Serviteur.

#### CONTRE L'AUTOMNE\*

Monsieur, il me semble que j'aurois maintenant bien du plaisir à jurer contre l'Automne, si je ne craignois de fâcher le tonnerre, lui qui non content de nous tuer, n'est pas satisfait s'il n'assemble trois bourreaux différents dans une mort, et s'il ne nous massacre tout à la fois par

\* 1654. Au même (Le Bret) Lettre IV, p. 21. — Ms. f. 107 ; les variantes sont très importantes mais le texte de l'imprimé est meilleur que celui du Ms.

les yeux, par les oreilles, et par le toucher, c'est-à-dire par l'éclair, le tonnerre et le carreau. L'éclair s'allume pour éteindre notre vue à force de lumière et, précipitant nos paupières sur nos prunelles, il nous fait passer de deux petites nuits de la largeur d'un double<sup>(10)</sup> dans une autre aussi grande que l'Univers. L'air en s'agitant enflamme ses apostumes ; en quelque part où nous tournions la vue, un nuage sanglant semble avoir déplié, entre nous et le jour, une tenture de gris brun doublée de taffetas cramoisi ; le foudre engendré dans la nue, crève le ventre de sa mère, et la nue grosse en travail s'en délivre avec tant de bruit, que les roches les plus sauvages s'ouvrent aux cris de cet accouchement. Il ne sera pourtant pas dit que cette orgueilleuse saison me parle si haut, et que je n'ose lui répondre : cette insolente, aux crimes de laquelle il ne manquoit plus que de faire imputer à son Créateur les vices de la Nature, fait au vulgaire nommer ce tintamarre les instrumens de la justice de Dieu ; et admirez un peu, je vous prie, le bel ordre de cette justice. Un misérable meurt, on l'enterre ; ce cadavre pourri dans son linceul, s'exhale à travers le gazon de sa fosse, il monte et va se loger dans une nuë où, s'étant endurci par le choc, il crèvera peut-être au pied d'un autel sur la tête de son fils qui prioit pour son âme. Mais quand il seroit vrai qu'une chose si frêle fut le bras droit du Tout-Puissant, il ne s'ensuit pas pour cela que la saison du tonnerre, c'est-à-dire la saison destinée à châtier les coupables, soit plus agréable que les autres, ou bien il faut conclure que le temps le plus doux de la vie d'un criminel, est celui de son exécution. Je crois qu'en suite de ce funeste météore nous pouvons passer au vin, puisque c'est un tonnerre liquide, un courroux potable, et un trépas qui fait mourir les ivrognes de santé. Il est cause, le furieux, quelques abstinenſs que

nous soyons, que la définition qu'Aristote a donnée pour l'homme, d'animal raisonnable, soit fausse au moins pour ceux qui en boivent trop ; mais ne vous semble-t-il pas qu'on peut dire du cabaret, que c'est un lieu où l'on vend la folie par bouteilles, et je doute même s'il n'est point allé jusque dans les Cieux faire sentir ses fumées au Soleil, voyant comme il se couche tous les jours de si bonne heure. *La Terre en but tant au siècle de Copernic, qu'elle s'en mit à pirouetter et si maintenant elle se meut* (41), je pense que ce sont des SS que l'ivrognerie lui fait faire. Pour moi, je porte tant de haine à ce poison, qu'encore que l'eau-de-vie soit un venin beaucoup plus furieux, je ne laisse pas de lui pardonner, à cause que ce m'est un témoignage qu'elle lui a fait rendre l'esprit. Nous voilà donc en ce temps condamnés à mourir de soif, puisque notre breuvage est empoisonné ; voyons si notre manger que l'Automne nous étend sur la terre, comme sur une table, est moins dangereux que sa boisson. Hélas ! pour un seul fruit qu'Adam mangea, cent mille personnes moururent qui n'étoient pas encore et s'il en eût entamé un second, il eut infailliblement chassé la terre à trente lieues de là ; l'arbre même est forcé par la Nature de commencer le supplice de ses enfants criminels, il les jette contre terre, la tête en bas, le vent les secoue, et le Soleil les précipite. Après cela, Monsieur, ne trouvez pas mauvais que je désapprouve qu'on die : « Voilà du fruit en bon état. » Comment y pourroit-il être, lui qui s'est pendu soi-même ? Aussi à considérer comme les cailloux y vont à l'offrande, n'est-ce pas une occasion de douter de leur innocence, puisqu'ils sont lapidés à chaque bout de champ ? Ne voyez-vous pas même que les arbres, en produisant les fruits, ont soin de les envelopper de feuilles pour les cacher, comme s'ils n'avoient pas assez d'effronterie pour montrer



à nu leurs parties honteuses ? Mais admirez encore comment cet horrible saison traite les arbres en leur disant adieu : elle les charge de vers, d'araignées et de chenilles, et tout chauves qu'elle les a rendus, elle n'en laisse pas encore de leur mettre de la vermine à la tête. Nommez-vous cela des présents d'une bonne mère à ses enfants ? et mérite-t-elle que nous la remercions après nous avoir ôté presque tous les aliments [utiles] ? Mais son dépit passe encore plus outre : car elle tâche d'empoisonner ceux qui ne sont pas morts de faim, et je n'avance rien que je ne prouve. N'est-il pas vrai que ne nous restant plus rien de pur entre tant de choses dont l'usage nous est nécessaire, sinon l'air, la marâtre l'a suffoqué de contagion ? Ne voyez-vous pas comme elle traîne la peste, cette maladie sans queue qui tient la mort pendue à la sienne en toutes les villes de ce Royaume ? comme elle renverse toute l'économie de l'Univers et de la société des hommes, jusqu'à couvrir de pourpre des misérables sur un fumier (<sup>12</sup>) ; et jugez si le feu dont elle s'allume contre nous est ardent, quand il suffit d'un charbon sur un homme pour le consumer.

Voilà, Monsieur, les trésors et l'utilité de cette adorable saison, par qui vous pensiez avoir trouvé le secret de la corne d'abondance. En vérité, ne mérite-t-elle pas bien mieux des satires que des éloges, et ne devrions-nous pas même détester les autres à cause qu'elles sont en sa compagnie, et qu'elles la suivent toujours et la précédent ? Pour moi, je ne doute point qu'un jour cette enragée ne pervertisse toutes ses compagnes ; et en effet, nous observons qu'elles ont déjà toutes à son exemple leur façon particulière d'estropier, et que pour les maux dont elle nous accable, l'Hiver nous contraint de réclamer saint Jean ; le Printemps, saint Mathurin ; l'Été, saint Hubert, et l'Automne, saint Roch, *puisque*

*l'un cause le mal caduc, l'autre la folie, l'autre la rage, l'autre la peste*\*. Pour moi, je ne sais qui me tient que je ne me procure la mort de dépit que j'ai de ne pouvoir vivre que dessous leur règne, mais principalement de ce que la maudite Automne me passe tous les ans sur la tête pour me faire enrager : il semble qu'elle tâche d'embarrasser ses sœurs dans ses crimes ; car enfin, Monsieur, grosse de foudre comme nous la voyons, n'induit-elle pas à croire que toutes ensemble elles composent un monstre qui aboie par les pieds ; que, pour elle, elle est une harpie affamée qui mord de la glace pendant que sa queue est au feu ; qui se sauve d'un embrasement par un déluge, et qui, vieille à quatre-vingts jours, est si passionnée d'amour pour l'hiver, à cause qu'il nous tue, qu'elle expire en le baisant<sup>(13)</sup>. Mais ce qui me semble encore plus étrange est, que je me sois abstenu de lui reprocher son plus grand crime, je veux dire le sang dont elle souille depuis tant d'années la face de toute l'Europe<sup>(14)</sup>, car je le devois faire pour la punir de ce qu'ayant prodigué des fruits à tout le monde, elle ne m'en a pas donné un qui puisse vous dire après ma mort, je suis, Monsieur, votre Serviteur.

#### DESCRIPTION DE L'AQUEDUC OU LA FONTAINE D'ARCUEIL\*\*

Messieurs, miracle, miracle ! je suis au fond de l'eau et je n'ai pas de quoi boire ; j'ai un fleuve sur la tête, et je n'ai point perdu pied ; et enfin je me trouve en un pays où les fontaines volent, et où les rivières sont si délicates qu'elles passent par-dessus des ponts de peur de se

\* Ce texte en italique se lit dans les éditions posthumes.

\*\* 1654. Lettre VI, p. 32. — Ms. f. 142. Cette lettre est le second texte de Cyrano, la lettre V de 1654, p. 28 donne la première version.

mouiller. Ce n'est point hyperbole, car à considérer les grands portiques sur lesquels celle-ci va comme en triomphe, il semble qu'elle se soit montée sur des échasses pour voir de plus loin, et pour remarquer dans Paris les lieux où elle est nécessaire ; ce sont comme des arcs avec lesquels elle décoche un million de flèches d'argent liquide contre la soif. Tout à l'heure elle étoit assise à cul nu contre terre ; mais la voilà maintenant qui se promène dans des galeries ; elle porte sa tête à l'égal des montagnes ; et croyez toutefois qu'elle n'est pas de moins belle taille, pour être voûtée. Je ne sais pas si nos bourgeois prennent cette arche pour l'arche d'alliance, je sais seulement que, sans elle, ils seroient du vieux Testament<sup>(15)</sup> ; elle enchérit en leur faveur au-dessus des forces de la Nature, elle fait pour eux l'impossible, jusqu'à courir deux lieues durant avec des jambes mortes qu'elle ne peut remuer. On diroit à la voir jaillir en haut comme elle fait, qu'après avoir long-temps poussé contre le globe de la Terre qui pesoit sur elle, s'en trouvant tout à coup déchargée, elle ne se puisse plus retenir, et continue en l'air malgré soi la secousse qu'elle s'étoit donnée. Mais d'où vient qu'à Rungis, pour un peu de sable qu'elle a dans les reins, elle n'urine que goutte à goutte ; et que dans Arcueil où elle est atteinte de la pierre, elle pisse par-dessus des montagnes ? Encore ce ne sont là que de ses coups d'essai, elle fait bien d'autres miracles : elle se glisse éternellement hors de sa peau, sans jamais achever d'en sortir ; *qu'elle fait plus que le Roi quand il guérit à Paris des malades en les touchant*, car elle guérit tous les jours d'un seul regard plus de quatre cent mille altérés ; elle se morfond à force de courir ; elle s'enterre toute vive dans un tombeau pour vivre plus longtemps. N'est-ce point que sa beauté l'oblige à se cacher du Soleil de peur

d'être enlevée ? ou que pour s'être entendue cajoler au village, elle devienne si glorieuse qu'elle ne veuille plus marcher si on ne la porte ? Je sais bien que dans ce long bocal de pierre (où ne sauroit même entrer un filet de lumière) on ne peut pas dire qu'elle soit éventée ; et je sais bien pourtant qu'elle n'est pas sage de passer par-dessus des portes ouvertes. Cependant peut-être que je la blâme à tort, car je parle de ce môle d'architecture, sans savoir encore au vrai ce que c'est ; c'est possible une nue pétrifiée ; un grand os dont la moelle chemine ; un Arc-en-Ciel solide qui puise de l'eau dans Arcueil pour la verser en cette Ville ; un pâté de poisson qui a trop de sauce ; une naïade au lit qui a le cours de ventre ; un apothicaire de l'Université qui lui donne des clystères ; enfin la mère nourrice de toute une ville dont les robinets sont les mamelles qu'elle lui présente à téter. Puis donc qu'une si longue prison la rend méconnoissable, allons un peu plus loin la voir au sortir du ventre de sa mère. O Dieux ! qu'elle est gentille, qu'elle a l'air frais et la face unie ! Je l'entends qui gazouille avec le gravier, et qui semble par ses bégaiements vouloir étudier la langue du pays. Considérez-la de près, ne la voyez-vous pas qui se couche tout de son long dans cette coupe de marbre ? Elle repose, et ne laisse pas de s'enfler sous l'égout de sa source, comme si elle tâchoit de sucer en dormant le tetin de sa nourrice ; au reste, vous ne trouveriez pas auprès d'elle le moindre poisson, car la pauvre petite est encore trop jeune pour avoir des enfants. Ce n'est pas toutefois manque de connaissance, elle a reçu avec le jour une lumière naturelle du bien et du mal, et pour vous le montrer, c'est qu'on ne l'approche jamais qu'elle ne fasse voir à l'œil la laideur ou la beauté de celui qui la consulte. A son âge pourtant, à cause que ses traits sont encore informes, on a de la peine à dis-

cerner si ce n'est point un jour de quatre pieds en carré, ou bien un œil de la terre qui pleure : mais non, je me trompe, elle est trop vive pour ressembler à des choses mortes ; c'est sans doute la reine des fontaines de ce pays, et son humeur royale se remarque en ce que par une libéralité tout extraordinaire, elle ne reçoit visite de personne qu'elle ne lui donne son portrait ; en récompense elle a reçu du Ciel le don de faire des miracles : ce n'est pas une chose que j'avance pour aider à son panégyrique, approchez-vous du bord, et vous verrez qu'à l'exemple de cette fontaine sacrée qui défiait ceux qui s'y baignoient<sup>(16)</sup>, elle fait des corps sans matière, les plonge dans l'eau sans les mouiller, et nous montre chez soi des hommes qui vivent sans aucun usage de respiration. Encore ne sont-ce là que des coups qu'elle fait en dormant ; à peine a-t-elle reposé autant de temps qu'il en faut pour mesurer quatre enjambées, qu'elle part de son hôtellerie, et ne s'arrête point qu'elle n'ait reçu de Paris un favorable regard. Sa première visite c'est à Luxembourg<sup>(17)</sup> : sitôt qu'elle est arrivée, elle se jette en terre et va tomber aux pieds de Son Altesse Royale<sup>(18)</sup>, à qui, par son murmure, elle semble demander en langage de ruisseau les maisons où il lui plaît qu'elle s'aille loger. Elle est venue avec tant de hâte qu'elle en est encore toute en eau, et pour n'avoir pas eu le loisir sur les chemins de mettre pied à terre, elle est contrainte jusque dans le Palais d'Orléans d'aller au bassin en présence de tout le monde. Cependant elle a beau gronder à nos robinets et verser des torrents de larmes pour nous exciter à compassion de sa peine, l'ingratitude en ce temps est si prodigieuse, que les altérés lui font la moue ; quantité de coquins lui donnent les seaux, et tout le monde est ravi de la voir pisser sous elle ; l'un dit qu'elle est bien mal apprise de venir avec tant de hâte se loger

parmi des bourgeois pour leur pisser dans la bouche; l'autre, que c'est en vain qu'elle marche avec tant de pompe pour ne faire à Paris que de l'eau toute claire; ceux-ci, disent que son impudence est bien grande d'allonger le cou de si loin à dessein de nous cracher au nez; ceux-là, qu'elle est bien malade de ne pouvoir tenir son eau; enfin il n'est pas jusqu'à ceux qui font semblant de la baisser qui ne lui montrent les dents. Pour moi, je m'en lave les mains, car j'ai devant les yeux trop d'exemples de la punition des ivrognes qui la méprisent. La Nature même, qui est la mère de cette belle fille, a, ce semble, eu si peur que quelque chose ne manquât aux pompes de sa réception, qu'elle a donné à tous les hommes un palais pour la recevoir, mais cette belle n'abuse point des honneurs qu'on lui fait; *aussi je n'ai garde de croire que, par un sacrilège horrible, elle soit venue dans l'Université donner le flux de bouche à Saint-Michel, à Saint-Cosme, à Saint-Benoît, à Saint-Séverin; au contraire, je crois avec certitude que se sentant à l'extrême si proche de sa fin, elle vient elle-même aux Églises demander ses sacremens.* Voilà tout ce que je puis dire à la louange de ce bel Aqueduc et de son hôtesse ma bonne amie. Ça donc, qui veut de l'eau? En voulez-vous, Messieurs? Je vous la garantis de fontaine sur la vie; et puis vous savez que suis votre Serviteur.

## SUR L'OMBRE DES ARBRES DANS L'EAU\*

Monsieur, le ventre couché sur le gazon d'une rivière, et le dos étendu sous les branches d'un saule qui se mire dedans, je vois renouveler aux arbres l'histoire de Nar-

\* 1654. Lettre VII, p. 39. — Ms. Des Miracles de rivière, f. 173; variantes insignifiantes.

cisse : cent peupliers précipitent dans l'onde cent autres peupliers, et ces aquatiques ont été tellement épouvantés de leur chute, qu'ils tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas. Je m'imagine que la nuit ayant noirci toutes choses, le Soleil les plonge dans l'eau pour les laver. Mais que dirai-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renversé, qui place les chênes au-dessous de la mousse, et le Ciel plus bas que les chênes? Ne sont-ce point de ces Vierges de jadis métamorphosées en arbres, qui désespérées de sentir encore violer leur pudeur par les baisers d'Apollon<sup>(19)</sup>, se précipitent dans ce fleuve la tête en bas? Ou n'est-ce point qu'Apollon lui-même, offensé qu'elles aient osé protéger contre lui la fraîcheur, les ait ainsi pendues par les pieds? Aujourd'hui le poisson se promène dans les bois, et des forêts entières sont au milieu des eaux sans se mouiller; un vieil orme, entre autres, vous feroit rire, qui s'est quasi couché jusque dessus l'autre bord, afin que son image prenant la même posture, il fit de son corps et de son portrait un hameçon pour la pêche. L'onde n'est pas ingrate de la visite que ces saules lui rendent; elle a percé l'Univers à jour, de peur que la vase de son lit ne souillât leurs rameaux, et non contente d'avoir formé du cristal avec de la bourbe, elle a voûté des Cieux et des Astres par dessous, afin qu'on ne pût dire que ceux qui l'étoient venus voir eussent perdu le jour qu'ils avoient quitté pour elle. Maintenant nous pouvons baisser les yeux au Ciel, et par elle le jour se peut vanter que tout foible qu'il est à quatre heures du matin, il a pourtant la force de précipiter le Ciel dans des abîmes. Mais admirez l'empire que la basse région de l'âme exerce sur la haute; après avoir découvert que tout ce miracle n'est qu'une imposture des sens, je ne puis encore empêcher ma vue de prendre au moins ce Firmament imaginaire pour un grand lac sur

qui la terre flotte. Le rossignol qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière : il est au sommet d'un chêne et toutefois il a peur de se noyer; mais lorsqu'après s'être affermi de l'œil et des pieds, il a dissipé sa frayeur, son portrait ne lui paraissant plus qu'un rival à combattre, il gazouille, il éclate, il s'égosille, et cet autre rossignol, sans rompre le silence, s'égosille en apparence comme lui, et trompe l'âme avec tant de charmes qu'on se figure qu'il ne chante que pour se faire ouïr de nos yeux; je pense même qu'il gazouille du geste, et ne pousse aucun son dans l'oreille afin de répondre en même temps à son ennemi, et pour n'enfreindre pas les lois du pays qu'il habite, dont le peuple est muet; la perche, la dorade, et la truite qui le voient, ne savent si c'est un poisson vêtu de plumes, ou si c'est un oiseau dépouillé de son corps; elles s'amassent autour de lui, le considèrent comme un monstre; et le brochet (ce tyran des rivières) jaloux de rencontrer un étranger sur son trône, le cherche en le trouvant, le touche et ne le peut sentir, court après lui au milieu de lui-même, et s'étonne de l'avoir tant de fois traversé sans le blesser. Moi-même j'en demeure tellement consterné que je suis contraint de quitter ce tableau. Je vous prie de suspendre sa condamnation, puisqu'il est malaisé de juger d'une ombre; car quand mes enthousiasmes auroient la réputation d'être fort éclairés, il n'est pas impossible que la lumière de celui ci soit petite, ayant été prise à l'ombre; et puis, quelle autre chose pourrois-je ajouter à la description de cette image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un caméléon spirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procès des yeux et de la raison, une privation de clarté que la clarté met au jour : enfin que c'est un esclave qui ne manque non plus à la matière qu'à la fin de mes lettres, votre Serviteur, etc.

## DESCRIPTION D'UN CYPRÈS \*

Monsieur, j'avois envie de vous envoyer la description d'un Cyprès, mais je ne l'ai qu'ébauchée, à cause qu'il est si pointu que l'esprit même ne sauroit s'y asseoir; sa couleur et sa figure me font souvenir d'un lézard renversé, qui pique le Ciel en mordant la terre. Si entre les arbres il y a, comme entre les hommes, différence de métiers, à voir celui-ci chargé d'alènes au lieu de feuilles, je crois qu'il est le cordonnier des arbres. Je n'ose quasi pas même approcher mon imagination de ses aiguilles, de peur de me piquer de trop écrire; de vingt mille lances il n'en fait qu'une sans les unir; on diroit d'une flèche que l'Univers révolté darde contre le Ciel, ou d'un grand clou dont la Nature attache l'empire des vivants à celui des morts. Cet obélisque, cet arbre dragon, dont la queue est à la tête, me semble une pyramide bien plus commode que celle de Mausolée<sup>(20)</sup>; car au lieu qu'on portoit les trépassés dans celle-là, on porte celle-ci à l'enterrement des trépassés. Mais je profane l'aventure du jeune Cyparisse<sup>(21)</sup>, les amours d'Apollon, de lui faire jouer des personnages indignes de lui dans le monument; ce pauvre métamorphosé se souvient encore du Soleil, il crève sa sépulture et s'aiguise en montant afin de percer le Ciel pour se joindre plus tôt à son ami; il y seroit déjà sans la terre, sa mère, qui le retient par le pied. Phœbus en fait, en récompense, un de ses végétaux à qui toutes les saisons portent respect. Les chaleurs de l'été n'osent l'incommoder comme étant le mignon de leur maître; les gelées de l'hiver l'appréhendent comme la chose du monde la plus

---

\* 1654. Lettre VII, p. 43. — Ms. f. 207.

funeste; de sorte que sans couronner le front des Amants ni des Vainqueurs, il n'est non plus obligé que le laurier ou le myrte de se décoiffer quand l'année lui dit adieu; les Anciens mêmes qui connoissoient cet arbre pour le siège de la Parque, le traînoient aux funérailles, afin d'intimider la mort par la crainte de perdre ses meubles. Voilà ce que je vous puis mander du tronc et des bras de cet arbre : je voudrois bien achever par le sommet, afin de finir par une pointe; mais je suis si malheureux, que je ne trouverois pas de l'eau dans la mer. Je suis dessus une pointe, et je ne la puis voir à cause possible qu'elle m'a crevé les yeux. Considérez, je vous prie, comme pour échapper à ma pensée, elle s'anéantit en se formant, elle diminue à force de croître, et je dirois que c'est une rivière fixe qui coule dans l'air, si elle ne s'étrécissoit à mesure qu'elle chemine, et s'il n'étoit plus probable de penser que c'est une pique allumée dont la flamme est verte. Ainsi je force le Cyprès, cet arbre fatal qui ne se plaît qu'à l'ombre des tombeaux, de représenter du feu. car c'est bien la raison qu'il soit au moins une fois de bon présage, et que, par lui, je me souvienne tous les jours quand je le verrai qu'il a été cause, en me fournissant matière d'une Lettre, que j'ai eu l'honneur de me dire, pour finir, Monsieur, votre Serviteur.

#### DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE\*

Monsieur, quoique je sois ici couché fort mollement, je n'y suis pas fort à mon aise; plus on me berce moins je dors. Tout autour de nous les côtes gémissent du choc de la tourmente : la mer blanchit de courroux; le vent

\* 1654. Lettre IX, p. 46. — Ms. f. 165, variantes peu importantes.

siffle contre nos câbles ; l'eau seringue du sel sur notre tillac, et cependant l'ancre et les voiles sont levées. Déjà les Litanies des passagers se mêlent aux blasphèmes des matelots ; nos vœux sont entrecoupés de hoquets, ambassadeurs très certains d'un dégobilis très pénible. Bon Dieu ! nous sommes attaqués de toute la Nature : il n'est pas jusqu'à notre cœur qui ne se soulève contre nous : la mer vomit sur nous et nous vomissons sur elle. Une seule vague quelquefois nous enveloppe si généralement, que qui nous contempleroit du rivage prendroit notre Vaisseau pour une maison de verre où nous sommes enchaissés ; l'eau semble exprès se bossuer pour nous faire un tableau du cimetière ; et quand je prête un peu d'attention, je m'imagine discerner (comme s'il partoit de dessous l'Océan) parmi les effroyables mugissements de l'onde, quelques versets de l'Office des Morts. Encore l'eau n'est pas notre seule partie : le Ciel a si peur que nous échappions qu'il assemble contre nous un bataillon de météores ; il ne laisse pas un atome de l'air qui ne soit occupé d'un boulet de grêle ; les comètes servent de torches à célébrer nos funérailles ; tout l'horizon n'est plus qu'un grand morceau de fer rouge ; les tonnerres tenaillent l'ouïe par l'aigre imagination d'une pièce de camelot qu'on déchire ; et l'on diroit à voir la nue, sanglante et grosse comme elle est, qu'elle va ébouler sur nous, non la foudre, mais le mont Etna tout entier. O Dieu ! sommes-nous tant de choses, pour avoir excité de la jalousie entre les éléments, à qui nous perdra le premier. C'est donc à dessein que l'eau va, jusqu'aux mains de Jupiter, éteindre la flamme des éclairs, pour arracher au feu l'honneur de nous avoir brûlés ; mais, non contente de cela, nous faisant engloutir aux abîmes qu'elle creuse dans son sein, comme elle voit notre vaisseau tout proche de se casser contre un écueil, elle se

jette vivement dessous et nous relève de peur que cet autre élément ne participe à la gloire qu'elle prétend toute seule; ainsi nous avons le crève-cœur de voir disputer à nos ennemis l'honneur d'une défaite où nos vies seront les dépouilles; elle prend bien quelquefois la hardiesse, l'insolente, de souiller avec son écume l'azur du Firmament, et de nous porter si haut entre les Astres que Jason peut penser que c'est le Navire *Argo* qui commence un second voyage: puis, dardés que nous sommes jusqu'au sablon de son lit, nous rejoallissons à la lumière d'un tour de main si prompt, qu'il n'y en a pas un de nous qui ne croie quand notre nef est remontée, qu'elle a passé à travers la masse du monde sur la mer de l'autre côté. Hélas! où sommes-nous? L'impudence de l'orage ne pardonne pas même au nid des alcyons: les baleines sont étouffées dans leur propre élément; la mer essaye à nous faire un couvre-chef de notre chaloupe. Il n'y a que le Soleil qui ne se mêle point de cet assassinat; la Nature l'a bandé d'un torchon de grosses nuées, de peur qu'il ne le vit; ou bien c'est que ne voulant pas participer à cette lâcheté, et ne la pouvant empêcher, il est au bord de ces rivières volantes, qui s'en lave les mains. O! vous toutefois à qui j'écris, sachez qu'en me noyant je bois ma faute; car je serois encore à Paris plein de santé, si, quand vous me commandâtes de suivre toujours le plancher des vaches, j'eusse été, Monsieur, votre obéissant Serviteur.

### POUR UNE DAME ROUSSE\*

Madame, je sais bien que nous vivons dans un pays où les sentiments du vulgaire sont si déraisonnables, que la

\* 1654. p. 50. — Ms. f. 151v, variantes sans intérêt au début.

couleur rousse, dont les plus belles chevelures sont honorées, ne reçoit que beaucoup de mépris; mais je sais bien aussi que ces stupides qui ne sont animés que de l'écume des âmes raisonnables ne sauroient juger comme il faut des choses excellentes, à cause de la distance qui se trouve entre la bassesse de leur esprit, et la sublimité des ouvrages dont ils portent jugement sans les connoître; mais quelle que soit l'opinion malsaine de ce monstre à cent têtes, permettez que je parle de vos divins cheveux comme un homme d'esprit. Lumineux dégorgement de l'essence du plus beau des êtres visibles, intelligente réflexion du feu radical de la Nature, image du Soleil la mieux travaillée, je ne suis point si brutal de méconnaître pour ma reine, la fille de celui que mes pères ont connu pour leur Dieu. Athènes pleura sa couronne tombée sous les temples abattus d'Apollon; Rome cessa de commander à la terre, quand elle refusa de l'encens à la lumière; et Byzance est entrée en possession de mettre aux fers le genre humain, aussitôt qu'elle a pris pour ses armes celles de la sœur du Soleil (22). Tant qu'à cet esprit universel le Perse fit hommage du rayon qu'il tenoit de lui, quatre mille ans n'ont pu vieillir la jeunesse de sa Monarchie; mais sur le point de voir briser ses simulacres, il se sauva dans Pékin des outrages de Babylone. Il semble maintenant échauffer à regret d'autres terres que celles des Chinois. Et j'appréhende qu'il ne se fixe dessus leur hémisphère s'il peut un jour, sans venir à nous, leur donner les quatre saisons. La France toutefois, Madame, a des mains en votre visage qui ne sont pas moins fortes que les mains de Josué pour l'enchaîner; vos triomphes ainsi que les victoires de ce héros sont trop illustres pour être cachés de la nuit; il manquera plutôt de promesse à l'homme qu'il ne se tienne toujours en lieu, d'où il puisse contempler à son aise l'ouvrage de ses ouvrages

le plus parfait. Voyez comme par son amour l'été dernier il échauffa les signes<sup>(23)</sup> d'une ardeur si longue et si véhemente, qu'il en pensa brûler la moitié de ses maisons; et sans consulter l'almanach, nous n'avons pu jamais distinguer l'Hiver de l'Automne pour sa bénignité, à cause qu'impatient de vous revoir, il n'a pu se résoudre à continuer son voyage jusqu'au tropique. Ne pensez point que ce discours soit une hyperbole. Si jadis la beauté de Clymène<sup>(24)</sup> l'a fait descendre du Ciel, la beauté de M... est assez considérable pour le faire un peu détourner de son chemin : l'égalité de vos âges, la conformité de vos corps, la ressemblance peut-être de vos humeurs, peuvent bien rallumer en lui ce beau feu. Mais si vous êtes fille du Soleil, adorable Alexie, j'ai tort de dire que votre père soit amoureux de vous; il vous aime véritablement, et la passion dont il s'inquiète pour vous, est celle qui lui fit soupirer le malheur de son Phaéton et de ses sœurs, non pas celle qui lui fit répandre des larmes à la mort de sa Daphné. Cette ardeur dont il brûle pour vous, est l'ardeur dont il brûla jadis tout le monde, non pas celle dont il fut lui-même brûlé. Il vous regarde tous les jours avec les frissons et les tendresses que lui donne la mémoire du désastre de son fils ainé : il ne voit sur la terre que vous où il se reconnoisse. S'il vous considère marcher : « Voilà, dit-il, la généreuse insolence dont je marchois contre le serpent Python! » S'il vous entend débiter sur des matières délicates : « C'est ainsi que je parle, dit-il, sur le Parnasse avec mes sœurs. » Enfin ce pauvre père ne sait en quelle façon exprimer la joie que lui cause l'imagination de vous avoir engendrée. Il est jeune comme vous, vous êtes belle comme lui; son tempérament et le vôtre sont tout de feu; il donne la vie et la mort aux hommes et vos yeux comme les siens font la même chose; comme lui vous avez les cheveux roux...

J'en étois là de ma lettre, adorable M..., lorsqu'un censeur à contre-sens m'arracha la plume et me dit que c'était mal de prendre au panégyrique de louer une jeune personne de beauté, parce qu'elle étoit rousse. Moi ne pouvant punir cet orgueilleux plus sensiblement que par le silence, je pris une autre plume et continuai ainsi : Une belle tête sous une perruque rousse n'est autre chose que le Soleil au milieu de ses rayons, ou le Soleil lui-même n'est autre chose qu'un grand œil sous la perruque d'une rousse; cependant tout le monde en médit à cause que peu de monde a la gloire de l'être; et cent femmes à peine en fournissent une, parce qu'étant envoyées du Ciel pour commander, il est besoin qu'il y ait plus de sujets que de Seigneurs. Ne voyons-nous pas que toutes choses en la Nature, sont plus ou moins nobles selon qu'elles sont plus ou moins rousses? Entre les éléments celui qui contient le plus d'essence et le moins de matière c'est le feu, à cause de sa rousse couleur : l'or a reçu de la beauté de sa teinture la gloire de régner sur les métaux; et de tous les astres le Soleil n'est le plus considérable que parce qu'il est le plus roux. Les comètes chevelues qu'on voit voltiger au Ciel à la mort des grands hommes, ne sont-ce pas les rousses moustaches des Dieux qu'ils s'arrachent de regret? Castor et Pollux, ces petits feux qui font prédire aux matelots la fin de la tempête, peuvent-ils être autre chose que les cheveux roux de Junon qu'elle envoie à Neptune en signe d'amour? Enfin sans le désir qu'eurent les hommes de posséder la toison d'une brebis rousse<sup>(25)</sup>, la gloire de trente demi-Dieux seroit au berceau des choses qui ne sont pas nées; et (un navire<sup>(26)</sup> n'étant encore qu'un être de raison) Améric<sup>(27)</sup> ne nous auroit pas conté que la Terre a quatre parties. Apollon, Vénus et l'Amour, les plus belles divinités du Panthéon sont rousses en cramoisi; et Jupiter

n'est brun que par accident à cause de la fumée de son foudre qui l'a noirci. Mais si les exemples de la mythologie ne satisfont pas les aheurtés<sup>(28)</sup>, qu'ils confrontent l'histoire. Samson qui tenoit toute sa force pendue à ses cheveux, n'avoit-il pas reçu l'énergie de son miraculeux être dans le roux coloris de sa perruque? Les destins n'avoient-ils pas attaché la conservation de l'empire d'Athènes à un seul cheveu rouge de Nisus? Et Dieu n'eut-il pas envoyé aux Éthiopiens la lumière de la foi, s'il eût trouvé parmi eux seulement un rousseau? On ne douteroit point de l'éminente dignité de ces personnes-là, si l'on considéroit que tous les hommes qui n'ont point été faits d'hommes, et pour l'ouvrage de qui Dieu lui-même a choisi et pétri la matière, ont toujours été rousseaux. Adam qui, créé par la main de Dieu même, devoit être le plus accompli des hommes, fut rousseau, *Jésus-Christ fut rousseau; Judas même eut l'honneur d'être l'instrument de notre salut et de baiser le Messie en le trahissant, à cause qu'il étoit rousseau; et Dieu ne le réprouva que fâché de voir qu'un homme qui n'étoit que son estafier fut cependant plus rousseau que lui*, et toute philosophie bien correcte doit apprendre que la Nature qui tend au plus parfait essaye toujours en formant un homme de former un rousseau, de même qu'elle aspire à faire de l'or en faisant du mercure; car quoi qu'elle rencontre rarement, un Archer n'est pas estimé maladroit, qui, lâchant trente flèches, en adresse cinq ou six au but; comme le tempérament le mieux balancé est celui qui fait le milieu du flegme, et de la mélancolie, il faut être bien heureux pour frapper justement un point indivisible: au deçà sont les blonds, au delà sont les noirs, c'est-à-dire les volages et les opiniâtres: entre deux est le milieu, où la sagesse (en faveur des rousseaux) a logé la vertu; aussi leur chair est bien plus délicate, le sang plus

subtil, les esprits plus épurés, et l'intellect par conséquent plus achevé à cause du mélange parfait des quatre qualités; c'est la raison qui fait que les rousseaux blanchissent plus tard que les noirs, comme si la Nature se fâchoit de détruire ce qu'elle a pris plaisir à faire. En vérité je ne vois jamais de perruque blonde, que je ne me souvienne d'une touffe de filasse mal habillée *ni de noire que je ne me figure un faisceau de cordes d'épinettes enrouillées*; mais je veux que les femmes blondes quand elles sont jeunes soient agréables: ne semble-t-il pas sitôt que leurs joues commencent à cotonner, que leur chair se divise par filaments pour leur faire une barbe. Je ne parle point des barbes noires, car on sait bien que si le diable en porte elle ne peut être que fort brune. Puis donc que nous avons tous à devenir esclaves de la beauté, ne vaut-il pas bien mieux que nous perdions notre franchise dessous des chaînes d'or que sous des cordes de chanvre ou des entraves de fer? Pour moi, tout ce que je souhaite, ô ma belle M..., est qu'à force de promener ma liberté dedans ces petits labyrinthes d'or, qui vous servent de cheveux, je l'y perde bientôt; et tout ce que je souhaite, c'est de ne la jamais recouvrer quand je l'aurois perdue. Voudriez-vous bien me promettre que ma vie ne sera point plus longue que ma servitude? *Je le souhaite au moins n'osant pas vous en conjurer, car en quelle qualité vous ferois-je cette prière?* Je ne suis point votre ami, la fortune ne m'ayant pas encore présenté l'occasion de le mériter. Je ne suis point votre serviteur n'ayant pas encore de vous la permission de me le dire, cependant, je serai donc, votre je ne sais quoi?

## D'UNE MAISON DE CAMPAGNE\*

Monsieur, J'ai trouvé le paradis d'Éden, j'ai trouvé l'âge d'or, j'ai trouvé la jeunesse perpétuelle, enfin j'ai trouvé la Nature au maillot. On rit ici de tout son cœur; nous sommes grands-cousins le Porcher du village et moi, et toute la paroisse m'assure que j'ai la mine avec un peu de travail de bien chanter un jour au lutrin. O Dieux! un Philosophe comme vous peut-il préférer au repos d'une si agréable retraite, la vanité, les chagrins et les embarras de la Cour? Ha! Monsieur, si vous saviez qu'un gentilhomme champêtre est un prince inconnu qui n'entend parler du roi qu'une fois l'année, et ne le connaît que par quelque vieux cousinage; et si de la Cour où vous êtes, vous aviez des yeux assez bons pour apercevoir jusqu'ici ce gros garçon qui garde vos coindes, le ventre couché sur l'herbe, ronfler paisiblement un somme de dix heures tout d'une pièce, se guérir d'une fièvre ardente en dévorant un quartier de lard jaune dont il fait une doublure à son estomac, vous troqueriez sans doute votre manteau d'hermine à son casaquin. Nous sommes, lui et moi, aussi grands-maîtres l'un que l'autre; quand je lui donne des soufflets, il me rend des nazardes; encore suis-je souvent contraint de demander la paix, car le coquin est plus puissant que moi et mes horions ne paient point ses taloches. Je me tiens pourtant le moins que je peux en proie à ses mignardises. Le beau temps et mon humeur m'entraînent à la solitude: aussi certes il faut que ce lieu soit un chef-d'œuvre miraculeux de

\* 1654. Lettre XI, p. 59 — Ms. Le Campagnard, f. 167; variantes importantes mais de style, la partie descriptive se retrouve un peu diminuée dans les *Etats et Empires de la Lune*, p. 20.

*quelque mélancolique.* On rencontre à la porte de la maison une étoile de cinq avenues, tous les chênes qui la composent font admirer avec extase l'énorme hauteur de leurs cimes en élevant les yeux de la racine jusqu'au faîte, puis les précipitant du sommet jusqu'aux pieds, on doute si la terre les porté, ou si eux-mêmes ne portent point la terre pendue à leurs racines; vous diriez que leur front orgueilleux plie comme par force sous la pesanteur des globes célestes, dont ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant. Leurs bras étendus vers le Ciel, semblent en l'embrassant demander aux étoiles la bénignité toute pure de leurs influences, et les recevoir auparavant qu'elles aient rien perdu de leur innocence au lit des éléments. Là, de tous côtés les fleurs, sans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature, respirent une haleine sauvage qui réveille et satisfait l'odorat; la simplicité d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre. Là le printemps compose toutes les saisons; là ne germe point de plante vénéneuse que sa naissance aussitôt ne trahisse sa conservation; là les ruisseaux racontent leurs voyages aux cailloux; là mille petites voix emplumées font retentir la forêt au bruit de leurs chansons, et la trémoussante assemblée de ces gorges mélodieuses est si générale, qu'il semble que chaque feuille dans les bois ait pris la figure et la langue du rossignol; tantôt vous leur voyez chatouiller un concert, tantôt traîner et faire languir leur musique, tantôt passionner une élégie par des soupirs entrecoupés, et puis amollir l'éclat de leurs sons pour exciter plus tendrement la pitié; tantôt aussi ressusciter leur harmonie et parmi les roulades, les fugues, les crochets et les éclats, rendre l'âme et la voix tout ensemble. Echo même y

prend tant de plaisir qu'elle semble ne répéter leurs airs que pour les apprendre, et les ruisseaux jaloux de leur musique grondent en fuyant, irrités de ne pas les pouvoir égaler. A côté du château se découvrent deux promenoirs, dont le gazon vert et continu forme une émeraude à perte de vue; le mélange confus des couleurs que le printemps attache à cent petites fleurs, égale les nuances l'une de l'autre, et leur teint est si pur qu'on juge bien qu'elles ne courront ainsi après elles-mêmes que pour échapper aux amoureux baisers des vents qui les caressent. On prendroit maintenant cette prairie pour une mer fort calme, mais aux moindres zéphyrs qui se présentent pour y folâtrer, ce n'est plus qu'un superbe océan coupé de vagues et de flots, dont le visage orgueilleusement renfrogné, menace d'engloutir ces petits téméraires; mais parce que cette mer n'offre point de rivage, l'œil, comme épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoie vivement la pensée, et la pensée doutant encore que ce terme qui finit ses regards ne soit celui du monde, veut quasi se persuader que des lieux si charmants auront forcé le Ciel de se joindre à la Terre. Au milieu d'un tapis si vaste et si parfait court, à bouillons d'argent, une fontaine rustique qui voit les bords de son lit émaillés de jasmins, d'orangers et de myrtes; et ces petites fleurs qui se pressent tout alentour font croire qu'elles disputent à qui se mirera la première. A considérer sa face jeune et polie comme elle est, qui ne montre pas la moindre ride, il est bien aisé de juger qu'elle est encore dans le sein de sa mère, et les grands cercles dont elle se lie, et s'entortille en revenant tant de fois sur soi-même, témoignent que c'est à regret qu'elle se sent obligée de sortir de sa maison natale; mais j'admire sur toutes choses sa pudeur quand je vois que comme si elle étoit honteuse de se voir

caresser si proche de sa mère, elle repousse avec murmure les mains audacieuses qui la touchent. Le voyageur qui s'y vient rafraîchir, courbant sa tête dessous l'onde, s'étonne qu'il soit grand jour sur son horizon, pendant qu'il voit le Soleil aux Antipodes, et ne se penche jamais sur le bord qu'il n'ait peur de tomber au firmament. Je me laisserois choir avec cette fontaine au ventre de l'étang qui la dévore, mais il est si vaste et si profond, que je doute si mon imagination s'en pourroit sauver à la nage. J'omettrai les autres particularités de votre petit Fontainebleau puisqu'autrefois elles vous ont charmé comme moi et que vous les connoissez encore mieux; mais sachez cependant que je vous y montrerai quelque chose qui sera nouveau, même aux inventions de votre peintre. Résolvez-vous donc une bonne fois à vous dépêtrer des embarras de Paris; votre concierge vous aime tant qu'il jure de ne point tuer son grand cochon que vous ne soyez de retour; il se promet bien de vous faire dépouiller cette gravité dont vous morguez les gens avec vos illustres emplois. Hier au soir il nous disoit à table, après avoir un peu trinqué que si vous lui parliez par *tu*, il vous répondroit par *toi*; et n'en doutez point puisqu'il eût la hardiesse de me soutenir que j'étois un sot de ce que moi qui ne suis point à vos gages. je me disois, Monsieur, votre obéissant Serviteur.

#### POUR LES SORCIERS\*

Monsieur, Il m'est arrivé une si étrange aventure depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que pour y ajouter foi, il en faut avoir beaucoup plus que ce personnage qui, par la force de la sienne, transporta des montagnes.

\* 1654. Lettre XII, p. 66.

Afin donc de commencer mon histoire, vous saurez qu'hier lassé sur mon lit de l'attention que j'avois prêtée à ce sot livre que vous m'aviez autrefois tant vanté, je sortis à la promenade pour dissiper les sombres et ridicules imaginations dont le noir galimatias de sa science m'avoit rempli; et comme je m'efforçois à déprendre ma pensée de la mémoire de ces contes obscurs, m'étant enfoncé dans votre petit bois, après un quart d'heure, ce me semble de chemin, j'aperçus un manche de balai qui se vint mettre entre mes jambes, et à califourchon, bon gré mal gré que j'en eusse, et je me sentis envoler par le vague de l'air. Or sans me souvenir de la route de mon enlèvement, je me trouvai sur mes pieds au milieu d'un désert où ne se rencontroit aucun sentier; je repassai cent fois sur mes brisées; mais cette solitude m'étoit un nouveau monde. Je résolus de pénétrer plus loin; mais sans apercevoir aucun obstacle, j'avois beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisoient renconter partout que l'impossibilité de passer outre. A la fin fort harassé, je tombai sur mes genoux; et ce qui m'étonna davantage ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyois les étoiles luire au ciel avec un feu bleuettant; la lune étoit en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire: elle éclipsa trois fois, et trois fois dévala de son cercle; les vents étoient paralytiques; les fontaines étoient muettes; les oiseaux avoient oublié leur ramage; les poissons se croyoient enchaissés dans du verre; tous les animaux n'avoient de mouvement que ce qu'il leur en falloit pour trembler; l'horreur d'un silence effroyable, qui régnoit partout, et partout la Nature sembloit être en suspens de quelque grande aventure. Je mêlois ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraisoit agitée, quand, au clair de la lune, je vis sortir du fond d'une caverne un grand et vénérable

Vieillard vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules; il avoit sur la tête un chapeau de verveine et sur le dos une ceinture tissée de fougère de mai, faite en tresses. A l'endroit du cœur, étoit attachée sur sa robe une chauve-souris à demi morte, et autour du col un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses dont chacune portoit le caractère de planète qui la dominoit. Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle plein de rosée, et de la droite une houssine de sureau en sève, dont l'un des bouts étant ferré d'un mélange de tous les métaux, l'autre servoit de manche à un petit encensoir : il baissa le pied de sa grotte; puis après s'être déchaussé, et arraché en grommelant certains mots du creux de sa poitrine, il aborda le couvert d'un vieux chêne, à reculons, à quatre pas duquel il creusa trois cernes (—) l'un dans l'autre et la terre, obéissant aux ordres du Nécromancien, prenoit elle-même en frémissant les figures qu'il vouloit y tracer. Il y grava les noms des intelligences, tant du siècle que de l'année, de la saison, du mois, de la semaine, du jour et de l'heure; de même ceux de leurs rois, avec leurs chiffres différents, chacun en sa place propre, et les encensa tous chacun avec leurs cérémonies particulières. Ceci achevé il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit le bout pointu de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'Orient, et puis il s'endormit. Environ au milieu de son sommeil, j'aperçus tomber dans le vase cinq graines de fougère. Il les prit toutes quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, une dans sa bouche, l'autre qu'il replongea dans l'eau, et la cinquième il la jeta hors des cercles. Mais à peine celle-là fut-elle partie de sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvaise augure,

tant d'insectes que de parfaits. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui aussitôt entrèrent dans les cernes, en jetant un formidable cri. Avec un couteau d'airain, il leur fendit l'estomac; puis leur ayant arraché le cœur, et enveloppé chacun dans trois feuilles de laurier, il les avala. Il sépara le foie, qu'il épreignit dans un vaisseau de figure hexagone. Cela fini, il recommença les suffumigations; il mêla la rosée et le sang dans un bassin, y trempa un gant de parchemin vierge, qu'il mit à sa main droite, et après quatre ou cinq hurlements horribles, il ferma les yeux et commença les invocations.

Il ne remuoit presque point les lèvres; j'entendois néanmoins dans sa gorge un brouissement, comme de plusieurs voix entremêlées. Il fut élevé de terre à la hauteur d'une palme, et de fois à autre, il attachoit fort attentivement la vue sur l'ongle indice de sa main gauche. Il avoit le visage enflammé, et se tourmentoit fort. En suite de plusieurs contorsions épouvantables, il chut en gémissant sur ses genoux; mais aussitôt qu'il eût articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui souffloit contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons; ce vent sembloit tâcher à le faire sortir des cernes. Après ce signe, les trois ronds tournèrent sous lui. Cet autre fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, et celui-ci fit encore place à un quatrième, beaucoup plus effroyable. C'étoit un torrent de feu, qui brouissoit en tournant et se divisoit par globes, dont chacun se fendoit en éclats avec un grand coup de tonnerre.

Il fut le dernier, car une belle lumière, blanche et claire, dissipa ces tristes météores. Tout au milieu, parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, l'autre sur un lynx, qui donna au Magicien trois fioles pleines

de je ne sais quelle liqueur. Le Magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au-devant de sa tête, les deux autres aux tempes ; il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenoit le Fantôme, et puis tout disparut. Ce fut alors que les étoiles, blêmies à la venue du Soleil, s'unirent à la couleur des cieux. Je m'allois remettre en chemin pour trouver mon village, mais sur ces entrefaites, le sorcier m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étois. Encore qu'il cheminât à pas lents, il fut plus tôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide que la mienne en demeura fort long-temps engourdie. Il n'ouvrit ni la bouche ni les yeux, et dans ce profond silence, il me conduisit à travers des masures, sous les effroyables ruines d'un vieux château déshabité, où les siècles depuis mille ans travailloient à mettre les chambres dans les caves.

Aussitôt que nous fûmes entrés : « Vante-toi, me dit-il (en se tournant vers moi) d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa<sup>(39)</sup>, et dont l'âme (par métémpsyose) est celle qui jadis animoit le savant Zoroastre, prince des Bactriens. Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici par le moyen de l'or potable dans une santé qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans j'avale une prise de cette médecine universelle qui me rajeunit, restituant à mon corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le Roi des Démons ignés, la première en est pleine ; la seconde, de poudre de projection, et la troisième, d'huile de talc. Au reste tu m'es bien obligé, puisque, entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans. C'est par mes charmes que sont envoyées quand il me plaît, les stérilités ou les abondances. Je suscite les guerres, en les allumant entre les

génies qui gouvernent les Rois. J'enseigne aux bergers la Patenôtre du loup (31). J'apprends aux Devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les Ardents sur les marais et sur les fleuves pour noyer les voyageurs. J'excite les Fées à danser au clair de la lune. Je pousse les Joueurs à chercher le trèfle à quatre sous les gibets. J'envoie à minuit les Esprits hors du cimetière, entortillés d'un drap, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux Démons d'habiter les châteaux abandonnés, d'égorger les passants qui y viendront loger, jusqu'à ce que quelque résolu les contraigne de lui montrer le trésor. Je fais trouver des mains de gloire (32) aux misérables que je veux enrichir. Je fais brûler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes pendant qu'ils exécutent leurs vols. Je donne la pistole volante qui vient ressauter dans la pochette quand on l'a employée. Je donne aux laquais ces bagues qui les font aller et revenir de Paris à Orléans en un jour. Je fais tout renverser dans une maison par des Esprits folets qui font culbuter les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne se casse, rien ne se répande, et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je les force à manger les enfants sur le chemin, et puis les abandonne quand quelque cavalier leur coupant une patte (qui se trouve la main d'un homme), ils sont reconnus et mis au pouvoir de la justice. J'envoie aux personnes affligées un grand Homme noir, qui leur promet de les faire riches, s'ils se veulent donner à lui. J'aveugle ceux qui prennent des cédules (33), en sorte que quand ils demandent trente ans de terme, je leur fais voir le 3 devant le zéro, que j'ai mis après,

Je tords le col à ceux qui lisant dans le grimoire sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui m'ayant appelé me donnent seulement une savate, un cheveu, ou une paille. J'emporte des Églises qu'on dédie, les pierres qui n'ont pas été payées. Je ne fais paroître aux personnes ennuitées (<sup>34</sup>) qui rencontrent les sorciers allant au sabbat, qu'une troupe de chats, dont le prince est Marcou. J'envoie tous les confédérés à l'offrande, et leur présente à baiser le cul du Bouc, assis dessus une escabelle. Je les traite splendidement, mais avec des viandes sans sel. Je fais tout évanouir si quelque étranger, ignorant des coutumes, fait la bénédiction ; et je le laisse dans un désert, au milieu des épines, à trois cents lieues de son pays. Je fais trouver dans le lit des ribauds, aux femmes, des incubes ; aux hommes, des succubes. J'envoie dormir le cauchemar, en forme d'une longue pièce de marbre, avec ceux qui ne se sont pas signés en se couchant. J'enseigne aux Nécromanciens à se défaire de leurs ennemis, faisant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. J'ôte, sur les Sorciers, le sentiment aux endroits où le Bélier (<sup>35</sup>), les a marqués de son sceau. J'imprime une vertu secrète à « Nolite fieri », quand il est récité à rebours qui empêche que le beurre ne se fasse (<sup>36</sup>). J'instruis les paysans à mettre sous le seuil de la bergerie qu'ils veulent ruiner, une toupe (<sup>37</sup>) de cheveux, ou un crapaud, avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons qui passent dessus. Je montre aux bergers à nouer l'aiguillette le jour des noces lorsque le prêtre dit « Conjungo vos ». Je donne de l'argent, qui se trouve après, des feuilles de chêne. Je prête aux Magiciens un démon familier, qui les accompagne et leur défend de rien entreprendre sans le congé de maître Martinet (<sup>38</sup>).

J'enseigne pour rompre le sort d'une personne charmée, de faire pétrir le gâteau triangulaire de Saint-Loup, et le donner, par aumône, au premier pauvre qu'il trouvera. Je guéris les malades du loup-garou, leur donnant un coup de fourche justement entre les deux yeux. Je fais sentir les coups aux Sorciers pourvu qu'on les batte avec un bâton de sureau. Je délie le Moine Bourru aux avents de Noël : je lui commande de rouler comme un tonneau, ou traîner à minuit les chaînes dans les rues, afin de tordre le cou à ceux qui mettront la tête aux fenêtres. J'enseigne la composition des brevets <sup>(39)</sup>, des sorts, des charmes, des sigilles, des talismans, des miroirs magiques, et des figures constellées. Je leur apprends à trouver le gui de l'an neuf, l'herbe de fourvoiement, les gamahés <sup>(40)</sup>, l'empâtre magnétique. J'envoie le Gobelín, la Mule ferrée, le Filourdi, le roi Hugon, le Connétable <sup>(41)</sup>, les hommes noirs, les femmes blanches, les lemures, les farfadets, les larves, les lamies, les ombres, les mânes, les spectres, les fantômes ; enfin je suis le diable de Vauvert, le Juif Errant, et le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau <sup>(42)</sup>. » Avec ces dernières paroles le Magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent, une large et noire fumée couvrit la face du climat, et je me trouvai sur mon lit, le cœur encore palpitant, et le corps tout froissé du travail de l'âme ; mais avec une si grande lassitude qu'alors que je m'en souviens, je ne crois pas avoir la force d'écrire au bas de ma lettre : Je suis, Monsieur, votre Serviteur.

#### CONTRE LES SORCIERS \*

Monsieur, En bonne foi, ma dernière Lettre ne vous a-t-elle point épouvanté ? Quoi que vous en disiez, je

\* 1654. Lettre XIII, p. 79.

pense que le grand Homme noir aura pu faire quelque émotion, sinon dans votre âme, au moins dans quelqu'un de vos sens. Voilà ce que c'est de m'avoir autrefois voulu faire peur des Esprits : ils ont eu leur revanche, et je me suis vengé malicieusement de l'importunité, dont tant de fois vous m'aviez persécuté, de reconnoître les vérités de la Magie. Je suis pourtant fâché de la fièvre qu'on m'a écrit que cet horrible tableau vous a causée ; mais pour effacer ma faute, je le veux effacer à son tour, et vous faire voir, sur la même toile, la tromperie de ses couleurs, de ses traits et de ses ombres. Imaginez-vous donc qu'encore que par tout le monde on ait tant brûlé de Sorciers, convaincus d'avoir fait pacte avec le Diable, que tant de misérables aient avoué sur le bûcher d'avoir été au sabbat, et que même quelques-uns dans l'interrogation, aient confessé aux Juges qu'ils avoient mangé à leurs festins des enfants qu'on a, depuis la mort des condamnés, trouvés pleins de vie et qui ne savoient ce qu'on leur vouloit dire, quand on leur en parloit ; on ne doit pas croire toutes choses d'un homme, parce qu'un homme peut dire toutes choses ; car quand même par une permission particulière de Dieu, une âme pourroit revenir sur la terre, demander à quelqu'un le secours de ses prières, est-ce à dire que des Esprits ou des Intelligences, s'il y en a, soient si badins que de s'obliger aux quintes écervelées d'un Villageois ignorant, s'apparoître à chaque bout de champ, selon que l'humeur noire sera plus ou moins forte dans la tête mal timbrée d'un ridicule Berger ; venir au leurre comme un faucon, sur le poing du Giboyeur qui le réclame, et selon le caprice de ce maraud danser la guimbarde, ou les matassins ? Non je ne crois point de Sorciers encore que plusieurs grands Personnages n'aient pas été de mon avis, et je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de

raison, ou si elle ne vient de Dieu, Dieu qui tout seul doit être cru de ce qu'il dit à cause qu'il le dit<sup>(43)</sup>. Ni le nom d'Aristote plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate, ne me persuadent point si mon juge-  
ment n'est convaincu par raison de ce qu'ils disent : La  
raison seule est ma reine, à qui je donne volontairement  
les mains<sup>(44)</sup>, et puis je sais par expérience que les esprits  
les plus sublimes ont chopé le plus lourdement ; comme  
ils tombent de plus haut, ils font de plus grandes chutes ;  
enfin nos pères se sont trompés jadis, leurs neveux se  
trompent maintenant ; les nôtres se tromperont quelque  
jour. N'embrassons donc point une opinion, à cause que  
beaucoup la tiennent, ou parce que c'est la pensée d'un  
grand Philosophe ; mais seulement à cause que nous  
voyons plus d'apparence qu'il soit ainsi que d'être autre-  
ment. Pour moi je me moque des Pédants qui n'ont point  
de plus forts arguments pour prouver ce qu'ils disent,  
sinon d'alléguer que c'est une maxime : comme si leurs  
maximes étoient bien plus certaines que leurs autres  
propositions. Je les en croirai pourtant s'ils me montrent  
une Philosophie, dont les principes ne puissent être  
révoqués en doute, desquels toute la Nature soit d'accord,  
ou qui nous aient été révélés d'en haut ; autrement  
je m'en moque, car il est aisé de prouver tout ce qu'on  
veut quand on ajuste les principes aux opinions, et non  
pas les opinions aux principes. Outre cela quand il seroit  
juste de déférer à l'autorité de ces grands Hommes, et  
quand je serois constraint d'avouer que les premiers  
Philosophes ont établi ces principes, je les forcerois bien  
d'avouer à leur tour, que ces Anciens-là non plus que  
nous, n'ont pas toujours écrit ce qu'ils ont cru. Souvent  
les Lois et la Religion de leur pays les ont contraints  
d'accommoder leurs préceptes à l'intérêt et au besoin de  
la politique. C'est pourquoi on ne doit croire d'un homme

que ce qui est humain, c'est-à-dire possible et ordinaire ; enfin je n'admetts point de Sorciers à moins qu'on me le prouve. Si quelqu'un par des raisonnemens plus forts et plus pressants que les miens me le peut démontrer, ne doutez point que je ne lui dise : « Soyez, Monsieur, le bienvenu, c'est vous que j'attendois, je renonce à mes opinions, et j'embrasse les vôtres ! » Autrement qu'auroit l'habile par-dessus le sot, s'il pensoit ce que pense le sot ? Il doit suffire au peuple qu'une grande âme fasse semblant d'acquiescer aux sentiments du plus grand nombre, pour ne pas résister au torrent, sans entreprendre de donner des menottes à sa raison ; au contraire un Philosophe doit juger le vulgaire, et non pas juger comme le vulgaire. Je ne suis point pourtant si déraisonnable qu'après m'être soustrait à la tyrannie de l'autorité, je veuille établir la mienne sans preuve ; c'est pourquoi vous trouverez bon que je vous apprenne les motifs que j'ai eu de douter de tant d'effets étranges qu'on raconte des Esprits ; il me semble avoir observé beaucoup de choses bien considérables pour me débarrasser de cette chimère. Premièrement, on ne m'a jamais récité aucune histoire des Sorciers, que je n'aie pris garde qu'elle étoit ordinairement arrivée à trois ou quatre cents lieues de là. Cet éloignement me fit soupçonner qu'on avoit voulu dérober aux curieux l'envie et le pouvoir de s'en informer. Joignez à cela que cette bandé d'hommes habillés en chats s'est trouvée au milieu d'une campagne, sans témoins. La foi d'une personne seule doit être suspecte en chose si miraculeuse ; près d'un village, il en a été plus facile de tromper des idiots. C'étoit une pauvre vieille, elle étoit pauvre : la nécessité l'a pu contraindre à mentir pour de l'argent ; elle étoit vieille : l'âge affoiblit la raison ; l'âge rend babillard : elle a inventé ce conte pour entretenir ses voisines ; l'âge affoiblit la vue : elle a

pris un lièvre pour un chat ; l'âge rend timide : elle en a cru voir cinquante au lieu d'un. Car enfin il est plus facile qu'une de ces choses soit arrivée, qu'on voit tous les jours arriver, qu'une aventure surnaturelle, sans raison et sans exemple. Mais de grâce examinons ces Sorciers pris : Vous trouverez que c'est un Paysan fort grossier, qui n'a pas l'esprit de se démêler des filets dont on l'embarrasse ; à qui la grandeur du péril assomme l'entendement en telle sorte, qu'il n'a plus l'âme assez présente pour se justifier ; qui n'oseroit même répondre pertinemment, de peur de donner à conclure aux préoccupés que c'est le Diable qui parle par sa bouche. Si cependant il ne dit mot, chacun crie qu'il est convaincu de sa conscience, et aussitôt le voilà jeté au feu. Mais le Diable est-il si fou, lui qui a bien pu autrefois le changer en chat, de ne le pas maintenant changer en mouche, afin qu'il s'envole ? Les Sorciers (disent-ils) n'ont aucune puissance, dès qu'ils sont entre les mains de la Justice. Oh ! par ma foi ! cela est bien trouvé ; donc Maître Jean Guillot, de qui le père a volé les biens de son pupille, s'est acquis par le moyen de vingt mille écus dérobés, que lui coûta son office de Juge, le pouvoir de commander aux Diables. Vraiment, les Diables portent grand respect aux larrons. Mais ces Diables au moins devoient éloigner ce pauvre malheureux, leur très humble serviteur, quand ils surent qu'on étoit en campagne pour le prendre ; car ce n'est pas donner courage à personne de le servir, d'abandonner ainsi les siens ; pour des natures qui ne sont qu'esprits, elles font de grands pas de clercs. J'ai aussi remarqué que tous ces Magiciens prétendus sont gueux comme des Diogènes. O Ciel ! est-il donc vraisemblable qu'un homme s'exposât à brûler éternellement, sous l'espérance de demeurer pauvre, haï, affamé, et en crainte continue de se voir griller en place publique ? Satan

lui donneroit, non des feuilles de chêne, mais des pistoles de poids, pour acheter des charges qui le mettroient à couvert de la Justice. Mais vous verrez que les démons de ces temps-ci sont extrêmement niais, et qu'ils n'ont pas l'esprit d'imaginer tant de finesse. Ce malotru Berger, que vous tenez dans vos prisons, à la veille d'être bouilli, sur quelles convictions le condamnez-vous? On l'a surpris récitant la Patenôtre du loup. Ha! de grâce, qu'il la répète; vous n'y remarquerez que de grandes sottises, et moins de mal qu'il n'y en a dedans une mort-diable (45), pour laquelle cependant on ne fait mourir personne. Outre cela, dit-on, il a ensorcelé des troupeaux. Ou ce fut par paroles, ou par la vertu cachée de quelques poisons naturels. Par paroles, je ne crois pas que les vingt-quatre lettres de l'alphabet couvent dans la grammaire la malignité occulte d'un venin si présent, ni que d'ouvrir la bouche, serrer les dents, appuyer la langue au palais de telle ou telle façon, ait la force d'empêter les moutons, ou de les guérir; car si vous répondez que c'est à cause du pacte, je n'ai point encore lu, dans la Chronologie, le temps auquel le Diable accorda avec le genre humain, que quand on articuleroit de certains mots qui doivent avoir été spécifiés au contrat, il tueroit; qu'à d'autres il guériroit, et qu'à d'autres il viendroit nous parler; et je veux qu'il en eût passé le concordat avec un particulier, ce particulier-là n'auroit pas le consentement de tous les hommes pour nous obliger à cet accord. A quelques syllabes toutefois, qu'un lourdaud sans y penser aura proférées, il avolera incontinent pour l'effrayer, et ne rendra pas la moindre visite à une personne puissante, dépravée, illustre, spirituelle, qui se donne à lui de tout son cœur, et qui par son exemple seroit cause de la perte de cent mille âmes! Vous m'avouerez peut-être que les paroles magiques n'ont aucun pouvoir, mais qu'elles

couvrent sous des mots barbares la maligne vertu des simples, dont tous les enchanteurs empoisonnent le bétail ? Hé bien, pourquoi donc ne les faites-vous mourir en qualité d'empoisonneurs et non pas de sorciers ? Ils confessent (répliquez-vous) d'avoir été au sabbat, d'avoir envoyé des diables dans les corps de quelques personnes qui, en effet, se sont trouvées démoniaques. Pour les voyages du sabbat voici ma créance : c'est qu'avec des huiles assoupissantes, dont ils se graissent, comme alors qu'ils veillent, ils se figurent être bientôt emportés à califourchon sur un balai par la cheminée, dans une salle où l'on doit festiner, danser, faire l'amour, baiser le cul au bouc. L'imagination, fortement frappée de ces fantômes, leur représente dans le sommeil ces mêmes choses, comme un balai entre les jambes, une campagne qu'ils passent en volant, un bouc, un festin, des Dames ; c'est pourquoi quand ils se réveillent, ils croient avoir vu ce qu'ils ont songé. Quant à ce qui concerne la possession, je vous en dirai aussi ma pensée, avec la même franchise. Je trouve en premier lieu, qu'il se rencontre dix mille femmes pour un homme. Le Diable seroit-il un ribaud de chercher avec tant d'ardeur l'accouplement des femmes ? Non, non, mais j'en devine la cause : une femme a l'esprit plus léger qu'un homme, et plus hardi, par conséquent, à résoudre des Comédies de cette nature ; elle espère que pour peu de latin qu'elle écorchera, pour peu qu'elle fera de grimaces, de sauts, de caprioles, et de postures, on les croira toujours beaucoup au-dessus de la pudeur, et de la force d'une fille ; et enfin elle pense être si forte de sa foiblesse, que l'imposture étant découverte, on attribuera ses extravagances à quelques suffocations de matrice, ou qu'au pis aller on pardonnera à l'infirmité de son sexe. Vous répondrez peut-être que pour y en avoir de fourbes, cela ne conclut rien contre

celles qui sont véritablement possédées. Mais si c'est là votre nœud gordien, j'en serai bientôt l'Alexandre. Examinons donc, sans qu'il nous importe de choquer les opinions du vulgaire, s'il y a autrefois eu des Démoniaques, et s'il y en a aujourd'hui. Qu'il y en ait eu autrefois, je n'en doute point, puisque les Livres sacrés assurent qu'une Chaldéenne, par art magique, envoya un démon dans le cadavre du Prophète Samuel et le fit parler; que David conjuroit avec sa harpe celui dont Saül étoit obsédé; et que notre Sauveur Jésus-Christ chassa les diables des corps de certains Hébreux, et les envoya dans des corps de pourceaux. Mais nous sommes obligés de croire que l'empire du Diable cessa, quand Dieu vint au monde; que les Oracles furent étouffés sous le berceau du Messie, et que Satan perdit la parole en Bethléem, l'influence altérée de l'Étoile des trois Rois lui ayant sans doute causé la pépie. C'est pourquoi je me moque de tous les énergumènes d'aujourd'hui, et m'en moquerai jusqu'à ce que l'Église me commande de les croire; car, de m'imaginer que cette pénitente de Goffridi (<sup>46</sup>), cette Religieuse de Loudun (<sup>47</sup>), cette fille d'Évreux (<sup>48</sup>), soient endiablées, parce qu'elles font des culbutes, des grimaces et des gambades; Scaramouche, Colle et Cardelin (<sup>49</sup>) les mettront à « quia ». Comment? elles ne savent pas seulement parler latin! Lucifer a bien peu de soin de ses Diables, de ne les pas envoyer au collège. Quelques-unes répondent assez pertinemment, quand l'Exorciste déclame une oraison de bréviaire, dont en quelque façon elles écorchent le sens, à force de le réciter; à moins de cela, vous les voyez contrefaire les enragées, feindre à tout ce qu'on leur prêche, une distraction d'esprit perpétuelle; et cependant j'en ai surpris d'attentives à guetter au passage quelque verset de leur office, pour répondre à propos, comme ceux qui veulent

chanter à vêpres, et ne les savent pas, attendent à l'affût le « Gloria Patri », etc., pour s'y égosiller. Ce que je trouve encore de bien divertissant, sont les méprises où elles s'embarrassent quand il faut obéir ou n'obéir pas. Le Conjurateur commandoit à une de baisser la terre, toutes les fois qu'il articuleroit le sacré nom de Dieu ! ce Diable d'obéissance le faisoit fort dévotement ; mais comme il vint encore un coup à lui ordonner la même chose en autres termes, que ceux dont il usoit ordinairement, car il lui commanda par le Fils coéternel du Souverain Être, ce novice démoniaque, qui n'étoit pas théologien, demeura plat, rougit, et se jeta aux injures, jusqu'à ce que l'Exorciste l'ayant apaisé par des mots plus ordinaires, il se remit à raisonner. J'observe, outre cela, que selon que le Prêtre haussoit sa voix, le Diable augmentoit sa colère bien souvent à des paroles de nul poids, à cause qu'il les avoit prononcées avec plus d'éclat, et qu'au contraire il avaloit doux comme lait des exorcismes qui faisoient trembler, à cause qu'étant las de crier, il les avoit prononcés d'une voix basse. Mais ce fut bien pis quelque temps après, quand un Abbé les conjura : elles n'étoient point faites à son style, et cela fut cause que celles qui voulurent répondre répondirent si fort à contre-sens, que ces pauvres Diables, au front de qui restoit encore quelque pudeur, devinrent tout honteux, et depuis, en toute la journée, il ne fut pas possible de tirer un méchant mot de leur bouche. Ils crièrent à la vérité fort longtemps qu'ils sentoient là des incrédules ; qu'à cause d'eux ils ne vouloient rien faire de miraculeux, de peur de les convertir. Mais la feinte me sembla bien grossière ; car s'il étoit vrai, pourquoi les en avertir ? Ils devoient au contraire pour nous endurcir en notre incrédulité, se cacher dans ces corps, et ne pas faire des choses qui pussent nous désaveugler. Vous répondez que

Dieu les force à cela pour manifester la Foi. Oui, mais je ne suis point convaincu, ni obligé de croire que ce soit le Diable qui fasse toutes ces singeries, puisqu'un homme les peut faire naturellement. De se contourner le visage vers les épaules, je l'ai vu pratiquer aux Bohémiens. De sauter, qui ne le fait point hors les Paralytiques? De jurer, il ne s'en rencontre que trop! De marquer sur la peau certains caractères, ou des eaux ou des pierres colorent ainsi sans prodige notre chair. Si les Diables sont forcés, comme vous dites, de faire des miracles afin de nous illuminer, qu'ils en fassent de convaincants, qu'ils prennent les tours de Notre-Dame de Paris où il y a tant d'incrédules, et les portent sans fraction dans la campagne Saint-Denis danser une sarabande espagnole. Alors nous serons convaincus. J'ai pris garde encore, que le Diable qu'on dit être si médisant, n'induit jamais ces personnes démoniaques, au milieu de leurs grandes fougues, à médire l'une de l'autre: au contraire, elles s'entre-portent un très grand respect, et n'ont garde d'agir autrement, parce que la première offensée découvrira le mystère. Pourquoi, mon Révérend Père, n'instruit-on votre procès, en conséquence des crimes dont le Diable vous accuse? Le Diable (dites-vous) est père de mensonge. Pourquoi donc l'autre jour fîtes-vous brûler ce Magicien, qui ne fut accusé que par le Diable? Car je réponds comme vous: « Le Diable est père de mensonge. » Avouez, avouez, mon Révérendissime, que le Diable dit vrai ou faux selon qu'il est utile à votre malicieuse paternité. Mais bons Dieux! je vois tressaillir ce Diable quand on lui jette de l'eau bénite; est-ce donc une chose si sainte qu'il ne la puisse souffrir sans horreur? Certes, cela fait que je m'étonne qu'il ait osé s'enfermer dans un corps humain, que Dieu a fait à son image, capable de la vision du Très-Haut, reconnu son enfant par la régénération

baptismale, marqué des saintes huiles, le Temple du Saint-Esprit, et le Tabernacle de la Sainte-Hostie. Comment a-t-il eu l'impudence d'entrer en un lieu qui lui doit être bien plus vénérable que de l'eau, sur laquelle on a simplement récité quelques prières ? Mais nous en aurons bonne issue ; je vois le Démoniaque qui se tempête fort à la vue d'une croix qu'on lui présente ! O Monsieur l'Exorciste, que vous êtes bon. Ne savez-vous pas qu'il n'y a aucun endroit dans la Nature, où il n'y ait des croix, puisque par toute la matière il y a longueur et largeur, et la croix n'est autre chose qu'une longueur considérée avec une largeur. Qu'ainsi ne soit, cette croix que vous tenez n'est pas une croix, à cause qu'elle est d'ébène ; cette autre n'est pas une croix à cause qu'elle est d'argent ; mais l'une et l'autre sont des croix, à cause que sur une longueur, on a mis une largeur qui la traverse. Si donc cette énergumène a cent mille longueurs et cent mille largeurs, qui sont tout autant de croix, pourquoi lui en présenter de nouvelles ? Cependant vous voyez cette femme, qui, pour en avoir approché les lèvres par force, contrefait l'interdite. O quelle piperie ? Prenez, prenez une bonne poignée de verges, et me la fouettez en ami ; car je vous engage ma parole, que si on condamnoit d'être jetés à l'eau tous les énergumènes, que cent coups d'étrivières par jour n'auroient pu guérir, il ne s'en noieroit point. Ce n'est pas comme je vous ai déjà dit, que je doute de la puissance du Créateur sur ses créatures ; mais à moins d'être convaincu par l'autorité de l'Église, à qui nous devons donner aveuglément les mains, je nommerai tous ces grands effets de magie la Gazette des sots, ou le « Credo » de ceux qui ont trop de foi. Je m'aperçois bien que ma lettre est un peu trop longue. C'est le sujet qui m'a poussé au-delà de mon dessein ; mais vous pardonnerez cette importunité à une personne

qui fait vœu d'être jusqu'à la mort de vous et de vos contes d'esprit, Monsieur, le Serviteur très humble.

A MONSIEUR DE GERZAN <sup>(50)</sup>

\* SUR SON *TRIOMPHE DES DAMES*\*

Monsieur, Après les éloges que vous donnez aux Dames, résolument je ne veux plus être homme. Je m'en vais tout à l'heure porter ma chandelle au Père Bernard <sup>(51)</sup>, afin d'obtenir de ce pitoyable saint ce qu'impera l'empereur Héliogabale du rasoir de ses Empiriques, puisque les miracles qu'exhale tous les jours cette précieuse momie sont si nombreux, qu'ils regorgent par-dessus les murs de la Charité jusque dans votre Parnasse. Il n'est pas impossible qu'un bienheureux fasse pour moi ce que la plume d'un malheureux poète a bien fait pour Tirésias; mais, en tout cas, c'est à faire à me tronçonner, d'un coup de serpe, le morceau qui me fait porter un caleçon. La sotte chose, en effet, de ne se masquer qu'au carnaval! Je ne l'eusse, par ma foi, pas cru, si vous ne m'eussiez envoyé votre livre. Oh! que Notre-Seigneur savoit bien ce que vous diriez un jour là-dessus, quand *il refusa d'être fils d'un homme* et qu'il voulut naître d'une femme: sans doute il connaisoit la dignité de leur sexe *puisque notre grand'mère ayant tué le genre humain dans une pomme, il jugea glorieux de mourir pour le caprice d'une femme, et méprisa cependant de venger l'injure de sa mort, à cause que c'étoit seulement des hommes qui l'avoient procurée.* C'est aussi

\* 1654. Lettre XIV... sur le triomphe des dames, p. 97. — Ms. f. 183... sur le triomphe des femmes. Le début de cette lettre a été modifié dans les éditions postérieures à 1654, on le trouvera à la suite de cette lettre.

une marque évidente de l'estime particulière qu'il en a faite, de les avoir choisies pour nous porter, ne s'étant pas voulu fier de notre jeunesse à nous-mêmes; mais la Nature aussi nous fait connoître, au partage de ses biens, qu'elle a voulu avantager la cadette au préjudice de l'aînée, lui donnant la beauté, dont chaque trait est une armée qui va quand il lui plaît bouleverser les trônes, déchirer les diadèmes et traîner en servitude les orgueilleuses puissances de la Terre. Que si, comme nous, elles ne vaquent pas à massacrer des hommes, si elles ont horreur de porter au côté ce qui nous fait détester un bourreau, c'est à cause qu'il seroit honteux que celles qui nous donnent la lumière, portassent de quoi nous la ravir; et parce aussi qu'il est beaucoup plus honnête de suer à la construction qu'à la destruction de son espèce. Donc, en matière de visage, nous sommes de grands gueux; et, sur ma foi, de tous les biens de la terre en général, je les vois plus riches que nous, puisque si le poil fait la principale distinction de la brute et du raisonnable, les hommes sont au moins par l'estomac, les joues et le menton, plus bêtes que les femmes. Malgré toutefois ces muettes mais convaincantes prédications de Dieu et de la Nature, sans vous, Monsieur, ce déplorable sexe alloit tomber sous le nôtre; vous, qui tout caduc, et prêt à choir de cette vie, avez, *en tombant vous-même*, relevé cent mille Dames qui n'avoient point d'appui! Qu'elles se vantent, après cela, de vous avoir donné le jour! Quand elles vous auroient enfanté plus douloureusement que la mère d'Hercule, elles vous devroient encore beaucoup, à vous qui non content de les avoir enfantées toutes ensemble, les avez fait triompher en naissant. Une femme, à la vérité, vous a porté neuf mois *petit, quelques-unes vous ont porté plus grand*, mais vous les avez toutes portées sur la tête de leurs ennemis. Pen-

dant vingt siècles, elles avoient combattu, elles avoient vaincu pendant vingt autres; et vous, depuis quatre mois seulement, leur avez décerné le triomphe : oui, Monsieur, chaque période de votre livre est un char de victoire, où elles triomphent plus superbement que les Scipions ni les Césars n'ont jamais fait dans Rome. Vous avez fait de toute la terre un pays d'Amazones, et vous nous avez réduits à la quenouille; enfin l'on peut dire qu'avant vous toutes les femmes n'étoient que des pions, que vous avez mis à dame. Nous voyons cependant que vous nous trahissez, que vous tournez casaque au genre masculin, pour vous ranger de l'autre. Mais comment vous punir de cette faute? Comment se résoudre à diffamer une personne qui a fait entrer nos mères et nos sœurs dans son parti? Et puis, on ne sauroit vous accuser de poltronnerie, vous étant rangé du côté le plus foible, ni votre plume d'être intéressée, ayant commencé l'éloge des Dames en un âge où vous êtes incapable d'en recevoir des faveurs. Confessez pourtant, après les avoir fait triompher, et avoir triomphé de leur triomphe même, que leur sexe n'eût jamais vaincu sans le secours du nôtre. Ce qui m'étonne à la vérité, c'est que vous ne leur avez point mis en main pour nous détruire les armes ordinaires; vous n'avez point cloué des étoiles dans leurs yeux; vous n'avez point dressé des montagnes de neige à la place de leur sein; l'or, l'ivoire, l'azur, le corail, les roses et les lis n'ont point été les matériaux de votre bâtiment, ainsi que tous nos écrivains modernes, qui malgré la diligence que fait le soleil pour se retirer de bonne heure, ont l'impudence de le dérober en plein jour, et des étoiles aussi, que je ne plains pas, pour leur apprendre à ne pas tant aller la nuit; mais ni le feu, ni la flamme ne vous ont point donné de froides imaginations : vous nous avez porté des bottes, dont nous ignorons la

parade ; *jamais homme n'a monté si haut sur des femmes*\*. Enfin, je rencontre dans ce livre des choses si divinement conçues, que j'ai de la peine à croire que le Saint-Esprit fût à Rome, quand vous le composâtes. Jamais les Dames n'ont sorti de la presse en meilleure posture, ni moi jamais mieux résolu de ne plus aller au tombeau du Père Bernard, pour voir un miracle, puisque Monsieur de Gerzan loge à la porte de l'Église. O Dieux ! encore une fois, la belle chose que vos Dames ! Ha ! Monsieur, vous avez tellement obligé le sexe par ce Panégyrique, que pour mériter aujourd'hui l'affection d'une Reine, il ne faut être, Monsieur, Que votre Serviteur.

Voici maintenant le texte, dans les éditions posthumes, du début de cette lettre :

... Je m'en vais tout à l'heure tâcher d'obtenir, de la dextérité des chirurgiens ce que l'empereur Héliogabale impéra du rasoir de ses empiriques. Si vous vous donnez patience encore huit jours, vous allez voir en moi un miracle tout contraire à celui qui se passe dans la fable d'Iphie et Iante. Résolument je vais me faire tronçonner, d'un coup de serpe, ce qui m'oblige à porter un caleçon et m'empêche de me masquer en autre temps qu'au carnaval. Que je porte envie au bonheur de Tirésias qui, sans souffrir tous les maux où je me prépare, eut l'avantage de changer d'espèce pour avoir frappé sur un serpent. La sagesse de Dieu, qui d'ordinaire agit par progrès, et monte par degré des choses les moins nobles aux plus hautes, a bien fait voir la prééminence que les Femmes ont au-dessus des Hommes, quand elle n'a pas voulu faire Ève qu'elle n'eût fait Adam auparavant. Aussi est-ce une marque évidente de l'estime que la

\* Cette équivoque ne se lit que dans le Ms. et dans 1654.

Nature a toujours faite des Femmes, de dire qu'elle les a choisies pour nous porter...

LE DUELLISTE\*

Monsieur, Quoique je me porte en homme qui crève de santé, je ne laisse pas d'être malade depuis trois semaines que ma philosophie est tombée à la merci des Gladiateurs. Je suis incessamment travaillé de la tierce et de la quarte : j'aurois perdu la connoissance du papier, si les cartels s'écrivoient sur autre chose ; je ne discerne déjà plus l'encre d'avec le noir à noircir ; et enfin, pour vous faire réponse, j'ai presque été forcé de vous écrire avec mon épée, tant il est glorieux d'écrire mal parmi des personnes dont les plumes ne se taillent point. Il faudroit, je pense, que Dieu accomplît quelque chose d'aussi miraculeux que le souhait de Caligula<sup>(52)</sup>, s'il vouloit finir mes querelles. Quand tout le genre humain seroit érigé en une tête, quand de tous les vivants il n'en resteroit qu'un, ce seroit encore un duel qui me resteroit à faire. Vraiment, vous auriez grand tort de m'appeler maintenant le premier des hommes, car je vous proteste qu'il y a plus d'un mois que je suis le second de tout le monde. Il faut bien que, votre départ ayant déserté<sup>(53)</sup> Paris, l'herbe ait crû par toutes les rues, puisqu'en quelque lieu que j'aille, je me trouve toujours sur le pré. Cependant, ce n'est pas sans risque. Mon portrait que vous fîtes faire a été trouvé si beau, qu'il a pris possible envie à la Mort d'en avoir l'original : elle me fait à ce dessein mille querelles d'Allemand. Je m'imagine quasi quelquefois être devenu porc-épic, voyant que personne ne m'approche sans se piquer ; et l'on n'ignore plus, quand quel-

\* 1654. Lettre XV, p. 103. — Ms. f. 196v avec variantes insignifiantes.

qu'un dit à son ennemi « qu'il s'aille faire piquer », que ce ne soit de la besogne que l'on me taille. Ne voyez-vous pas aussi qu'il y a maintenant plus d'ombres sur notre horizon qu'à votre départ. C'est à cause que depuis ce temps-là ma main en a tellement peuplé l'Enfer, qu'elles regorgent sur la Terre. A la vérité, ce m'est une consolation bien grande d'être haï, parce que je suis aimé; de trouver partout des ennemis, à cause que j'ai des amis partout, et de voir que mon malheur vient de ma bonne fortune; mais j'ai peur que cette démangeaison de gloire ne m'invite à porter mon nom jusqu'en Paradis. C'est pourquoi, pour éviter de si dangereuses prophéties, je vous conjure de venir promptement remettre mon âme en son assiette de philosophe; car il me fâcheroit fort qu'à votre retour, au lieu de me trouver dans mon cabinet\* vous trouvassiez dans une église : Ci-gît, Monsieur, votre Serviteur.

### SUR UN RECOUVREMENT DE SANTÉ\*\*

Monsieur, Vous me permettrez bien de railler maintenant avec votre fièvre, puisqu'elle vous a tourné les talons. Par ma foi, je m'étonne qu'elle ait osé jeter le gant à un hardi Chevalier comme vous; aussi quelque bravoure dont elle ait triomphé entrant dans la carrière, j'ai prévu la honte de sa défaite. Cependant tout le monde vous croyoit parti pour les Champs-Élysées; et déjà quelques-uns, qui ne sont pas les plus chers de vos amis, vous publioient arrivé dans l'affreuse cité, dont

\* Dans le Ms il y avait *un cabaret*, mais on a rayé ces deux mots pour mettre « mon cabinet ».

\*\* 1654. Lettre XVI, p. 106. — Ms. Sur la guérison d'une maladie mortelle f. 141, variantes sans intérêt.

vous n'étiez pas encore aux faubourgs. J'admire en vérité, comment vous qui choisissez toujours les choses les plus faciles, n'y ayant qu'une enjambée à faire de votre chambre à la chapelle où dorment vos Ancêtres, vous avez tourné bride avec tant de précipitation. Cependant je soutiendrai à la barbe de votre grand cœur, que vous avez agi en habile homme : le gite n'est pas bon, l'Hôte n'y change point de draps, et quoique le lit soit appuyé si ferme qu'il ne puisse trembler que par un tremblement de terre, la chambre est froide et catherreuse; les jeûnes s'y observent perpétuels, et quoiqu'à la Flamande on ait de la bière jusque par-dessus les yeux, on n'y boit que de l'eau bénite. Au reste, vous n'y eussiez pas trouvé une personne raisonnable, ni de l'un, ni de l'autre sexe; car on n'y reçoit pas d'hommes, à moins qu'ils n'aient perdu l'esprit; et pour les femmes, encore qu'elles aient là une bonne qualité qu'elles n'ont pas ici, qui est de se taire, elles y sont si laides en récompense, que la plus belle est camuse. Ne vous repentez donc point, quelque généreux que nous vous croyions, d'avoir usé si à propos du privilège de Normandie : les ombres de là-bas ne sont pas si charmantes que celles de vos allées couvertes; et je vous proteste qu'en moins d'un clin d'œil vous alliez faire un voyage si éloigné, que vous n'eussiez pas été de retour avant la Résurrection; et moi-même, en ce pays, je n'aurois pas trouvé un homme qui eût voulu se charger de vous aller dire de ma part, que je suis, Monsieur, votre Serviteur.

D'UN SONGE\*

Monsieur, Cette Vision de Quevedo<sup>(54)</sup>, que nous lûmes hier ensemble, laissa de si fortes impressions en ma

\* 1654. Lettre XIX, D'un Songe, p. 210.

pensée, du plaisant tableau qu'il dépeint, que cette nuit je me suis trouvé en songe aux Enfers ; mais ces Enfers-là m'ont paru bien différents du nôtre ; leur diversité m'a fait croire que c'étoient les Champs-Élysées, et en effet, je n'eus pas avancé fort peu de chemin, que je reconnus l'Averne, comme les Grecs et les Romains l'ont décrise ; j'y vis l'Achéron, le Fleuve de l'Oubli, le vigilant Cerbère, les Gorgones, les Furies et les Parques, Ixion sur la roue, Titie dévoré par un vautour, et beaucoup d'autres choses qui sont plus au long dans la Mythologie. Ayant passé plus avant, je rencontraï force gens vêtus à la Grecque et à la Romaine, dont les uns parloient Grec, et les autres Latin, et j'en aperçus d'autres occupés à les conduire dans de divers appartements. Ils me semblaient tous fort sociables : c'est pourquoi je me mêlai à leur compagnie. Il me souvient que j'en accostai un, et qu'après quelques autres discours, lui ayant fait savoir que j'étois étranger, il me répondit que j'étois donc venu à la bonne heure, parce qu'on changeoit ce jour-là de maison tous les morts, qui s'étoient plaints d'avoir été mal associés, et que si j'étois curieux, je pouvois m'en donner le plaisir. Il me tendit ensuite la main fort courtoisement ; je lui prêtai la mienne : « Et nous allons, continua-t-il, dans la salle où l'on ordonne des départs-mens de ceux qui se veulent quitter pour se loger avec d'autres. Nous aurons le plaisir de voir à notre aise, et sans nous lasser, comme chacun s'y prendra pour faire sa cause bonne. » Nous marchâmes donc ensemble jusqu'au lieu, où enfin nous arrivâmes. Mon Conducteur me donna place auprès de lui, et par bonheur elle se rencontra si proche de la chaire du Juge, que nous ouïmes intelligiblement les querelles de toutes les parties. A mesure donc qu'ils sortoient de leur ancienne demeure, je remarquai qu'on les plaçoit, si je ne me trompe, non

pas comme vous penseriez, les Rois toujours avec les Rois, mais bien souvent des Rois avec des Pâtres, des Philosophes avec des Villageois, de belles Personnes avec d'autres fort laides, et des Vieux avec des Jeunes. Mais pour commencer, j'aperçus Pythagore très ennuyé de sa compagnie : c'était une troupe de Comédiens, qui par leur caquet continual, le détournoient de ses hautes spéculations. Le Juge qui présidoit lui dit que, l'estimant homme de grande mémoire, puisqu'après pour le moins quinze cents ans il s'étoit souvenu d'avoir été au siège de Troie<sup>(55)</sup>, on l'avoit aparié avec des personnages qui n'en sont pas dépourvus : « Oh ! si ce n'est, s'écria-t il, qu'à cause de cela que vous me logez avec ces Bateleurs, vous me pouvez mettre indifféremment avec tous les autres Morts ; car il n'y a céans presque pas un Défunt (si vous en voulez croire son épitaphe) qui ne soit d'heureuse mémoire. Puis donc qu'ils ne sont pas les seuls avec qui je sympathise en mémoire, pour Dieu ! délivrez-moi du caquet importun de ces Rois et de ces Reines, dont le règne ne dure que deux heures. » La justice de ses raisons entendue, je sais bien qu'on le fit marcher ailleurs, mais il ne me souvient pas où. Aristote, Pline, Elien, et beaucoup d'autres Naturalistes furent mis, parce qu'ils ont connu les bêtes, avec les Maures ; et le Peintre Zeuxis fut pareillement logé avec eux, parce que son tableau de raisins, que les oiseaux venoient becquerter, l'a convaincu d'en avoir abusé. Dioscoride ne demandoit pas mieux que d'être planté avec des Lorrains, disant qu'il s'accorderoit bien avec eux, parce qu'il connoissoit parfaitement le naturel des simples ; mais on s'avisa de l'envoyer vers les Filles de Pélias, à la charge de leur apprendre à discerner la vertu des herbes mieux qu'elles ne firent, quand elles voulurent rajeunir leur père<sup>(56)</sup>. Raymond Lulle<sup>(57)</sup>, qui juroit d'avoir rendu l'or

potable, fut placé avec certains riches Ivrognes qui avoient fait la même chose. Lucain, que Néron fit tuer pour la jalouxie qu'il conçut de son poème des guerres de Pharsale, s'associa de quelques petits enfants que les vers ont fait mourir. Il échut à Virgile l'appartement des Maquereaux pour avoir débauché Didon, qui sans lui eût été une dame fort sage<sup>(58)</sup>. Ovide et Actéon<sup>(59)</sup>, criminels par hasard, furent logés ensemble comme gens qu'avoit rendus misérables le mal des yeux. Ils choisirent pour retraite un logement fort obscur, d'autant, disoient-ils, qu'ils craignoient de trop voir. Je vis loger Orphée avec les Chantres du Pont-Neuf<sup>(60)</sup>, pour ce qu'ils ont su l'un et l'autre attirer les bêtes. Esope et Apulée ne firent qu'un ménage à cause de la conformité de leurs miracles: car Esope, d'un âne, a fait un homme, en le faisant parler, et Apulée, d'un homme, a fait un âne, en le faisant braire. Romulus se rangea avec les fauconniers, pour ce qu'il a dressé des oiseaux à voler, non pas une perdrix, mais l'Empire de Rome. On parloit de mettre César avec les bons joueurs: j'en demandai la cause, et l'on me répondit que d'un seul coup de dés qu'il jeta sur le Rubicon, il avoit gagné l'empire du monde<sup>(61)</sup>. Toutefois il fut trouvé plus à propos de foulter son orgueil, le rangeant avec des Esclaves, qu'on estimoit jadis avoir des caractères pour courir: « Vous pourrez, lui cria le Maître des Cérémonies, essayer encore une fois votre « *Veni, vidi, vici.* » « On mit Brutus avec ceux qui ont monté sur l'ours<sup>(62)</sup>, parce qu'il n'a point eu peur des esprits<sup>(63)</sup>. Cassius, à qui sa mauvaise vue cause la mort, avec les femmes grosses qui ont la vue dangereuse<sup>(64)</sup>. Caligula voulut être mis dans un appartement plus magnifique que celui de Darius, comme ayant couru des aventures incomparablement plus glorieuses: « Car, dit-il, moi Caligula, j'ai fait mon cheval Empereur, et

Darius a été fait Empereur par le sien. » Néron parut ensuite : on l'associa d'une compagnie de Bateleurs, pour se perfectionner ; on l'eut bien attelé avec Timon, l'ennemi des hommes, mais on craignoit que si quelque jour la Nature sympathisant à leurs souhaits, ne faisoit qu'une tête de tout le genre humain, il n'y eut dispute entre eux à qui la couperoit. Je vis le Roi Numa présenter un placet, à ce qu'on lui octroyât d'établir son domicile en la maison d'un certain fameux Hydraulique<sup>(65)</sup>, qui avoit jadis fait faire des miracles à l'eau, comme étant aussi capable que l'autre, puisqu'il avoit fait parler la fontaine Egérie, et l'avoit rendue si clairvoyante en matière d'État, qu'au lieu qu'un autre Ingénieur l'auroit conduite, il s'en laissoit conduire. Nabuchodonosor fut livré entre les mains d'un Charlatan, qui se promettoit de gagner beaucoup à le montrer, parce qu'on n'avoit point encore jamais vu de tels animaux. Patrocle s'estomaqua de se voir assorti avec des gens guéris de maux incurables ; mais il se paya de raison, quand on lui eut appris que c'étoit à cause qu'il avoit comme eux trompé la mort<sup>(66)</sup>. Jason demeura fort décontenté de se trouver au milieu d'une cohue de Courtisans d'Espagne, parce qu'il n'entendoit pas leur langue, car il ne put s'imaginer ce qu'on vouloit dire, quand on lui prêcha que toutes les entreprises de ces Chevaliers en herbe, aussi bien que les siennes, n'avoient butté qu'à la Toison. Mais considérez ce que c'est de s'appliquer à la lecture des choses fabuleuses, dans un âge dont la foiblesse accompagne de foi toutes ses connoissances. Je n'ai rien parcouru dans la fable des Paiens, qui ne repassât tumultuairement à ma fantaisie. Il me semble que je vis ranger Jupiter avec les fous, sur ce que Momus avoit représenté qu'il avoit un coup de hache<sup>(67)</sup> ; Jupiter, offensé, demanda, ce me semble, à ce

bouffon, quel coup de hache il entendoit : « C'est celui-là, répondit le plaisant, dont Vulcain de sa grâce vous fendit le cerveau, pour vous faire accoucher de Minerve. » Le vieil Saturne, qui n'y entendoit point de finesse, reçut, sans murmurer, la compagnie d'une troupe de Faucheurs, à cause de la conformité du Sceptre. On obligea Phœbus à suivre quelques expérimentés Joueurs de palet, avec défense de les abandonner tant qu'il n'auroit appris à ne plus prendre la tête de son ami pour un but<sup>(68)</sup>. J'ouïs, ce me semble, commander à Sisyphe d'accoster des Casseurs de grès qui étoient là, pour se défaire de sa roche entre leurs mains. Je ne sais pas s'il obéit, parce que la curiosité détourna ma vue sur Thétis qui disputoit pour choisir un associé; on la mit à la rengette<sup>(69)</sup> à côté d'un certain Hypocondre, qui pensant être de brique, ne vouloit pas boire, de peur de se détremper; car comme si elle eut autrefois appréhendé la même chose, elle n'osa, pour immortaliser entièrement son fils Achille, lui tremper dans l'Océan le talon qu'elle tenoit. Hécate se fourra dans la presse, pour joindre la mère de Gargantua<sup>(70)</sup>; « car, disoit-elle, si j'ai trois faces, celle-ci en a une si large, qu'elle en vaut bien trois. » On proposa de loger Io avec Poppée, la femme de Néron, pour certaines raisons dont je ne me souviens pas: cette Princesse en fut contente, à la charge que l'autre se garderoit de ruer, d'autant qu'elle craignoit les coups de pied<sup>(71)</sup>. Dédales, ce grand artisan, ne fit aucune résistance, encore qu'on lui donnât pour confrères des Sergents, des Greffiers, des Procureurs et autres gens de cornet<sup>(72)</sup>, parce qu'il ouït dire que c'étoient des personnes qui, comme lui, n'avoient pas volé sans plumes; qui, comme lui, voloient pour se sauver; et lesquels, vu le temps, auroient été contraints, s'ils n'eussent joué de la harpe, de jouer de la vielle. Dalila,

maîtresse de Samson, fut mise avec les chauves, à cause qu'on craignoit que la logeant avec d'autres, elle ne les prît aux cheveux, comme Samson. Porcie fut rangée avec des malades de pâles couleurs, les Juges d'Enfer l'en soupçonnant atteinte, depuis qu'elle avoit avalé des charbons<sup>(73)</sup>. Jocaste et Sémiramis ne firent qu'un ménage, pour ce qu'elles avoient été l'une et l'autre mères et femmes de leurs fils, et grosses deux fois d'un même enfant. Je vis tout le monde bien empêché pour accompagner Arthémise; les uns la vouloient rejoindre à son mari, à cause de leur amour tant vanté; les autres la porter à l'hôpital des femmes enceintes, alléguant que d'avaler de la cendre, comme elle avoit fait, étoit une envie de femme grosse; mais elle apaisa tous leurs contrastes, se logeant d'elle-même, avec des Blanchisseuses qu'elle aperçut: « A la charge, leur cria-t-elle, que, pour la peine de vous aider à vos lessives, j'aurai les cendres à ma disposition. » Thésée demandoit à loger avec des Tisserands, se promettant de leur apprendre à conduire le fil. Persée, le brave d'Andromède, se trouvoit également bien avec tous les Instituteurs d'Ordres<sup>(74)</sup>, parce qu'ils ont tous, comme lui, défendu les femmes. Néron pour la place duquel il avoit été tant débattu, choisit enfin de lui-même l'appartement d'Erostrate, ce fameux insensé, qui brûla le Temple de Diane: « Car je suis, dit cet Empereur en marchant, personne qui aime autant que lui à me chauffer de gros bois. » Juvénal, Perse, Horace, Martial, et presque tous les Épigrammatistes et Satiriques, furent envoyés au manège, avec les Écuyers d'Académie, pour ce que les uns et les autres ont réputation d'avoir su bien piquer<sup>(75)</sup>. On mit pareillement avec ces Poètes force Espingliers, Aiguilletiers, Fourbisseurs et autres, dont la besogne ainsi que les ouvrages ne valent rien sans pointes. Le Duc de Clarence, qui se noya

volontairement dans un tonneau de malvoisie<sup>(76)</sup>, alloit cherchant Diogène, sur l'espérance d'avoir pour gîte la moitié de son tonneau; mais comme il ne se rencontra pas, et qu'on aperçut le grand Socrate qui n'étoit pas encore attelé: « Voici justement votre fait, lui dit-on, car vous et ce Philosophe, êtes tous deux morts de trop boire. » Socrate fit une profonde révérence à ses Juges, et leur montra du doigt le vieil Héraclite, qui attendoit un Collègue; on donna ordre aux Héros de Romans de l'emmener avec eux: « C'est un personnage, leur dit le fourrier qui les aparia, dont vous aurez toute sorte de contentement, il a un cœur de chair. Vous ne lui raconterez point vos aventures, comme c'est entre vous une chose inévitable, sans lui tirer des larmes, car il n'est pas moins que vous tendre à pleurer. » Eurydice prit la main d'Achille: « Marchons, lui dit-elle, marchons! Aussi bien, ne nous sauroit-on mieux assortir, puisque nous avons tous deux l'âme au talon<sup>(77)</sup>. » Je vis placer Curtius, ce fameux Romain, qui se précipita dans un gouffre pour sauver Rome, avec un certain brutal, qui s'étoit fait tuer en protégeant une femme débauchée. Je m'étonnai fort de voir assortir des personnes si dissemblables; mais on me répondit qu'ils étoient tous deux morts pour la Chose publique. Ensuite, on associa Icare avec Prométhée, pour avoir été l'un et l'autre trop près à voler. Echo fut logée avec nos Auteurs modernes, d'autant qu'ils ne disent, comme elle, que ce que les autres ont dit; le Triumvirat de Rome avec celui d'Enfer, c'est-à-dire Antoine, Auguste, et Lépide, avec Radamante, Eaque et Minos, sur ce qu'on repréSENTA que ceux-là, de même que ceux-ci, avoient été juges de mort. On pensa mettre Flamel, qui se vantoit d'avoir la pierre<sup>(78)</sup>, avec les défunts de cette maladie; mais il s'en offensa, criant que la sienne étoit la Pierre Philosophale, et qu'il y avoit

une différence presque infinie entre les vertus de ces deux sortes de Pierres : « Car les graveleux, continua-t-il, ne sont tourmentés de la leur qu'après qu'elle est formée, au contraire de nous qui n'en sommes travaillés que durant sa conception, outre que nous ne nous faisons jamais tailler de la nôtre. » Ses raisons ouïes, on l'envoya trouver Josué, parce que quelques-uns se vantèrent d'avoir aussi bien que lui fixé le Soleil<sup>(79)</sup>. Quantité d'autres Chimistes suivoient celui-ci avec grand respect, et recueilloient, comme des oracles, des sottises qu'il leur débitoit, dans lesquelles ces pauvres fouss'imaginoient être enveloppé le secret du grand Œuvre. On les mit, partie, les uns avec les Charbonniers, comme des gens de fourneau ; les autres, avec ceux qui ont donné des soufflets aux Princes<sup>(80)</sup>. On mit Hécube avec Cerbère, pour augmenter le nombre des Portiers infernaux. Elle aboya fort contre les Maréchaux des logis, à cause de cet affront ; mais enfin on la satisfit, lui remontrant qu'elle étoit un monstre à trois têtes aussi bien que l'autre, puisque comme chienne elle en avoit une, comme femme deux, et qu'un et deux font trois. Je me souviens qu'on en mit quelques-uns à part, entre lesquels fut Midas, pource qu'il est le seul au monde qui se soit plaint d'avoir été trop riche. Phocion fut de même séparé des autres, s'étant trouvé le seul qui jamais ait donné de l'argent pour mourir ; et Pygmalion pareillement ne fut associé de personne, à cause qu'il n'y a jamais eu que lui qui ait épousé une femme muette. Après cette distribution, par laquelle chacun fut mis dans sa chacunière, les images de mon Songe, n'étant plus si distinctes, ne me laissèrent apercevoir que des peintures générales ; par exemple, je vis le corps entier des Filous s'associer avec les Chasseurs d'aujourd'hui, pour ce qu'ils tirent en volant<sup>(81)</sup> ; nos Auteurs de Romans avec Esculape, pour ce qu'ils font

en un moment des cures miraculeuses; les Bourreaux avec les Médecins, à cause qu'ils sont payés pour tuer. Une grande troupe de Tireurs d'armes demandoient aussi d'être logés avec Messieurs de la Faculté, parce que l'art d'escrime leur donne, aussi bien qu'à eux, la connoissance de la tierce et de la quarte; mais on les mit avec les Cordonniers: d'autant que la perfection du métier consiste à bien faire une botte. Parmi le vacarme confus d'une quantité de mécontents, je distinguai la voix de Bouteville<sup>(82)</sup> qui fulminoit de ce que tout le monde refusoit sa compagnie; mais sa colère ne lui servit de rien: personne ne l'osoit accoster, de peur de prendre querelle. Cet homme portoit la solitude avec lui; et je vis l'heure qu'il alloit être réduit à se faire Ermite, s'il ne se fût enfin accommodé avec les Grammairiens Grecs, qui ont inventé le duel<sup>(83)</sup>. Un opérateur, qui distribuoit les remèdes, augmentoit la presse, à cause du grand nombre de sots dont il étoit environné; plusieurs le consultoient, et j'aperçus, entre autres, la femme d'Orphée qui demandoit un cataplasme pour la démangeaison des yeux. Priam vint aussi lui demander de l'onguent pour la brûlure, mais l'Opérateur n'en eut pas assez, car la Ville de ce pauvre Prince était toute brûlée<sup>(84)</sup>. Je vis là quantité d'Avocats condamnés au feu, afin qu'ils vissent clair à certaines affaires trop obscures. Quant aux Sages, ils furent mis avec les Architectes, comme gens qui doivent user, en toutes choses, de règle et de compas. Il ne fut jamais possible de séparer les Furies des Épiciers, tant elles avoient peur de manquer de flambeaux. Je fus bien étonné de rencontrer Tibère, lequel, en attendant qu'on le plaçât, se reposoit couché sur des cailloux. Je lui demandai s'il ne reposeroit pas mieux sur un lit: « Eh! je craindrois, me répliqua-t-il, que la chaleur de la plume ne me causât quelque

chose de pire que la pierre<sup>(85)</sup>). » Sur ces entrefaites, Agrippine, la mère de Néron, le conjura de la venger de ce que Sénèque avoit publié qu'elle avoit eu quatre enfants depuis son mariage; elle paraisoit furieuse et toute hors de soi, mais Néron l'apaisa par ces paroles: « Madame, il ne faut croire d'un médisant que la moitié de ce qu'il dit. » Les Parques se contentèrent de demeurer avec les pauvres Villageoises qui nourrissent leurs maris de leurs quenouilles, quand on leur eut apprit que, aussi bien qu'elles, ces Paysannes avoient filé la vie des hommes. Il vint là certains Batteurs en Grange, et parce qu'ils manquoient de fléaux, on leur fit prendre Attila pour s'en servir, à faute d'autres<sup>(86)</sup>. Les Effrontés s'associèrent des Gardeurs de lions, afin d'apprendre d'eux à ne point changer de couleur. J'en aurois encore bien vu d'autres, si onze heures qui sonnèrent à ma montre, ne m'eussent éveillé et rappelé, dans ma mémoire, qu'à toute heure de jour et de nuit je suis et serai, jusqu'au dernier somme, Monsieur, votre très affectionné Serviteur.

#### THÉSÉE A HERCULE\*

Comme c'est de l'autre Monde que je vous écris, ô mon cher Hercule! ne vous étonnez-vous point qu'au-delà du fleuve d'Oubli je me souvienne encore de notre amitié, et que j'en conserve le souvenir en des lieux où vient faire naufrage la mémoire des hommes? Ha! je prévois que non. Vous savez trop que cette communauté, dont l'estime l'un de l'autre avoit lié nos âmes, n'est point un nœud que la Mort puisse débarrasser; et les Enfers même inaccessibles où je suis retenu, ne sont pas assez loin

\* 1654. Lettre XXI, p. 254. — Cette lettre est une allégorie dont nous n'avons pu découvrir le sens.

pour empêcher que mes soupirs aillent jusques à vous. Je sais qu'on vous a vu frémir, et trembler de courroux contre le Tyran de la nuit dont je souffre le rigoureux empire, et que le grand Hercule, après avoir écorné des Taureaux, déchiré des Lions, étranglé des Géants, et porté sur ses épaules la machine du Monde qu'Atlas n'avoit pu soutenir, il n'est pas homme à craindre les abois d'un Chien qui veille à la porte de ma prison : c'est un Monstre qui n'a que trois têtes, et l'Hydre qu'il sut dompter en avoit sept, dont chacune renaissoit en sept autres. Donc, ô vous triomphant protecteur du Ciel! venezachever sur vos ennemis la dernière victoire; venez en ces cavernes obscures ravir à la Mort même le privilège de l'immortalité; et enfin résolvez-vous une fois de satisfaire au suspens, où la terreur de votre bras tient toute la nature. Vous avez assez fait voler votre nom sur les montagnes de la Terre et les étoiles du Firmament : songez à ceux qui, au centre du Monde, languissent accablés du poids de la Terre, pour avoir combattu sous vos enseignes. Vous imagineriez-vous bien l'état auquel est réduit l'infortuné Thésée : aujourd'hui que ses plaintes font retenir ses malheurs jusqu'aux climats que le Soleil éclaire, il est au quartier le plus triste et le plus funeste des Champs-Élysées, assis sur la souche d'un cyprès éclaté du tonnerre, incertain s'il vous doit envoyer une requête ou son épitaphe. L'oreille assiégée et la vue offensée du croassement des corbeaux et du cri continu d'un nuage d'orfraies, la tête appuyée sur le marbre noir d'un monument, au milieu d'un cimetière épouvantable qu'environnent des rivières de sang, où flottent des corps morts, et dont la course pesante n'est excitée que par le son lugubre des sanglots, qu'expirent les âmes qui la traversent; voilà, ô Héros invincible! le fatal emploi qui moissonne les années que je devrois passer plus glorieu-

sement à votre service. Mais encore, afin qu'aucune circonstance fâcheuse ne manque à ma douleur, je suis tourmenté non seulement par le mal même, mais encore par son éternelle vue. Je vous dirai que l'autre jour (excusez-moi si je parle de cette façon dans un lieu rempli de ténèbres, où l'aveuglement règne partout, et chez qui toutes sortes d'objets portent le deuil perpétuel), l'autre jour donc, cependant que la rigueur des aspects les plus infortunés dont un maudit climat puisse être regardé mortellement, j'e reconnus, tout interdit, l'horrible manoir des Parques, qui détournoient leurs regards sur les miens. Je fus longtemps occupé à contempler ces mères homicides du Genre humain, qui tenoient pendus à leurs fuseaux les superbes Arbitres de la liberté des peuples, et dévidoient aussi négligemment la soie d'un glorieux Tyran que le fil d'un simple Berger. Je les conjurai, par mes larmes, de filer plus promptement ma vie, ou d'en rompre la trame; et puisque la peur de la Mort me tourmentoit davantage que la Mort même, qu'elles eussent la bonté de me sauver de cent mille par une seule. Mais je lus dans leurs yeux qu'elles avoient décrété de ne me pas accorder sitôt ma prière. Cette compagnie épouvantable m'obligea de quitter ma demeure; mais hélas! je tombai dans une autre, encore plus affreuse : c'étoit un vaste marais flottant, où le hasard m'ayant engagé, je me vis à la discrétion de cent mille vipères, qui n'en ont point (elles-mêmes), et qui de leurs langues toutes brûlantes de venin, ayant sucé sur mes joues le douloureux dégorgement de mon cœur, me rendoient, à la place, l'air de leurs sifflements pour respirer. Là je vis ces fameux Coupables, que leurs crimes ont condamnés à d'extrêmes supplices, se reproduire au feu qui les consumoit, supporter dans la flamme tous les tourments insupportables de la gelée, et sous l'impitoyable empire

d'une éternité violente, n'avoir plus rien de leur être que la puissance de souffrir. J'y rencontrais Sisyphe au coupeau<sup>(87)</sup> d'une montagne, pleurant la perte de la roche qui lui venoit d'échapper; Titie ressusciter sans cesse à l'insatiable faim du Vautour qui le becquetoit; Ixion perdre, à chaque tour de la roue qu'il faisoit tourner, la mémoire du précédent; Tantale dévoré par les viandes mêmes qu'il tâchoit en vain de dévorer; et les Danaïdes occupées à remplir éternellement un vaisseau percé, qu'elles ne pouvoient emplir. Il y avoit là tout proche un buisson fort épais, sous lequel j'aperçus, au travers des fortifications de ce labyrinthe végétatif, la maigre Envie, qui les regards fichés affreusement contre terre, les mains jaunes et sèches, les cuisses tremblantes et décharnées, l'estomac collé sur les côtes, l'haleine contagieuse, la peau corroyée par la chaleur de l'âcre bile, mâchoit en vomissant la moitié d'un crapaud à demi digéré. J'eus ensuite la conversation des Furies occupées à des actions si brutales que je les abandonne à l'imagination, de peur que le récit n'éloigne de votre courage, par son horreur, le dessein de me secourir. Voilà quelle est mon infortune, ô généreux Prince! L'expression que je vous en ai faite n'est point pour appeler votre bras vengeur à mon secours, car je flétrirois la gloire du grand Alcide, si je donnois quelque jour à penser qu'il eût été besoin d'employer des paroles pour l'exciter à produire une action vertueuse : et je suis assuré que le temps qu'il consommera pour la lecture de ma lettre est le seul qui retardera le premier pas du voyage, dont je dois attendre ma liberté; mais cependant je ne trouve pas lieu de la finir, car avec quelle apparence, moi qui suis nécessiteux du service de tout le monde, m'oserois-je dire, ô grand Hercule, votre Serviteur, THÉSÉE?

## SUR UNE ÉNIGME

## QUE L'AUTEUR ENVOYOIT A MONSIEUR DE.....\*

Monsieur, pour reconnoître le présent dont m'enrichit ces jours passés votre belle énigme, j'ai cru être obligé de m'acquitter envers vous par une autre semblable; je dis semblable à l'égard du nom d'Énigme qu'elle porte; car quant à la sublimité du caractère de la vôtre, je reconnois le mien si fort au dessous, que je serois un téméraire d'oser suivre son vol seulement des yeux de la pensée. Si pourtant elle est assez heureuse pour se voir reçue en qualité de suivante auprès de la vôtre, son père sera trop honoré. Je vous avoue qu'elle est en impatience de vous entretenir. Si donc votre bonté lui veut accorder cette grâce, vous n'avez qu'à continuer la lecture de cette lettre.

## ÉNIGME SUR LE SOMMEIL\*\*

Je naquis neuf cents ans auparavant ma Sœur, et toufeois elle passe pour mon ainée; je crois que sa laideur et sa difformité sont cause de cette méprise. Il n'y a personne qui n'abhorre sa compagnie et sa conversation; il ne sort jamais de sa bouche une bonne nouvelle; et quoiqu'elle ait plus d'autels sur la Terre qu'aucune des autres Divinités, elle ne reçoit point de sacrifices agréables que les vœux des désespérés. Mais moi qui charme tout ce que j'approche, je ne passe aucun jour sans voir tomber à mes pieds ce qui respire dans l'air, sur la mer et sur la terre. Je trouve mon berceau dans le cercueil du Soleil, et dedans mon cercueil le Soleil

\* 1654, p. 259, Lettre XXII.

\*\* Dans les éditions posthumes : *Sur le Sommeil* est supprimé.

trouve son berceau. Ce que l'homme a jamais vu de plus aimable et de plus parfait se forma le premier jour de mon règne. La Nature a fondé mon trône et dressé ma couche au sommet d'un palais superbe, dont elle a soin, quand je repose, de tenir la porte fermée; et l'ouvrage de cet édifice est élaboré avec tant d'art, que personne jamais n'a connu l'ordre et la symétrie de son Architecture. Enfin je fais ma demeure au centre d'un labyrinthe inexplicable<sup>(88)</sup>, où la raison du sage et du fou, du savant et de l'idiot, s'égare de compagnie. Je n'ai point d'hôte que mon père; et quoiqu'il soit pourvu de facultés beaucoup plus raisonnables que ne sont les miennes, je le fais pourtant marcher où je veux, et je dispose de sa conduite; cependant, j'ai beau le tromper, peu d'heures le désabusent si clairement, qu'il se promet (quoiqu'en vain) de ne se plus fier à mes mensonges; car j'attache aux fers, malgré lui, les cinq Esclaves<sup>(89)</sup> qui le servent; aussitôt qu'ils sont fatigués, je les contrains bon gré mal gré de s'abandonner à mes caprices. Ce n'est pas qu'il n'essaye de fuir ma rencontre; mais je me cache pour le guetter en des lieux si noirs et si sombres, qu'il ne manque jamais de tomber dans mon embûche: il se rend aussitôt à la force du caractère dont ma divinité l'étonne, en sorte qu'il n'a plus d'yeux que pour moi. Ce n'est pas que je n'aie d'autres puissants adversaires, entre lesquels le plus considérable est l'ennemi juré du silence, qui m'auroit déjà plusieurs fois chassé des confins de son État, si la plus grande partie de ses sujets ne s'étoient en ma faveur révoltés contre lui, et ces Révoltés-là, que la cause de la raison soulève contre leur Tyran, sont les mieux réglés, et les seuls qui vivent sous une juste harmonie. Ils protègent mon innocence, font taire les vacarmes et les clamours qui conspirent à ma ruine, m'introduisent peu à peu dans leur royaume, et à la fin

m'aident eux-mêmes, sans y penser, à m'en rendre le Maître. Mais je pousse mes conquêtes encore bien plus loin; je partage, avec le Dieu du jour, l'étendue et la durée de son empire : que si la moitié que je possède n'est pas la plus éclatante, elle est au moins la plus douce et la plus tranquille. J'ai encore au-dessus de lui cet avantage que j'empieète, quand bon me semble, sur ses terres, et qu'il ne peut empiéter sur les miennes. L'Astre, dont l'Univers est éclairé, ne descend point de l'horizon, que je n'attache au joug de mon char la moitié du Genre humain. Je suscite, et je conserve le trouble parmi les peuples, pour les maintenir en repos. Ils n'ont garde qu'ils ne m'aiment, car je les traite tous selon leurs humeurs. Les gais, je les mène aux festins, aux promenades, au bal, à la comédie et à tous les autres spectacles de divertissements; les colériques, je les mène à la guerre, je les poste à la tête d'une puissante Armée, leur fais ouvrir trente escadrons à coups d'épée, gagner des batailles, et prendre des Rois prisonniers; pour les mélancoliques, je les enfonce aux plus noires horreurs d'une solitude épouvantable; je les monte aux faîtes de cent rochers affreux et inaccessibles, pour faire paroître à leur vue des abîmes encore plus profonds. Enfin, j'accorde à toutes sortes de gens des occupations de leur goût. Je comble de biens les plus misérables, et quelquefois, en dépit de la Fortune, je prends plaisir à précipiter ses mignons jusqu'au plus bas de sa roue. J'élève aussi, quand il me plaît, un coquin sur le trône, comme autrefois j'ai prostitué une Impératrice Romaine aux embrassements d'un cuisinier! C'est moi, qui de peur que les amants ne s'aillettent vanter de leurs bonnes fortunes, ai soin de leur clore les yeux, avant qu'ils soient aux ruelles. C'est aussi par mon art qu'on vole sans plumes, qu'on marche sans mouvoir les pieds; et c'est moi seul enfin par qui l'on

meurt sans perdre la vie. Je passe la moitié du temps à réparer l'embonpoint; je recolore les joues, et je fais épouser sur les visages et la rose et le lis. Je suis deux choses ensemble bien dissemblables, le truchement des Dieux et l'interprète des Sots. Quand on me voit de près, on ne sait qui je suis, et l'on ne commence à me connoître qu'alors qu'on m'a perdu de vue; l'aigle qui regarde le Soleil fixement, sille la paupière devant moi. Je ne sais pas si parmi mes ancêtres, on a compté quelque lion, mais à la campagne le chant du coq me met en fuite<sup>(90)</sup>; et à parler franchement, j'ai de la peine moi-même à vous expliquer mon être, à moins que vous vous figuriez que ce que fait faire à son sabot un petit garçon quand il le fouette, je le fais faire à tout le monde.

Hé! bien, Monsieur, c'est là parler bien clair, et si je gage que vous n'y entendez goutte. Oh! bien, sur ma foi, je ne vous l'expliquerai pas, à moins que vous me le commandiez; car, en ce cas là, je vous confesserai ingénument que le mot que vous cherchez est le « Sommeil », et je ne saurois m'en défendre, car je suis et je serai toute ma vie, Monsieur, votre très obéissant.

A MONSIEUR \*\*\*

SUR LE FAUX BRUIT QUI COURUT  
DE LA MORT D'UN GRAND GUERRIER \*

Monsieur, Et puis tous les Royaumes ont des intelligences qui les gouvernent? Non, non, le Hasard joue

\* *Nouvelles Œuvres*, 1662, p. 1. — Ms. f. 134. — Il s'agit du grand Condé. P. Lacroix a cru, à tort, en la datant de 1654 qu'elle avait trait au maréchal de Turenne, alors qu'elle est de 1648. C'est peut-être la blessure que Condé reçut à la bataille de Lens qui fit courir le bruit de sa mort.

nos entreprises, le Sort entraîne aveuglement tout ce qui vit sous les étoiles; et les Monarques qui comptent leurs Esclaves en comptant leurs Sujets, sont eux-mêmes les plus gourmandés Esclaves de la Fortune. Donc ce grand Guerrier, de qui les victoires ont marché plus vite que les desseins; qui, en un même jour, a fait croître des lis sur le Rhin et sur le Danube; qui dans les combats tenoit à sa solde la Parque des Allemands; et qui sentant pendue à son épée la liberté du Genre humain, en a pu dédaigner la conquête, auroit été la victime d'un grain de plomb échappé des mains d'un Soldat si timide, que l'amorce peut-être l'a fait tressaillir en le tirant! Donc tant d'Astres qui se nourrissent de feu pour venger les Bourbons, n'auroient pas fait de ce jour-là celui de la fin du Monde? Non, Monsieur, dis-je encore un coup, la Nature agonisante nous l'eut fait ou voir ou sentir. C'est un Soleil qui ne peut éclipser qu'aux yeux de toute la Terre; car qu'il ait reçu (comme récitent les envieux du nom François) une plaie entre les deux aines, je ne puis croire que les Parques, qui sont filles vierges aient osé prendre un jeune homme aux parties honteuses. Mais j'ai tort de l'appeler homme: c'est notre Alcide, comme aux Grecs le fameux Hercule. N'a-t-il pas dompté les monstres aussi bien que cet antique demi-Dieu? Encore l'année passée, il défit un Aigle à deux têtes (<sup>91</sup>); et l'Univers entier, surpris extraordinairement de la témérité prudente d'un si vieil Enfant, se plaignoit déjà que la Nature manquoit de promesse aux Nations, permettant qu'on vit le Soleil se lever en Occident. Ainsi, nous pouvons protester sans mensonge, que s'il n'est plus homme depuis un jour, il est Dieu depuis vingt-quatre heures, quoique ce soit une pauvre consolation de dire qu'il soit allé prendre place auprès d'Hercule, d'Achille ou de César. Hélas! nous avons plus besoin de Héros que de Dieux; les Dieux

ne s'étudient qu'à persécuter la conscience de nos Héros, et nos Héros à sauver les Dieux de la moquerie des Savants. Admirez un peu cependant la malicieuse injustice du Ciel. Ce Phénix des batailles étoit allé fouetter le Lion d'Ibère, pour avoir autrefois trépigné sur nos fleurs (92), à la tête de quatre mille Gentilshommes; faire, en dépit des hyperboles Castillanes, confesser à toute l'Europe qu'il vaut mieux mener des lions armés que de porter des armes lionnées (93). Lorsque le Démon d'Espagne, au garant des prémisses qu'il nous donne, que si cet autre Démon continuoit, il feroit vomir au Roi de Castille tout ce qu'il avoit mal avalé chez nous, il l'alloit bientôt réduire à se faire Moine ou gentilhomme Verrier: il vint se mêler furieusement, comme les Sorciers font à la foudre, à la balle homicide qui le frappa. C'est en vain, petit Démon, que tu prétends échapper à la domination du grand Pan (94); il est d'un étage où ta tête fait son marchepied, et d'une race qui tant de fois a fait rougir sur nos frontières les basanés Rodomonts, que le sang à force de leur monter souvent au visage, leur a tout fait noircir le teint. Déjà par le bras du Fils et la tête du Père, le Portugal est échoué, le Roussillon englouti, la Catalogne arrachée, la Navarre recoussie, la Galice mâchonnée, l'Aragon égratigné, les Indes disparues, la Flandre à l'agonie; enfin la gangrène des armes François a tant rongé leur écusson, qu'il ne leur restera bientôt que l'écu, j'entends la Castille seule, si ce n'est que ce généreux Capitaine leur laisse encoie la Grenade, pour subvenir aux maux de cœur (95), que leur doit vraisemblablement engendrer une si longue maladie. Pardonnez-moi, Monsieur, si je me suis si fort éloigné des légitimes mesures d'une lettre; je louais cet Invincible: on a de la peine à se lever quand on est couché dessus des fleurs; et d'ailleurs, je pleurois sa mort. Il est malaisé

de se plaindre quand on a tout perdu. En vérité ce désastre a si bien désordonné l'harmonie de mon tempérament, que je meurs aujourd'hui de ce qui me faisoit vivre hier. Je vais tomber malade, si l'on ne me donne du poison. Oui, Monsieur, si vous ne m'envoyez tout à l'heure assurer que le voyage de ce vaillant Homme en l'autre Monde est aussi faux que celui de Mahomet en Paradis. je m'en vais profaner un temple, trahir mon ami, violer ma sœur, étrangler mon père ; et même, ce qui ne tombera jamais en aucune pensée, je m'en vais n'être plus, Monsieur, votre affectionné Serviteur.

### POUR SOUCIDAS\*

CONTRE UN PARTISAN QUI AVOIT REFUSÉ DE LUI PRÊTER  
DE L'ARGENT

Monsieur, Vous me le deviez, l'argent que je vous demandois ; car ne pensez pas qu'à moins de quarante pistoles j'eusse voulu salir ma réputation, en prostituant ma compagnie à vos promenades ; et que je me fusse tant de fois donné la peine de protester, contre ma conscience, que vous étiez le plus honnête homme du monde. Enfin je n'eusse pas risqué sans cela, comme j'ai fait, les avives ou le farcin (<sup>96</sup>). Je vois bien maintenant que le symptôme de toutes les fièvres n'est pas semblable, puisque devant ni après celle de saint-Mathurin (<sup>97</sup>), on ne bâille pas. Mais ce que je trouve de plus pernicieux en vos émotions, c'est que pour un homme qui n'est pas fort en garde, vous êtes un peu trop bilieux. Si le jour que je reçus votre lettre je n'eusse pris de la rhubarbe, possible aurois-je fait ma plume d'un bâton ; mais la République est trop

\* 1662, p. 19 ; Ms. f. 176. Soucidas (anagramme de Dassoucy).

intéressée à votre conservation ; car on ne sauroit vous entamer sans répandre le sang du Peuple, dont vous êtes plein. Observez toutefois dorénavant un procédé moins furieux. Je me figurois jadis (parce que votre père et vous, aviez fait dégénérer la chaude-pisse de nos bourses en gonorrhée) que chaque coffre de votre maison fût une apostume d'or ; mais je connois aujourd'hui que de vos pièces la plus pesante est votre tête. Volez donc mieux désormais, si vous me croyez ; car si vous ne prenez l'essor un peu plus haut, vous courez hasard d'être arrêté à quatre pieds de terre ; et à votre phisyonomie je connois que la filasse est plus antipathique à votre tempérament que l'arsenic. Si donc vous avez peur d'être léger, évitez au moins de vous faire peser en Grève (98). C'est l'avis seul que peut donner à vos maux de tête, Votre Médecin.

#### SUR LE BLOCUS D'UNE VILLE\*

Monsieur, Le blocus de notre Ville est si étroit, que le passage n'y est ouvert qu'aux Gardes seulement : le menu peuple qui vit encore, quoiqu'on l'ait déjà mangé depuis longtemps, n'a plus lieu de faire entendre ses plaintes, puisqu'on a mis entre deux l'Allemagne et la Pologne. Nous sommes la proie de ces Nations barbares ; et sans doute on les emploie, afin que nous ôtant le moyen de nous faire entendre, nous ne puissions émouvoir leur compassion. Nous n'avons pas toutefois lieu de nous plaindre, puisque nous sommes en un autre Ciel, car on n'y boit ni on n'y mange ; on veut que nous emportions le Paradis par famine ; et de peur que nous ne prenions même quelque nourriture par les oreilles, on nous défend

\* 1662, p. 52. S'agit-il du siège de Mouzon en 1639 où Cyrano se trouvait bloqué et fut blessé ?

jusqu'aux paroles grasses, Les malavisés qu'ils sont, ne prévoyant pas qu'en nous demeurant dans le corps, elles nous pourroient faire vivre ! Oh ! qu'il est fâcheux de jeûner ! chose sans doute que vous n'avez jamais connue, puisque vous êtes si gras, Le Carême est un rude supplice, et particulièrement lorsqu'il cesse d'être volontaire, car vous savez que le siège de notre Ville en est un que l'on ne peut rompre. Nous n'avons plus rien de gras, et, si nous étions en Automne, je vous pourrois bien dire ce qu'on disoit de cet Empereur : « Il n'y a pas même une mouche, »

## LETTRES SATIRIQUES

## CONTRE UN POLTRON\*

Monsieur, Je sais que vous êtes trop sage pour conseiller jamais un duel; c'est pourquoi je vous demande votre avis sur celui que j'ai résolu de faire; car enfin (comme vous savez) l'honneur sali ne se lave qu'avec du sang. Hier je fus appelé « sot », et l'on s'émancipa de me donner un soufflet en ma présence. Il est vrai que ce fut en une compagnie fort honorable. Certains stupides, en matière de démêlés, disent qu'il faut que je périsse ou que je me venge. Vous, Monsieur, dites-moi, vous mon plus cher ami, et que j'estime trop sage pour m'exciter à aucune action cruelle, ne suis-je pas assez maltraité de la langue et de la main de ce poltron, sans irriter encore son épée? Car quoique je sois marri d'être appelé «sot», je serois bien plus fâché qu'on me reprochât d'être défunt. Si j'étois enfermé dans un sépulcre, il pourroit, à son aise et en sûreté, mal parler de mon courage. Ne ferois-je donc pas mieux de demeurer au monde, afin d'être toujours présent pour le châtier, quand sa témérité m'en donnera sujet? Infailliblement, ceux qui me conseillent la tragédie, ne jugent pas que si j'en fuis la catastrophe, il se moquera de ma valeur: si je le tue, on croira que je l'ai chassé du monde, parce que je n'osois y demeurer

\* 1654. Lettre I, p. 111. — Ms. f. 179, variantes peu importantes.

tant qu'il y seroit; si je lui ôte la rapière, on dira que j'appréhendois qu'il demeurât armé; si nous demeurons égaux, à quoi bon se mettre au hasard du plus grand de tous les malheurs, qui est la mort, pour ne rien décider? Et puis, quand j'aurois lettre du Dieu Mars, de sortir de ce combat à mon honneur, il pourroit au moins se vanter de m'avoir constraint à commettre une insigne folie. Non, non, je ne dégaine point; c'est craindre son ennemi, de vouloir par le moyen de la mort, ou l'éloigner de soi, ou s'éloigner de lui. Pour moi, je n'appréhende pas qu'il soit où je serai. Il tient à gloire de n'avoir jamais redouté les Parques; s'il veut que je le croie, qu'il se tue! J'irai consulter tous les Sages pendant soixante ou quatre-vingts ans, pour savoir s'il a bien fait; et si l'on me répond que oui, alors je tâcherai d'en vivre encore autant pour faire le reste de mes jours pénitence de ma poltronnerie. Vous trouverez peut-être ce procédé fort étrange dans un homme de cœur comme moi? Mais, Monsieur, à parler franc, je trouve que la vie est une si bonne chose, que j'aime mieux me tenir à ma carte, que de me mettre au hasard, en les brouillant, d'en avoir une pire. Ce Monsieur le Matamore veut peut-être mourir bientôt, afin d'en être quitte de bonne heure; mais moi qui suis plus généreux, je tâche de vivre plus longtemps, au risque d'être longtemps en état de pouvoir mourir. Pense-t'il se rendre fort recommandable, pour témoigner qu'il s'ennuie de ne pas retourner à la nuit, sa première maison? Est-ce qu'il a peur du Soleil? Hélas! le pauvre buffle, s'il savoit quelle vilaine chose c'est que d'être trépassé, rien ne le presseroit. Un homme ne fait rien d'illustre, qui devant trente ans met sa vie en danger, parce qu'il expose ce qu'il ne connaît pas; mais lorsqu'il la hasarde depuis cet âge-là, je soutiens qu'il est enragé de la risquer, l'ayant connue. Quant à moi, je

trouve le jour très beau, et je n'aime point à dormir sous terre, à cause qu'on n'y voit goutte. Qu'il ne s'enfle point pourtant de ce refus, car je veux bien qu'il sache que je sais une botte à tuer même un Géant charmé, et qu'à cause de cela je ne veux point me battre, de peur qu'on ne l'apprenne. Il y a cent autres raisons encore qui me font abhorrer le duel. Moi, j'irois sur le pré, et là, fauché parmi l'herbe, m'embarquer possible pour l'autre Monde. Hélas! mes créanciers n'attendent que cela pour m'accuser de banqueroute. Mais penseroit-il même m'avoir mis à jubé<sup>(99)</sup>, quand il m'auroit ôté la vie? Au contraire, j'en deviendrois plus terrible, et je suis assuré qu'il ne pourroit me regarder quinze jours après, sans que je lui fisse peur. S'il aspire toutefois à la gloire de m'avoir égorgé, pourvu que je me porte bien, je lui permets de se vanter partout d'être mon bourreau; aussi bien quand il m'auroit tué, la gloire ne seroit pas grande; une poignée de ciguë en feroit bien autant. Il va s'imaginer peut-être que la Nature m'a fort mal-traité en me refusant du courage; mais qu'il apprenne que la Nature ne sauroit nous jouer un plus vilain trait, que de se servir contre nous de celui du Sort; que la moindre puce en vie vaut mieux que le grand Alexandre décédé; et qu'enfin je me sens indigne d'obliger des torches bénites à pleurer sur mes armoiries. J'aime véritablement qu'on me flatte de toutes les qualités d'un bel esprit, hormis de celle d'heureuse mémoire qui m'est insupportable, et pour cause. Une autre raison me défend encore les batailles: J'ai composé mon Épitaphe, dont la pointe est fort bonne, pourvu que je vive cent ans; et j'en ruinerois la rencontre heureuse, si je me hasardois de mourir plus jeune. Ajoutez à cela que j'abhorre sur toutes choses les maladies, et qu'il n'y a rien de plus nuisible que la mort à la santé. Ne vaut-il donc pas mieux s'encourager à

devenir poltron, que de se rendre la cause de tant de désastres? Ainsi forts de notre faiblesse, on ne nous verra jamais ni pâlir ni trembler que d'appréhension d'avoir trop de cœur. Et toi, ô salutaire poltronnerie! je te voue un autel, et je promets de te servir avec un culte si dévot, que pour commencer dès aujourd'hui, je dédie cette Épître au Lâche le plus confirmé de tes enfants, de peur que quelque Brave, à qui je l'eusse envoyée, ne se fut imaginé que j'étois homme à le servir pour ces quatre méchants mots qu'on est obligé d'écrire à la fin de toutes les lettres : Je suis, Monsieur, votre Serviteur.

### CONTRE UN MÉDISANT\*

Monsieur, Je sais bien qu'une âme basse comme la vôtre ne sauroit naturellement s'empêcher de médire; aussi n'est-ce pas une abstinence où je vous veuille condamner. La seule courtoisie que je veux de vous, c'est de me déchirer si doucement, que je puisse faire semblant de ne le pas sentir. Vous pouvez connoître par là qu'on m'envoie la « Gazette » du Pays Latin. Remerciez Dieu de ce qu'il m'a donné une âme assez raisonnable, pour ne croire pas tout le monde de toutes choses, à cause que tout le monde peut dire toutes choses; autrement j'aurois appliqué à vos maux de rate un plus solide et plus puissant antidote que le discours. Ce n'est pas que j'aie jamais attendu des actions fort humaines d'une personne qui sortoit de l'Humanité; mais je ne pouvois croire que votre cervelle eût si généralement échoué contre les bancs de la Rhétorique, que vous eussiez porté en Phi-

\* 1654. Lettre II, p. 117. — Ms. f. 111v, cette lettre a été presque entièrement refaite par Cyrano, mais l'imprimé donne le meilleur texte. On ignore le nom de ce médisant.

losophie un homme sans tête. On auroit, à la vérité, trouvé fort étrange que, dans un corps si vaste, votre petit esprit ne se fut pas perdu; aussi ne l'a-t-il pas fait longue, et j'ai ouï dire qu'il y a de bonnes années que vous ne sauriez plus abandonner la vie, que votre trépas, accompagné de miracle, ne vous fasse canoniser. Oui, prenez congé du Soleil, quand il vous plaira; vous êtes assuré d'une ligne dans nos litanies, quand le Consistoire apprendra que vous serez mort sans avoir rendu l'esprit. Mais consolez-vous toutefois, vous n'en durerez pas moins pour cela; les cerfs et les corbeaux, dont l'esprit est taillé à la mesure du vôtre, vivent quatre cents ans; et si le manque de génie est la cause de leur durée, vous devez être celui qui fera l'épitaphe du Genre humain. C'est sans doute en conséquence de ce brutal instinct de votre nature, que vous choisissez l'or et les pierres précieuses pour répandre dessus votre venin. Souffrez donc, encore que vous prétendiez vous soustraire de l'empire que Dieu a donné aux hommes sur les bêtes, que je vous commande de vomir sur quelque chose de plus sale que mon nom, et de vous ressouvenir (car je crois que les animaux comme vous ont quelque réminiscence) que le Créateur n'a donné à ceux de votre espèce une langue que pour avaler, et non pas pour parler. Souvenez-vous-en donc, c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre; car, quoique votre foiblesse fasse pitié, celle des poux et des puces qui nous importunent ne nous oblige pas à leur pardonner. Enfin, cessez de mordre, simulacre de l'envie; car, quoique je sois peu sensible à l'injure, je suis sévère à la punir; rien n'empêcheroit la vertu d'un ellébore, qu'on appelle en françois tricot<sup>(100)</sup>, duquel, pour vous montrer que je suis Philosophe (ce que vous ne croyez pas), je vous châtierois avec si peu d'animosité, que le chapeau dans une main, et dans l'autre un bâton,

je vous dirois en vous brisant les os : Je suis, Monsieur, votre très humble.

A MADEMOISELLE... \*

Mademoiselle, Si tout le monde étoit obligé comme moi, pour faciliter la lecture de ses lettres, d'envoyer de l'argent, les Balzac n'auroient jamais écrit, et les aveugles sauroient lire. Mais quoi ? si les miennes ne sont éclairées par la réflexion de l'or de quelques louis, vous n'y voyez que du noir de grimoire ; et, quand même je les aurois prises dans *Polexandre*<sup>(101)</sup>, je suis assuré d'avoir pour vous écrit en Hébreu. Ouvrir la bouche et mouvoir les lèvres en toutes les façons nécessaires à l'expression de notre langue, ne vous fait entendre que de l'Arabe. Pour vous parler François, il faut ouvrir la main. Ainsi ma bourse devient chez moi le seul organe, par lequel je vous puis éclaircir les difficultés de la Bible, et vous rendre les Centuries de Nostradamus aussi faciles que le « Pater ». Enfin, Mademoiselle, c'est de vous seule que l'on peut dire avec vérité : « Point d'argent, point de Suisse ». Je me console toutefois aisément de votre humeur, parce que tant que vous ne changerez point, je suis assuré d'être en puissance, avec la croix de quelques pistoles, de chasser de votre corps plus facilement qu'avec l'eau bénite et l'exorcisme, le Démon d'avarice ; mais j'ai tort de vous reprocher une si grande bassesse : ce sont au contraire des motifs de vertu qui vous font agir de la sorte, car si vous tombez plus souvent sous la Croix que les malfaiteurs de Judée, c'est parce que vous croyez pieusement que les justes ne vous sauroient rien

\* 1654. Lettre III, p. 121. — Ms. Contre une femme intéressée, f. 148. — Dans les éditions posthumes : Contre une demoiselle avare. Les variantes du Ms. sont nombreuses et importantes, mais simplement de style.

demander injustement, et que l'or, ce symbole de la pureté, ne vous sauroit être donné qu'avec des intentions très pures. Je pense même, comme vous êtes, aussi bien que bonne chrétienne, encore meilleure Françoise, que vous vous abaissez devant tous ceux qui vous présentent les images de nos rois<sup>(102)</sup>; et que même, comme vous êtes d'une probité exemplaire, qui ne veut faire tort à personne, vous êtes tellement scrupuleuse à la distribution de vos faveurs, que vous appuyez davantage sur les baisers de dix pistoles, que sur ceux de neuf. Cette économie ne me déplait pas, car je suis assuré, tenant ma bourse dans une main, de tenir votre cœur dans l'autre. Tout ce qui me fâche, c'est de ce que cette chère image, que vous juriez autrefois avoir imprimée fort avant dans votre cœur, vous la mettez hors de chez vous par les épaules, sitôt qu'elle y a demeuré trois jours sans payer son gîte. Pour moi, je pense que vous avez oublié la définition de l'homme, car toutes vos actions me prouvent que vous ne me prenez que pour un animal donnant; cependant je croyois être par l'opinion d'Aristote un animal raisonnable; mais je vois bien qu'il me faut résoudre à cesser d'être ce que je suis, du moment que je cesse de fouiller à ma poche. Corrigez, je vous prie, cette humeur qui convient fort mal à votre jeunesse et à cette générosité dont vous vous faites toute blanche; car il vous est honteux d'être à mes gages, moi qui suis, Mademoiselle, Votre Serviteur.

## AUTRE \*

Monsieur, Par l'affection que je vous ai portée dont vous étiez indigne, je vous ai fait mériter d'être mon

\* 1654. Lettre IV, p. 125. — Dans les éditions posthumes : Contre un ingrat

ennemi. Si les Philistins autrefois n'eussent laissé leurs vies sous le bras de Samson, nous ne saurions pas aujourd'hui que la terre eût porté des Philistins. Ils doivent leur vie à leur mort, et s'ils eussent vécu dix ans plus tard, ils fussent morts trente siècles plus tôt. Ainsi vous moissonnez malgré moi cette gloire de votre lâcheté, de m'avoir constraint de vous en punir. On me dira, je le sais bien, que pour avoir détruit un Pygmée, je n'attacherai pas à mon sort la matière d'une illustre épitaphe. Mais à regarder sans intérêt le revers du paradoxe, ce Marius qui fit en trois combats un cimetière à trois nations, ne fut pas censé poltron, lorsqu'il frappoit les grenouilles du marais où il s'étoit jeté; et Socrate ne cessa pas d'être le premier homme de l'Univers, quand il eut écrasé les poux qui le mordoièrent dans son cachot. Non, non, petit Nain, ne pensez pas être quelque autre chose; essayez de vous humilier en votre néant et croyez comme un article de Foi, que si vous êtes encore aussi petit qu'au jour de votre naissance, le Ciel l'a permis ainsi pour empêcher un petit mal de devenir grand. Enfin, vous n'êtes pas homme; et que diable êtes-vous donc? Vous êtes peut-être une momie que quelque farfadet aura volée à l'École de Médecine, pour en effrayer le monde; encore cela n'est-il pas trop éloigné du vraisemblable, puisque si les yeux sont les miroirs de l'âme, votre âme est quelque chose de bien laid. Cependant vous vous vantez de mon amitié! O Ciel! punisseur des hérésies, châtiez celle-ci du tonnerre! Je vous ai donc aimé? Je vous ai donc porté mon cœur en offrande? Donc vous m'estimez sot, au point d'avoir par charité donné mon âme au Diable. Mais ce n'est pas de moi seul que vous avez médit; les plus chatouillants éloges qui partent de vous sont des satires, et Dieu ne vous eut point échappé, si vous l'eussiez connu. Tout ce qui respire, intéressé à la perte

des monstres, auroit déjà tenté mes bonnes grâces par votre mort, mais il la néglige comme un coup sûr, sachant que vous aviez, en moi seul, Votre Partie, votre Juge, et votre Bourreau.

CONTRE SOUCIDAS\*

*Monsieur le Viédaze Hé !* par la mort, je trouve que vous êtes bien imprudent de demeurer en vie, après m'avoir offensé ! Vous qui ne tenez lieu de rien au monde, ou qui n'êtes au plus qu'un clou aux fesses de la Nature; vous qui tomberez si bas, si je cesse de vous soutenir, qu'une puce en léchant la terre ne vous distinguerá pas du pavé; vous enfin, si sale et si *bougre*, qu'on doute (en vous voyant) si votre mère n'a point accouché de vous par le derrière ! Encore, si vous m'eussiez envoyé demander *permission de vivre*, je vous eusse permis peut-être de pleurer en mourant. Mais sans vous enquêter si je trouve bon que vous viviez encore demain, ou que vous mouriez dès aujourd'hui, vous avez l'impudence de boire et de manger, comme si vous n'étiez pas mort ! Ha ! je vous proteste de renverser sur vous un si long anéantissement, qu'il ne sera pas vrai de dire que vous ayez jamais vécu. Vous espérez sans doute m'attendrir par la dédicace de quelque ennuyeux Burlesque ? Point, point, je suis inexorable; je veux que vous mouriez tout présentement; puis, selon que ma belle humeur me rendra miséricordieux, je vous ressusciterai pour lire ma Lettre. *J'avois néanmoins quasi résolu d'attendre l'offrande de vos plaisants vers, sachant par vous que tout ce qui étoit sot ne faisoit pas rire. Toutefois*

\* 1654. Lettre V, p. 128. — Ms. Satire contre Soncidas (Dassoucy), f. 157. — Variantes nombreuses et importantes. Cette lettre doit être du début de 1656.

*j'ai songé depuis que pour faire quelque chose de bien ridicule, vous n'aviez qu'à parler sérieusement, c'est pourquoi je n'ai pas voulu risquer le choc. Avez-vous, en effet, jamais rien achevé de tolérable que votre poème burlesque? Cependant ni les vers ni la conduite ne vous ont guère fait brûler de chandelle, et selon ma pensée, vous deviez l'intituler « Le Jugement de Pâris et de Blandin, (103) », car si vous l'avez transcrit, vous savez bien qui l'a composé. J'entendois l'autre jour le libraire se plaindre de ce qu'il n'avoit pas de débit, mais il se consola quand je lui dis que Soucidas étoit un juge incorruptible, de qui on ne sauroit acheter le jugement, ce n'est point de lui seul que j'ai appris que vous rimassiez : je m'en doutois déjà bien, parce que c'eût été un grand miracle, si les vers ne s'étoient pas mis dans un homme si corrompu (104). Votre haleine seule suffit à faire croire que vous êtes d'intelligence avec la mort, pour ne respirer que la peste; et les muscadins (105) ne sauroient empêcher que vous ne soyez, par tout le monde, en fort mauvaise odeur. Je ne m'irrite point contre cette putréfaction, c'est un crime de vos pères ladres : votre chair même n'est autre chose que de la terre crevassée par le Soleil, et tellement fumée, que si tout ce qu'on y a semé avait pris racine, vous auriez maintenant sur les épaules un grand bois de haute futaie. Après cela, je ne m'étonne plus de ce que vous prouvez qu'on ne vous a point encore connu. Il s'en faut, en effet, plus de quatre pieds de crotte, qu'on ne vous puisse voir. Vous êtes enseveli sous le fumier avec tant de grâce, que s'il ne vous manquoit un pot cassé pour vous gratter, vous seriez un Job accompli. Ma foi! vous donnez un beau démenti à ces Philosophes qui se moquent de la Création. S'il s'en trouve encore, je souhaite qu'ils vous rencontrent; car je suis assuré qu'après votre vue ils croiront*

aisément que l'homme peut avoir été fait de boue. Ils vous prêcheront, et se serviront de vous-même, pour vous retirer de ce malheureux athéisme où vous croupissez. Vous savez que je ne parle point par cœur, et que je ne suis pas le seul qui vous a entendu prier Dieu, qu'il vous fit la grâce de ne point croire en lui? Comment! petit Impie, Dieu n'oseroit avoir laissé fermer une porte, quand vous fuyez le bâton, qu'il ne soit par vous anéanti; et vous ne commencez à le recroire que pour avoir contre qui jurer, quand vos dés escamotés répondent mal à votre avarice? J'avoue que votre sort n'est pas de ceux qui puissent patiemment porter la perte, car vous êtes gueux comme un Diogène, et à peine le Chaos entier suffiroit-il à vous rassasier : c'est ce qui vous a obligé d'affronter tant de monde. Il n'y a plus moyen que vous trouviez pour marcher en cette Ville une rue non créancière, à moins que le Roi fasse bâtir un Paris en l'air. L'autre jour, au Conseil de guerre, on donna avis à Monsieur *le Prince*\* de vous mettre dans un mortier, pour vous faire sauter comme une bombe dans *les villes de Flandres*\*\*, pour contraindre, en moins de trois jours, par la faim, les Habitants de se rendre. Je pense en vérité que ce stratagème-là réussiroit, puisque votre nez, qui n'a pas l'usage de raison, ce pauvre nez, le reposoir et le paradis des chiquenaudes, semble ne s'être retroussé que pour s'éloigner de votre bouche affamée. Vos dents? Mais bons Dieux! où m'embarrassé je! elles sont plus à craindre que vos bras; leur chancre et leur longueur

\* Le Ms. de la Bibliothèque nationale qui est de 1651 porte *Monsieur le Prince* alors que l'imprimé de 1654 donne *M de Turenne*. Cyrano a substitué ce dernier nom à celui de Condé, tout simplement parce qu'il avait changé de camp, frondeur en 1649, il était devenu mazariniste en 1652.

\*\* C'est la raison que nous venons de produire qui fait que l'imprimé de 1654 porte *Sainte-Menehould* (reprise par Turenne sur les espagnols le 27 novembre 1653) au lieu de : *les villes de Flandres* dans le Ms.

m'épouventent. Aussi bien quelqu'un me reprocheroit que c'est trop berner un homme, qui dit m'estimer beau coup. Donc, ô plaisant petit singe! ô marionnette incarnée! cela seroit-il possible? *Ma foy, je pense que si je suis votre cœur, c'est à cause que vous n'en avez point; de même que Chapelle est votre mémoire, Blandin votre imagination, et Tristan (L'Hermite) votre jugement.* Mais je ne blâme point cette industrie car puisque la Nature et la Fortune ne vous ont filé qu'une trame de gueux, il étoit bien raisonnable que chacun se cotisât pour subvenir à votre nécessité. Vous vous plaignez possible que je vous traite à la rigueur de vous faire perdre l'esprit. Hélas! bon Dieu, comment vous octroyer ce que vous n'eûtes jamais. Demandez pour voir ce que vous êtes à tout le monde, et vous verrez si tout le monde ne dit pas que vous n'avez rien d'homme que la ressemblance d'un magot. Ce n'est pas pourtant, quoique je vous compare à ce petit homme à quatre pattes, que je pense que vous raisonnez aussi bien qu'un singe! Non, non, messer Gambade : car quand je vous contemple si décharné, je m'imagine que vos nerfs sont assez secs et assez préparés pour exciter, en vous remuant, ce bruit que vous appelez parole; c'est infailliblement ce qui est cause que vous jasez et frétillez sans intervalle. Mais puisque parler y a, apprenez-moi de grâce si vous parlez à force de remuer, ou si vous remuez à force de parler? Ce qui fait soupçonner que tout le tintamarre que vous faites ne vient pas de votre langue, c'est qu'une langue seule ne sauroit dire le quart de ce que vous dites, et que la plupart de vos discours sont tellement éloignés de la raison, qu'on voit bien que vous parlez par un endroit qui n'est pas fort près du cerveau. Enfin, mon petit gentil Godenot<sup>(106)</sup>, il est si vrai que vous êtes toute langue, que s'il n'y avoit point d'impiété d'adapter les choses

saintes aux profanes, je croirois que saint Jean prophétisoit de vous, quand il écrivit que la parole s'étoit faite chair. Et en effet, s'il me falloit écrire autant que vous parlez, j'aurois besoin de devenir plume; mais puisque cela ne se peut, vous me permettrez de vous dire adieu. Adieu donc, mon camarade, sans compliment; aussi bien, seriez-vous trop mal obéi, si j'étois votre Serviteur.

## A M. DE V...\*

Monsieur, Tant de caresses de la Fortune que j'ai perdues, en perdant votre amitié, me persuadent enfin de me repentir d'avoir si fort contribué à sa perte; et si je suis en disgrâce, je confesse que je la mérite, pour ne m'être pas conservé plus soigneusement et l'estime et la vue d'une personne qui fait passer les moindres, dont il est visité, sous le titre de « Comtes » et de « Marquis ». Certes, Monsieur, vous vous faites le père de force grands Seigneurs qui ne croyoient pas l'être, et je commence à m'apercevoir que j'ai tort d'avoir négligé ainsi ma fortune, car j'aurois possible gagné à ce jeu-là une Principauté. Quelques-uns blâment cette humeur prodigue; mais ils ne savent pas que ce qui vous engage à ces magnificences, est le passionné désir qui vous emporte pour la multiplication de la Noblesse, et c'est pour cela que ne pouvant mettre au jour des gentilshommes selon la chair, vous en voulez du moins produire spirituellement. Les Auteurs romanesques que vous connoissez, donnent bien des empires à tel qui souvent n'avoit pas possédé deux arpents de terre; mais votre talent est si égal au leur,

\* 1654. Lettre VI, p. 134. — Ms. Lettre satyrique contre le sieur Du Tage, f. 162v. Cette lettre, au point de vue du style, a été si complètement refaite par Cyrano qu'il est impossible d'en donner les variantes d'ailleurs sans grand intérêt.

qu'il vous met en droit d'user des mêmes priviléges. On sait assez que tous ces grands Auteurs ne parlent pas mieux que vous, puisque vous parlez tout comme eux, et qu'à chaque moment vous vomissez et « Cassandre » et « Polexandre\* » si crus, qu'on pense voir dans votre bouche le papier dessous les paroles. Les Critiques murmurent que le grand bruit dont vous éclatez n'est pas la marque d'un grand esprit; que les vaisseaux vides en excitent plus que ceux qui sont pleins, et que peut-être, à cause du concave de votre cerveau rempli de rien, votre bouche, à l'exemple des cavernes, fait un écho mal distinct de tous les sons qui la frappent; mais quoi! il se faut consoler; celui-là est encore à naître, qui a su le moyen d'empêcher l'envie de mordre la vertu; car je veux même, comme ils le disent, que vous ne fussiez pas un grand génie, vous êtes toutefois un grand homme. Comment! vous êtes capable, par votre ombre seule, de noircir un jeu de paume tout entier; personne n'entend parler de votre taille, qu'il ne croie qu'on fasse l'histoire d'un cèdre ou d'un sapin; et d'autres qui vous connaissent un peu plus particulièrement, prouvant que vous n'avez rien d'homme que le son de la voix, assurent qu'ils ont appris par tradition que vous êtes un chêne transplanté de la forêt de Dodone<sup>(107)</sup>. Ce n'est pas de mon avis qu'ils portent ce jugement; au contraire, je leur ai dit cent fois qu'il n'y avoit point d'apparence que vous fussiez un chêne, puisque les plus sensés tombent d'accord que vous n'êtes qu'une bûche. Pour moi, qui pense vous connaître de plus longue main, je leur soutiens qu'il est tout à fait éloigné du vraisemblable d'imaginer que vous soyez un arbre, car encore que cette

---

\* Dans le Ms. il y a *Cléopâtre* et *Cassandre*, titres de deux romans de La Calprenède en 10 et 12 vol., *Polexandre* est de Marin Le Roy de Gomberville.

partie supérieure de votre tout (qu'à cause du lieu de sa situation on appelle votre tête) ne fasse aucune fonction raisonnable, ni même sensitive, je ne me persuade pas pourtant qu'elle soit de bois, mais je m'imagine qu'elle a été privée de l'usage des sens, à cause qu'une âme humaine n'étant pas assez grande pour animer de bout en bout un si vaste colosse, la Nature s'est trouvée contrainte de laisser en friche la région d'en haut. Et, en effet, y a-t-il au monde quelqu'un qui ne sache que quand elle logea, ce qu'en d'autres on nomme « l'esprit, » dans votre corps démesuré, elle eut beau le tirer et l'allonger, elle ne put jamais le faire arriver jusqu'à votre cervelle ? Vos membres mêmes sont si prodigieux, qu'à les considérer on croit que vous avez deux géants pendus au bas du ventre, à la place de vos cuisses ; et vous avez la bouche si large que je crains quelquefois que votre tête ne tombe dedans. En vérité, s'il étoit de la foi de croire que vous fussiez homme, j'aurois un grand motif à soupçonner qu'il a donc fallu mettre dans votre corps, pour lui donner la vie, l'âme universelle du monde. Il faut, en effet, que vous soyez quelque chose de bien ample, puisque toute la Communauté des Fripiers est occupée à vous vêtir, ou bien que ces gens-là qui cherchent le débit, ne pouvant amener toutes les rues de Paris à la Halle, aient chargé sur vous leurs guenilles, afin de promener la Halle par tout Paris. Au reste, ce reproche ne vous doit point offenser ; au contraire il vous est avantageux, il fait connoître que vous êtes une personne publique, puisque le public vous habille à ses dépens, et puis assez d'autres choses vous rendent considérable. Je dis même, sans mettre en ligne de compte, que comme de l'épaisseur de la vase du Nil, en suite de son débordement, les Égyptiens jugent de leur abondance, on peut supputer par l'épaisseur de votre

embonpoint, le nombre des embrassements illégitimes qui se sont faits en votre Faubourg. Et enfin, à propos d'arbre à qui je vous comparois tantôt, on dit que vous en êtes un si fertile, qu'il n'y a point de jour que vous ne produisiez ; mais je sais bien que ces sortes d'injures passent fort loin de vous, et que vos calomniateurs n'eussent osé vous soutenir en face tant d'injures, du temps que la troisième peinture des Cartes<sup>(108)</sup> étoit votre portrait : vous traîniez alors une brette qui vous auroit vengé de ces calomniateurs ; ils ne vous eussent pas accusé, comme aujourd'hui, d'effronterie en un état de condition où vous changiez si souvent de couleur. Voilà, Monsieur, les peaux d'ânes<sup>(109)</sup> à peu près, dont ils persécutent votre déplorable renommée. J'en ferois l'apologie un peu plus longue, mais la fin du papier m'oblige de finir. Permettez donc que je prenne congé de vous, sans les cérémonies accoutumées, parce que ces Messieurs qui vous méprisent fort, et dont je fais beaucoup d'estime, penseroient que je suis le valet du valet des tambourineux<sup>(110)</sup> si j'avois mis au bas de cette lettre, que je suis, Monsieur, votre Serviteur.

## CONSOLATION POUR UN DE SES AMIS

## SUR L'ETERNITÉ DE SON BEAU-PÈRE\*

Monsieur, *un bourreau* (bien mieux que moi) vous consoleroit de la vie de ce personnage ; *mais tout au pis* laissez faire à la Faculté, elle a des bras dont personne ne pare les coups. Vous me répondrez sans doute qu'il a

\* 1654. Lettre VI (pour VII), p. 140. — Ms. A M. Chapelle pour le consoler sur l'éternité de son beau-père, f. 120v. — Claude-Emmanuel Luillier, dit Chapelle, ne s'est pas marié, et comme il était enfant naturel, il ne pouvait avoir de beau-père. S'il s'agissait du mari de sa mère (Marie Chanut, sœur de l'ambassadeur de France en Suède) Cyrano viserait Hector Musnier, sieur de Saint-Laurens, conseiller et secrétaire du roi et de ses finances en 1643.

passé déjà plus de dix fois le temps de mourir, que la Parque ne s'est pas souvenue de lui, et que maintenant qu'elle a tant marché depuis, elle sera honteuse et paresseuse de revenir le prendre si loin ! *Songez pour votre allégement que les médecins d'aujourd'hui sont pensionnaires des fossoyeurs et qu'à la fin de leurs ordonnances on y trouve toujours un « libéra »*<sup>(111)</sup> ; mais en tout cas, si la vie est à l'épreuve des récipés, mettez en usage pour vous guérir les remèdes du Ciel, puisqu'une messe du Saint-Esprit est fort souveraine à la fièvre de saint-Mathurin<sup>(112)</sup>. Je pense que pour le tuer une messe de la Passion ne seroit pas mauvaise. Enfin parlez, criez, toussez, faites en sorte qu'il se dépîte contre le jour, n'est-il pas temps aussi bien qu'il fasse place à d'autres ? Comment *Mathusalem*, *Arthéphius*<sup>(113)</sup> et la *Sibylle Cumée*<sup>(114)</sup> auprès de lui, n'ont fait que semblant de vivre. Il naquit auparavant que la Mort fût faite, et la Mort, à cause de cela, n'oseroit tirer sur lui parce qu'elle craint de tuer son père ; et puis même quand cette considération ne l'empêcheroit pas, elle le voit si foible de vieillesse qu'en le tuant, elle seroit contrainte de le porter parce qu'il n'auroit pas la force de marcher jusqu'en l'autre Monde. Et je pense qu'une autre raison encore le fait demeurer debout, c'est que la Mort, qui ne lui voit faire aucune action de vie, le prenant plutôt pour une statue que pour un vivant, pense qu'il est du devoir ou du Temps, ou de la Fortune, de le faire tomber. *Encore n'a-t-il garde, le poltron, de tomber sous sa faux : il ne va jamais sur le pré.* Après cela, Monsieur, je m'étonne fort que vous disiez qu'étant près de fermer le cercle de ses jours, et arrivant au premier point dont il est parti, il redevienne enfant. Ha ! vous vous moquez, et pour moi je ne saurois pas même m'imaginer qu'il l'ait jamais été. Quoi ! lui, petit garçon ? Non, non, il ne

le fut jamais ou Moïse s'est trompé, au calcul qu'il a fait de la création du Monde. S'il est permis toutefois de nommer ainsi tout ce qui peut à peine faire les fonctions d'un enfant, je vous donne les mains. *Je dis bien plus, même je proteste que si le genre humain périssait à lui près, il seroit faux de dire qu'il restât encore un homme, car il faut en effet qu'il soit plus ignorant qu'une plante même, de ne savoir pas mourir, chose que tout ce qui a vie sait faire sans précepteur.* Oh ! que n'a-t-il été connu d'Aristote : *Il eut bien empêché ce dogmatique pédant de définir l'homme animal raisonnable.* Ceux de la secte d'Epicure qui démontrent que les bêtes usent de la raison, en doivent excepter celle-là, encore s'il étoit bien vrai qu'il fût bête ; mais hélas ! dans l'ordre des êtres animés, il est un peu plus qu'un artichaut, et un peu moins qu'une huître à l'écaille ; de sorte que j'aurois cru, si ce n'étoit que vous le soupçonnez de ladrerie<sup>(115)</sup>, qu'il est ce qu'on appelle la plante sensitive. Avouez donc que vous avez tort de vous ennuyer de sa vie. Il n'a pas encore vécu, il n'a que dormi ; attendez au moins qu'il ait achevé un somme. Êtes-vous assuré qu'on ne lui ait pas dit que le Sommeil et la Mort sont jumeaux ? *Il n'ose peut-être (ayant bonne conscience) après avoir joui du frère, avoir affaire à la sœur.* N'inférez pas cependant, en suite de cela, que je veuille prouver, par cette enfilade, que le personnage dont il est question soit un sot homme. Point du tout ; il n'est rien moins qu'homme ; car, outre qu'il nous ressemble par le Baptême, c'est un privilège dont jouissent aussi bien que lui les cloches de sa Paroisse. Je parlerois de cette vie jusqu'à la mort, pour soulager votre ennui ; mais le sommeil commence de causer à ma main de si grandes foiblesses *qu'au lieu de vous consoler je vous ferois moi-même pitié.* C'est pourquoi je vois bien qu'il me faut ici finir ma légende. Déjà mes yeux ferment

boutique, mon menton vient baisser ma poitrine, Morphée a logé une trompette dans mon nez qui sonne la retraite, ma tête tombe sur le chevet et, par ma foi, je ne sais plus ce que j'écris. Adieu, bonsoir, Monsieur, votre Serviteur.

CONTRE UN PILLEUR DE PENSÉES\*

Monsieur, Puisque notre ami butine nos pensées, c'est une marque qu'il nous estime : il ne les prendroit pas, s'il ne les croyoit bonnes, et nous avons grand tort de nous estomaquer de ce que n'ayant point d'enfants, il adopte les nôtres. Pour moi, ce qui m'offense en mon particulier (car vous savez que j'ai un esprit vengeur de torts et fort enclin à la justice distributive), c'est de voir qu'il attribue à son ingrate imagination les bons services que lui rend sa mémoire, et qu'il se dise le père de mille hautes conceptions, dont il n'a été au plus que la Sage-Femme. Allons, Monsieur, après cela nous vanter d'écrire mieux que lui, lorsqu'il écrit tout comme nous, et tournons en ridicule qu'à son âge il ait encore un Écrivain chez lui, puisqu'il ne nous fait point, en cela, d'autre mal que de rendre nos œuvres plus lisibles. Nous devrions au contraire recevoir avec respect tant de sages avertissements moraux, dont il tâche de réprimer les emportements de notre jeunesse. Oui, certes, nous devrions y ajouter plus de foi, et n'en douter non plus que de l'Évangile ; car tout le monde sait que ce ne sont pas des choses qu'il ait inventées. A la vérité d'avoir un ami de la sorte, c'est entretenir une Imprimerie à bon marché. Pour moi

\* 1654. Lettre VII (pour VIII), p. 144. — Ms. f. 123v. Contre La Mothe, brigand de pensées. Variantes de style. Comme dans l'imprimé, cette lettre est signée Beaulieu, P. Lacroix a cru qu'il s'agissait de Desroziers-Beaulieu, auteur d'une comédie *Le Galimathias*. On voit qu'il n'en est rien. Quant à ce La Mothe, serait-ce La Mothe Le Vayer le fils, son ami ? Il l'accuserait de plagiat comme il en a accusé Chapelle et Dassoucy.

je m'imagine, en dépit de tous ses grands manuscrits, que si quelque jour après sa mort, on inventorie le cabinet de ses livres, c'est-à-dire de ceux qui sont sortis de son génie, tous ces ouvrages ensemble ôtant ce qui n'est pas de lui, composeront une bibliothèque de papier blanc. Il ne laisse pas de vouloir s'attribuer les dépouillcs des morts et de croire inventer ce dont il se souvient; mais de cette façon il prouve mal la noble extraction de ses pensées, de n'en tirer l'antiquité que d'un homme qui vit encore; mais il veut par là conclure à la Métem-psycose, et montrer que quand il se serviroit des imaginations de Socrate, il ne les voleroit point, ayant été jadis ce même Socrate qui les imagina. Et puis n'a-t'il pas assez de mémoire pour être riche de ce bien-là seul? Comment? Il l'a si grande, qu'il se souvient de ce qu'on a dit trente siècles auparavant qu'il fût au monde. Quant à moi qui suis un peu moins souffrant que les morts, obtenez de lui qu'il me permette de dater mes pensées, afin que ma postérité ne soit point douteuse. Il y eut jadis une Déesse Echo: celui-ci sans doute en doit être le Dieu; car de même qu'elle, il ne dit jamais que ce que les autres ont dit, et le répète si mot à mot, que transcrivant l'autre jour une de mes lettres (il appeloit cela « composer! ») il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de mettre: « Votre Serviteur », BEAULIEU, parce qu'il y avoit au bas, Votre Serviteur, DE BERGERAC.

#### SUR LE MÊME SUJET\*

Monsieur, après avoir échauffé contre nous cet homme qui n'est que flegme, n'appréhendons-nous point qu'un

\* 1654. Lettre VII (pour IX), p. 147. — Ms. f. 125. Contre Chapelle, brigand de pensées. Cette lettre est beaucoup plus importante dans l'imprimé et les variantes de style sont nombreuses.

de ces jours on nous accuse d'avoir brûlé la rivière ? Cet esprit aquatique murmure continuellement comme les fontaines, sans que l'on puisse entendre ce qu'il dit. Ha ! Monsieur, que cet homme me fait prévoir à la fin des siècles une étrange aventure, et c'est que s'il ne meurt qu'au bout de sa mémoire, les trompettes de la Résurrection n'auront pas de silence. Cette seule faculté dans lui ne laisse point de place aux autres, et il est un si grand persécuteur du sens commun, qu'il me fait soupçonner que le Jugement universel n'a été promis que pour en faire avoir aux personnes comme lui, qui n'en ont point eu de particulier. Et à vous parler ingénûment, quiconque le fera sortir du monde aura grand tort, puisqu'il l'en fera sortir sans raison ; mais cependant il parle autant que tous les livres, et tous les livres semblent n'avoir parlé que pour lui. Il n'ouvre jamais la bouche que nous n'y trouvions un larcin, et il est si accoutumé à mettre au jour son pillage, que même quand il ne dit mot, c'est pour dérober cela aux muets. Nous sommes pourtant de faux braves, et nous partageons avec injustice les avantages du combat, notre esprit ayant trois facultés de l'opposer au sien, qui n'en a qu'une ; c'est pourquoi, s'il a dans la tête beaucoup de vide, on lui doit pardonner, puisqu'il n'a pas été possible à la Nature de la remplir avec le tiers d'une âme raisonnable. En récompense il ne la laisse pas dormir ; il la tient sans cesse occupée à dépouiller [quelqu'un] ; et ces grands Philosophes, qui croyoient s'être mis par la pauvreté qu'ils professoient, à couvert d'impôts et de contributions, lui doivent par jour chacun, jusqu'au plus misérable, une rente de dix pensées, et ce Maltôtier de conceptions n'en laisse pas échapper un, qu'il ne taxe aux aisés<sup>(116)</sup>, selon l'étendue de son revenu. Ils ont beau se cacher dans l'obscurité, il les sait bien trouver, et les fait bien parler

françois. Encore ont-ils souvent le regret de voir confisquer leurs œuvres tout entières, quand ils n'ont pas le moyen de payer leur taxe ; mais il continue ces brigandages en sûreté, car il sait que la Grèce et l'Italie relevant d'autres Princes que du nôtre, il ne sera pas recherché en France des larcins qu'il aura faits chez eux. Je crois même qu'il pense, à cause que les Païens sont nos ennemis, ne pouvoir rien butiner sur eux qui ne soit pris de bonne guerre. Voilà, Monsieur, ce qui est cause que nous voyons chaque page de ses épîtres être le cimetière des vivants et des morts. Ne doutez point, après cela, que si au jour de la consommation des siècles, chacun reprend ce qui lui appartient, le partage de ses écrits sera la dernière querelle des hommes. Après avoir été dans nos conversations cinq ou six jours à l'affût aux pensées, plus chargées de pointes qu'un porc-épic, il les va ficher dans ses épigrammes et dans ses sonnets comme des aiguilles dans un peloton. Cependant il se vante qu'il n'y a rien dans ses écrits, qui ne lui appartienne aussi justement que le papier et l'encre qu'il a payés ; que les vingt-quatre lettres de l'Alphabet sont à lui comme à nous, et la disposition par conséquent ; et qu'Aristote étant mort, il peut bien s'emparer de ses livres, puisque ses terres, qui sont des immeubles, ne sont pas aujourd'hui sans maîtres ; mais après tout cela, quelquefois quand on lui trouve le manteau sur les épaules, il l'adopte pour sien, et proteste de n'avoir jamais logé dans sa mémoire que ses propres imaginations. Pour cela il se peut faire : ses écrits étant l'hôpital où il retire les miennes. Si maintenant vous me demandez la définition de cet homme, je vous répondrai que c'est un écho qui s'est fait panser de la courte haleine (<sup>117</sup>) ; et qui auroit été muet, si je n'avois jamais parlé. Pour moi, je suis un misérable père, qui pleure la perte de mes

enfants. Il est vrai que de ses richesses il en use fort généreusement, car elles sont plus à moi qu'à lui. Et il est encore vrai que si l'on y mettoit le feu, en y jetant de l'eau, je ne sauverois que mon bien. C'est pourquoi je me rétracte de tout ce que je lui ai reproché! De quelle faute, en effet, puis-je accuser un innocent qui n'a rien fait, ou qui (quoi qu'il ait fait) ne l'a fait enfin qu'après moi! Je ne l'accuse donc plus, nous sommes trop bons amis, et j'ai toujours été si joint à lui, qu'on ne peut pas dire qu'il ait jamais travaillé à quelque chose où je n'aie été attentif. Ses ouvrages étoient mes seules pensées, et quand je m'occupois à imaginer, je songeais à ce qu'il devoit écrire. Tenez donc, je vous supplie, pour assuré que tout ce que je semble avoir reproché ci-dessus à sa mendicité, est seulement pour le prier qu'il épargne ses ridicules comparaisons de nos pères; car ce n'est pas le moyen de devenir, comme il l'espère, écrivain sans comparaison, puisque c'est une marque d'avoir bien de la pente au larcin de dérober jusqu'à des guenilles, et de n'avoir pour toute finesse de bien dire que des « comme », des « de même » ou des « tout ainsi ». Comment! la foudre n'est pas assez loin de ses mains dans la moyenne région de l'air, ni les torrents de la Thrace assez rapides, pour empêcher qu'il ne les détourne jusqu'en ce Royaume, pour les marier par force à ses comparaisons? Je ne vois pas le motif de ce mauvais butin, si ce n'est que ce flegmatique, de peur de laisser croupir ses aquatiques pensées, essaye d'en former des torrents, craignant qu'elles ne se corrompent, ou qu'il veuille échauffer ses froides rencontres avec le feu des éclairs et des tonnerres. Mais puisque enfin, pour tout ce que je lui saurois dire, il ne vaincra pas les tyranniques malignités de sa planète; et puisque cette inclination de filou le gourmande avec tant d'empire, qu'il glane au

moins sur les bons auteurs ; *je lui pardonnerois*, mais *il n'exprime que les sentiments des sots*. Toutefois quand *j'y songe*, je ne m'étonne plus ; *c'est l'ordinaire de La Chapelle de ne tirer de l'esprit que des simples et pour vous montrer qu'il affecte de dérober les gueux et de les dépouiller des pieds jusqu'à la tête*, c'est ce que je vous ferai voir dans toutes ses lettres le commencement et la fin des miennes : Je suis, Monsieur, Votre Serviteur.

### CONTRE UN GROS HOMME\*

Enfin, gros homme, je vous ai vu ! Mes prunelles ont achevé sur vous de grands voyages ; et le jour que vous éboulâtes corporellement jusqu'à moi, j'eus le temps de parcourir votre hémisphère, ou pour parler plus véritablement d'en découvrir quelques cantons. Mais comme je ne suis pas tout seul les yeux de tout le monde, permettez que je donne votre portrait à la postérité, qui un jour sera bien aise de savoir comment vous étiez fait. On saura donc, en premier lieu, que la Nature qui vous ficha une tête sur la poitrine, ne voulut pas expressément y mettre de col, afin de le dérober aux malignités de votre horoscope ; que votre âme est si grosse, qu'elle serviroit bien de corps à une personne un peu déliée ; que vous avez ce qu'aux hommes on appelle la face si fort au-dessous des épaules, et ce qu'on appelle les épaules si fort au-dessus de la face, que vous semblez un saint-Denis portant son chef entre ses mains. Encore je ne dis que la moitié de ce que je vois, car si je descends mes regards jusqu'à votre bedaine, je m'imagine voir aux Limbes

\* 1654. Lettre X (pour IX), p. 153. — Ms. f. 167, Contre le gros Montfleury, mauvais auteur et comédien. Variantes de style, c'est Zacharie Jacob, le père de Antoine Jacob qui est né en 1640.

tous les Fidèles dans le sein d'Abraham, sainte-Ursule qui porte les onze mille Vierges enveloppées dans son manteau, ou le Cheval de Troie farci de quarante mille hommes. Mais je me trompe, vous êtes quelque chose de plus gros, ma raison trouve bien plus d'apparence à croire que vous êtes une loupe aux entrailles de la Nature, qui rend la terre jumelle. Hé ! quoi, vous n'ouvrez jamais la bouche qu'on ne se souvienne de la fable de Phaéton, où le globe de la Terre parle (118), oui le globe de la Terre. Et si la Terre est un animal, vous voyant aussi rond et aussi large qu'elle, je soutiens que vous êtes son mâle, et qu'elle a depuis peu accouché de l'Amérique, dont vous l'aviez engrossée. Hé ! bien, qu'en dites-vous ? le portrait est-il ressemblant, pour n'y avoir donné qu'une touche ? Par la description de votre sphère de chair, dont tous les membres sont si ronds, que chacun fait un cercle, et par l'arrondissement universel de votre épaisse masse, n'ai-je pas appris à nos Neveux que vous n'étiez point fourbe, puisque vous marchez rondement ? Pouvois-je mieux convaincre de mensonge ceux qui vous menacent de pauvreté, qu'en leur faisant voir à l'œil que vous roulez toujours ? Et enfin étoit-il possible d'enseigner plus intelligiblement que vous êtes un miracle, puisque votre gras embonpoint vous fait prendre, par vos spectateurs, pour une longe de veau qui se promène sur ses lardons ? Je me doute bien que vous m'objecterez qu'une boule, qu'un globe, ni qu'un morceau de chair, ne font pas des ouvrages *de théâtre et que le grand Asdrubal*\* *est sorti de vos mains*. Mais, entre vous et moi, vous en connoissez l'enclouure ; il n'y a personne en *France*, qui ne sache que cette tragédie est la

---

\* *La Mort d'Asdrubal*, tragédie du sieur de Montfleury, comédien de la troupe royale. Paris, Toussaint Quinet, 1647.

Corneille d'Ésope : *qu'elle a été construite d'un impôt par vous établi sur tous les poètes de ce temps*, que vous l'avez sue par cœur, auparavant que de l'avoir imaginée, qui étant tirée de toutes les autres\*, on la peut appeler la « Pièces des pièces », et que vous seriez non seulement un globe, une boule et un morceau de chair, mais encore un miroir qui prend tout ce qu'on lui montre, n'étoit que vous représentez trop mal la dette. Sus donc, confessez, je n'en parlerai point ; au contraire, pour vous excuser, je dirai à tout le monde que votre Reine de Carthage doit être un corps composé de toutes les natures ; parce qu'étant d'Afrique, c'est de là que viennent les monstres. Et j'ajouterai même que cette pièce parut si belle aux nobles de cette République, qu'à l'exemple des acteurs qui la jouoient tout le monde la jouoit. Quelques ignorants peut-être concluront, à cause de la stérilité de pensées qu'on y trouve, que vous ne pensiez à rien quand vous la fîtes, mais tous les habiles savent qu'afin d'éviter l'obscurité, vous y avez mis les bonnes choses fort claires ; et quand même ils auroient prouvé que depuis l'ortie jusqu'au sapin, c'est-à-dire depuis le Tasse jusqu'à Corneille, tous les Poètes ont accouché de votre enfant, ils ne pourroient rien inférer, sinon qu'une âme ordinaire n'étant pas assez grande pour vivifier votre masse de bout en bout, vous fûtes animé de celle du monde, et qu'aujourd'hui c'est ce qui est cause que vous imaginez par le cerveau de tous les hommes. Mais encore,

---

\* Cette accusation de plagiat, Cyrano l'a encore appuyée fortement dans 1654 (après la Corneille d'Ésope) « que vous l'avez sue par cœur auparavant que de l'avoir inventée (étant tirée de l'*Aminte*<sup>119</sup> (du Tasse, du *Pastor fido*<sup>120</sup>, de Guarini, du Cavalier Marin<sup>121</sup>, et de cent autres). Cyrano a eu raison sans le savoir. *La Mort d'Asdrubal* est bien un plagiat, mais ce plagiat, *il l'a ignoré*. Cette tragédie ne serait autre, d'après Weiss, que l'adaptation en vers d'une autre tragédie. *Le Sac de Carthage*, Paris, 1642, de Jean Puget de La Serre, qui n'a rien à faire avec l'*Aminte* du Tasse, etc.

*ces stupides* sont bien éloignés d'avouer que vous imaginez : ils soutiennent même qu'il n'est pas possible que vous puissiez parler, ou que si vous parlez, c'est comme jadis l'antre de la Sibylle qui parloit sans le savoir. Mais encore que les fumées qui sortent de votre bouche, je voulois dire de votre bondon, soient aussi capables d'enivrer que celles qui s'exhaloient de cette grotte, je n'y vois rien d'aussi prophétique ; c'est pourquoi j'estime que vous n'êtes au plus que la caverne des sept Dormants, qui ronflent par votre bouche. Mais, bons Dieux ! qu'est-ce que je vois ? *Montfleury* encore plus enflé qu'à l'ordinaire ! Est-ce donc le courroux qui vous sert de seringue ? Déjà vos jambes et votre tête se sont tellement unies par leur extension à la circonference de votre globe, que vous n'êtes plus qu'un ballon ; *c'est pourquoi je vous prie de ne point approcher de mes pointes, de peur que je vous crève.* Vous vous figurez peut-être que je me moque ? Par ma foi, vous avez deviné, et le miracle n'est pas grand qu'une boule ait frappé au but. Je vous puis même assurer, que si les coups de bâton s'envoyaient par écrit, vous liriez ma lettre des épaules ; et ne vous étonnez pas de mon procédé, car la vaste étendue de votre rondeur me fait croire si fermement que vous êtes une terre, que de bon cœur je planterois du bois sur vous, pour voir comme il s'y porteroit. Pensez-vous donc, qu'à cause qu'un homme ne vous sauroit battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne sauroit en un jour échiner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le Bourreau ? Non, non, je serai moi même votre Parque, et *je vous eusse dès l'autre-fois écrasé sur votre théâtre, si je n'eusse appréhendé d'aller contre les règles, qui défendent d'ensanglanter la scène.* Ajoutez à cela que je ne suis pas encore délivré d'un mal de rate, pour la guérison duquel les Médecins

m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences ; mais sitôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissements, et que je serai las de rire, tenez par tout assuré que je vous enverrai défendre de vous compter entre les choses qui vivent. Adieu, c'est fait ! J'eusse bien fini ma lettre à l'ordinaire, mais vous n'eussiez pas cru pour cela que je fusse votre très humble, très obéissant, et très affectionné : c'est pourquoi, *Montfleury*, Serviteur à la paillasse.

### CONTRE SCARRON\*

Monsieur, Vous me demandez quel jugement je fais de ce Renard, à qui semblent trop vertes les mûres où il ne peut atteindre ? je pense que comme on arrive à la connaissance d'une cause par ses effets, qu'ainsi pour connoître la force ou la faiblesse de l'esprit de ce personnage, il ne faut que jeter la vue sur ses productions. Mais je parle fort mal de dire ses « productions » : il n'a jamais su que détruire, témoin le Dieu des Poètes de Rome, qu'il fait encore aujourd'hui radoter<sup>(122)</sup>. Je vous avouerai donc, au sujet sur lequel vous désirez avoir mon sentiment, que je n'ai jamais vu de ridicule plus sérieux, ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'aprouve : après cela concluez. Ce n'est pas toutefois que je n'estime son jugement, d'avoir choisi pour écrire un style moqueur, puisque écrire, comme il fait, c'est se moquer du monde. Ses partisans ont beau crier pour éléver sa gloire, qu'il travaille d'une façon où il n'a personne pour guide, je leur confesse ; mais qu'ils mettent la main sur leur conscience. En vérité, n'est-il pas plus aisé de faire

\* 1654. Lettre X (pour XI), p. 160, dans les éditions postérieures : Contre Ronscar. — Ms. f. 191. Contre Scarron, poète burlesque. — Cyrano a refait complètement cette lettre au point de vue du style.

l'Énéide de Virgile, comme Scarron, que de faire l'Énéide de Scarron, comme Virgile ? Pour moi, je m'imagine, quand il se mêle de profaner le saint art d'Apollon, entendre une Grenouille fâchée coasser au pied du Parnasse. Vous me reprocherez peut-être que je traite un peu mal cet Auteur, de le réduire à l'insecte ; mais ne l'ayant jamais vu, puisque vous m'obligez à faire son tableau, je ne saurois pour le peindre, agir d'autre façon que de suivre l'idée que j'en ai reçue de tous ses amis. Il n'y en a pas un qui ne tombe d'accord, que sans mourir, il a cessé d'être homme, et n'est plus que façon. Mais en effet, à quoi le reconnoîtrions-nous ? Il marche à rebours du sens commun, et il en est venu à ce point de bestialité, que de bannir les pointes et les pensées de la composition des ouvrages. Quand par malheur en lisant, il tombe sur quelqu'une, on diroit, à voir l'horreur dont il est surpris, qu'il est tombé des yeux sur un basilic, ou qu'il a marché sur un aspic. Si la terre n'avoit jamais connu d'autres pointes que celles des chardons, la Nature l'a formé de sorte qu'il ne les auroit pas trouvées mauvaises ; car entre vous et moi, lorsqu'il fait semblant de sentir qu'une pointe le pique, je ne puis m'empêcher de croire que c'est afin de nous persuader qu'il n'est pas ladre ; mais ladre ou non, je le lairrois en patience, s'il n'érigeroit point des trophées à la stupidité, en l'appuyant de son exemple. Comment ! ce bon Seigneur veut qu'on n'écrive que ce qu'on a lu, comme si nous ne parlions aujourd'hui François qu'à cause que jadis on a parlé Latin, et comme si l'on étoit raisonnable que quand on est moulé. Nous sommes donc beaucoup obligés à la Nature, de ne l'avoir pas fait naître le premier homme ; car indubitablement il n'auroit jamais parlé, s'il avoit entendu braire auparavant. Il est vrai que pour faire entendre ses pensées, il emploie une espèce d'idiome, qui force tout le monde à s'étonner comme les

vingt-quatre lettres de l'alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire. Après cela, vous me demanderez le jugement que je fais de cet homme, qui, sans rien dire, parle sans cesse ? Hélas ! Monsieur, aucun, sinon qu'il faut que *sa vérole* soit bien enracinée, de n'en être pas encore guéri depuis plus de quinze<sup>\*</sup> ans qu'il a le flux de bouche. Mais à propos de *sa vérole*, on croit, comme un miracle de ce saint homme, qu'il n'a de l'esprit que depuis qu'il en est malade ; que, sans ce que la maladie a troublé l'économie de son tempérament, il étoit taillé pour être un grand sot, et que rien n'est capable d'effacer l'encre dont il a barbouillé son nom sur le front de la Mémoire<sup>(123)</sup>, puisque le mercure et l'archet<sup>(124)</sup> n'en ont pu venir à bout. Les railleurs ajoutent à cela qu'il ne vit qu'à force de mourir, parce que cette drogue de Naples qui lui a coûté bonne, et qui l'a fait monter au nombre des Auteurs, il la revend tous les jours à *Quinet*<sup>(125)</sup>. Mais quoi qu'ils disent, il ne mourra jamais de faim, car pourvu que rien ne manque à sa chaire<sup>(126)</sup>, je suis fort assuré qu'il roulera jusqu'à la mort. S'il avoit mis ses Poèmes autant à couvert de la fureur de l'oubli, ils ne seroient pas en danger, comme ilssont, d'être bientôt inhumés en papier bleu<sup>(127)</sup>. Aussi n'y a-t-il guère d'apparence que ce pot-pourri de Peaux d'Anes et de Contes de ma Mère l'Oie, fasse vivre Scarron autant de siècles que l'Hisfoire d'Énée a fait durer Virgile. Il me semble, au contraire, qu'il feroit mieux d'obtenir un arrêt de la Cour, qui portât commandement aux Harangères de parler toujours un même jargon, de peur qu'introduisant de nouveaux rébus, à la place des vieux, on ne doute avant quatre mois en quelle Langue il aura

\* Le Ms porte huit ans et l'imprimé quinze ans, ce qui reporterait la maladie de Scarron à 1643 ou 1639. — La date exacte doit être 1639.

écrit. Mais hélas! en ce terrestre séjour, qui peut répondre de son éternité dans la mémoire des hommes, quand elle dépend de la vicissitude de leurs proverbes? Je vous assure que cette pensée m'a fait juger plusieurs fois que les chevaux qui traînent le char de sa Renommée, auroient besoin qu'il se servît de pointes pour la faire avancer; autrement elle porte la mine, si elle marche aussi lentement que lui, de ne pas faire un long voyage. Comment! les Grecs ont demeuré moins de temps au Siège de Troie, qu'il ne s'en est passé depuis qu'il est sur le sien. A le voir sans bras et sans jambes, on le prendroit (si sa langue étoit immobile) pour un Terme planté au parvis du temple de la Mort! Il fait bien de parler, on ne pourroit pas croire sans cela qu'il fût en vie; et je me trompe fort, si tout le monde ne disoit de lui, après l'avoir ouï tant crier sous l'archet, que c'est un bon violon. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je le bourre ainsi pour m'escrimer de l'équivoque, violon ou autre. A curieusement considérer le squelette de cette momie, je vous puis assurer que si jamais il prenoit envie à la Parque de danser une sarabande, elle prendroit à chaque main une couple de Scarrons, au lieu de Castagnettes, ou tout au moins elle se passeroit leurs langues entre ses doigts pour s'en servir, comme on se sert des cliquettes de ladre (128). Ma foi! puisque nous en sommes arrivés jusqu'ici, il vaut autant achever son portrait. Je me figure donc (car il faut bien se figurer les animaux que l'on ne montre pas pour de l'argent) que, si ses pensées se forment au moule de sa tête, il doit avoir la tête fort plate; que ses yeux sont des plus grands, si la Nature les lui a fendus de la longueur du coup de hache qui lui a fêlé le cerveau. On ajoute à sa description, qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le cou sans le pouvoir étrangler et que personne aujourd'hui ne le regarde, courbé comme il

est, qu'il ne croie qu'il se penche petit à petit pour tomber doucement en l'Autre Monde ; et ces jours passés un de ses amis m'assura, qu'après avoir contemplé ses bras tor-dus et pétrifiés sur les hanches, il avoit pris son corps pour un gibet, où le Diable avoit pendu une âme, et se persuada même qu'il pouvoit être arrivé que le Ciel, animant ce cadavre infect et pourri, avoit voulu pour le punir des crimes qu'il n'avoit pas commis encore, jeter par avance son âme à la voirie. Au reste, Monsieur, vous l'exhorterez de ma part, s'il vous plaît, de ne se point emporter pour toutes ces galanteries, par lesquelles je tâche de dérober sa pensée aux cruelles douleurs qui le tourmentent. Ce n'est point à dessein d'augmenter son affliction. Mais quoi ! il n'est pas facile de contraindre en son cœur toutes les vérités qui le pressent ; et puis pour avoir peint le tableau de son visage mal bâti, n'est-il pas manifeste à chacun que depuis le temps que les Méde-cins sont occupés à curer sa carcasse, ce doit être un homme bien vide ? Outre cela, que sait-on si Dieu ne le punit point de la haine qu'il porte à ceux qui savent bien penser, quand nous voyons sa maladie devenue incurable, pour avoir différé trop longtemps de se mettre entre les mains d'une personne qui sût bien panser\* ? Je me per-suade que c'est aussi en conséquence de cela, que ce Cer-bère enragé vomit son venin sur tout le monde ; car j'ai appris que quelqu'un lui dépliant un Sonnet qu'il disoit (n'en étant pas bien informé) être de moi, il tourna sur lui des yeux qui l'obligèrent de le replier sans le lire ; mais son caprice ne m'étonne guère, car comment eut-il pu voir cet ouvrage de bon œil, lui qui ne sauroit même regarder le Ciel que de travers ; lui qui, persécuté de trois fléaux, ne reste sur la terre que pour être aux hommes

\* Voir la variante du Ms. que nous reproduisons à la fin de cette lettre.

un spectacle continual de la vengeance de Dieu ; lui dont la calomnie et la rage ont osé répandre leur écume sur la pourpre d'un Prince de l'Église (129), et tâché d'en faire rejoaillir la honte sur la face d'un Héros qui conduit heureusement, sous les auspices de Louis, le premier État de la Chrétienté. Enfin tout ce qui est noble, auguste, grand et sacré, irrite à tel point ce monstre, que, semblable au coq d'Inde aussi bien en sa difformité qu'en son courroux, il ne peut supporter la vue d'un chapeau d'écarlate, sans entrer en fureur, quoique sous ce chapeau la France glorieuse repose à couvert de ses ennemis ! Vous jugez donc bien à présent que son mépris m'importe comme rien, et que c'auroit été un petit miracle si mon Sonnet qui passe pour assez doux, n'auroit pas semblé fade à un homme poivré. Mais je m'aperçois que je vous traite un peu trop familièrement, de vous entretenir d'un sujet si bas. Au reste, je vous conseille de vous passer de l'aimable comédie que vous vous donneriez, en lui montrant ma lettre, ou bien faites-vous instruire de la langue qu'en-tendoit Ésope pour lui expliquer le François. Voilà une partie de ce que j'avois à mander ; l'autre consiste à signer le « Je suis », en le faisant tomber mal à propos, parce qu'il est tellement ennemi des pensées, que si quelque jour cette lettre venoit entre ses mains, il prêcheroit partout que je l'aurois mal conclue, après qu'il auroit trouvé que je n'aurois pas mis à la fin, sans y penser : Je suis, Monsieur, votre Serviteur.

La fin de cette lettre (sauf les dernières lignes) est différente dans le manuscrit. Celui-ci, antérieur à l'évolution mazariniste de Cyrano, ne contient pas l'éloge du Cardinal, mais apporte la première version de la cause de son animosité envers Scarron, la voici :

(après... qui sût bien panser) « ... *Je me figure que c'est*

*aussi pour cela qu'il me hait avec si peu de raison : car on a remarqué qu'il ne se donna pas le loisir de lire une page de mes œuvres, qu'il conclut qu'elles puaiient le portefeuille. Mais comment les eut-il regardées de bon œil, lui qui ne sauroit même regarder le Ciel que de travers. Ajoutez à cela qu'étant poivré comme il est, il n'avoit garde qu'il ne me trouvât fade, et pour vous parler franchement, je crois que c'étoit une nourriture trop forte pour son estomac indigeste. Ce n'est pas que je ne fusse bien aise quelque jour de m'abaisser jusqu'à lui, mais j'aurois peur, si le pied me manquoit, de tomber de trop haut ou qu'il fallût me servir du langage d'Ésope pour lui expliquer le françois.*

#### APOTHÉOSE D'UN ECCLÉSIASTIQUE BOUFFON \*

*Messire Jean, je m'étonne fort que sur la Chaire de vérité vous dressiez un Théâtre de Charlatan, et que vous fassiez réciter des fables de Peau d'Ane à Jésus-Christ, dont vous jouez le personnage en ce monde. A voir les passe-passe dont vous tabarinez cette Église, les épanouissements de rate qui vous font tressaillir, les contes gras que vous dégobillez, nous sommes contraints — quelle abomination — de nous ramentevoir les cérémonies qu'on faisoit à Priape, de qui le Prêtre étoit le Maquereau. Vous devriez traîter notre Dieu avec plus de respect, quand vous ne lui seriez obligé que des soupes renforcées qu'il octroie à votre cuisine. Ha ! Messire Jean, faites au moins semblant de croire, pour nous en faire accroire ! Permettez que nous puissions*

\* Ms. f. 131. — 1654. Lettre XI, p. 170 A Messire Jean. Cyrano a refait cette lettre pour l'atténuer, aussi donnons-nous *par exception* le texte du Ms. ; celui qui se retrouve dans l'imprimé de 1654 est ici *en italique*.

*nous enjôler et nous crever les yeux pour ne pas voir que vous êtes un impie, ou, puisque vous voulez ribon ribaine débiter notre foi comme une farce, servez-vous au lieu de cloches de tambourins de Biscaye, mettez gambader une guenon sur vos épaules : puis pourachever la momerie en toutes ses mesures, passez la main dans votre chemise, vous y trouverez Godenot dans sa gibecière.* On ne s'estomaquera point contre vous, puisqu'on ne se choque point de voir des bateleurs. Là vous pourrez calculer *les vertus de votre mithridate*<sup>(130)</sup>, vous débiterez *des chapelets de baume, des savonnettes pour la gale, des pommades odoriférantes*, et même si vous avez le talent de suspendre par un bon mot de gueule l'action visible des nigauds sur leur pochette, comme deux jours avant qu'ètre élevé au Ciel faisoit encore le pauvre défunt, je vous donne parole de la part des Narquois de deux habits bien venants par année; vous pourrez aussi très prudemment faire provision d'onguent pour la brûlure, car les Sorciers de ce pays jurent avoir lu dans votre cédule que le terme (en) expire à Noël. Cependant vous protestez qu'il n'y eût jamais de véritables possessions Si est-ce qu'à voir les contorsions dont vous agitez les pendants de votre gaine corporelle, personne ici ne doute que vous n'ayez le Diable au corps; mais je vois bien ce que c'est, vous tâchez de ne point croire ce que vous appréhendez, et voulez vous guérir du mal d'Enfer par une forte imagination, mais par ma foi, soyez damné ! soyez sauvé ! Il ne m'importe : Tous coups valent, pourvu que dans les couvents où vous batelez vous n'accrochiez que des vieilles [ou des stériles], parce que la venue de l'Antéchrist nous fait peur. Vous riez, messire Jean, de m'entendre ainsi raisonner, vous chez qui l'Apocalypse et la Mythologie sont en même rang. L'Enfer est un petit conte pour faire peur aux hommes, ainsi qu'on menace les enfants

du charbonnier. J'avoue que pour la manutention des États, il y a beaucoup de choses vraies qu'il faut que le Peuple ignore, beaucoup de fausses que nécessairement il faut qu'il croie, mais notre religion n'est pas établie sur cette maxime : une conjoncture encore quasi miraculeuse en vous, c'est que vous êtes ensemble impie et superstitieux, composant des filets de votre vie une toile d'athéisme et de sortilège, cela marque bien que vous mourrez en dansant les sonnettes, si l'Ellébore ou saint-Mathurin ne vous guérissent. Mon Dieu, quel plaisir me chatouille, quand je considère à pleins yeux la symétrie de votre humaine remembrance : *vos cheveux plus droits que votre conscience, un front coupé de sillons (c'est-à-dire taillé sur le modèle des campagnes de Beauce), où le temps marque l'âge aussi justement que les heures au cadran de la Samaritaine; vos yeux, à l'ombre de vos sourcils touffus, qui ressemblent à deux précipices au bord d'un bois, ou à deux pruneaux noirs bouillants tout seuls dans deux marmites séparées. Ils sont tellement enfoncés, qu'à vivre encore un mois, vous nous regarderez par derrière.* Quelques-uns pensent à les voir habillés de rouge que ce sont deux comètes, où j'y trouve de l'apparence, *puisque plus haut dans vos sourcils il se découvre des Étoiles fixes, que les médisants appellent morpions et poux; votre visage est harnaché d'un nez, dont l'infection punaise est cause que vous avez toujours vécu en fort mauvaise odeur; vos joues sont de maroquin de Levant; les plus déliés poils de vos moustaches fournissent charitaiblement de barbes aux goupillons de votre Église.* Je passerois plus avant, mais j'ai peur d'être englouti par cette exhalaison de bouquin que respire votre chemise, et je serois marri que cet air empesté me suffoquât auparavant qu'on pût savoir que celui qui composa cette Apothéose est de B.

## CONTRE UN JÉSUITE ASSASSIN ET MÉDISANT\*

Père criminel. Assurément vous me preniez pour un Roi quand vous prêchiez vos Disciples de m'assassiner, mais ce n'est pas de toute farine que se font les Chatels et les Ravaillacs; on a purgé vos Collèges de ce mauvais sang, et le souvenir de la Pyramide<sup>(131)</sup> empêche que le massacre ne passe de votre bouche dans les mains de ceux qui vous écoutent. Vous ne laissez pas cependant, du faîte de votre Tribune (pédagogue et bourreau de huit cents écoliers) de leur prêcher ma mort comme une croisade, mais des enfants sont trop tendres pour être exhortés au poignard. Vous cajoleriez plus aisément la conscience d'un brutal déjà fait au meurtre, comme celui qui ne manqua mon sort que d'une journée. Il étoit homme d'exécution celui-là, vous lui aviez très bien prouvé qu'un assassinat étoit la seule voie de se réconcilier avec Dieu; il vous avoit très bien cru, et si une pistole dont vous fûtes chiche, au lieu des indulgences et des médailles dont vous le chargeâtes, eût secondé son courage, l'embuscade prolongée de vingt-quatre heures rougissoit le pavé de mon sang, et puis vous êtes de la Compagnie de Jésus! O! Dieu, Jésus avoit-il en sa Compagnie des personnes qui conseillassent l'homicide? Non, vous n'en êtes point, ou bien vous êtes de celles qu'il eût en croix, avec deux meurtriers. Si vous jugez ma mort

\* Inédite, Ms. f. 137. Cette lettre, première version de la suivante (contre un Pédant) également dans le Ms. est un produit de l'imagination de Cyrano, les Jésuites n'ayant eu d'occasions ni de motifs pour le persécuter. Elle vise le Père Héreau ou Hérault (que Cyrano déguise sous le nom de Nicolas B\*\*\*) poursuivi en 1644, à la requête de l'Université de Paris, pour les maximes dangereuses qu'il professait, dans son cours de théologie. telles que « l'assassinat des particuliers sous un vain prétexte d'honneur, etc. ». La lettre de Cyrano doit dater de cette époque.

une œuvre méritoire, que n'y employez-vous votre main ; si elle ne l'est pas, pourquoi la conseillez-vous ? Dieu souffrit autrefois que les Juifs l'appellassent fourbe, séducteur, magicien, et qu'ils ruinassent l'opinion de sa divinité par un infâme supplice ; et M<sup>e</sup> Nicolas B..., plus passionné que Jésus-Christ pour le salut des hommes, plus entendu à l'établissement du Christianisme que Dieu, veut me perdre ! dût-il lui en coûter son âme. Je dis son âme, car pour sa vie, il ne la voudroit pas jouer contre la Monarchie du Monde. Il conseille et concerte ma ruine, mais ce sont des morceaux qu'il taille pour d'autres. Le poltron qu'il est seroit bien aise de contempler surement de la rive un naufragé en haute mer, cependant je suis dévoué au pistolet par un Moine, un Moine qui devroit (si l'idée d'un pistolet avoit pris place en son imagination) se faire exorciser. Barbare maître d'école, quel sujet avez-vous de me tant vouloir de mal ? Vous feuilletez possible tous les crimes dont vous êtes capable, et sur cela vous concluez que je suis Athée ; mais Père écervelé, me croyez-vous si stupide de me figurer que le Monde soit né comme un champignon, que les Astres aient pris feu et se soient arrangés par hasard, qu'une matière morte, de telle ou telle façon disposée, ait pu faire raisonner un homme, sentir une bête, végéter un arbre ; pensez-vous que je ne reconnoisse pas la Providence de Dieu, quand je vous regarde sous un chapeau dont le sacré circuit vous met à couvert de la foudre, quand je vous regarde dans une Compagnie dont la sainte réputation purge la vôtre, enfin, quand je vous regarde si foible et si méchant. Non, non, le véritable sujet de la haine que vous me portez, c'est l'envie, et la ridicule imagination que vous avez euë de vous rendre recommandable en me choquant. Comme ce fut la même quinte qui conduisit à l'hôpital l'esprit et

le corps du Père Garasse<sup>(132)</sup>, pardonnez-moi donc, je vous supplie, car je ne savois pas que de venir au monde avec de l'esprit étoit vous offenser, ni, comme vous savez, je n'étois point au ventre de la jument qui vous conçut pour disposer à l'humanité des organes et la complexion qui concouroient à vous faire cheval. J'ai tort, à la vérité, de donner à votre naissance une cause si basse ; je crois que votre origine est à tous très remarquable, vous autres dont les gestes ont pour monumens les monumens de nos Rois : ce n'est pas que j'impute au dérèglement de tout un corps la corruption d'un membre, car on sait bien que si de ce corps vous composez quelque chose, vous en êtes les parties honteuses, que votre âme est noire à cause qu'elle porte le deuil du trépas de votre conscience, et que votre habit garde la même couleur pour servir de petite oie à votre âme. O ! Dieux, faut-il qu'un chétif hypocondre comme vous soit la condamnation de toute la Société, que vous fassiez éclipser mille Soleils en votre Compagnie par la seule interposition de votre épaisse révérence, et que Saint-Ignace, depuis un siècle qu'il est au Ciel, boîte encore en vous tous les jours. Cependant vous vous imaginez être habile et savant par dessus tous ceux de votre Ordre. Hélas ! mon grand Ami, si vous êtes le plus grand homme des Jésuites, vous ne devez cette grandeur qu'à celle de vos membres, et vous êtes le plus grand personnage de votre couvent comme Saint-Christophe est le plus grand Saint de Notre-Dame. A la vérité, vous êtes plus grand qu'eux en fourbes, en lâchetés, en trahisons, et par vous Dieu s'est trouvé, depuis Judas, plus d'une fois entre les mains d'un traître, mais je ne crains point vos conspirations, tandis que nous aurons une Régente sous qu'les Régents comme vous sont grimaux. Ce n'est pas que vous ne méritiez (quand la Fortune et la Justice seront bien ensemble) que

de trois ou quatre mille ânes qui établent à votre Collège, on vous déclare le principal. Oùi, certes, vous le méritez, car je ne sache personne à qui le fouet appartienne justement comme à vous; vous le savez manier de si bonne grâce, que vous achetez l'affection des Pères par le supplice de leurs enfants: vous pendez les cœurs à vos verges et vous vous introduisez dans leur esprit par la porte de derrière; ce n'est pas que je n'en sache tel qui voudroit pour dix pistoles vous avoir écorché; mais si vous me croyez, vous le prendrez au mot pour l'attraper, car dix pistoles sont plus que ne sauroit valoir la peau d'une bête à corne. Je ne suis pas votre Serviteur.

### CONTRE UN PÉDANT\*

*Père indigne*, je m'étonne qu'une bûche comme vous, qui semblez avec votre habit, n'être devenu qu'un grand charbon<sup>(133)</sup> n'ait encore pu rougir du feu dont vous brûlez. Pensez au moins, quand *le Diable* vous révolte contre moi, que *le salpêtre n'est pas cher, que ma main est assez proche* de ma tête, et que jusqu'à présent votre foiblesse et ma générosité vous ont garanti. Quoique tout votre composé soit quelque chose de fort méprisable, je m'en délivrerai s'il me semble incommoder; ne me contraignez donc pas à mes souvenir que vous êtes au monde. Et si vous voulez vivre plus d'un jour, rappelez souvent en votre mémoire, que je vous ai défendu de ne me plus faire la matière de vos *catéchismes privés*. Mon nom remplit mal une période, et l'épaisseur de votre *Révérence* carrée la pourroit mieux fermer. Vous faites le

\* 1654. Lettre XI (pour XII), p. 175. — Ms. f. 200. Au Régent de la Rhétorique des Jésuites. Cette lettre est beaucoup plus importante dans l'imprimé que dans le Ms. Nombreuses variantes de style.

César, quand du faîte de votre tribune, pédagogue et bourreau de cent Écoliers, vous regardez gémir sous un sceptre de bois votre petite *République*. Mais prenez garde qu'un tyran n'excite un Brutus; car quoique vous soyez l'espace de quatre heures sur la tête des Empereurs<sup>(134)</sup>, *vous en êtes vingt sous les pieds de la populace* et votre domination n'est point si fortement établie, qu'un coup de cloche ne la détruise deux fois par jour. On dit que partout *vous vous vantez d'exposer et votre conscience et votre salut*; je crois cela de votre piété; mais de risquer votre vie à cette intention, je sais que vous êtes trop lâche et que vous ne la voudriez pas jouer contre la Monarchie du Monde. Vous conseillez et concertez ma ruine, mais ce sont des morceaux que vous taillez pour d'autres. Vous seriez fort aise de contempler sûrement de la rive un naufrage en haute mer; et cependant je suis dévoué au pistolet par un Pédant bigot, un Pédant «*in sacris*» qui devroit pour l'exemple, si l'image d'un pistolet avoit pris place en sa pensée, se faire exorciser. Barbare Maître d'école! quel sujet vous ai-je donné de me tant vouloir de mal? Vous feuilletez peut-être tous les crimes dont vous êtes capable, et pour lors il vous souvient de m'accuser de l'impiété que vous reproche votre mémoire; mais sachez que je connois une chose que vous ne connoissez point, que cette chose est Dieu, et que l'un des plus forts arguments, après ceux de la Foi, qui m'ont convaincu de sa véritable existence, c'est d'avoir considéré que sans une première et souveraine Bonté qui règne dans l'Univers, foible et méchant comme vous êtes, vous n'auriez pas vécu si longtemps impuni. Au reste, j'ai appris que quelques petits ouvrages un peu plus élevés que les vôtres, ont causé à votre timide courage tous les emportements dont vous avez fulminé contre moi. Mais, Monsieur, en vérité, je suis

en querelle avec ma pensée, de ce qu'elle a rendu ma satire plus piquante que la vôtre, quoique la vôtre soit le fruit de la sueur des plus beaux génies de l'Antiquité. Vous devez vous en prendre à la Nature, et non pas à moi qui n'en puis mais; car pouvois-je deviner que d'avoir de l'esprit étoit vous offenser? Vous savez, de plus, que je n'étois pas au ventre de la jument qui vous conçut, pour disposer à l'humanité les organes et la complexion qui concouroient à vous faire cheval. Je ne prétends point toutefois que les vérités que je vous prêche rejoaillissent sur le corps de l'Université (cette glorieuse mère des Sciences) de laquelle si vous composez quelques membres, vous n'en êtes que les parties honteuses. Y a-t-il rien dans vous qui ne soit très difforme? Votre âme même est noire, à cause qu'elle porte le deuil du trépas de votre conscience, et votre habit garde la même couleur pour servir de petite oie<sup>(135)</sup> à votre âme. A la vérité, je confesse qu'un chétif hypocondre, comme vous, ne peut obscurcir l'esprit des gens doctes de votre profession, et qu'encore qu'un ridicule orgueil vous persuade que vous êtes habile par-dessus les autres Régents de l'Université, je vous proteste, mon cher ami, que si vous êtes le plus grand homme en l'Académie des Muses, vous ne devez cette grandeur qu'à celle de vos membres, et que vous êtes le plus grand personnage de votre Collège, par le même titre que saint-Christophe est le plus grand saint de Notre-Dame<sup>(136)</sup>. Ce n'est pas que quand la Fortune et la Justice seront bien ensemble, vous ne méritiez fort d'être le principal de quatre cents ânes qu'on instruit à votre Collège; oui, certes, vous le méritez, et je ne sache aucun Maître des hautes œuvres, à qui le fouet sied bien comme à vous, ni personne à qui il appartienne plus justement. Aussi de ce grand nombre, j'en sais tel qui pour dix pistoles voudroit vous avoir

écorché; mais si vous m'en croyez, vous le prendrez au mot, car dix pistoles sont plus que ne sauroit valoir la peau d'une bête à cornes. De tout cela et de toutes les autres choses que je vous mandai l'autre jour, vous devez conclure, ô petit Docteur, que les Destins vous ordonnent, par une lettre, que vous vous contentiez de faire échouer l'esprit de la jeunesse de Paris contre les bancs de votre Classe, sans vouloir régenter celui qui ne reconnaît l'empire ni du Monet<sup>(137)</sup>, ni du *Thesaurus*<sup>(138)</sup>. Cependant vous me heurtez à corne émoulué, *vous récitez au premier venu vos jeunes friponneries sous mon nom; mais sachez qu'elles sont assez criminelles pour être obligé de les confesser autrement que par procureur.* Ceux qui veulent vous excuser en rejettent la cause sur la Nature, qui vous a fait naître d'un Pays où la bêtise est le premier patrimoine, et d'une Race dont les sept péchés mortels ont composé l'histoire. Véritablement après cela, j'ai tort de me fâcher que vous *m'imposez les imaginations impies et débordées de votre maison*, puisque vous êtes en âge de donner votre bien, et que vous paroissiez quelquefois si transporté de joie en supplantant les débordés du siècle, que vous y oubliiez jusqu'à votre nom. *Personne ne m'a dit ni ceci, ni cela, ni vos bons tours avec M<sup>le</sup> D..., mais vous ébahissez-vous que je les sache?* Vous qui beuglez si haut dans votre trône, que vous vous faites entendre d'Orient jusqu'en Occident, et puis, j'attendois du repos après la mort, aujourd'hui qu'un homme qui n'est plus au monde vient même troubler la paix des vivants. Je vous conseille toutefois, maître Picard, de changer désormais de texte à vos harangues, car je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire, et la raison de cela est que Dieu, qui possible est au terme de me pardonner mes fautes, ne me pardonneroit pas celle d'avoir eu affaire à une bête.

## CONTRE LE CARÈME\*

Monsieur, Vous avez beau canoniser le Carême, c'est une fête que je ne suis pas en dévotion de chômer. Je me le représente comme une large ouverture dans le corps de l'année, par où la mort s'introduit, ou comme un Cannibale qui ne vit que de chair humaine, pendant que nous ne vivons que de racines. Le cruel a si peur de manquer à nous détruire, qu'ayant su que nous devons périr par le feu dès le premier jour de son règne, il met tout le monde en cendre; et pour exterminer par un Déluge les restes d'un embrasement, il fait ensuite déborder la marée jusque dans nos villes. Ce Turc qui racontoit au Grand Seigneur que tous les François devenoient fous à certain jour de l'année, et qu'un peu de certaine poudre appliquée sur le front les faisoit rentrer dans leur bon sens, n'étoit pas de mon opinion; car je soutiens qu'ils ne sont jamais plus sages que cette journée. Et si l'on m'objecte leurs mascarades, je réponds qu'ils se déguisent, afin que le Carême qui les cherche ne les puisse trouver: en effet, il ne les attrape jamais que le lendemain au lit, lorsqu'ils sont démasqués. Les Saints, qui pour avoir l'esprit de Dieu sont plus prudents que nous, se déguisent aussi; mais ils ne se démasquent que le jour de Pâques, quand l'ennemi<sup>(139)</sup> s'en est allé. Ce n'est pas que le barbare ait pitié de nous; il se retire seulement, parce qu'alors nous sommes si changés, que lui-même ne nous reconnoissant plus, il croit nous avoir pris pour d'autres. Vous voyez que déjà nos bras se décharnent, nos joues tombent, nos mentons s'aiguisent, nos

\* 1654. Lettre XIII, p. 182. — Ms. f. 202, pas de correction de style. — Le mercredi des Cendres, premier jour de carême.

yeux se creusent; *Montfleury*<sup>(140)</sup> le ventru que vous connoissez commence à voir ses genoux; la nature humaine est effroyable; bref, jusque dans les Églises nos Saints feroient peur, s'ils ne se cachoient. Et puis, doutez qu'il soit réchappé des Martyrs de la roue, de la fournaise et de l'huile bouillante, lorsque dans six semaines nous verrons tant de gens se bien porter, après avoir essuyé la furie de quarante-six bourreaux<sup>(141)</sup>? Leur présence seule est terrible. Aussi je me figure Carême-Prenant<sup>(142)</sup>, ce grand jour des métamorphoses, un riche Aîné qui se crève, pendant què quarante-six Cadets meurent de faim. Ce n'est pas que la Loi du jeûne ne soit un stratagème bien inventé pour exterminer tous les fous d'une République; mais je trouve que l'Église a tort de tuer tant de veaux en une saison, où elle ne permet pas qu'on en mange. *Vous me répondrez que saint-Pierre fut constraint d'établir les jours maigres parce qu'étant pécheur, il n'eut pas débité son poisson s'il n'eût défendu la viande. Mais vous ne m'empêcherez pas de croire, si jamais un boucher devient Pape, que pour avoir le débit de sa viande, il ne défende le poisson*: Ce sera pour lors qu'il ne soufflera plus en Mars, du côté de Rome, tant de vents de marée si malins, qu'ils nous empêchent de manger à demi. Hé! quoi, Monsieur, il n'y a pas un chrétien dont le ventre ne soit une mare à grenouilles, ou un jardin potager? Je pense que sur le cadavre d'un homme trépassé en Carême, on voit germer des betteraves, des chervis, des navets et des carottes; mais encore il semble à ouïr nos Prédicateurs, que nous ne devrions pas même être de chair en ce temps! Comment! il ne suffit pas à ce maigre impitoyable de nous ruiner le corps, s'il ne s'efforce de corrompre notre âme! Il a tellement perverti les bonnes mœurs, qu'aujourd'hui nous communiquons aux femmes nos tentations de la chair, sans qu'elles s'en offensent. Ne

sont-ce pas là des crimes, pour lesquels on le devroit chasser d'un État bien policé? Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il gouverne avec tant d'insolence, puisque Notre-Seigneur mourut sous le premier an de son règne, *il peut bien l'avoir fait mourir de faim*. La machine entière du monde pensa s'en évanouir, et le Soleil qui n'étoit pas accoutumé à ces longues diètes, tomba le même jour en défaillance, et ne seroit jamais revenu de sa foiblesse, si l'on n'eût promptement cessé le Carême. O trois fois et quatre fois heureux celui qui meurt un mardi gras! Il est quasi le seul qui se puisse vanter d'avoir vécu une année sans Carême. Oui, Monsieur, si j'étois assuré d'abjurer l'hérésie tous les Samedis Saints, je me ferois huguenot tous les Mercredis des Cendres. Ma foi! *les harangères* doivent bien demander à Dieu que jamais le Pape ne soit mon prisonnier de guerre; car encore que je soit assez bon Catholique, je ne le mettrois point en liberté qu'il n'eût restitué pour sa rançon tous les jours gras qu'il nous a pris. Je l'obligerois encore à dégrader du nombre des douze mois de l'année celui de mars, comme étant le Ganelon<sup>(143)</sup> qui nous trahit. Il ne sert à rien de répondre qu'il n'est pas toujours tout à fait contre nous, puisque des pieds ou de la tête il trempe toujours dans la purée; qu'il ne se sauve de la migraine qu'avec la crampe; et qu'enfin le Carême est son gibet, où tous les ans il se trouve pendu par les pieds ou par le cou. Il est donc la principale cause des maux que nos ennemis nous font, parce que c'est lui qui les loge pendant qu'ils nous persécutent; et ces persécutions ne sont pas imaginaires. Si la terre que les morts ont sur la bouche ne les empêchoit point de parler, ils en sauroient bien que dire. Aussi je pense qu'on a placé Pâques tout exprès à la fin du Carême, à cause qu'il ne falloit pas moins à des personnes que le Carême a tuées, qu'une

fête de la Résurrection. Ne vous étonnez donc pas que tant de monde l'extermine, car après avoir tué tant de monde, il mérite bien d'être rompu. Cependant, Monsieur, vous faites le Panégyrique du Carême, vous louez celui qui m'empêche de vivre, et si je le souffre sans murmurer, il faut bien que je sois, Monsieur, votre Serviteur, D. B.

POUR MADEMOISELLE...

A MONSIEUR LE COQ\*

Monsieur le Coq, votre coquette m'a prié de vous envoyer ce poulet de sa part, tant d'autres que vous avez reçus d'elle n'ont vécu qu'en papier; mais celui-ci, élevé avec plus de soin, tette, rit et respire; car la poule a demeuré, contre l'ordinaire de ses semblables, neuf mois avant que de l'éclore. On le prendroit ce poussin pour un petit homme sans barbe, et ceux qui ont dressé son horoscope ont prédit qu'il seroit un jour grand Seigneur à Rome, à cause que la première fois qu'il a rompu le silence, ça été par le mot de « papa ». Je lui ai fort recommandé de vous reprocher votre ingratitudo, et de vous conjurer de revenir au nid de votre aimable Poule; mais encore qu'il ne le fasse qu'en son langage, n'ayez pas le cœur plus dur que saint-Pierre, à qui le même langage put suffire autrefois pour l'appeler à résipiscence<sup>(144)</sup>. Cessez donc, ô volage Coq, de débaucher les femmes de vos voisins; revenez au poulailler de celle qui depuis si long-temps vous a donné son cœur, de celle dont si souvent les caresses ont prévenu vos désirs, et de celle enfin qui m'a protesté, tout ingrat que vous êtes, de vous accabler de ses plus chères faveurs, si vous lui faites seulement paroître l'ombre d'un repentir. Mais rien ne vous émeut?

\* 1654, p. 188.

Et quoi, Cop effronté, ne voyez-vous pas que votre barbe en rougit même de honte, quand au lieu de venir à ses pieds humblement traîner vos ailes contre terre, vous vous dressez sur vos ergots pour lui chanter des satires? Vous voyez bien peut-être que ce n'est pas là parler en terme de Poule; mais je comprends bien aussi que les airs que vous entonnez à sa louange ne sont pas des « coquericos. » Vraiment, voilà de beaux témoignages de gratitude, pour reconnoître la libéralité d'une personne qui vous envoie sa première couvée! Sans doute que l'autre jour, quand vous le fûtes voir, vous ne le considérâtes qu'à demi; regardez-le maintenant de plus près, ce petit tableau de vous-même. Il vous ressemble fort: aussi l'a-t-elle fait après vous, et je vous proteste que c'est le plus beau fruit de bon chrétien qu'on ait cueilli chez elle de cet automne. Mais à propos, je me trompe, ce n'est pas un fruit, c'est un Poulet. Faites donc à ce Poulet un aussi bon accueil qu'elle l'a fait aux vôtres. Quand ce ne seroit que par rareté, vous pourrez le montrer à tout Paris, comme le premier Coq qui jamais soit né sans coquille; autrement je désavouerai tout; et pour excuser la coquetterie de votre Poule, je publierai que tout ce qu'elle en a fait n'a été que pour faire, Monsieur le Coq, un petit Coq-à-l'âne.

#### A UN COMTE DE BAS ALOI\*

Monsieur, Je ne sais quelle bonne humeur de la Fortune a voulu qu'au même temps que vous lisiez mes informations, on me faisoit voir les vôtres, où il est avéré par témoins irréprochables, que *Charles Griveau, sieur de Luroy*, depuis trois jours, comte fait à plaisir,

\* 1654. Lettre XV (pour XVI). — Ms. f. 198v.

comte pour rire, enfin si petit comte qu'il ne l'est point du tout, vouloit s'ériger en brave malgré les salutaires conseils de son tempérament pacifique; qu'il s'étoit si fort aguerri à la bataille des manchettes, que s'étant imaginé qu'un duel n'aboutissoit au plus qu'à la consommation d'une demi-aune de toile, il croyoit avoir trouvé dans le linge de sa femme la matière de mille combats; qu'il n'avoit jamais été sur le pré que pour paître, et enfin qu'il n'avoit reçu le Baptême qu'en conséquence de celui que l'on donne aux cloches. *Et afin d'exprimer en deux mots les conclusions du procès verbal de Charles Griveau, qu'il étoit un faquin, un sot et un lâche. Sus donc, efforcez-vous mon pauvre petit monsieur, grincez les dents, mordez vos doigts, tapez du pied, jurez un « par la mort! » et tâchez de devenir courageux!* Je ne vous conseille pas toutefois de rien hasarder, que vous ne soyez assuré qu'il vous soit venu du cœur; tâtez-vous bien auparavant, afin que selon qu'il vous en dira, vous présentiez la poitrine à l'épée ou le dos au bâton; mais vous vous soumettrez au dernier, je le vois bien, car il ne tue que fort rarement; et puis, il n'est pas vraisemblable que *madame de Pont-Courlay*\*, qui vous a fait l'honneur d'ériger votre Fief en Comté, et qui dit tant de bien de vous, ait fait de vous un méchant Comte. Je suis fâché que vous n'entendiez mieux le François: vous jugeriez, à ce compliment, qu'on vous coupe du bois, et par ma foi! vous auriez deviné; car je vous proteste si les coups de bâton pouvoient s'envoyer par écrit, que vous liriez ma lettre des épaules; et que vous y verriez un homme, armé d'un tricot, sortir visiblement de la place où j'ai accoutumé de mettre, Monsieur, votre Serviteur, D. B.

\* 1654. La Reine des Perles : Marie Françoise de Guemadeuc qui avait épousé le marquis de Pont-Courlay.

## A UN LISEUR DE ROMANS \*

A moi, Monsieur, parler Roman ! Hé ! dites-moi, je vous supplie, « Polexandre » et « Alcidiane »<sup>(145)</sup> sont-ce des villes que Gassion<sup>(146)</sup> aille assiéger ? En vérité, jusqu'ici j'avois cru être à Paris, demeurant au Marais du Temple, et je vous avois cru un Soldat volontaire dans nos troupes de Flandres, quelquefois mis en faction par un Caporal ; mais puisque vous m'assurez que je ne suis plus moi-même, ni vous celui-là, je suis obligé chrétiennement de le croire. Enfin, Monsieur, vous commandez des Armées. Oh ! rendons grâce à la fortune, qui s'est réconciliée avec la vertu ! Certes, je ne m'étonne plus de ce que cherchant tous les samedis votre nom dans les gazettes, je ne pouvois l'y rencontrer. Vous êtes à la tête d'une Armée dans un climat dont Renaudot<sup>(147)</sup> n'a point de connaissance. Mais en votre conscience, mon cher Monsieur, dites-moi : est-ce agir en bon François d'abandonner ainsi votre patrie, et d'affoiblir par l'éloignement de votre personne, le parti de notre Souverain ? Vous feriez ce me semble beaucoup plus pour votre gloire, d'augmenter sur la mer d'Italie notre flotte de la vôtre, que d'aspirer à la conquête d'un pays que Dieu n'a pas encore créé. Vous m'en demandez la route ? Par ma foi ! je ne la sais point, et toutefois je pense que vous devez changer celle que vous avez prise ; car ce n'est pas le plus court, pour arriver aux Canaries, de passer par les Petites-Maisons. Je m'en vais donc pour la prospérité et le bon succès de votre voyage, faire des vœux et porter une chandelle à saint-Mathurin<sup>(148)</sup> et le prier que je puisse vous voir sain quelque jour, afin que vous puissiez connoître sainement que

\* 1654. Lettre XVI, p. 104. — Ms. f. 150, variantes sans intérêt.

tout ce que je vous mande dans cette lettre n'aboutit qu'à vous témoigner combien je suis, Monsieur, votre affectionné Serviteur.

### CONTRE LES MÉDECINS \*

Monsieur, Puisque je suis condamné (mais ce n'est que du Médecin, dont j'appellerai plus aisément que d'un arrêt prévotal), vous voulez bien que de même que les criminels qui prêchent le peuple quand ils sont sur l'échelle, moi qui suis entre les mains du Bourreau, je fasse aussi des remontrances à la jeunesse. La Fièvre et le Drogueur me tiennent le poignard sur la gorge avec tant de rigueur, que j'espère d'eux qu'ils ne souffriront pas que mon discours vous puisse ennuyer. Il ne laisse pas, Monsieur le Gradué, de me dire que ce ne sera rien, et proteste cependant à tout le monde que sans miracle je n'en puis relever. Leurs présages toutefois, encore que funestes, ne m'alarment guère, car je connois assez que la souplesse de leur art les oblige de condamner tous leurs Malades à la mort, afin que si quelqu'un en échappe, on attribue la guérison aux puissants remèdes qu'ils ont; et s'il meurt, chacun s'écrie que c'est un habile homme, et qu'il l'avoit bien dit Mais admirez l'effronterie de mon Bourreau : plus je sens empirer le mal qu'il me cause par ses remèdes, et plus je me plains d'un nouvel accident, plus il témoigne s'en réjouir, et ne me panse d'autre chose que d'un « Tant mieux ! » Quand je lui raconte que je suis tombé dans une syncope léthargique qui m'a duré près d'une heure, il répond que c'est bon signe. Quand il me voit entre les ongles d'un flux de sang qui me déchire : « Bon ! dit-il, cela vaudra une saignée ! » Quand

\* 1654. Lettre XVII, p. 197.

je m'attriste de sentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extrémités, il rit en m'assurant qu'il le savoit bien, que ses remèdes éteindroient ce grand feu. Quelquefois même que, semblable à la Mort, je ne puis parler, je l'entends s'écrier aux miens qui pleurent de me voir à l'extrême : « Pauvres nigauds que vous êtes, ne voyez-vous pas que c'est la fièvre qui tire aux abois ? » Voilà comme ce traître me berce ; et cependant à force de me bien porter, je me meurs. Je n'ignore pas que j'ai grand tort d'avoir réclamé mes ennemis à mon secours. Mais quoi ? pouvois-je deviner que ceux dont la science fait profession de guérir l'emploieroient tout entière à me tuer ? car hélas ! c'est ici la première fois que je suis tombé dans la fosse ; et vous le devez croire, puisque si j'y avois passé quelque autre fois, je ne serois plus en état de m'en plaindre. Pour moi, je conseille aux foibles Lutteurs, afin de se venger de ceux qui les ont renversés, de se faire Médecins, car je les assure qu'ils mettront en terre ceux qui les y avoient mis. En vérité, je pense que de songer seulement, quand on dort qu'on rencontre un Médecin, est capable de donner la fièvre. A voir leurs animaux étiques affublés d'un long drap mortuaire, soutenir immobilement leur immobile maître, ne semble-t-il pas d'une bière où la Parque s'est mise à califourchon, et ne peut-on pas prendre leur houssine pour le guidon de la Mort, puisqu'elle sert à conduire son Lieutenant ? C'est pour cela sans doute que la Police leur a commandé de monter sur des mules et non pas sur des cavales, de peur que la race des gradués venant à croître, il n'y eut à la fin plus de bourreaux que de patients. Oh ! quel contentement j'aurois d'anatomiser leurs mules, ces pauvres mules qui n'ont jamais senti d'aiguillon, ni dedans, ni dessus la chair, parce que les éperons et les bottes sont des superfluités que l'esprit délicat de la Faculté ne sau-

roit digérer ! Ces Messieurs se gouvernent avec tant de scrupule, qu'ils font même observer à ces pauvres bêtes (parce qu'elles sont leurs domestiques) des jeûnes plus rigoureux que ceux des Ninivites (<sup>149</sup>), et quantité de très longs, dont le Rituel ne s'étoit point souvenu : ils leur attachent par les diètes la peau tout à cru dessus les os, et ne nous traitent pas mieux, nous qui les payons bien ; car ces Docteurs morfondus, ces Médecins de neige, ne nous font manger que de la gelée. Enfin tous leurs discours sont si froids, que je ne trouve qu'une différence entre eux et les peuples du Nord, c'est que les Norvégiens ont toujours les mules (<sup>150</sup>) aux talons, et qu'eux ont toujours les talons aux mules. Ils sont tellement ennemis de la chaleur, qu'ils n'ont pas sitôt connu dans un malade quelque chose de tiède, que comme si ce corps étoit un Mont-Gibel (<sup>151</sup>), les voilà tous occupés à saigner, à clystériser, à noyer ce pauvre estomac dans le séné, la casse, la tisane, et à débiliter la vie pour débiliter, disent-ils, ce feu qui prend nourriture, tant qu'il rencontre de la matière ; de sorte que si la main tout expresse de Dieu les fait rajamber vers le monde, ils l'attribuent aussitôt à la vertu des réfrigératifs dont ils ont assoupi cet incendie. Ils nous dérobent la chaleur et l'énergie de l'être qui est au sang ; ainsi pour avoir été trop saignés, nos Ames, en s'envolant, servent de volants aux palettes\* de leurs chirurgiens. Hé ! bien, Monsieur, que vous en semble ? Après cela n'avons-nous pas grand tort de nous plaindre de ce qu'ils demandent dix pistoles pour une maladie de huit jours ? N'est-ce pas une cure à bon marché où il n'y a point de charge d'âmes ? Mais confrontez un peu, je vous prie, la ressemblance qu'il y a entre le procédé des

---

\* Cyrano joue sur le mot *palette* qui veut dire à la fois une raquette de bois pour jouer au volant, et une écuelle d'étain pour recevoir le sang des saignées

Drogueurs et le procès d'un Criminel. Le Médecin ayant considéré les urines, interroge le patient sur la selle et le condamne ; le Chirurgien le bande et l'Apothicaire décharge son coup par derrière. Les affligés même, qui pensent avoir besoin de leur chicane, n'en font pas grande estime. A peine sont-ils entrés dans la chambre, qu'on tire la langue au Médecin, on tourne le cul à l'Apothicaire et l'on tend le poing au Barbier<sup>(152)</sup>. Il est vrai qu'ils s'en vengent de bonne sorte : il en coûte toujours au Railleur le cimetière. J'ai remarqué que tout ce qu'il y a de funeste aux Enfers est compris au nombre de trois : on y voit trois fleuves, trois chiens, trois juges, trois Parques, trois Gérions, trois Hécates, trois Gorgones, trois Furies. Les fléaux dont Dieu se sert à punir les hommes sont divisés aussi par trois : la peste, la guerre et la faim ; le monde, la chair et le diable ; la foudre, le tonnerre et l'éclair ; la saignée, la médecine et le lvement. Enfin trois sortes de gens sont envoyés au monde tout exprès pour martyriser l'homme pendant la vie : l'Avocat tourmente la bourse, le Médecin le corps, et le Théologien l'âme. Encore ils s'en vantent, nos Écuyers à mules ! car comme un jour le mien entroit dans ma chambre sans autre explication, je ne lui fis que dire : « Combien » ! L'impudent meurtrier, qui comprit aussitôt que je lui demandois le nombre de ses homicides, empoignant sa grosse barbe, me répondit : « Autant » ! Je n'en fais point, continua-t-il, la petite bouche, et pour vous montrer que nous apprenons aussi bien que les Escrimeurs l'art de tuer, c'est que nous nous exerçons de même qu'eux, toute notre vie, sur la tierce et sur la quarte<sup>(153)</sup>. » La réflexion que je fis sur l'innocence effrontée de ce personnage fut que si les autres disoient moins, ils en font bien autant ; que celui-là se contentoit de tuer, et que ses camarades joignoient au meurtre la

trahison ; que qui voudroit écrire les voyages d'un Médecin, on ne pourroit pas les compter par les épitaphes seules de sa Paroisse, et qu'enfin si la fièvre nous attaque, le Médecin nous tue, et le Prêtre en chante. Mais ce seroit peu à Madame la Faculté d'envoyer nos corps au sépulcre, si elle n'attentoit sur notre âme. Le chirurgien enrageroit plutôt qu'avec sa charpie, tous les blessés qui font naufrage entre ses mains ne fussent trouvés morts couchés avec leurs tentes<sup>(154)</sup>. Concluons donc, Monsieur que tantôt ils envoient et la Mort et sa faux ensevelies dans un grain de mandragore, tantôt liquéfiées dans le canon d'une seringue, tantôt sur la pointe d'une lancette ; que tantôt avec un juillet, ils nous font mourir en octobre, et qu'enfin ils sont accoutumés d'envelopper leurs venins dans de si beaux termes, que dernièrement je pensois que le mien m'eût obtenu du Roi une Abbaye commendataire, quand il m'assura qu'il m'alloit donner un Bénéfice de ventre. Oh ! qu'alors j'eusse été réjoui si j'eusse pu trouver à le battre par équivoque, comme fit une Villageoise à qui l'un de ces Bateleurs demandant si elle avoit du pouls, elle lui répondit avec force soufflets et force égratignures, qu'il étoit un sot, et qu'en toute sa vie elle n'avoit jamais eu ni poux ni puces ! Mais leurs crimes sont trop grands pour ne les punir qu'avec des équivoques ; citons-les en justice de la part des Trépassés. Entre tous les humains, ils ne trouveront pas un Avocat ; il n'y aura Juge qui n'en convainque quelqu'un d'avoir tué son père ; et parmi toutes les pratiques qu'ils ont couchées au cimetière, il n'y aura pas une tête qui ne leur grince les dents. Que les pussent-elles dévorer ! Il ne faudroit pas craindre que les larmes qu'on jetteroit de leur perte fissent grossir les rivières ; on ne pleure aux trépas de ces gens-là, que de ce qu'ils ont trop vécu. Ils sont tellement aimés, qu'on trouve bon tout ce qui vient

d'eux, même jusqu'à leur mort; comme s'ils étoient d'autres Messies, ils meurent aussi bien que Dieu pour le salut des hommes. Mais, bons Dieux! n'est-ce pas encore là mon mauvais Ange qui s'approche? Ha! c'est lui-même! je le connois à sa soutane. «Vade retro Satanas!» Champagne, apportez-moi le bénitier. Démon gradué, je te renonce! Oh! l'effronté Satan! Ne me viens-tu pas encore donner quelque apostème? Miséricorde! c'est un Diable huguenot, il ne se soucie point de l'eau bénite! Encore si j'avois des poings assez roides pour former un casse-museau; mais, hélas! ce qu'il m'a fait avaler s'est bien tourné en ma substance, qu'à force d'user de consommés je suis tout consommé moi-même. Venez donc virement à mon secours, ou vous allez perdre, Monsieur, votre plus fidèle Serviteur, D. C. D. B.

### CONTRE UN FAUX BRAVE\*

Il a menti, le Devin! Les Poltrons ne meurent point à votre âge; et puis votre vie n'est-elle pas assez illustre pour être de celles dont les Astres prennent le soin de marquer la durée? Les personnes de votre étage doivent s'attendre de mourir sans comète, aussi bien que beaucoup d'autres qui vous ressemblent, dont la Nature, sans le savoir, accouche tous les jours en dormant. On m'a rapporté de plusieurs endroits que vous vous vantiez que j'avois fait dessein de vous assassiner. Hélas! mon grand ami, me croyez-vous si fou d'entreprendre l'impossible? Hé! de grâce, par où frapper un homme pour le tuer subitement, qui n'a ni cœur ni cervelle? Je veux mourir, si la façon dont vous vivez, impénétrable aux injures, ne fait croire que vous avez pris la tâche d'essayer combien

\* 1654. Lettre XVIII, p. 207.

un homme sans cœur peut durer naturellement. Ces réflexions étoient assez considérables pour m'obliger à vous faire sentir ce que pèse un tricot; mais cette longue suite de vos ancêtres, dont vous prônez l'antiquité, m'ont retenu le bras. J'y trouve même quelque apparence, depuis qu'un fameux Généalogiste m'a fait voir aussi clair que le jour que tous vos titres de noblesse furent perdus dans le Déluge, et qu'il m'a prouvé que vous êtes gentilhomme avec autant d'évidence que le prouva ce Villageois au Roi François I<sup>er</sup>, quand il lui dit que Noé avoit eu trois fils dans l'Arche, et qu'il n'étoit pas certain duquel il étoit sorti. Mais sans cela même, je me serois toujours bien douté que vous êtes de bonne maison, puisque personne ne peut nier que la vôtre ne soit une des plus neuves de ce Royaume. Ainsi quand les Blasonneurs de ce siècle s'en devroient scandaliser, prenez des armes; et, si vous m'en croyez, vous vous donnerez celles-ci : vous porterez de gueules à deux fesses chargées de clous sans nombre, à la vilenie en cœur, et un bâton brisé sur le chef. Toutefois, comme on ne remplit l'écu du Roturier qu'on veut anoblir, qu'après le fait d'armes qui l'en a rendu digne, je vous attends où ce laquais vous conduira, afin que selon les prouesses de Chevalerie que vous aurez faites, je vous chausse les éperons : vous ne devez pas craindre d'y tomber pour victime, car, si le sort vous attend en quelque lieu, c'est plutôt à l'étable qu'au lit d'honneur ou sur la brèche d'une muraille; et, pour moi qui me connois un peu en phisyonomie, je vous engage ma parole que votre destinée n'est pas de mourir sur le pré, ou bien ce sera pour avoir trop mangé de foin. Consultez pourtant là-dessus toutes les puissances de votre âme, afin que je m'arme vite d'une épée ou de ce qu'en François on appelle un bâton.



## LETTRES AMOUREUSES

A MADAME \*\*\* \*

Madame, Pour une personne aussi belle qu'Alcidiane<sup>(165)</sup>, il vous falloit sans doute, comme à cette Héroïne, une demeure inaccessible; car puisqu'on n'abordoit à celle du Roman que par hasard et que, sans un hasard semblable, on ne peut aborder chez vous, je crois que par enchantement vos charmes ont transporté ailleurs, depuis ma sortie, la Province où j'ai eu l'honneur de vous voir. Je veux dire, Madame, qu'elle est devenue une seconde Ile flottante, que le vent trop furieux de mes soupirs pousse et fait reculer devant moi, à mesure que j'essaye d'en approcher. Mes Lettres mêmes, pleines de soumissions et de respects, malgré l'art et la routine des Messagers les mieux instruits, n'y sauroient aborder. Il ne me sert de rien que vos louanges, qu'elles publient, les fassent voler de toutes parts; elles ne vous peuvent rencontrer; et je crois même que si par le caprice du hasard ou de la renommée, qui se charge fort souvent de ce qui s'adresse à vous, il en tomboit quelqu'une du Ciel dans votre cheminée, elle seroit capable de faire évanouir votre château. Pour moi, Madame, après des aventures si surprenantes, je ne doute quasi plus que votre Comté n'ait changé de

\* 1654. Lettre I, p. 269.

climat avec le pays qui lui est antipode ; et j'appréhende que, le cherchant dans la Carte, je ne rencontre à sa place, comme on trouve aux extrémités du Septentrion : « Ceci est une Terre où les glaces empêchent d'aborder. » Ha ! Madame, le Soleil à qui vous ressemblez, et à qui l'ordre de l'Univers ne permet point de repos, s'est bien fixé dans les Cieux pour éclairer une victoire, où il n'avoit presque pas d'intérêt. Arrêtez-vous, pour éclairer la plus belle des vôtres ; car je proteste (pourvu que vous ne fassiez plus disparaître ce palais enchanté, où je vous parle tous les jours en esprit) que mon entretien muet et discret ne vous fera jamais entendre que des vœux, des hommages et des adorations. Vous savez que mes Lettres n'ont rien qui puisse être suspect ; pourquoi donc appréhendez-vous la conversation d'une chose qui n'a jamais parlé ? Ha ! Madame, s'il m'est permis d'expliquer mes soupçons, je pense que vous me refusez votre vue, pour ne pas communiquer avec un profane un miracle plus d'une fois. Cependant, vous savez que la conversion d'un incrédule comme moi (c'est une qualité que vous m'avez jadis reprochée) demanderoit que je visse un tel miracle plus d'une fois. Soyez donc accessible aux témoignages de vénération que j'ai dessein de vous rendre. Vous savez que les Dieux reçoivent favorablement la fumée de l'encens que nous leur brûlons ici-bas, et qu'il manqueroit quelque chose à leur gloire, s'ils n'étoient adorés. Ne refusez donc pas de l'être, car, si tous vos attributs sont adorables, puisque vous possédez très éminemment les deux principaux, la sagesse et la beauté, vous me feriez faire un crime, m'empêchant d'adorer en votre personne le divin caractère que les Dieux y ont imprimé. Moi, principalement, qui suis et serai toute ma vie, Madame, Votre très humble et très passionné Serviteur.

Madame\*, Le feu dont vous brûlez a si peu de fumée, que je défie le plus sévère Capuchon d'y noircir sa conscience et son humeur. Cette échauffaison céleste, pour qui tant de fois saint-Xavier<sup>(156)</sup> pensa crever son pour-point, n'étoit pas plus pure que la mienne, puisque je vous aime comme il aimoit Dieu, sans vous avoir jamais vue. Il est vrai que la personne qui me parla de vous fit de vos charmes un tableau siachevé, que, tant que dura le travail de son chef-d'œuvre, je ne pus m'imaginer qu'elle vous peignoit, mais qu'elle vous produisoit. C'a été sur sa caution que j'ai capitulé de me rendre ; ma Lettre en est l'otage. Traitez-la, je vous prie, humainement, et agissez avec elle de bonne guerre ; car quand le Droit des gens ne vous y obligeroit pas, la prise n'est pas si peu considérable, qu'elle en puisse faire rougir le Conquérant. Je ne nie pas, à la vérité, que la seule imagination des puissants traits de vos yeux ne m'ait fait tomber les armes de la main, et ne m'ait constraint de vous demander la vie. Mais aussi, en vérité, je pense avoir beaucoup aidé à votre victoire. Je combattois, comme qui vouloit être vaincu ; je présentais à vos assauts toujours le côté le plus foible ; et tandis que j'encourageois ma raison au triomphe, je formois en mon âme des vœux pour sa défaite. Moi-même contre moi, je vous prêtois main-forte, et si le repentir d'un dessein si téméraire me forçoit d'en pleurer, je me persuadois que vous tiriez ces larmes de mon cœur, pour le rendre plus combustible, ayant ôté l'eau d'une maison où vous vouliez mettre le feu ; et je me confirmois dans cette pensée, lorsqu'il me venoit en

\* 1654. Lettre II, p. 273.

mémoire que le cœur est une place au contraire des autres, qu'on ne peut garder si l'on ne la brûle. Vous ne croyez peut-être pas que je parle sérieusement ? Si fait, en vérité ; et je vous proteste, si je ne vous vois bientôt, que la bile et l'amour me vont rôtir d'une si belle sorte, que je laisserai aux vers du cimetière l'espérance d'un maigre déjeuner. Quoi ! vous vous en riez ? Non, non, je ne me moque point, et je prévois, par tant de sonnets, de madrigaux et d'élegies, que vous avez reçus ces jours-ci de moi (qui ne sais ce que c'est que Poésie), que l'amour me destine au voyage du Royaume des Dieux, puisqu'il m'a enseigné la langue du pays. Si toutefois quelque pitié vous émeut à différer ma mort, mandez-moi que vous me permettez de vous aller offrir ma servitude, car si vous ne le faites, et bientôt, on vous reprochera que vous avez, sans connaissance de cause, inhumainement tué de tous vos Serviteurs le plus passionné, le plus humble et le plus obéissant Serviteur,

DE BERGERAC.

Madame\*, Vous me voulez du bien ! Ha ! dès la première ligne, je suis votre très humble, très obéissant et très passionné Serviteur ; car je sens déjà mon âme, par l'excès de sa joie, se répandre si loin de moi, qu'elle aura passé sur mes lèvres auparavant que j'arie le temps de finir ainsi ma Lettre. Toutefois, la voilà conclue, et je puis, si je veux, la fermer. Aussi bien, puisque vous m'assurez devotre affection, tant de lignes ne sont pas nécessaires contre une place prise ; et n'étoit que c'est la coutume qu'un Héros meure debout et un Amoureux en se plai-

\* 1654. Lettre III, p. 276. — Ms. f. 115v; variantes importantes mais de style.

gnant, j'aurois pris congé de vous et du Soleil, sans vous le faire savoir ; mais je suis obligé d'employer les derniers soupirs de ma vie à publier, en vous disant adieu, que j'expire d'amour, vous saurez bien pour qui ? Vous croirez peut-être que le mourir des Amants n'est autre chose qu'une façon de parler, et qu'à cause de la conformité des noms de l'amour et de la mort, ils prennent souvent l'un pour l'autre ; mais je suis fort assuré que vous ne douterez pas de la possibilité du mien, quand vous aurez considéré la violence et la longueur de ma maladie, et moins encore quand, après avoir lu ce discours, vous trouverez à l'extrémité, Madame, votre Serviteur.

Madame\*, Bien loin d'avoir perdu le cœur quand je vous fis hommage de ma liberté, je me trouve au contraire depuis ce jour-là, le cœur beaucoup plus grand. Je pense qu'il s'est multiplié, et que comme s'il n'étoit pas assez d'un pour tous vos coups, il s'est efforcé de se reproduire en toutes mes artères, où je le sens palper, afin d'être présent en plus de lieux, et de devenir lui seul, le seul objet de tous vos traits. Cependant, Madame, la franchise, ce trésor précieux pour qui Rome autrefois a risqué l'Empire du monde, cette charmante liberté, vous me l'avez ravie, et rien de ce qui, chez l'âme se glisse par les sens, n'en a fait la conquête. Votre esprit seul méritoit cette gloire ; sa vivacité, sa douceur, son étendue et sa force, valoient bien que je l'abandonnasse à de si nobles fers : cette belle et grande âme, élevée dans un Ciel si fort au-dessus de celui de la rai-

\* 1654. Lettre IV, p. 278. C'est le texte définitif de Cyrano, une première version se lit dans les *Nouvelles Œuvres*, 1662, p. 26.

sonnable, et si proche de l'intelligible, qu'elle en possède éminemment tout le beau, et je dirois même beaucoup du Souverain Créateur qui l'a formée, si de tous les attributs qui sont essentiels à sa perfection, il ne manquoit en elle celui de miséricordieuse. Oui, si l'on peut imaginer dans une Divinité quelque défaut, je vous accuse de celui-là ! Ne vous souvient-il pas de ma dernière visite, où me plaignant de vos rigueurs, vous me promîtes, au sortir de chez vous, que je vous retrouverois plus humaine si vous me retrouviez plus discret, et que je vinsse, en me disant adieu, le lendemain, parce que vous aviez résolu d'en faire l'épreuve ? Mais hélas ! demander l'espace d'un jour pour appliquer le remède à des blessures qui sont au cœur ! N'est-ce pas attendre, pour secourir un malade, qu'il ait cessé de vivre ! Et ce qui m'étonne encore davantage, c'est que, vous défiant que ce miracle ne puisse arriver, vous fuyez de chez vous pour éviter ma rencontre funeste. Hé ! bien, Madame, hé bien, fuyez-moi, cachez-vous, même de mon souvenir. On doit prendre la fuite et l'on se doit cacher quand on a fait un meurtre. Que dis-je ? grands Dieux ! Ha ! Madame, excusez la fureur d'un désespéré ; non, non, paroissez ! c'est une loi pour les hommes, qui n'est pas faite pour vous ; car il est inouï que les Souverains aient jamais rendu compte de la mort de leurs esclaves. Oui, je dois estimer mon sort fort glorieux d'avoir mérité que vous prissiez la peine de causer sa ruine ; car, du moins puisque vous avez daigné me haïr, ce sera un témoignage à la postérité que je ne vous étois pas indifférent. Aussi la mort, dont vous avez cru me punir, me cause de la joie ! Et si vous avez de la peine à comprendre quelle peut être cette joie, c'est la satisfaction secrète que je ressens d'être mort pour vous, en vous faisant ingrate. Oui, Madame, je suis mort, et je prévois que vous aurez bien

de la difficulté à concevoir comment il se peut faire, si ma mort est véritable, que moi-même je vous en mande la nouvelle. Cependant il n'est rien de plus vrai; mais apprenez que l'homme a deux trépas à souffrir sur la terre: l'un violent, qui est l'amour, et l'autre naturel, qui nous rejoint à l'indolence de la matière. Et cette mort qu'on appelle « amour », est d'autant plus cruelle, qu'en commençant d'aimer on commence aussitôt à mourir. C'est le passage réciproque de deux âmes qui se cherchent pour animer en commun ce qu'elles aiment, et dont une moitié ne peut être séparée de sa moitié, sans mourir, comme il est arrivé, Madame, à votre fidèle Serviteur.

#### EFFETS AMOUREUX D'UNE ABSENCE \*

Madame, Suis-je condamné de pleurer encore bien longtemps? Eh! je vous prie, ma belle Maitresse, au nom de votre bon Ange, faites-moi cette amitié de me découvrir là-dessus votre intention, afin que j'aille de bonne heure retenir place aux Quinze-Vingts, parce que je prévois que, de votre courtoisie, je suis prédestiné à mourir aveugle. Oui, aveugle (car votre ambition ne se contenteroit pas que je fusse simplement borgne)! N'avez-vous pas fait deux alambics de mes deux yeux, par où vous avez trouvé l'invention de distiller ma vie et de la convertir en eau toute claire? En vérité, je soupçonnerois (si ma mort vous étoit utile, et si ce n'étoit la seule chose que je ne puis obtenir de votre pitié) que vous n'épuisez ces sources d'eau, qui sont chez moi, que pour me brûler plus facilement; et je commence d'en croire quelque

\* 1654. Lettre V, p. 282, sans titre. — Ms. f. 149v. Effets amoureux d'une absence. Cette lettre est différente dans le Ms., mais les variantes ne portent que sur le style.

chose, depuis que j'ai pris garde que, plus mes yeux tirent d'humide de mon cœur, plus il brûle. Il faut bien dire que ce Dieu qui composa d'argile le corps du premier homme a taillé le mien d'une pierre de chaux, puisque l'humidité des larmes que je répands m'a tantôt consommé. Mais consommé, croiriez-vous bien, Madame, de quelle façon? Je n'oserois plus marcher dans les rues, embrasé comme je suis, que les enfants ne m'environnent de fusées, parce que je leur semble une figure échappée d'un feu d'artifice; ni à la campagne, qu'on ne me prenne pour un de ces Ardents qui traînent [les gens] à la rivière. Enfin, vous pouvez connoître tout ce que cela veut dire; c'est, Madame, que si vous ne revenez et bientôt, vous entendrez dire, à votre retour, quand vous demanderez où je demeure, que je demeure aux Tuilleries<sup>(157)</sup>, et que mon nom, c'est la bête à feu<sup>(158)</sup> qu'on fait voir aux Badauds pour de l'argent. Alors vous serez bien honteuse d'avoir un Amant salemandre, et le regret de voir brûler, dès ce monde, Madame, votre Serviteur.

#### SUR DES BRACELETS DE CHEVEUX\*

Mademoiselle, J'ai reçu vos magnifiques bracelets, qui m'ont semblé tout glorieux de porter vos chiffres; ne craignez plus après cela (*si vous ne me sembliez trop belle pour être sorcière*) qu'un prisonnier, arrêté par les bras et par le cœur, vous puisse échapper. Je confesse cependant que votre don m'eût été suspect, à cause qu'il entre presque toujours des cheveux et des caractères dans la composition des charmes; mais comme vous êtes en pos-

\* 1654. Lettre VI, p. 285, sans titre. — Ms. f. 171v: Sur des bracelets de cheveux; nombreuses variantes de style.

*session de massacrer impunément, le venin vous est inutile, et quoique je vous puisse convaincre avec ces bracelets d'avoir usé sur moi sinon de sortilège. au moins de ligature, j'aurois tort de me dérober aux secrets de votre magie, ne m'étant pas possible de me soustraire à mon horoscope* (1<sup>er</sup>), *qui s'est accordé avec le vôtre, de ma triste aventure. Ajoutez à cette considération qu'elle sera beaucoup plus recommandable si elle arrive par des moyens surnaturels et s'il faut un miracle pour la causer. Je m'imagine, Mademoiselle, que vous prenez ceci pour une raillerie ? Hé ! bien, parlons sérieusement. Dites-moi donc en conscience : N'est-ce pas acquérir un cœur à bon marché, qui ne vous coûte que cinq ou six coups de brosse ? Par ma foi, si vous en trouvez d'autres à ce prix-là, je vous conseille de les prendre ; vous risquez peu de chose et pouvez gagner beaucoup, car il peut revenir plus facilement des cheveux à la tête, que des cœurs à la poitrine ; peut-être que, mesurant mon mérite à la hardiesse d'élever mes désirs jusqu'à vous, vous m'offrez votre chevelure pour me traiter en Dieu. Mais peut-être aussi (petite moqueuse) que me voulant donner à connoître (comme vous étiez vivement touchée de mon amour) vous m'avez envoyé de votre personne la partie la plus insensible. Quelques malicieuses cependant que soient vos intentions, du bien ou du mal que vous me faites, je confonds tellement la sympathie avec l'antipathie, que les mains qui m'outragent ou qui me caressent, me sont également souhaitables, pourvu qu'elles soient les vôtres, et la Lettre que je vous envoie en est une preuve, puisqu'elle ne tend qu'à vous remercier de m'avoir lié les bras, de m'avoir tiré par les cheveux ; et par toutes ces violences, m'avoir fait, Mademoiselle, votre Serviteur.*

## A MADEMOISELLE DE SAINT-DENIS\*.

Madame, je ne me plains pas seulement du mal que vos beaux yeux ont eu la bonté de me faire, je me plains encore d'un plus cruel que leur absence me fait souffrir. Vous laissâtes en mon cœur, lorsque je pris congé de vous, une insolente, qui sous prétexte qu'elle se dit votre idée, se vante d'avoir sur moi puissance de vie et de mort. Encore elle enchérit tyranniquement sur votre empire, et passe à cet excès d'inhumanité de déchirer les plaies que vous aviez fermées, et d'en creuser de nouvelles dans les vieilles qu'elle sait ne pouvoir guérir. Mandez-moi, je vous prie, quand cet astre, qui semble n'avoir éclipsé que pour moi, reviendra dissiper les nuages de mes inquiétudes. N'est-ce pas assez donner d'exercice à cette constance, à qui vous promettiez le triomphe? Ne m'avez-vous pas juré, en partant pour votre voyage, que toutes mes fautes étoient effacées, que vous les oubliiez pour jamais, et que jamais vous ne m'oublieriez? Oh! belles espérances qui se sont évanouies avec l'air qui les a formées! A peine eûtes-vous achevé ces paroles trompeuses, répandu quelques larmes perfides et poussé des soupirs artificieux, dont votre bouche et vos yeux démentoient votre cœur, que, fortifiant en votre âme un reste de cruauté cachée, vous redoublâtes vos caresses, afin d'éterniser en ma mémoire le cruel souvenir de vos faveurs que j'avois perdues; mais vous fîtes encore davantage: vous vous éloignâtes des lieux où ma vue auroit peut-être été capable de vous toucher de pitié, et vous vous absentâtes de moi pendant mon supplice, comme le Roi s'éloigne de la place

\* 1654. Lettre VII, p. 288, sans titre, variantes très importantes de style. — Ms. f. 113.

où l'on exécute les Criminels, de peur d'être importuné de leur grâce. Mais à quoi bon, Madame, tant de précautions ? Vous connaissez trop bien la puissance de vos coups, pour en appréhender la guérison. La Médecine qui parle de toutes les maladies, n'a rien écrit de celle qui me tue, à cause qu'elle en parle comme les pouvant traiter ; mais celle qu'a produite en moi votre amour est une maladie incurable ; car le moyen de vivre, quand on a donné son cœur, qui est la cause de la vie ? Rendez-le-moi donc, ou me donnez le vôtre à la place du mien ; autrement, dans la résolution où je suis de terminer par une mort sanglante ma pitoyable destinée, vous allez attacher aux conquêtes que méditent vos yeux un trop funeste augure, si la victime que, je vous dois immoler, se rencontre sans cœur. *Recevez douc cet acte de foi que je fais à l'agonie : premièrement, je ne suis pas athée, puisque je vous adore. Je crus fermement que Dieu s'étoit incarné aussitôt qu'on me dit que vous étiez née d'une femme ; les prières, les vœux et les respects que je rends à Saint-Denis témoignent assez la vénération que je porte aux Saints ; l'espérance de votre possession n'a jamais enflé ma nature que jene me sois trouvé convaincu de la résurrection de la chair. Enfin, pour m'assurer la Vie Eternelle, j'ordonne à mes héritiers de placer mes os dans l'Eglise de ma Paroisse, non pas au Cimetière, parce que hors de l'Eglise il n'y a point de salut.. Mourant ainsi je ne puis faire une mauvaise fin quand je ferois tomber ici mal à propos que je suis et serai, jusque dans l'autre Monde, Madame, votre fidèle Esclave.*

Madame\*, Vous vous plaignez d'avoir reconnu ma

\* 1654, p. 291. La première version de cette lettre se lit dans les *Nouvelles Œuvres*, p. 48 et dans le Ms. f. 115. Elle est sans intérêt.

passion dès le premier moment que la Fortune m'obligea de votre rencontre! Mais vous à qui votre miroir fait connoître, quand il vous montre votre image, que le Soleil a toute sa lumière et toute son ardeur, dès l'instant qu'il paroît, quel motif avez-vous de vous plaindre d'une chose à qui ni vous ni moi ne pouvons apporter d'obstacle? Il est essentiel à la splendeur des rayons de votre beauté d'illuminer les corps, comme il est naturel au mien de réfléchir vers vous cette lumière que vous jetez sur moi; et, de même qu'il est de la puissance du feu de vos brûlants regards d'allumer une matière disposée, il est de celle de mon cœur d'en pouvoir être consumé. Ne vous plaignez donc pas, Madame, avec injustice de cet admirable enchaînement, dont la Nature a joint d'une société commune les effets avec leurs causes. Cette connaissance imprévue est une suite de l'ordre qui compose l'harmonie de l'Univers; et c'étoit une nécessité prévue, au jour natal de la création du monde, que je vous visse, vous connusse et vous aimasse; mais parce qu'il n'y a point de cause qui ne tende à une fin, le point auquel nous devions unir nos âmes étant arrivé, vous et moi tenterions d'empêcher notre destinée. Mais admirez les mouvements de cette prédestination, Ce fut à la pêche où je vous rencontrais: les filets que vous dépliâtes, en me regardant, ne vous annonçoient-ils pas ma prise? Et quand j'eusse évité vos filets, pouvois-je me sauver des hameçons pendus aux lignes de cette belle Lettre que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer quelques jours après, dont chaque parole obligeante n'étoit composée de plusieurs caractères qu'à fin de me charmer<sup>(160)</sup>? Aussi je l'ai reçue avec des respects dont je ferois l'expression, en disant que je l'adore, si j'étois capable d'adorer quelque autre chose que vous. Je la baisai au moins avec beaucoup de tendresse, et je

m'imaginois, en pressant mes lèvres sur votre chère Lettre, baiser votre bel esprit dont elle est l'ouvrage. Mes yeux prenoient plaisir de repasser plusieurs fois sur tous les caractères que votre plume avoit marqués : insolents de leur fortune, ils attiroient chez eux toute mon âme, et par de longs regards s'y attachoient pour se joindre à ce beau crayon de la vôtre. Vous fussiez-vous imaginée, Madame, que d'une feuille de papier, j'eusse pu faire un si grand feu ? Il ne s'éteindra jamais, pourtant, que le jour ne soit éteint pour moi ! Que si mon âme et mon amour se partagent en deux soupirs, quand je mourrai, celui de mon amour partira le dernier. Je conjureraï, à l'agonie, le plus fidèle de mes amis de me réciter cette aimable Lettre ; et lorsqu'en lisant il sera parvenu à la fin où vous vous abaissez jusqu'à vous dire « ma Servante », je m'écrierai jusqu'à la mort : Ha ! cela n'est pas possible, car moi-même j'ai toujours été, Madame, votre très humble, très fidèle et très obéissant Esclave,

DE BERGERAC.

Madame\*, Le souvenir que j'ai de vous, au lieu de vous réjouir, devroit vous faire pitié ! Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée, qui brûle à force de trembler, que la douleur fait tressaillir de joie, et qui craint autant que la mort la guérison de ses blessures. Voilà ce que je suis lorsque je parle à vous. Je m'enquête aux plus habiles de ma connoissance d'où vient cette maladie ; ils disent que c'est Amour. Mais je ne le puis croire, à cause que ceux de mon âge ne sont guère travaillés de cette infirmité. Ils répondent que l'Amour est un enfant,

\* 1662. *Nouvelles Œuvres*, p. 12.

et qu'il s'arrête à ses pareils; qu'il est malaisé à des enfants de se jouer longtemps avec du feu sans se brûler, et que leur poitrine est plus tendre que non pas celle des hommes. Oh! Dieu, s'il est vrai, que deviendrai-je? Je n'ai point d'expérience, je hais les remèdes, j'aime la main qui me frappe, et enfin je suis attaqué d'un mal où je ne puis appeler le Médecin qu'on ne se moque de moi. Encore si vous n'aviez mon cœur, j'aurois le cœur de me défendre! Mais j'ai fait par ce présent que je n'oserois pas même me fier à vous, à cause que vous avez le cœur double. Songez donc à me donner le vôtre, car je suis d'une profession à être montré au doigt, si l'on vient à savoir que je n'ai point de cœur; et puis, voudriez-vous avouer une personne sans cœur pour votre passionné Serviteur?

M...\* Je ne te vois qu'à demi, parce que je t'aime trop; et tu penses me voir trop, parce que tu ne m'aimes qu'à demi! Viens chez moi tout à l'heure, si tu veux convaincre de mensonge l'appréhension que j'ai de ne te voir jamais. Il y a déjà un jour que nous ne nous sommes vus! Un jour, bons Dieux! Ha! je ne le veux pas croire, ou bien il faut me résoudre à mourir. Penses-tu donc m'avoir laissé dans le cœur ton image assez achevée, pour se reposer sur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part? Il est vrai qu'elle y est, et très véritable, encore qu'elle y est peinte fort bien; mais je n'oserois la présenter à mes yeux, parce que je m'imagine qu'il la faudroit tirer de mon cœur, et je ne sais si je l'y pourrois remettre sans toi. Je vois bien maintenant que

\* 1662. *Nouvelles Œuvres*, p. 16.

je ne suis pas un Soleil. comme tu m'as souventes fois appellé ; car les cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures : j'en compte plus de mille depuis ta cruelle absence de chez nous. Cependant tu ne regardes l'horloge que pour y apprendre l'heure de ton dîner, sans te soucier si celle que tu souhaites ne sera point peut-être ma dernière, ou, quand tu viendras faire de belles excuses, si tu me trouveras en vie pour les écouter.

#### REGRET D'UN ÉLOIGNEMENT\*

Madame, Dois-je pleurer, dois-je écrire, dois-je mourir ? Il vaut mieux que j'écrive ; mon cornet me prêtera plus d'encre que mes yeux ne me fourniront de larmes ; et quand je penserois guérir de la tristesse de votre absence par ma mort, ce ne seroit pas me rapprocher de vous, puisque Paris est plus près de Saumur que Saumur des Champs-Élysées ? Mais que vous écrirai-je, bons Dieux ? Rien, sinon que j'espère bientôt faire voyage pour le Poitou ou pour l'Enfer ; que je vous prie de consoler mes amis de la perte qu'ils font, à cause de vous ; et que si vous souhaitez me mander quelque chose, vous adressiez vos lettres au Cimetière de Saint-Jacques ; c'est là que votre Messager aura de mes nouvelles. Le Fossoyeur ou mon épitaphe lui apprendront mon logis et lui feront lire, que ne sachant où vous rencontrer en ce monde, je suis parti pour l'autre, étant bien assuré que vous y viendrez. Cela ne vous sera pas peu de consolation, quand vous trouverez pour vous garantir des insolences du Diable, ce Diable, Madame, votre Serviteur,

DE BERGERAC.

\* 1662. *Nouvelles Œuvres*, p. 23. — Ms. f. 147, pas de variantes.

Madame\*, Le mal que je souffre pour vous n'est point la mort assurément, et toutefois je me meurs; depuis que je vous ai vue, je brûle, je tremble, mon pouls est déréglé. C'est donc la fièvre? Hélas! ce ne l'est point; car on la définit une disproportion querelleuse des qualités de l'animal, et c'est la parfaite harmonie de nos tempéraments qui m'a rendu malade. Quand je vous aperçus, il me sembla trouver ce beau, à la recherche de qui la Nature pousse tous les hommes : quand vous parlâtes, je m'écriai : « Voilà ce que j'ai voulu dire tant de fois! » Mon cœur souffloit dans mes entrailles, frappoit contre les murs de sa prison et maudissoit le Ciel, qui lui donnant l'envie et les moyens de reconnaître sa moitié, lui refusoit le pouvoir de la joindre après l'avoir trouvée. Cependant il s'est dépité de telle « sorte » ce petit Souverain, de n'être pas absolu dans son empire, qu'il me refuse ses fonctions; il ne prend rien de mon foie qui ne soit combustible; il arrête le mouvement de mes poumons, de peur d'en être rafraîchi; partout il envoie du fiel, et si je dure encore trois jours en cet état, on verra peut-être mon corps s'allumer au milieu des rues; je suis déjà si sec que la moindre étincelle qui me touchera, c'est fait de moi. Prévenez cet accident, Madame; venez à lui, puisqu'il ne peut aller à vous. Hélas! c'est un téméraire, c'est un Samson, qui ne se souciera pas de mourir étouffé sous les ruines de son palais, pourvu qu'il accable en tombant, ceux qui l'empêchent de vous embrasser. Songez que la Nature, vous ayant fait capable de me blesser, vous a lié une jambe de peur que vous ne

---

\* 1662. *Nouvelles Œuvres*, p. 34. — Ms. f. 187<sup>v</sup>; peu de variante

puissiez emporter en fuyant le remède que vous me devez; et ces blessures ne sont point imaginaires; car enseignez-moi, je vous prie, un endroit de votre corps où je puisse attacher ma vue, dont il ne soit sorti une flèche invisible qui m'a frappé? Y a-t-il sur vous un atome de chair qui ne soit coupable de ma mort, autant de fois que je le trouve beau? Vous me semblez un agréable hérisson, qui ne souffrez jamais qu'on se détache d'une épine que pour faire tomber sur d'autres. Votre front me flatte, vos yeux me promettent, votre bouche me rit, mais il survient à la traverse ma mauvaise Fortune qui me défend d'espérer. Opprimez, pour l'amour de moi, cette barbare; ne souffrez pas qu'une aveugle malicieuse triomphe de votre bonté. Votre visage me dit « oui », cette cruelle me dit « non ». Vous feroit-elle mentir, la maraude? Elle ne sauroit, ou bien vous le voudrez. Ha! qu'elle seroit bravée, et que je serois heureux, si ce bien qu'une personne disgraciée de la Nature ne sauroit espérer que du caprice de cette folle, je le recevois de votre propre main! Car j'aimerois bien mieux vous être obligé qu'à mon ennemie. Je suis cependant entre les deux occupé à regarder, tantôt vous, tantôt elle, et je demande en pleurant qui me fera meilleur visage. Je l'espère de vous; et qui m'en demanderoit la raison, je ne sais, sinon que vous êtes belle. Je l'attends d'elle, à cause qu'elle ne peut se réconcilier avec moi, sinon par un plaisir dont la grandeur soit proportionnée à la grandeur des déplaisirs qu'elle m'a faits! Oh! Dieux, que notre bien est mal assuré, lorsqu'il est entre les mains d'une jeune fille et de la Fortune! Mais si l'une et l'autre négligent de me guérir, j'aurois recours au Médecin de tous les grands maux: c'est la Mort; oui, je mourrai! Possible qu'alors mon désastre vous attendrira; que vous résisterez plus douloureusement aux traits de la mort que de l'amour, et

qu'un jour quand on demandera qui j'étois, vous ajouterez aux larmes que l'humanité forcera vos yeux de donner, un petitsoulèvement d'estomac aux mânes d'une personne qui vous a tant aimée. Ha ! si ce bonheur accompagne mes cendres, que les pierres de mon tombeau seront légères dessus elles ! qu'elles attendront bien paisiblement le dernier jour du monde ! qu'elles se lèveront de bon cœur pour aller au Tribunal rendre compte de ma vie ! J'irai toutefois ; je me plaindrai de votre barbarie, je demanderai à Dieu qu'il m'en fasse justice : il vous condamnera de brûler sous la terre, car j'ai brûlé dessus. Prévenez par là, cependant, Madame, un si rigoureux arrêt : brûlons d'amour ! Cette flamme est si douce ; personne n'en est jamais mort. L'aimez-vous mieux par la main d'un autre que par moi, qui n'ai garde de vous faire du mal, puisque je suis votre Serviteur ?

D. C.

#### REPROCHE A UNE CRUELLE\*

Mademoiselle, Je vous écris avec du sang barbare, afin que vous baigniez vos yeux dedans la source de ma vie. Que ne pouvez-vous le boire en le regardant ! J'aurois plus obtenu de votre cruauté en une heure que je n'ai fait en dix ans de votre affection, puisque par elle je verrois unir mon âme à la vôtre. Figurez-vous donc non seulement mes idées peintes avec mon sang, mais mon sang comme il fumoit dans mes veines, encore imprégné des idées qu'il a reçues de la douleur. Oui, je sentois, en vous écrivant, mon cœur distiller par ma plume ; car au défaut des larmes, que mes infortunes ont épuisées, je n'ai trouvé chez moi que cet esclave qui

\* 1662, *Nouvelles Œuvres*, p. 44. — Ms. f. 206 ; pas de variantes.

vous pût entretenir. Le Soleil, plus bilieux que vous, est pourtant plus pitoyable : il ne consume aucune chose ; tant qu'il y trouve une larme ; mais vous êtes sans doute un soleil hétéroclite ; et ce qui me le fait croire, c'est que celui de là-haut ne loge qu'un mois dans une maison, et votre hôte se plaint qu'il y en a trois que vous êtes au Gémini (<sup>161</sup>) ; c'est peut-être la raison qui m'a si long-temps empêché de vous voir ; ou bien, pour passer des superstitions de jadis à celles d'à-présent, et m'accommoder aux bruits qui courrent de votre conversion, je ne puis maintenant vous voir, à cause que les Saints sont cachés en Carême. Ma foi ! pourtant faites arriver Pâques avant la Semaine Sainte, ou bien, je suis, Mademoiselle, votre Serviteur.

---



## LES ENTRETIENS POINTUS

### PRÉFACE

La Pointe n'est pas d'accord avec la raison ; c'est l'agréable jeu de l'esprit, et merveilleux en ce point qu'il réduit toutes choses sur le pied nécessaire à ses agrémens, sans avoir égard à leur propre substance. S'il faut que pour la Pointe l'on fasse d'une belle chose une laide, cette étrange et prompte métamorphose se peut faire sans scrupule, et toujours on a bien fait, pourvu qu'on ait bien dit ; on ne pèse pas les choses ; pourvu qu'elles brillent, il n'importe ; et s'il s'y trouve d'ailleurs quelques défauts, ils sont purifiés par le feu qui les accompagne. C'est pourquoi, Lecteur, ne blâme point ces contrariétés et faussetés manifestes qui se trouveront par fois en ces Entretiens ; on n'a voulu que se divertir, et tant de beaux Esprits qui tiennent ici leur rang, se traitant ici par fois les uns les autres, et souvent eux-mêmes, de stupides et d'insensés, témoignent assez qu'ils ne veulent pas être crus, mais seulement admirés, et que ce plaisir est leur seul objet. Suis donc leurs intentions, mon cher Lecteur, et sans éplucher les choses, prends part à leurs divertissements, qui te seront agréables ou dégoûtants, selon que tu leur seras semblable ou dissemblable. Au reste, j'ai déguisé leurs noms afin que la liberté qu'ils se sont donnée ne leur puisse être nuisible, et que sous le masque, se jouant de tout également, ils puissent descendre du

Théâtre parmi le Peuple sans courir les dangers où les pourroient mettre les ressentimens d'un brutal.

I. — Timandre, parlant d'une Arcade que l'on vouloit éléver en un troisième étage pour joindre deux bâtimens opposés, fut averti par Socrate que c'étoit des desseins en l'air.

II. — Le même Socrate dit fort bien sur la mort inopinée d'un jeune homme qui, tombant de foiblesse, étoit tombé sur la pointe d'un couteau qu'il tenoit en main, qu'il mourroit désespéré, puisqu'il se tuoit lui-même, et partant, qu'il ne falloit s'étonner de sa mort, toutes actions de désespoir étant actions de foiblesse.

III. — Platon prenant un siège, comme en voulant exiger par force de Simarande ce qu'il lui demandoit, fut sollicité par Socrate de s'en servir plutôt comme d'un placet<sup>(162)</sup> pour le flétrir.

IV. — Socrate parlant d'un Amoureux transi, qui pour coucher avec une jeune Fille avoit veillé en vain toute une nuit et bâilloit le lendemain avec assoupissement, dit qu'il en viendroit à bout, puisqu'il s'avisoit de bâiller<sup>(163)</sup>.

V. — D'un autre qui, sortant du grand chemin pavé après avoir long-temps exercé son esprit, s'étonnoit de sa vivacité, il lui en découvrit la raison, alléguant que son esprit s'étoit aiguisé sur les grès.

VI. — Le même assura contre Epaminondas qui tenoit le Capuchon des Capucins pour une bonne pointe, que c'en étoit une très pauvre.

VII. — Et sollicité de payer un obligeant Ami de plusieurs pointes, il refusa de le faire, de peur qu'il ne s'en piquât.

VIII. — Le Frère ainé de Socrate ne rencontra pas moins bien, lors que parlant d'une personne avancée par une Dame stupide et lubrique, il assura qu'il devoit encore aller plus loin, étant monté sur une si bonne bête.

IX. — Cette Pointe fut suivie d'une autre que fit Socrate lors que, rendant raison de l'amour que les Dames ont pour les Bêtes au préjudice des gens d'esprit<sup>(164)</sup>, il dit que les Chevaux étoient de plus grand travail que les Hommes.

X. — Epaminondas disoit d'un fripon d'Ecolier qu'il vouloit excroquer son Maître à écrire, et se vantoit d'avoir du papier très fin, qu'il avoit raison, puis que son papier devoit attraper l'Ecrivain.

XI. — Phocion, jeune frère de Socrate, parlant d'un autre qui mangeoit par les ruës continuallement, il dit que c'étoit dîner en Ville.

XII. — Et Socrate, sur quelques discours avancés en suite, s'étonna de ce que les Chrétiens étoient si faciles à corrompre, vu qu'ils étoient salés<sup>(165)</sup> dès leur naissance.

XIII. — Et poursuivit sa Pointe contre un Sot bien reblanchi et magnifique du tout en Canons<sup>(166)</sup>, disant qu'il vouloit prendre les Hommes comme les Loups, c'est-à-dire dans les toiles.

XIV. — Philogias, parlant d'un Homme vêtu de vert, l'appeloit Vert Galant.

XV. — Socrate, dans le même Entretien, ayant bu un grand verre d'eau pour se refaire, dit qu'il s'étoit r'habillé avec une pièce de verrerie.

XVI. — Et voyant un Cheval qui, courant la bague, fiantoit dans sa Carrière, dit qu'il chioit sur le métier.

XVII. — Pareillement de Monsieur L'Enfant<sup>(167)</sup>, mal peint et sans bordure, il dit que c'étoit l'Enfant gâté et débordé.

XVIII. — D'un autre qui marchoit beaucoup, bien qu'il eût un trou à la tête, il dit qu'il courroit les ruës comme ayant la tête fêlée.

XIX. — Et de lui-même, qui se plaisoit à l'amour des mâles, il assura qu'il en usoit ainsi, pour être honteux, au point de se cacher derrière les autres.

XX. — Il assuroit aussi d'une Femme parée de fleurs, qu'elle avoit ses fleurs.

XXI. — Et qu'il faisoit bon offenser le Pape, vu qu'il avoit beaucoup d'Indulgence.

XXII. — Et parlant d'une Montre qu'on avoit volée et qui ne pouvoit être retrouvée, il dit qu'elle ne reviendroit pas, étant assurément fort mal montée.

## *LE PÉDANT JOUÉ, comédie.*

La date de la composition du *Pédant joué* est fixée par la pièce elle-même, on y trouve mentionné le futur mariage de Vladislas IV, roi de Pologne, avec Marie de Gonzague en 1645 : « ... et l'autre jour encore les Polonois « eurent bien l'impudence d'enlever la princesse Marie, en « plein jour, à l'Hôtel de Nevers... ». Cette comédie était achevée et connue avant 1649, il en est question dans *le Parasite mormon* (1650, s. l. et s. n. de libr.), satire contre Pierre de Montmaur donnée à l'abbé La Mothe Le Vayer, par l'abbé de Marolles, et à Ch. Sorel par Émile Roy. La première attribution doit être exacte. C'est certainement l'abbé La Mothe Le Vayer, l'ami de Cyrano, qui a écrit le passage suivant auquel nous venons de faire allusion :

« Ha ! croyez-vous de bonne foi que le *Don Quichotte*, le « *Berger extravagant*, les *Visionnaires*, la *Gigantomachie* et « le *Pédant joué* aient moins acquis de gloire à leurs auteurs « que pourroient avoir fait les Ouvrages les plus sérieux de « la philosophie ?... »

Le *Pédant joué* n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, une comédie dont le plan appartient en propre à Cyrano, mais, comme l'a indiqué Émile Roy (*La vie et les œuvres de Ch. Sorel*) l'adaptation d'une petite pièce de Lope de Vega, publiée en 1644 : *L'Enlèvement d'Hélène*. Quand aux personnages, on ne peut accepter les identifications

de Paul Lacroix. Sauf Granger qui est sans doute Jean Grangier, principal du collège de Beauvais, les autres noms choisis par Cyrano n'ont aucune signification. Il n'a jamais pu avoir la pensée de désigner, dans le mata-more Chasteaufort, l'ancien capitaine de la compagnie des gardes où il avait pris du service, pas plus que Corbineli n'a le moindre rapport avec le compilateur des *Sentiments d'Amour* (1665) et des *Extraits des plus beaux endroits des plus célèbres auteurs de ce temps*.

*Le Pédant joué* a-t-il été représenté?

Oui, répondent à cette question quelques historiens du théâtre français : « On ne peut guère citer, parmi les comédies en prose du XVII<sup>e</sup> siècle, que *Le Pédant joué* qui ait eu du succès », dit Charles Livet.

Victor Fournel constate sa représentation, d'après le catalogue manuscrit de Duval.

Paul Lacroix est tout à fait catégorique :

... On peut supposer que la comédie avait circulé manuscrite dans les collèges longtemps avant qu'elle fut représentée par les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il est même probable que les écoliers la représentèrent eux-mêmes, du vivant de Jean Grangier qui mourut en 1643..., mais il est certain que la jeunesse des écoles applaudit à l'audace insolente du moderne Aristophane qui s'était vengé de quelques corrections un peu trop cuisantes en faisant rire les élèves aux dépens du maître...

Pierre Brun (*La Vie et les Œuvres de Cyrano de Bergerac*) hésite et... n'ose conclure.

Écartons de suite le *Catalogue manuscrit* de Duval, travail sans autorité, et les « *imaginactions* » de P. Lacroix.

Reste l'opinion — d'un certain poids — de Ch. Livet. Malheureusement cet érudit, généralement bien informé, ne l'a pas motivée sérieusement, elle n'est appuyée sur

aucun témoignage *contemporain* pour l'excellente raison qu'il n'en existe pas !

Si donc rien ne permet d'affirmer que *Le Pédant joué* ait vu les feux de la rampe, groupons maintenant les arguments qui s'opposent à la représentation.

La façon dont parle de cette comédie, en 1650, l'abbé La Mothe Le Vayer en la mettant au rang du *Don Qui-chotte* de Cervantès, du *Berger extravagant* de Ch. Sorel, de la *Gigantomachie* de Scarron, des *Visionnaires* de Desmarets de Saint-Sorlin, prouve qu'elle n'avait pas encore été portée à la scène. Il est même probable que l'abbé Le Vayer, en la citant, a fait tout simplement une amabilité à Cyrano. L'amitié est coutumière de ces coups d'encensoir !

Jouée avec succès avant la tragédie *La Mort d'Agrippine*, elle aurait trouvé un libraire quelconque pour la recueillir, la situation matérielle de Cyrano entre 1646 et 1651 excluant la possibilité de la faire imprimer à ses frais. Après le scandale qui avait entraîné l'interdiction des représentations de *La Mort d'Agrippine*, les comédiens n'étaient pas en humeur d'offrir au public un second échantillon du talent de Cyrano !

Imprimée pour la première fois, en 1654, avec titre et pagination particulière dans les *Œuvres diverses*, à la suite des *Lettres*, sans privilège spécial, sans épître dédicatoire, c'est-à-dire sans qu'un notable personnage s'intéressât à son sort, *Le Pédant joué* se présentait comme une œuvre purement littéraire qui n'avait rien à faire avec l'actualité.

A ces raisons, en quelque sorte directes, ajoutons celles-ci :

Il est impossible que Molière ait osé introduire dans les *Fourberies de Scapin* la scène « de la galère d'un Turc » si elle était déjà connue du public de l'Hôtel de Gué-

négaud ou de l'Hôtel de Bourgogne. Enfin en 1671, l'avocat Gabriel Guéret (*La Guerre des auteurs anciens et modernes*) regrette que quarante vers libertins aient empêché *La Mort d'Agrippine* de tenir longtemps l'affiche, sans mentionner le *Pédant joué* dont il aurait certainement rappelé le succès.

Notre conclusion est formelle: *Le Pédant joué* n'a jamais été représenté au XVII<sup>e</sup> siècle. Il l'a été, mais expurgé en 1899, au *Cercle français de l'Université de Harvard* (l'adaptation est de M. C. H. L. N. Bernard).

### *Le Pédant joué* ET MOLIÈRE

La question du plagiat de Molière, qui aurait pris au *Pédant joué* la scène dite de «la galère d'un Turc», a fait couler beaucoup d'encre sans grand résultat. Inutile de discuter le petit roman du *Pédant joué* composé par Cyrano en collaboration avec Molière. Le plagiat existe cependant et il serait puéril de le nier. On a vu que *Le Pédant joué* a été composé en 1645, qu'il n'a jamais été représenté ni avant ni après son impression de 1654. Or en 1645 Molière était depuis deux ans comédien et courait la province; il ne se souvenait déjà plus d'avoir fréquenté chez Gassendi avec Cyrano; ses préoccupations étaient ailleurs. Il avait assez à faire pour apprendre ses rôles et les jouer, la vie de comédien ambulant n'étant rien moins qu'une sinécure. Molière a seulement lu *Le Pédant joué* dans l'édition originale ou dans les réimpressions qui se sont succédées de 1655 à 1670. Au moment où il a fait *Les Fourberies de Scapin*, des réminiscences de cette pièce se sont présentées à sa mémoire, il a peut-être alors plagié inconsciemment, ou même, le sachant, la chose n'aurait pas eu, à ses yeux, l'importance qu'elle a aujourd'hui aux nôtres où la recherche des sources est

devenue une véritable hantise, comme si la même idée ne pouvait naître spontanément dans deux cerveaux. Nous sommes d'autant plus enclin à considérer cette hypothèse comme exacte, que Molière n'est nullement un écrivain ayant eu des prétentions philosophiques. Le comédien, chef d'une troupe importante et auteur dramatique, n'avait guère le loisir de se livrer à des méditations de ce genre. Observateur profond et sage, Molière sans s'en douter, a mis de la philosophie en action. Son but a été d'amuser ses contemporains et non de leur faire la leçon ; il a cherché le succès et non les suffrages de la postérité. En voulant le grandir, on le transforme. Il ne gagne rien à cette métamorphose, d'ailleurs bien improbable, si on réfléchit un peu.

*Le Manuscrit de la Bibliothèque nationale.*

Le manuscrit du *Pédant joué* de la Bibliothèque nationale est important, moins pour les changements apportés dans l'imprimé à quelques scènes et les remaniements de style dont le but a été d'affaiblir quelques expressions trop libres ou trop osées, que pour le couplet athéiste qui termine cette comédie, couplet ne rimant à rien mais qui éclaire singulièrement la connaissance de la mentalité de Cyrano.

---



## LE PÉDANT JOUÉ, comédie\*.

Acteurs : *Granger*, pédant. — *Chasteaufort*, capitain. — Mathieu *Gareau*, paysan. — *De La Tremblaye*, gentilhomme amoureux de la fille du Pédant. — *Granger* le jeune (Charlot), fils du Pédant. — *Corbineli*, valet du jeune Granger, fourbe. — *Pierre Paquier*, cuistre du Pédant (faisant le plaisant). — *Fleury*, cousin du Pédant. — *Manon*, fille du Pédant. — *Genevotte*, sœur de M. de La Tremblaye. — Cuistres.

La scène est à Paris, au Collège de Beauvais.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, CHASTEAUFORT

GRANGER

Oh ! par les Dieux jumeaux ! tous les Monstres ne sont pas en Afrique. Et de grâce, Satrape du Palais Stigial, donne-moi la définition de ton individu. Ne serois-tu point un être de raison, une chimère, un accident sans substance, un élixir de la matière première, un spectre de drap noir ? Ha ! tu n'es sans doute que cela, ou tout au plus un grimaud d'Enfer qui fait l'école buissonnière.

\* Cette pièce n'ayant pas été représentée, nous donnons le texte de l'imprimé de 1654 avec — en italique — les *additions* et corrections intéressantes du manuscrit de la Bibliothèque nationale. Nous n'avons tenu aucun compte des simples corrections de style.

## CHASTEAUFORT

Puis que je te vois curieux de connoître les grandes choses, je veux t'apprendre les miracles de mon berceau. *Sache que la Nature voyant germer au monde un essaim de petits Dieux affamés, et craignant que cette vermine venant à pulluler n'infectât à la fin la Terre après le Ciel, voulut opposer un Hercule à ces Monstres.* Cela lui donna bien jusques à la hardiesse de s'imaginer qu'elle me pouvoit produire. Pour cet effet elle empoigna les âmes de Samson, d'Hector, d'Achille, d'Ajax, de Cyrus, d'Epaminondas, d'Alexandre, de Romule, de Scipion, d'Annibal, de Sylla, de Pompée, de Pyrrhus, de Caton, de Cæsar, et d'Antoine; puis les ayant pulvérisées, calcinées, rectifiées, elle réduisit toute cette confection en un spirituel sublimé qui n'attendoit plus qu'un fourreau pour s'y fourrer. Nature, glorieuse de son réussit, ne pût goûter modérément sa joie, elle clabauda son chef-d'œuvre par tout; l'Art en devint jaloux, et fâché, disoit-il, qu'une teigneuse emportât toute seule la gloire de m'avoir engendré, la traita d'ingrate, de superbe, lui déchira sa coiffe; Nature, de son côté, prit son ennemi aux cheveux; enfin l'un et l'autre battit, et fut battu. Le tintamarre des démentis, des soufflets, des bastonnades, m'éveilla; je les vis, et jugeant que leurs démêlés ne portoient pas la mine de prendre si-tôt fin, *pour les mettre d'accord*, je me créé moi-même. Depuis ce temps-là leur querelle dure encore; par tout vous voyez ces irréconciliables ennemis se prêter le collet, et les descriptions de nos Écrivains d'aujourd'hui ne sont lardées d'autre chose que des faits d'armes de ces deux gladiateurs, à cause que, prenant à bon augure d'être né dans la guerre, je !eur commandai, en mémoire de ma naissance, de se battre sans se reposer jusques à la fin du

Monde. *Nature pour gagner mes bonnes grâces me présenta cette bisque de héros, je n'en fis par Dieu que deux gorgées; donc afin de ne pas demeurer ingrat, je la voulus dépeôtrer de ces Dieutelets, dont l'insolence la mettoit en cervelle. Je les mandai, ils obéirent; enfin je prononçai cet immuable Arrêt: « Gaillarde troupe, quand je vous ai convoqués, la plus miséricordieuse intention que j'eusse pour vous étoit de vous annihiler; mais craignant que votre impuissance ne reprochât à mes mains l'indignité de cette victoire, voici ce que j'ordonne de votre sort: Vous autres Dieux qui savez si bien courir comme Saturne, père du temps, qui mangeant et dévorant tout, court à l'hôpital; Jupiter qui, comme ayant la tête fêlée depuis le coup de hache qu'il reçut de Vulcain, doit courir les ruës; Mars qui comme soldat court aux armes; Phœbus qui comme Dieu des Vers court la bouche des Poëtes; Vénus qui comme putain court l'aiguillette; Mercure qui comme Messager court la Poste; et Diane qui comme Chasseresse court les bestes; vous prendrez la peine, s'il vous plaît, de monter tous sept à califourchon sur une Étoile. Là vous courrez de si bonne sorte, que vous n'aurez pas le loisir d'ouvrir les yeux. »*

PAQUIER

En effet, les Planètes sont justement ces sept-là.

GRANGER

Et des autres Dieux qu'en fîtes-vous?

CHASTEAUFORT

Midi sonna, la faim me prit, j'en fis un saupiquet pour mon dîner.

PAQUIER

« Domine », ce fut assurément en ce temps-là, *et je m'en souviens bien*, que les Oracles cessèrent.

## CHASTEAUFORT

Il est vrai ; et dès lors ma complexion prenant part à ce salmigondis de *Rois* et de *Dieux*, mes actions ont été toutes *héroïques ou divines*, car si je regarde, c'est en Basilic ; si j'engendre, c'est en Deucalion ; si je pleure, c'est en Héraclite ; si je ris, c'est en Démocrite ; *si je vomis, c'est en Mont-Etna* ; si j'écume, c'est en Cerbère ; si je dors, c'est en Morphée ; si je veille, c'est en Argus ; si je marche, c'est en Juif-Errant ; si je cours, c'est en Pacolet (168) ; si je vole, c'est en *financier* ; si je m'arrête, c'est en Dieu Terme ; *si je mange, c'est en gangrène* ; *si je bois, c'est en éponge* ; si j'ordonne, c'est en Destin ; *si je baise, c'est en Judas*. Enfin vous voyez celui qui fait que l'*Histoire du Phœnix* n'est pas un conte.

## GRANGER

Il est vrai qu'à l'âge où vous êtes, n'avoir point de barbe, vous me portez la mine, aussi bien que le Phœnix, d'être incapable d'engendrer. Vous n'êtes ni masculin, ni féminin, mais neutre : Vous avez fait de votre Dactyle un Trochée, c'est-à-dire que, par la soustraction d'une brève, vous vous êtes rendu impotent à la propagation des individus. Vous êtes de ceux dont le sexe femelle,

Ne peut oûir le nominatif  
 A cause de leur génitif,  
 Et souffre mieux le vocatif  
 De ceux qui n'ont point de datif,  
 Que de ceux dont l'accusatif  
 Apprend qu'ils ont un ablatif.  
 J'entends que le diminutif  
 Qu'on fit de vrai trop excessif  
 Sur votre flasque génitif,  
 Vous prohibe le conjonctif.  
 Donc, puis que vous êtes passif,  
 Et ne pouvez plus être actif,  
 Témoin le poil indicatif

Qui m'en est fort persuasif,  
 Je vous fais un impératif  
 De n'avoir jamais d'optatif  
 Pour aucun genre subjonctif.  
 De « nunc » jusqu'à l'infinitif,  
 Ou je fais sur vous l'adjectif  
 Du plus effrayant positif  
 Qui jamais eut comparatif :  
 Et si ce rude partitif,  
 Dont je serai distributif  
 Et vous le sujet collectif,  
 N'est le plus beau superlatif,  
 Et le coup le plus sensitif  
 Dont homme soit mémoratif,  
 Je jure par mon jour natif  
 Que je veux pour ce seul motif  
 Qu'un sale et sanglant vomitif,  
 Surmontant tout confortatif,  
 Tout lénitif, tout restrictif,  
 Et tout bon corroboratif,  
 Soit le châtiment primitif  
 Et l'effroyable exprimitif  
 D'un discours qui seroit fautif,  
 Car je n'ai le bras si chétif,  
 Ni vous le talon si fuitif,  
 Que vous ne fussiez portatif  
 D'un coup bien significatif.

O visage ! ô portrait naïf !

O souverain expéditif  
 Pour guérir tout sexe lascif  
 D'amour naissant ou effectif :  
 [O] Genre neutre, genre métif,  
 Qui n'êtes homme qu'abstractif,  
 Grâce à votre copulatif  
 Qu'a rendu fort imperfectif  
 Le cruel tranchant d'un canif ;  
 Si pour soudre (169) ce Logogrif  
 Vous avez l'esprit trop tardif,  
 A ces mots soyez attentif :  
 Je fais vœu de me faire Juif  
 Au lieu d'eau de boire du suif,

D'être mieux damné que Caïf<sup>(170)</sup>,  
 D'aller à pied voir le Chérit,  
 De me rendre à Tunis captif,  
 D'être berné comme escogrif,  
 D'être plus maudit qu'un Tarif<sup>(171)</sup>,  
 De devenir ladre et poussif,  
 Bref par les mains d'un sort hâtif  
 Couronné de Ciprès et d'If,  
 Passer dans le mortel Esquif  
 Au païs où l'on est oisif :  
 Si jamais je deviens rétif  
 A l'agréable exécutif  
 Du vœu dont je suis l'inventif,  
 Et duquel le préparatif  
 Est, beau Sire, un bâton massit  
 Qui sera le dissolutif  
 De votre demi-substantif :  
 Car c'est mon vouloir décisif  
 Et mon testament, mort, ou vif.

Mais vous parler ainsi, c'est vous donner à soudre les emblèmes d'un Sphinx; c'est perdre son huile et son temps; c'est écrire sur la Mer, bâtir sur l'Arène<sup>(172)</sup> et fonder sur le Vent. Enfin je connois que si vous avez quelque teinture des Lettres, ce n'est pas de celle des Gobelins<sup>(173)</sup>, car par Jupiter Ammon, vous êtes *fou*.

## CHASTEAUFORT

Des Lettres ! ah ! que me dites-vous ? Des âmes de terre et de bouë pourroient s'amuser à ces vétilles; mais pour moi je n'écris que sur les corps humains.

## GRANGER

Je le vois bien. C'est peut-être ce qui vous donne envie d'appuyer votre plume charnelle sur le parchemin vierge de ma fille. Elle n'en seroit pas contristée, la pauvrette; car une femme aujourd'hui aime mieux les bêtes que les hommes, suivant la règle « as petit haec »<sup>(174)</sup>. Vous aspirez aussi bien qu'Hercule à ses Colonnes ivoi-

rines (175); mais l'orifice, l'orée, et l'ourlet de ses guêtres, est pour vous un « Ne plus ultra » (176). Premièrement à cause que vous êtes Veuf d'une pucelle qui vous fit faire plus de chemin en deux jours que le Soleil n'en fait en huit mois dans le Zodiaque; vous courûtes du *Gemini* au *Chancré* en *huit jours*, ce que l'autre ne sauroit faire, et lors que vous pensiez n'être encore arrivé qu'à la *Vierge*; vous entrâtes au *Verseau* sans avoir vu d'autre signe en passant que celui du *Capricorne*. La seconde objection que je fais à vos *argumens* est que vous êtes Normand; Normandie « quasi » venue du Nort pour mendier. De votre nation lesserviteurs sont traîtres, les égaux insolens, et les maîtres insupportables. Jadis le blason de cette Province étoit trois Faux, pour montrer les trois espèces de faux qu'engendre ce climat; « scilicet » Faux-sauniers, Faux-témoins et Faux-monnoyeurs; je ne veux point de Faussaires en ma maison. La troisième, qui m'est une raison invincible, c'est que votre bourse est malade d'un flux de ventre, dont la mienne appréhende la contagion. Je sais que votre valeur est recommandable, et que votre mine seule feroit trembler le plus ferme manteau d'aujourd'hui. Mais, en cet âge de Fer, on juge de nous parce que nous avons, et non pas parce que nous sommes. La pauvreté fait le *crime*, et si vous me demandez « Cur tibi despicio? » (177) ? je vous réponds « *Nun omnibus itur ad aurum* » (178). D'un certain riche laboureur la charrue m'ébloüit, et je suis tout à fait résolu que puis que « *hic dat or* » (179); *I longum ponat* » dans son « *O commune* » (180). C'est pourquoi je vous conseille de ne plus approcher ma fille en Roi d'Égypte, c'est-à-dire qu'on ne vous voie point auprès d'elle dresser la Pyramide à son intention. Quoique j'aime les règles de la Grammaire, je ne prendrois pas plaisir de vous voir accorder ensemble le Masculin avec le Féminin; et je craindrois que « *Si duo con-*

tinuè jungantur fixa nec una, sit res<sup>(181)</sup> », un malevole<sup>(182)</sup> n'inférât « Optant sibi jungere casus »\*.

## CHASTEAUFORT

Il est vrai, Dieu me damne, que votre fille est folle de mon amour. Mais quoi, c'est mon foible de n'avoir jamais pu regarder de femme sans la blesser. La petite gueuse toutefois a si bien su friponner mon cœur; ses yeux ont si bien su paillarder ma pensée, que je lui pardonne quasi la hardiesse qu'elle a prise de me donner de l'amour. « Généreux Gentilhomme, me dit-elle l'autre jour, la pauvrette ne savoit pas mes qualités, l'Univers a besoin de deux conquérants; la race en est éteinte en vous, si vous ne me regardez d'un œil de miséricorde. Comme vous êtes un Alexandre, je suis une Amazone; faisons sortir de nous deux un Plus-que-Mars, de qui la naissance soit *fatale* au genre humain et dont les armes, après avoir dispensé la mort aux deux bouts de la Terre, fassent un si puissant Empire que jamais le Soleil ne se couche pour tous ses peuples. » J'avois de la peine à me rendre entre les bras de cette passion, mais enfin je vainquis en me vainquant tout ce qu'il y a de grand au monde, c'est-à-dire que je l'aimai. Je ne veux pas pourtant que tant de gloire vous rende orgueilleux, que vous deveniez insolent sur les petits; mais humiliez-vous en votre néant que j'ai voulu choisir pour faire hautement éclater ma puissance. Vous craignez, je le vois bien, que je ne méprise votre pauvreté; mais quand il plaira à cette épée, elle fera de l'Amérique et de la Chine une basse-cour de votre maison.

## GRANGER

O! Microcosme de visions fantastiques! « Vade retro! »

\* La *Jalousie de Barbouillé* de Molière, scène VI, présente dans la bouche du *Docteur*, des rapprochements de cette sorte.

autrement, après avoir apostrophé du bras gauche, « *Addetur huic dexter, cui syncopa fiet ut ulter* <sup>(183)</sup>; » et pour toute emplâtre de ces balafres, vous serez médicamenteusement d'un « *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas* » <sup>(184)</sup>. Loin donc d'ici, Prophane, si vous ne voulez que je mette en usage pour vous punir toutes les règles de l'Arithmétique. Ma colère « *primo* » commencera par la Démonstration, puis marchera ensuite une Position de souflets; « *Item* » une Addition de bastonnades; « *Hinc* » <sup>(185)</sup>, une Fraction de bras; « *Illinc* » <sup>(186)</sup>, une Soustraction de jambes. De là je ferai gréler une Multiplication de coups, tapes, taloches, horions, fendant, estocs, revers, estramaçons et cassemuseaux si épouvan-tables, qu'après *ce charcutis grand nez, grand Cam (Khan), grand Turc, grand Muphti, grand Vizir et grand Tephterdat des plus redoutés charcutis*, l'œil d'un Lynx ne pourra pas faire la moindre Division, ni Subdivision, de la plus grosse parcelle de votre misérable individu.

## CHASTEAUFORT

Et moi, chétif Excommunié, j'aurois déjà fait sortir ton âme par cent plaies, sans la dignité de mon Etre, qui me défend d'ôter la vie à quelque chose de moindre qu'un Géant; et même je te pardonne, à cause qu'infailliblement l'ignorance de ce que je suis t'a jeté dans ces extravagances. [Il se parle à lui-même] « Cependant me voici fort en peine, car pouvoit-il me méconnoître, puis que, pour savoir mon nom, il ne faut qu'être de ce monde? » Sachez donc, Messire Jean, que je suis celui qu'on ne peut exterminer sans faire une Epitaphe à la Nature, et le Père des Vaillants puis qu'à tous je leur ai donné la vie.

## GRANGER

Pardonnez, grand Prince, à mon peu de foi. Ce n'est pas... *ta fierté que je révoquois en doute, mais j'avois de*

*la peine à croire qu'un Dieu put se loger avec un homme.*

## CHASTEAUFORT

Relevez-vous, Monsieur le Curé, je suis content. Choisissez vite où vous voulez régner, et cette main vous bâtit un Trône dont l'Escalier sera fait des cadavres de six cents Rois.

## GRANGER

Mon Empire sera plus grand que le monde si je règne sur votre cœur. Protégez-moi seulement contre je ne sais quel Gentillâtre qui a bien l'insolence de marcher sur vos brisées, et...

## CHASTEAUFORT

Ne vous expliquez pas, j'aurois peur que mes yeux en courroux ne jetassent des étincelles, dont quelqu'une par mégarde vous pourroit consumer. Un Mortel aura donc eu la témérité de se chauffer à même feu que moi, et je ne punirai pas les quatre Eléments qui l'ont souffert ! Mais je ne puis parler, la rage me transporte : Je m'en vais faire pendre l'Eau, le Feu, la Terre et l'Air, et songer au genre de mort dont nous exterminerons ce Pygmée qui veut faire le Colosse.

## SCÈNE II

## GRANGER, PAQUIER

## GRANGER

Hé bien, « Petre »<sup>(187)</sup>, ne voilà pas une digue que je viens d'opposer aux terreurs que me donne tous les jours Monsieur de La Tremblaye ? Car La Tremblaye à cause de Chasteaufort, Chasteaufort à cause de La Tremblaye,

désisteront de la poursuite de ma fille ; ce sont deux poltrons si éprouvés, que si jamais ils se battent, ils se demanderont tous deux la vie. Me voici cependant embarqué sur une mer où la moitié du monde a fait naufrage. C'est l'amour chez moi, l'amour dehors, l'amour partout. Je n'ai qu'une fille à marier, et j'ai trois gendres prétendus : l'un se dit brave, je sais le contraire ; l'autre riche, mais je ne sais ; l'autre Gentilhomme, mais il mange beaucoup. O ! Nature, vous croiriez-vous être mise en frais, si vous aviez fagoté tant seulement trois belles qualités en un individu. Ha ! Pierre Paquier, le monde s'en va renverser.

PAQUIER

Tant mieux, car autrefois j'entendois dire la même chose, que tout étoit renversé. Or si l'on renverse aujourd'hui ce qui étoit renversé, c'est le remettre en son sens.

GRANGER

Mais ce n'est pas encore là ma plus grande plaie ; j'aime, et mon fils est mon rival ! Depuis le jour que cette furieuse pensée a pris gîte au ventricule de mon cerveau, je ne mange pour toute viande qu'un « pœnitet taedet, miseret »<sup>(188)</sup>. Ha, c'en est fait, je me vais pendre !

PAQUIER

Là, là, espérez en Dieu, il vous assistera. Il assiste bien les Allemands qui ne sont pas de ce pays-ci...

GRANGER

Si je l'envoyois à Venise ? « Haud dubiè »<sup>(189)</sup>, c'est le meilleur ! C'est le meilleur ! Oh ! oui sans doute. Bien donc ! dès demain je le mettrai sur mer.

PAQUIER

Au moins ne le laissez pas embarquer sans attacher sur

lui de l'Anis à la Reine, car les Médecins en ordonnent contre les vents.

## GRANGER

Va-t-en dire à Charlot Granger qu'il avole (190) subitement ici. S'il veut savoir qui le demande, dis-lui que c'est moi\*.

## SCÈNE III

GRANGER, seul.

Donc sejongant (191) de nos Lares ce vorace absorbeur de biens, chaque sol de rente que je soulois avoir deviendra parisis ! et le marteau de la jalousie ne sonnera plus les longues heures du désespoir dans le clocher de mon âme. D'un autre côté me puis-je résoudre au mariage, moi que les Livres ont instruit des accidents qu'il tire à sa cordelle ? Que je me marie ou que je ne me marie pas, je suis assuré de me repentir. N'importe ! ma femme prétendue n'est pas grande ; ayant à vêtir une haire, je ne la puis prendre trop courte. On dit cependant qu'elle veut plastronner sa virginité contre les estocades de mes perfections. Hé ! à d'autres, un pucelage est plus difficile à porter qu'une cuirasse. Toutes les femmes ne sont-elles pas semblables aux arbres, pourquoi donc ne voudroient-elles pas être arrosées ? « ac primo » ; comme les arbres, elles ont plusieurs têtes ; comme les arbres, si elles sont ou trop ou trop peu humectées, elles ne portent point ; comme les arbres, elles ont les fleurs auparavant que les fruits ; comme les arbres, elles déchargent quand on les secoue. Enfin, Jean Despau-tère (192) le confirme, quand il dit « Arboris est nomen

\* Le Ms. est incomplet de la fin de la scène II et du début de la scène III.

muliebre » (193). Mais je crois que Paquier a bu de l'eau du fleuve « Léthé », ou que mon fils s'approche à pas d'Ecrevisse; je m'en vais « obviam » (194) droit à lui.

## SCÈNE IV

CHARLOT, PAQUIER

CHARLOT

Je ne puis rien comprendre à ton galimatias.

PAQUIER

Pour moi, je ne trouve rien de si clair.

CHARLOT

Mais enfin, ne me saurois-tu dire qui c'est qui me demande?

PAQUIER

Je vous dis que c'est moi.

CHARLOT

Comment toi?

PAQUIER

Je ne vous dis pas moi : mais je vous dis que c'est, Moi; car il m'a dit en partant, dis-lui que c'est, Moi.

CHARLOT

Ne seroit-ce point mon Père que tu veux dire?

PAQUIER

Hé ! vraiment oüï. A propos, je pense qu'il a envie de vous envoyer sur la Mer.

CHARLOT

Hé ! quoi faire, Paquier?

PAQUIER

Il ne me l'a point dit; mais je crois que c'est pour voir la campagne.

CHARLOT

J'ai trop voyagé, j'en suis las.

PAQUIER

Qui, vous? Je vais gager *ce chapeau* de Cocu, qui est un des vieux de votre Père, que vous n'avez jamais vu la Mer que dans une Huître à l'écailler.

CHARLOT

Et toi, Paquier, en as-tu vu davantage?

PAQUIER

Oüï-da; j'ai vu les Bons-Hommes (1<sup>95</sup>). Chaillot, Saint-Cloud, Vaugirard.

CHARLOT

Et qu'y as-tu remarqué de beau, Paquier?

PAQUIER

A la vérité, je ne les vis pas trop bien, pource que les murailles m'empêchoient.

CHARLOT

Je pense, ma foi, que tes voyages n'ont pas été plus longs que sera celui dont tu me parles. Vas, tu peux l'assurer que je ne désire pas...

## SCÈNE V

GRANGER, CHARLOT, PAQUIER

GRANGER

Que tu demeures plus long-temps ici? Vite, Charlot, il faut partir. Songe à l'Adieu dont tu prendras congé des

Dieux-Foyers, protecteurs du toit paternel ; car demain l'Aurore porte-safran (<sup>196</sup>) ne se sera pas plutôt jetée des bras de Tithon dans ceux de Céphale qu'il te faudra fier à la discrétion de Neptune Guide-nefs. C'est à Venise où je t'envoie. « *Tuus enim patruus* » (<sup>197</sup>) m'a mandé, qu'étant orbe (<sup>198</sup>) d'hoirs mâles, il avoit besoin d'un personnage sur la fidélité duquel il put se reposer du maniement de ses facultés. Puisque donc tu n'as jamais voulu t'abreuver aux Marais, Fils de l'ongle du Cheval emplumé (<sup>199</sup>), et que la Lyrique harmonie du savant meurtrier de Python (<sup>200</sup>) n'a jamais enflé ta parole, essaye si, dans la marchandise, Mercure aux pieds ailés te prêtera son Caducée. Ainsi le turbulent Eole te soit aussi affable qu'aux pacifiques Nids des Alcyons ! Enfin, Charlot, il faut partir.

CHARLOT

Pour où aller, mon Père ?

GRANGER

A Venise, mon fils.

CHARLOT

Je vois bien, Monsieur, que vous voulez éprouver si je serois assez lâche pour vous abandonner, et par mon absence vous arracher d'entre les bras un fils unique. Mais non, mon Père, si vos tendresses sont assez grandes pour sacrifier votre joie à mon avancement, mon affection est si forte, qu'elle m'empêchera de vous obéir. Aussi quoique vous puissiez alléguer, je demeurerai sans cesse auprès de vous et serai votre bâton de vieillesse.

GRANGER

Ce n'est pas pour prendre votre avis, mais pour vous apprendre ma volonté que je vous ai fait venir. Donc, demain je vous emmaillotte dans un Vaisseau pendant que l'air est serein ; car s'il venoit à nébulifier, nous

sommes menacés, par les Centuries de Nostradamus, d'un temps fort incommodé à la Navigation.

CHARLOT

C'est donc sérieusement que vous ordonnez de ce voyage? Mais apprenez que c'est ce que je ne puis faire, et que je ne ferai jamais.

SCÈNE VI

GRANGER, FLEURY, PAQUIER

FLEURY

Hé bien, mon Cousin, notre Laboureur est-il arrivé? ferons-nous ce mariage?

GRANGER

Hélas! mon Cousin, vous êtes arrivé sous les présageux Auspices d'un oiseau bien infortuné. Soyez toutefois le fatal arbitre de ma noire ou blanche destinée, et le fidèle étui de toutes mes pensées. Ce riche gendre n'est pas encore venu, je l'attendais ici; mais lors que je ne pensois vaquer qu'à la joie, je me vois investi des glaives de la douleur. Mon fils est fou, mon Cousin, le pauvre enfant doit une belle chandelle à Saint-Mathurin.

FLEURY

Bon Dieu! depuis quand ce malheur est-il arrivé?

GRANGER

Hélas! tantôt comme je le caressois, il a voulu se jeter à mon visage et dessiner à mes dépens le portrait d'un Maniaque sur mes jouës. Il grommelle en piétinant qu'il n'ira point à Venise. Ho, ho! le voici! Cachons-nous, et l'écoutons.

## SCÈNE VII

CHARLOT, FLEURY, GRANGER, CUISTRES

CHARLOT

Moi j'irois à Venise ! et j'abandonnerois la chose pour laquelle seule j'aime le jour ? J'irai plutôt aux Enfers *arracher la flamme aux Furies et Pluton de son trône !* Plutôt d'un poignard j'ouvrirai le sein de mon barbare Père, et, de mes propres mains ayant choisi son cœur dans un ruisseau de sang, plutôt j'en battrai les murailles *que de soumettre mes plaisirs aux caprices d'un vieillard hébété.*

FLEURY

O ! grand Dieu, quelle rage !

CHARLOT

Non, mon Père, je n'y puis consentir.

FLEURY, fuyant.

Liez-le, mon Cousin, liez-le ; il ne faut qu'un malheur.

GRANGER

Piliers de classes, Tire-gigots, Ciseaux de Portion, Exécuteurs de Justice Latine <sup>(201)</sup> ; « Adeste subito, adeste, ne dicam advolat » <sup>(202)</sup>. Jetez-moi promptement vos bras Achillains sur ce Microcosme erroné de chimères abstractives, et liez-le aussi fort que Prométhée sur le Caucase.

CHARLOT

Vous avez beau faire, je n'irai point.

GRANGER

Gardez-bien qu'il n'échappe, il feroit un Haricot de nos scientifiques substances.

## CHARLOT

Mais, mon Père, encore dites-moi pour quel sujet vous me traitez ainsi ? Ne tient-il qu'à faire le voyage de Venise pour vous contenter ? J'y suis tout prêt.

## GRANGER

Osez-vous attenter au tableau vivant de ma docte Machine, Goujats de Cicéron ! Songez à vous ; « Iratus est Rex, Reginaque, non sine causa<sup>(203)</sup> ». Apprenez que j'en dis moins que je n'en pense, et que « Supprimit Orator quæ rusticus edit inepte<sup>(204)</sup> ». »

## CHARLOT

Oui, mon Père, je vous promets de vous obéir en toutes choses ; mais pour aller à Venise, il n'y faut pas penser.

## GRANGER

Comment, Frelon de Collège, Roüille de mon Pain, Gangrène de ma substance, cet obsédé n'a pas encore les fers aux pieds ? Vite, qu'on lui donne plus d'entraves que Xercès n'en mit à l'Océan quand il le voulut faire Esclave.

## CHARLOT

Ah ! mon Père, ne me liez point, je suis tout prêt à partir.

## GRANGER

Ha ! je le savois bien que mon fils étoit trop bien morigéné pour donner chez lui passage à la frénésie. Va, mon Dauphin, mon Infant, mon Prince de Galles, tu seras quelque jour la bénédiction de mes vieux ans. Excuse un esprit prévenu de faux rapports ; je te promets en récompense d'allumer pour toi mon amour au centuple dès que tu seras là.

CHARLOT

Où là, mon Père?

GRANGER

A Venise, mon fils.

CHARLOT

A Venise, moi? Plutôt la mort.

GRANGER

Au fou, au fou! Ne voyez-vous pas comme il m'a jeté de l'écume en parlant? Voyez ses yeux tout renversés dans sa tête. Ha! mon Dieu, faut-il que j'aie un enfant fou! Vite, qu'on me l'empoigne!

CHARLOT

Mais encore, apprenez-moi pourquoi on m'attache.

UN CUISTRE

Parce que vous ne voulez pas aller à Venise.

CHARLOT

Moi, je n'y veux pas aller? On vous le fait accroire. Hélas! mon Père, tant s'en faut, toute ma vie j'ai souhaité avec passion de voir l'Italie et ces belles Contrées qu'on appelle le Jardin du Monde.

GRANGER

Donc, mon fils, tu n'as plus besoin d'Ellébore. Donc, ta tête reste encore aussi saine que celle d'un chou cabus après la gelée. Viens m'embrasser, viens mon Toutou, et va-t-en aussitôt chercher quelque chose de gentil et à bon marché, qui soit rare hors de Paris, pour en faire un présent à ton Oncle; car je te vais tout à cette heure, retenir une place au Coche de Lyon.

## SCÈNE VIII

CHARLOT, seul.

Que de fâcheuses conjonctures où je me trouve embar-  
rassé ! Après toute ma feinte, il faut encore ou aban-  
donner ma Maîtresse, c'est-à-dire mourir, ou me résoudre  
à vêtir un pourpoint de pierre, cela s'appelle Saint-  
Victor ou Saint-Martin<sup>(205)</sup>.

## SCÈNE IX

COBBINELI, CHARLOT

CORBINELI

Si vous voulez me croire, votre voyage ne sera pas  
long.

CHARLOT

Ha ! mon pauvre Corbineli, te voilà. Sais-tu donc  
bien les malheurs où mon Père m'engage ?

CORBINELI

Il m'en vient d'apostropher tout le « *Tu autem* <sup>(206)</sup> ». Il vous envoie à Venise ; vous devez partir demain. Mais pourvu que vous m'écoutiez, je pense que si le bon homme, pour tracer le plan de cette ville, attend votre retour, il peut dès maintenant s'en fier à la Carte. Il vous commande d'acheter ici quelque bagatelle à bon marché qui soit rare à Venise, pour en faire un présent à votre Oncle : c'est un couteau qu'il vient d'émoudre pour s'égorguer. Suivez-moi seulement.

## ACTE II

## SCÈNE PREMIÈRE

CHASTEAUFORT, seul.

[Il s'interroge et répond lui-même.] Vous vous êtes battu ? Et donc ? Vous avez eu avantage sur votre ennemi ? Fort bien. Vous l'avez désarmé ? Facilement. Et blessé ? Hon. Dangereusement, s'entend ? A travers le corps. Vous vous éloignerez ? Il le faut. Sans dire adieu au Roi. Ha, a, a. Mais cet autre, mordiable, de quelle mort le ferons-nous tomber ? De l'étrangler comme Hercule fit Antée, je ne suis pas Bourreau. Lui ferai-je avaler toute la mer ? Le monument d'Aristote est trop illustre pour un ignorant. S'il étoit Maquereau, je le ferois mourir en eau douce. Dans la flamme, il n'auroit pas le temps de bien goûter la mort. Commanderai-je à la Terre de l'engloutir tout vif ? Non, car comme ces petits gentillâtres sont accoutumés de manger leurs terres, celui-ci pourroit bien manger celle qui le couvriroit. De le déchirer par morceaux, ma colère ne seroit pas contente s'il restoit de ce malheureux un atome après sa mort. O ! Dieux, je suis réduit à n'oser pas seulement lui défendre de vivre, parce que je ne sais comment le faire mourir !

## SCÈNE II

GAREAU, CHASTEAUFORT

GAREAU \*

Vartigué, vela de ces mangeux de [petis enfans ; la

\* Cyrano, a fabriqué de toutes pièces le patois de Gareau. Le Ms. de la

vegue (<sup>207</sup>) de la Courtille, belle montre et peu de rapport.

CHASTEAUFORT

Où vas-tu, bon homme ?

GAREAU

Tout devant moi.

CHASTEAUFORT

Mais je te demande où va le chemin que tu suis ?

GAREAU

Il ne va pas, il ne bouge.

CHASTEAUFORT

Pauvre rustre, ce n'est pas cela que je veux savoir : je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU

Nanain da, je le trouverai tout fait.

CHASTEAUFORT

Tu parois, Dieu me damne, bien gaillard pour n'avoir pas diné.

GAREAU

Dix nez ? Qu'en ferai-je de dix ? Il ne m'en faut qu'un.

CHASTEAUFORT

Quel Docteur ! Il en sait autant que son Curé.

GAREAU

Aussi fis-je (<sup>208</sup>). N'est-il pas bian curé qui n'a rien au ventre ? Hé, là, ris Jean, on te frit des œufs. Testigué, est-ce à cause qu'ous estes Monsieu, qu'ous faites tant de

Bibliothèque nationale donne un langage tout différent de celui de l'imprimé de 1654, la prononciation de nombre des mots n'est pas tout à fait la même. Nous avons naturellement maintenu pour Gareau le texte de 1654 publié par Cyrano lui-même.

mênes<sup>(209)</sup>? Dame, qui tare a, guare a<sup>(210)</sup>. Tenez, n'avons point veu malva? Bonjou donc, Monsieu s'tules. Hé qu'est-ce donc? Je pense donc qu'ous me prendrais pour queuque inorant? Hé si tu es riche, disne deux fois. Aga quién, qui m'a angé de ce galouriau<sup>(211)</sup>?... Bonefi sfesmon! Vela un homme bien vidé; vela un angein de belle déguesne; vela un biau vaissiau<sup>(212)</sup> s'il avoit deux saicles<sup>(213)</sup> sur le cul. Par la morguoi, si j'avoüas une sarpe et un bâton, je feroüas un Gentizome tout auqueu. C'est de la noblesse à Maquieu Furon., va te couché, tu souperas demain. Est-ce donc, pelamor<sup>(214)</sup>, qu'ous avez un engein de far<sup>(215)</sup> au côté qu'ous fetes l'Olbrius et le Vespasian? Vartigué, ce n'est pas encore come-ça. Dame acoutez, je vous dorois<sup>(216)</sup> bian de la gaule par sous l'huis; mais par la morguoy ne me joüez pas des Trogédies, car je vous feroüas du bezot<sup>(217)</sup>. Jarnigué, je ne sis pas un gniais<sup>(218)</sup> J'ai été sans reproche Marguillier, j'ai été Beguiau<sup>(219)</sup>, j'ai été Portofrande, j'ai été Chasse-Chien, j'ai été Guieu et Guièbe<sup>(220)</sup>, je ne sçai pus qui je sis. Mai ardé de tout ça brerrr, j'en dis du Mirliro, parmets que j'aie de Stic.

## CHASTEAUFORT

Malheureux Excommunié. Voilà bien du haut stile.

## GAREAU

Monsieu de Marsilly m'appelet bian son bastar. Il ne s'en est pas falli l'espoisseur d'un tornas<sup>(221)</sup> qu'il ne fait apprenti Conseillé! « Vien ça, ce me fit-il une fois, gros fils de Putain, car j'équions tout comme deux frères; je veux, ce fit-il, que tu venais, ce fit-il, autour de moi, ce fit-il, dans la Turquise<sup>(222)</sup>, ce me fit-il. — O! ce l'y fis-je, cela vous plaît à dire. — Non-est, ce me fit-il. — O! si est, ce l'y fis-je. — O! ce me fis-je à part moi : Ecoute, Jean, ne faut point faire le bougre, faut

sauter. » Dame je ne fesi point de défigurance davantage, je me bouti avec li cahin caha, tout à la maxite fran-çoase. Mais quand on gn'y est, on gn'y est. Bonne-fy pourtant, je paraissi un sot basquié<sup>(223)</sup>, un sot basquié je paraissi car Martin-Binet... Et y à propos. Denis le Balafré, son onque, ce grand ecné<sup>(224)</sup>, s'en venit l'autre jour la remontée lantarner environ moi. Ah ! ma foi, ma foi, je pense que Guieu-marci, je vous l'y ramenis le pus biau chinfregniau<sup>(225)</sup> sus le moustafa qu'ouly l'y en demeuri les badigoines écarboüillées tout avaux l'hyvar. Que Guiebe aussi ! Tous les jours que Guieu feset, ce bagoquier-là me ravaudet comme un Satan. C'étet sa sœur qui épousit le grand Tiphoin. Acoutez, ol<sup>(226)</sup> n'a que faire de faire tant de l'enhassée<sup>(227)</sup>, ol n'a goute ne brin de biau. Parmafi, comme dit l'autre, ce n'est pas grand chance; la Reyne de Nior, malhureuse en biauté. Pour son homme,, quand oul est des-habillé, c'est un biau cor-nu. Mais regardez un petit, ce n'étet encore qu'une varmene<sup>(228)</sup> et si<sup>(229)</sup> ol feset déjà tant la dévargondée, pour autant qu'ol savet luire dans les Ses-siaumes<sup>(230)</sup>, qu'on n'en savet chevir. Ol se carret comme un pou dans eune rogne. Dame aussi ol avet la voix, révérence parlé, aussi finement claire qu'eune iau<sup>(231)</sup> de roche. Leu diset que Monsieur le Curé avet bian trampé souvent son Gouillon dans son Benaiquié<sup>(232)</sup>, mais ardé sont des médiseux, les faut laisser dire ; et pis quand oul auret ribaudé un tantinet, c'est à ly à faire, et à nous à nous taire, pis qu'il donne bian la pollution<sup>(233)</sup> aux autres il ne l'oublie pas pour ly. Monsieu le Vicaire itou étet d'une humeur bian domicile et bian turquoise ; mais ardé...

CHASTEAUFORT

Eh ! de grâce, Villageois, achève-nous tes aventures du voyage de Monsieur de Marsilly.

GAREAU

Ho, ho ! ous n'êtes pas le roi Minos, ous êtes le roi Pariant. O donc je voyagisme sur l'Orient et vers la Mardi Terre Année.

CHASTEAUFORT

Tu veux dire au contraire, vers l'Orient sur la Méditerranée.

GAREAU

Hé bian, je me reprens, un var se reprend bien. Mais guian si vous pansiais que je devisiesme entendre tous ces tintamares-là, comme vous autres Latiniseurs, Dame, nanain. Et vous, comme guiebe, déharnachez-vous votre Philophie ? J'arrivisme itou aux Deux Trois de Gilles le bastard<sup>(234)</sup>, dans la Transvilanie, en Bethlian de Galilene, en Harico<sup>(235)</sup>, et pis au païs... au païs... au païs... du Beurre.

CHASTEAUFORT

Que Diable veux-tu dire, au païs du Beurre !

GAREAU

Oüy, au païs du Beurre. Tant quia que c'est un païs qui est mou comme beurre et où les gens sont durs comme piare. Ha ! c'est la graisse<sup>(236)</sup> ; hé bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pis que ce sont des Grets ? Et pis après cela, je nous en allismes, révérence parlé, en un païs si loin, si loin ; je pense que mon Maître appelet cela le païs des Bassins<sup>(237)</sup>, où le monde est noir comme des Antrechristis. Ardé, je croy fixiblement que je n'eussiesme pas encore cheminé deux glieüës, que j'eussiesmes trové le Paradis et l'Enfar. Mais tenez, tout ce qui me semblit de pus biau à voir, c'est ces petits sarrasins d'Italise ; cette petite grene d'andoüille n'est pas plus grande que savequoy, et s'ils sçavont déjà parler Italian. Dame

je ne fesismes là guères d'ordure, Je nous bandimes nos quaisses tout au bout du monde dans la Turquise, moi et mon Maître. Parmafî, pourtant je disis biantôt à mon Maître qu'oul s'en revenit. « Hé quement, quelle vilanie? Tous ces Turs-là sont tretous huguenots comme des chiens ». Oul se garmantet par escousse de leur bailler des exultations à la Turquoise.

CHASTEAUFORT

Il faut dire des exhortations à la Turque.

GAREAU

O bian, tant quia qu'il les sarmonet comme il falet.

CHASTEAUFORT

Ton Maître savoit donc l'Idiome Turc?

GAREAU

Hé vrament oüy oul şçavet; tous ces Gérosmes-là (238) les avet-il pas vus dans le Latin? Son frère itou étet bien savant, mais oul n'étet pas encore si savant, car n'eu marmuset qu'oul n'avet appris le Latin qu'en François. C'étet un bon Nicolas, qui s'en allet tout devant ly, hurlu. brelu, n'en eut pas dit qu'oul y touchet, et stam-pandant oul marmonet toujours dans une bâtelée de Livres. Je ne me sauras tenir de rire, quand je me ramenteu des noms si biscornus, et si, par le sanguoi, tout ça étet vrai, car oul étet moulé. D'auquns s'intiloient, s'intuloioint : oüay? ce n'est pas encore comme ça : s'intuloioint, j'y sis casi : s'intilutoient, j'y sis casi : s'intilutoient, sin, sin, sin. Tanquia que je m'entens bian.

CHASTEAUFORT

Tu veux dire s'intituloient.

GAREAU

Oüi, oüi, sin, sin, héla qui se fesoient comme vous

dites. Vela tout comme il le défrinchet. Je ne sais pu où j'en sis, vous me l'avez fait pardre.

CHASTEAUFORT

Tu parlois du nom de ces Livres.

GAREAU

Ces livres donc, pis que Livres y a. Oüay? Ha! je sais bian, oul y avet *des Madrigales*, des *Amas de Gaule*, des *Cadets de Tirelire*, *des Clistaires traginques* et *des Aisnez de Vigile*.

CHASTEAUFORT

Il faut dire, mon grand ami, des *Madrigaux*, des *Amadis de Gaule*, des *Décades de Tite-Live*, *des Histoires tragiques*, des *Enéïdes* de Virgile. Mais poursuis.

GAREAU

O! par le sangué, va-t-en chercher tes poursuiveux. Aga qu'il est raisonnable aujourd'hi, il a mangé de la soupe à neuf heures Hé si je ne veux pas dire comme ça, moi? Tant quia qu'à la parfin je nous en revinsmes. Il apportit de ce païs-là tant de guiamans<sup>(239)</sup> rouges, des Hémoroïdes vartes<sup>(240)</sup> et une grande espée qui atteindret d'ici à demain. C'est à tous ces farremens que ces mangeux de petis enfans se batont en deüil<sup>(241)</sup>. Il apportit itou de petis engingorniaux remplis de naissance<sup>(242)</sup> à celle fin de conserver, ce feset-il, l'humeur ridicule, à celle fin, se feset-il, de vivre aussi longtemps que Maquieu salé<sup>(243)</sup>. Tenez, n'avons-nous point veu Nique-douille<sup>(244)</sup>, qui ne sçauret rire sans montrer les dants?

CHASTEAUFORT

Je ne ris pas de la vertu de tes essences.

GAREAU

O gnian, sachez que les naissances ont de marveil-

leuses propretés (<sup>245</sup>) [Il le frappe]. C'est un certain oignement dont les Ancians s'oignient quand ils estient morts, dont ils vivent si longuement. Mais morgué, il me viant de souvenir que vous vouliais tantôt que je vous disi le nom de ces Livres. Et je ne veux pas moi ; et vous êtes un sot drès là ; et testigué, ous êtes un inorant là-dedans. Car ventregué, si vous êtes un bon diseux, morgué, tapons-nous donc la gueule comme il faut. Dame il ne faut point tant de beurre pour faire un cartron (<sup>246</sup>). Et quién et vela pour toi.

## CHASTEAUFORT

Ce coup ne m'offence point, au contraire, il publie mon courage invincible à souffrir. Toutefois, afin que tu ne te rendes pas indigne de pardon par une seconde faute, encore que ce soit ma coutume de donner plutôt un coup d'épée qu'une parole, je veux bien te dire qui je suis. J'ai fait en ma vie septante mille combats, et n'ai jamais porté botte qui n'ait tué sans confession. Ce n'est point que j'iae jamais ferraillé le fleuret, je suis adroit la Grâce à Dieu ; et partant la science que j'ai des armes, je ne l'ai jamais apprise que l'épée à la main. Mais que cet avertissement ne t'effraye point ; je suis tout cœur et il n'y a point, par conséquent, de place sur mon corps où tu puisses adresser tes coups sans me tuer. Sus donc, mais gardons la vuë, ne portons point de même temps, ne poussons point de près, ne tirons point de seconde : mais vite, vite, je n'aime pas tant de discours. Mardieu, depuis le temps je me serois mis en garde, j'aurois gagné la mesure, je l'aurois rompüe, j'aurois surpris le fort, j'aurois pris le temps, j'aurois coupé sous le bras, j'aurois marqué tous les battements, j'aurois tiré la flanconade, j'aurois porté le coup de dessous, je me serois allongé de tierce sur les armes, j'aurois quarté du pied

gauche, j'aurois marqué feinte à la pointe et dedans et dehors, j'aurois estramaçonné, ébranlé, empiété, engagé, volté, porté, paré, riposté, quarté, passé, désarmé<sup>(247)</sup> et tué trente hommes.

## GAREAU

Vramant, vramant, vela bian la Musicle de S. Innocent, la pus grande piqué du monde. Quel embrocheux de Limas [Il le frappe encore.] Et quién, quién, vela encore pour t'agacer.

## CHASTEAUFORT

[Gareau le frappe.] Je ne sais, Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraud, je ne saurois me fâcher contre lui. [Il le frappe encore.] Foi de Cavalier, cette gentillesse me charme. Voilà le faquin du plus grand cœur que je vis jamais. [Il est frappé derechef]. Il faut nécessairement, ou que ce bélitre soit mon Fils, ou qu'il soit Démoniaque. D'égorger mon Fils à mon escient, je n'ai garde ; de tuer un possédé j'aurois tort, puisqu'il n'est pas coupable des fautes que le Diable lui fait faire. *Mais, ô Démon, qui fais agir le corps de ce pauvre idiot, sache pour te confondre, que de tous les Diables, je suis le Diable qui fit estocade avec Saint-Michel.* Toutefois, ô pauvre Païsan, sache que je porte à mon côté la Mère nourrice des fossoyeurs ; que de la tête du dernier Sophi je fis un pommeau à mon épée ; que du vent de mon chapeau je submerge une Armée navale, et que qui veut savoir le nombre des hommes que j'ai tués n'a qu'à poser un 9, et tous les grains de sable de la mer ensuite qui serviront de Zéros. Quoi que tu fasses, ayant protesté que je gagnerois cela sur moi-même [Il est encore battu] de me laisser battre une fois en ma vie, il ne sera pas dit qu'un maraud comme toi me fasse changer de résolution. [Gareau se retire en un coin du théâtre et le Capitan demeure seul]. Quelque faquin de

œur bas et ravalé auroit voulu mesurer son épée avec ce vilain; mais moi qui suis Gentilhomme, et Gentilhomme d'extraction, je m'en suis fort bien su garder. Il ne s'en est cependant quasi rien fallu que je ne l'aise percé de mille coups, tant les noires vapeurs de la bile offusquent quelquefois la clarté des plus beaux Génies. En effet j'allois tout massacrer. Je jure donc aujourd'hui par cette main, cette main dispensatrice des Couronnes et des Houlettes, de ne plus dorénavant recevoir personne au combat, qu'il n'ait lu devant moi sur le pré ses Lettres de Noblesse; et pour une plus grande prévoyance, je m'en vais faire promptement avertir Messieurs les Maréchaux (248) qu'ils m'envoient des Gardes pour m'empêcher de me battre; car je sens ma colère qui croît, mon cœur qui s'enfle, *mon sang qui s'allume*, et les doigts qui me démangent de faire un homicide. Vite, vite, des Gardes, car je ne réponds plus de moi (249). Et vous autres, Messieurs, qui m'écoutez, allez m'en quérir tout à l'heure, ou par moi tantôt vous n'aurez point d'autre lumière à vous en retourner que celle des éclairs de mon sabre, quand il vous tombera sur la tête. [Gareau revenant le frappe encore et le Capitan s'en va]. Et la raison est que je vais, si je n'ai un Garde souffler d'ici le Soleil dans les Cieux comme une chandelle. Je te masacrerois, mais tu as du cœur et j'ai besoin de soldats.

## SCÈNE III

GRANGER, GAREAU, MANON, FLEURY

MANON

Quel démêlé donc, mon pauvre Jean, avois-tu avec ce Capitaine ?

## GAREAU

Aga, on me venet ravodé de sa Philophie. Ardé tenez, c'est tout fin dret comme ce grand Cocsigrue de Monsieu du Meny; vous sçavez bian? qui avet ces grands penaches quand je demeurois chez Mademoirelle de Carnay. Dame, Pelamor, qu'oul étet brave comme le tems, qu'oul luiset dans le moulé, qu'oul jargonet par escousse des Asnes à Batiste, des Pères-Paticiers (250); il velet que je l'y fisiesmes tretous l'obenigna. Pelamor itou, à ce que suchequent les médiseux, qu'avec Mademoirelle notre Métraisse, il boutet cety-cy dans cety-là (ce n'est pas ce nonobstant, comme dit l'autre, pour ce chore-là, car, ardé, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée). Mais par la morguoy sphesmon, c'étet un bel oisau pour torner quatre broches; et pis étou l'en marmuset qu'oul étet un tantet tarabusté de l'entendement. Bonnefy, la barbe ly étet venuë devant eune bonne Ville et lui étet venuë devant Sens. Ce Jean qui de tout ce mêle, il y a déjà eune bonne escousse da, s'en venit me ramener avos les eschegnes eune houssene de dix ans. Vartigué, je n'êtes pas Gentizome pour me battre en deüil, mais... O don c'étet Mademoirelle, notre Métraisse, qui m'avet loüé et stampandant il voulet, ce dit-il, me faire, ce dit-il, enfiler la porte. « O, ce me fit-il, je te ferai bien enfiler la porte, ce fit-il. » Guian, cette parole-là me prenit au cœur. « O par la morguoy, ce l'y fis-je, vous ne me ferais point enfiler la porte, et pis, au fons, ce l'y fis-je, c'est Mademoirelle qui m'a loüé : si Mademoirelle veut que je l'enfile, je l'enfilerai bian, mais non pas pour vous. »

## GRANGER

Or ça, notre Gendre, mettons toutes querelles sous le pied, et donnons leur d'un oubli à travers les hypo-

condres. Si l'Hyménée porte un flambeau, ce n'est pas celui de la Discorde. Il doit allumer nos cœurs, non pas notre fiel : C'est le sujet qui nous assemble tous. Voilà ma fille qui voudroit déjà qu'on dit d'elle et de vous « Sub, super, in, subter, casu junguntur utroque, in vario sensu (251) ».

MANON

Mon Père, je ne suis pas capable de former des souhaits, mais de seconder les vôtres. Conduisez ma main dans celle que vous avez choisie, et vous verrez votre fille d'un visage égal, ou descendre ou monter.

GRANGER

Rien donc ne nous empêche plus de conclure cet accord aussi-tôt que nous saurons les natures de votre bien.

FLEURY

Là-donc, ne perdons point de temps.

GRANGER

Vos facultés consistent-elles en rentes, en maisons, ou en meubles ?

GAREAU

Dame oüy, j'ai très bian de tout ça, par le moyan d'un héritage.

GRANGER

Qu'on donne promptement un siège à Monsieur; Manon, saluez votre mari. Cette succession est-elle grande ?

GAREAU

Elle est de vint mille frans.

GRANGER

Vite, Paquier, qu'on mette le couvert.

## GAREAU

[Il se met dans une chaise.] Là là, vous moquez-vous ? Rabusez votre bonet; entre nous autres, il ne faut point tant de fresmes ny de simonies (252). Hé ! qu'es-ce donc ? Notre-dinse, n'en diret que je ne nous connoissiens plus. Quoi ous avez bouté en obliviance de quand ous esquiais au Chaquiau ? Parguene alez, ous n'esquiais qu'un petit Navet en ce tems-là, ous êtes à cette heure-ci eune Citrouïlle bian grosse. Vrament laissez faire, je pense que Guieu marci, j'avons bian sarmoné de vous, feu notre mainagère et moi. Si vous étet venu des cornes toutes les fois que les oreilles vous ont corné (ce que j'en dis, pourtant, ce n'est pas que j'en parle, ce crois-je bian qu'ous en avez assez sans nous). Tanquia que, ô ! donc, pour revenir à notre conte, jernigoy, j'équiesmes tous deux de méchantes petites varmenes. J'alliesmes vreder avaux ces bois. Et y à propos, ce biau marle qui sublet (253) si finement haut, hé bian, regardez, ce n'étet que le Clocu Fili Davi ! Ous esquiais un vrai Jui d'Avignon en ce temps-là : Ous esquiais tréjours à pandiller entour ces cloches, et y à sauter comme un Maron. O bian, mais ce n'est pas le tout que des choux, il faut de la graisse.

## GRANGER

Avez-vous ici les Contrats acquisitoires de ces héritages-là ?

## GAREAU

Nanain vrament, et si l'on ne me les veut pas donner; mais je me doute bian de ce qu'oul y a. Testigué, je m'amuse bian à des papiers, moi. Hé ! ardé, tous ces brinborions de Contrats, ce n'est que de l'écriture qui n'est pas vraie, car ol n'est pas moulée. Ho bian, acoutez la, c'est eune petite susson (254) qui est vrament bian

grande da, de Nicolas Girard ; hé là, le père de ce petit Louis Girard qui étet si sémillant, ne vous sçauriais vous recorder ? C'est ly qui s'alit neger (255) à la grand Mare. O bian son père est mort, et si je l'avons conduit en tare, s'il a plû à Guieu, sans repruche, comme dit l'autre. Ce pauvre Guiebe étet allé dénicher des pies sur l'Orme de la comère Massée. Dame, comme oul étet au Copiau (256). le vela, bredi breda, qui commence à griller tout avaux (257) les branches et cheit une grande escousse, pouf, à la renvarse. Guieu bénit la Chresquianté ! je crois que le cœur l'y escarboüillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne groüillit, sinon qu'oul grimonit (258) en trépassant : « Guiebe set de la Pie et des Piaux. » O donc ly il étet mon Compère et sa femme ma Comère. Or ma Comère, pis que Comère y a, auparavant que d'avoir épousé mon Compère, avet épousé en preumières nopces le Cousain de la brû de Piare Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hénault, de par le Gendre du Biau-frère de son Onque. Or cely-cy, retenez bian, avet eu des enfans de Jaquelaine Brunet qui mourirent sans enfans. Mais il se trouve que le Neveu de Denis Gauchet avet tout baillé à sa femme par Contrat de mariage, à celle fin de frustriser (259) les hériquers de Thomas Plançon qui devient y rentrer, pis que sa Mère-Grand n'avet rian laissé aux Mineurs de Denis Vanel l'esné. Or donc, il se trouve que je somes parens en queque magnière de la Veufve de Denis Vanel le jeune, et par conséquent ne devons je pas avoir la sussion de Nicolas Girard ?\*

GRANGER

Mon ami, je fais ouvrir à ma conception plus d'yeux

\* On nous a assuré, disent les frères Parfait (*Histoire du Théâtre français*, t. VIII, p. 9) qu'un habile avocat s'était, à ses heures de loisir, donné la peine d'examiner le droit de ce paysan et avait reconnu effectivement qu'il avait raison et que la succession devait lui appartenir.

que n'en eut jamais le gardien de la Vache Io (260), et je ne vois goutte en votre affaire.

## GAREAU

O Monsieu, je m'en vas vous l'éclaircir aussi finement claire que la voix des enfans de chœur de notre village. Acoutez donc : Il faut que vous sachiais que la Veufve de Denis Vanel le jeune, dont je sommes parens en queque magnière, étet fille du second lit de Georges Marquiau, le Biau-frère de la Sœur du Neveu de Piare Brunet, dont l'avons tantôt fait mention. Or, il est bian à clair que si je Cousain de la Brû de Piare Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hénault de par le Gendre du Biau-frère de son Onque, étet Père des Enfans de Jaquelaine Brunet, trépassés sans enfans, et qu'après tout ce tintamare-là on n'avet rian laissé aux Mineurs de Denis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas ?

## GRANGER

Paquier, repliez la nappe, Monsieur n'a pas loisir de s'arrêter. Ma foi, beau Sire, depuis le jour que Cupidon ségregea\* la Lumière du Cahos, il ne s'est point vu sous le Soleil un démêlé semblable. Dédales et son Labyrinthe en ont bien dans le dos. Je vous remercie cependant de l'honneur qu'il vous plaisoit nous faire. Vous pouvez promener votre Charruë ailleurs que sur le champ virginal du ventre de ma Fille.

## MANON

Les Valets de la Fête vous remercieront.

## FLEURY

Vous avez bon courage, mais les jambes vous faillent.

## GAREAU

Ma foi voire ; aussi bian n'en velay-je pus. J'aime bian

\* Ms. : sépara.

mieux eune bonne grosse Mainagère qui vous travaille de ses dix doigts, que non pas de ces Madames de Paris qui se fesont courtiser des Courtisans. Vous verrais ces Galouriaux, tant que le jour est long, leur dire : « Mon cœur, Mamour », Parcy, Parlà ; je le veux bian, le veux-tu bian ? Et pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer leurs mains au commencement sur les joues, pis sur le cou, pis sur les tripes, pis sur le brinchet, pis encore pus bas, et ainsi le vit se glisse. Stanpendant, moi qui ne veux pas qu'on me fasse des Trogédies, si j'avouas treuvé queuque Ribaut licher le morviau à ma femme, comme cet affront-là frape bian au cœur, peut-être que dans le désespoir je m'emporteroüas à jeter son chapiau par les fenêtres ou à luy faire les cornes comme me moqué de li, pis ce seret du scandale ; Tigué, queuque gniais.\*

## GRANGER

O espérances fuites du concept des humains ! J'avois été jusqu'à Vaugirard choisir un Gendre en qui la Nature ayant usé de parcimonie, je pensois que la Fortune eut été prodigue, mais je trouve que si la mine de son visage est bien plate, celle de son coffre est encore plus é cachée. De même les Chats, tu ne flattes que pour égratigner, Fortune malicieuse !

## SCÈNE IV\*\*

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER

## CORBINELI

Elle n'est pas seulement malicieuse, elle est en-

\* Il y a un trait semblable dans le livre VIII de *Francion* (V. Fournel).

\*\* Voici la fameuse scène que Molière aurait empruntée, souvent littéralement à Cyrano, pour la placer dans les *Fourberies de Scapin* (acte II, scène XI) représentées seize ans après la première édition du *Pédant joué*, en 1671.

ragée\*. Hélas ! tout est perdu, votre Fils est mort.

GRANGER

Mon Fils est mort ! Es-tu hors du sens ?

CORBINELI

Non, je parle sérieusement : Votre Fils à la vérité n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER

Entre les mains des Turcs ? Soutiens-moi, je suis mort.

CORBINELI

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle<sup>(261)</sup> au Quai de l'Ecole....

GRANGER

Et qu'allois-tu faire à l'Ecole, Baudet ?

CORBINELI

Mon Maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fut rare à Venise, et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son Oncle, s'étoit imaginé qu'une douzaine de Cotrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point, par toute l'Europe de mignons comme en cette Ville, il devoit en porter là. C'est pourquoi nous passions vers l'Ecole pour en acheter ; mais à peine avons-nous éloigné la côte, que le *Page de notre Navire* a découvert au Sud-Ouest une galère turque qui tâchoit à coups de rames de dérober le vent dessus nous et le fit parce que nous étions mauvais voiliers. Après donc qu'elle a eu double le cap des bons hommes, qu'elle a eu jeté fond et demeuré quelque temps sur le fer à l'abri des dunes du cours, elle a levé l'ancre

\* Corbineli répond à l'interpellation que Granger vient d'adresser à la Fortune.

*et fait cana! droit à nous, de proue en poupe. Ce qui nous a fait choir en défaut, c'est qu'ils ont arboré de chrétienté, nous ont salué d'amis et cinglans d'un quart de boutine, nous ont gagné le flanc, nous ont accroché et la soldatesque sautée sur notre tillac, ils nous ont fait esclaves, puis se sont élargis en mer\*.*

GRANGER

Hé! de par le Cornet retors de Triton Dieu Marin, qui jamais ouït parler que la Mer fût à Saint-Cloud? qu'il y eût là des Galères, des Pirates, ni des Ecueils?

CORBINELI

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse. Et quoi que l'on ne les aie point vus en France que là, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux Eaux?

PAQUIER

En effet, Monsieur, les Topinambours qui demeurent quatre ou cinq cent lieuës au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris, et l'autre jour encore les Polonois eurent bien l'impudence d'enlever la Princesse Marie, en plein jour, à l'Hôtel de Nevers, sans que personne osât branler\*\*.

CORBINELI

Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre Fils...

PAQUIER

Quoi! sans confession?

\* Dans l'édition originale de 1654, ce long passage du Ms. est réduit à une ligne : « que nous avons été pris par une galère turque ».

\*\* Ce passage précise la date de la composition du *Pédant joué*: le mariage de Marie de Gonzagues, duchesse de Mantoue, avec Vladislas IV, roi de Pologne, eut lieu en 1645, à Paris, par ambassadeur.

CORBINELI

S'il ne se rachetoit par de l'argent.

GRANGER

Ah ! les misérables ! c'étoit pour incuter<sup>(262)</sup> la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des Chrétiens, à cause qu'il a une Croix<sup>(263)</sup>.

CORBINELI

Mon Maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon : « Va-t-en trouver mon Père, et lui dis... » Ses larmes aussitôt, suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire, les tendresses qu'il a pour vous...

GRANGER

Que Diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc ? D'un Turc ! « Perge »<sup>(264)</sup>.

CORBINELI

Ces Ecumeurs impitoyables ne me vouloient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entr'eux. « Hé ! Monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son Père qui vous envoiera tout à l'heure sa rançon. »

GRANGER

Tu ne devois pas parler de rançon, ils se seront moqués de toi.

CORBINELI

Au contraire. A ce mot, il a un peu rasséréné sa face. « Va, m'a-t-il dit ; mais si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton Maître dans son Collège, et vous étranglerai tous trois aux antennes de notre Navire. »

J'avois si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le Diable ne me vint emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un Esquif pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER

Que Diable aller faire dans la Galère d'un Turc ?

PAQUIER

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER

Mais pensez-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise ?

CORBINELI

Il ne respire autre chose.

GRANGER

Le mal n'est donc pas sans remède. Paquier, donne-moi le réceptable des instruments de l'Immortalité « Scriptorium scilicet »<sup>(265)</sup>.

CORBINELI

Qu'en désirez-vous faire ?

GRANGER

Ecrire une Lettre à ces Turcs.

CORBINELI

Touchant quoi ?

GRANGER

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire après dîner. Qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse qui est sujette à beaucoup de fautes ; et que s'il lui arrive une autrefois de se laisser prendre, je leur promets, foi de Docteur, de ne leur en plus obtondre<sup>(266)</sup> la faculté auditive.

CORBINELI

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER

Va-t-en donc leur dire de ma part. Que je suis prêt de leur répondre par-devant Notaire : Que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renvoierai pour rien... (Ha ! que Diable, que Diable, aller faire en cette Galère ?)... Ou dis leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la Justice. Si-tôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELI

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER

Mon Dieu, faut-il être ruiné à l'âge où je suis ? Va-t-en avec Paquier, prends le reste du Teston (<sup>267</sup>) que je lui donnai pour la dépense il n'y a que huit jours... (Aller sans dessein dans une Galère !)... Prends tout le reliquat de cette pièce... (Ha ! malheureuse géniture, tu me coûte plus d'or que tu n'es pesant !)... Paye la rançon et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies... (Dans la Galère d'un Turc !)... Bien, va-t-en !... (Mais misérable, dis-moi, que Diable allois-tu faire dans cette Galère ?)... Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon Père l'année du grand Hiver (<sup>268</sup>).

CORBINELI

A quoi bon ces fariboles ! Vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER

Cent pistoles ! Ha ! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne ? mais cent pistoles !... Corbi-

neli va-t-en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot ; cependant qu'il ne s'en afflige point, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELI

Mademoiselle Genevote n'étoit pas trop sotte, qui refusoit tantôt de vous épouser sur ce qu'on l'assuroit que vous étiez d'humeur, quand elle seroit esclave en Turquie, de l'y laisser aussi bien que votre *Fils*.

GRANGER

Je les ferai mentir... S'en aller dans la Galère d'un Turc ! Hé quoi faire, de par tous les Diables, dans cette Galère ? O ! Galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères.

## SCÈNE V

PAQUIER, CORBINELI

PAQUIER

Voilà ce que c'est que d'aller aux galères. Qui Diable le pressoit ? Peut-être que s'il eût eu la patience d'attendre encore huit jours, le Roi l'y eut envoyé, en si bonne compagnie, que les Turcs ne l'eussent pas pris.

CORBINELI

Notre « Domine »<sup>(269)</sup> ne songe pas que ces Turcs me dévoreront.

PAQUIER

Vous êtes à l'abri de ce côté-là, car les Mahométans ne mangent point de porc.

## SCÈNE VI

GRANGER, CORBINELI, PAQUIER

GRANGER

[Granger revient lui donner une bourse, et s'en retourne en même temps]. Tiens, va-t-en, emporte tout mon bien.

## SCÈNE VII

CORBINELI, CHARLOT

CORBINELI

[Frappant à la porte de La Tremblaye.] Monjoye Saint-Denis<sup>(270)</sup> ; Ville gagnée, « Accede »<sup>(271)</sup> Granger le jeune « accede ». O le plus heureux des hommes ! O le plus chéri des Dieux ! Tenez, prenez, parlez à cette bourse, et lui demandez ce que je vaux.

CHARLOT

Allons vite, allons inhumer cet argent, mort pour mon Père, au coffre de Mademoiselle Genevôte : Ce sera de bon cœur et sans pleurer, que je rendrai les derniers devoirs à ce pauvre trépassé ; et cependant admirons la médisance du peuple qui juroit que mon Père, bien loin de consentir au mariage de Mademoiselle Genevôte et de moi, prétendoit lui-même à l'épouser, et voici que pour découvrir l'imposture des calomniateurs, il envoie de l'argent pour faire les frais de nos cérémonies.

## SCÈNE VIII

GRANGER, PAQUIER

GRANGER

Fortune, ne me regarderas-tu jamais qu'en rechignant?  
 Jamais ne riras-tu pour moi ?

PAQUIER

Ne savez-vous pas qu'elle est une roué, Damoiselle Fortune ? Elle seroit bien ladre d'avoir envie de rire. Mais, Monsieur, assurément que vous êtes ensorcelé.

GRANGER

As-tu quelquefois entendu frétiler sur la minuit dans ta chambre quelque chose de noir ?

PAQUIER

Vraiment, vraiment, tantôt j'entens traîner des chaînes à l'entour de mon lit ; tantôt je sens coucher entre mes draps une grande masse lourde *et froide comme du marbre* ; tantôt j'apperçois à notre Atre une Vieille toute ridée se graisser, puis, à califourchon sur un balai, s'en-voler par la cheminée. Enfin je pense que notre Collège est l'Icon, le Prototipe, et le Père-grand du Château de Bicêtre (272).

GRANGER

Il seroit donc à propos, ce me semble, de prendre garde à moi. Quelque Incube pourroit bien venir habiter avec ma fille, et faire pis encore, butinant les reliques de mon chétif et malheureux « Gaza » (273). Ma foi, pourtant, Diables Folets, si vous attendez cela pour dîner,

vous n'avez qu'à dire Grâces : Je m'en vais faire prendre à toutes mes Chambres chacune *un clystère* d'eau bénite. Ils pourroient bien toutefois me voler d'un côté, quand je les conjurerois de l'autre. N'importe, *j'imagine encore la parade de ce coup-là*. Paquier, va-t-en chercher sous mes grandes armoires un vieux Livre de Plain-chant ; déchire-le par morceaux, et en attache un feüillet à chaque avenüe de ma chambre, comme aux portes, aux fenêtres, à la cheminée ; et principalement enduis-en un certain coffre-fort, fidèle dépositaire de mon magasin. Ecoute, écoute, Paquier, il vient de me souvenir que les Démons s'emparent des Trésors égarés ou perdus : De peur que quelqu'un d'eux ne vienne à se méprendre, souviens-toi bien d'écrire sur la pièce de game (274) qui couvre la serrure, mais en gros caractères : « il n'est égaré ni perdu, car je sais bien qu'il est là ».

## PAQUIER

*O oui, sans doute. vous avez quelque fameux nécromancien pour capital ennemi.*

## GRANGER

Je me veux divertir de ces pensées mélancoliques ; ces imaginations sépulcrales usent bien souvent l'âme auparavant le corps. Paquier « *adesto* » (275) : Va-t-en au logis de ma toute belle Navre-cœur ! Souhaite-lui de ma part le bon jour qu'elle ne me donne pas. Parle-lui avantageusement de mon amour ; et sur tout ne l'entretiens que de Feux, de Charbons et de Traits. Va vite et reviens m'apporter la réponse\*.

\* Cette réponse de Granger fait corps avec la précédente du même.

## SCÈNE IX

PAQUIER, GENEVOTE

PAQUIER seul

De Feux, de Charbons, et de Traits : Cela n'est pas si aisé qu'on diroit bien.

GENEVOTE [arrivant]

Comment se porte ton Maître, Paquier ?

PAQUIER

*Il se porte extrêmement.*

GENEVOTE

*Est-ce extrêmement bien ou extrêmement mal ?*

PAQUIER

Il se porte comme se portoit S. Laurent sur le Gril : roussi, noirci, rôti, et tout cela par Feu.

GENEVOTE

Je ne sais pas s'il souffre ce que tu dis ; mais je te puis assurer que du jour qu'il commença de m'aimer, je commençai de mériter la Couronne du Martyre. O ! Paquier, fidèle témoin de ma passion, dis à ton Maître, que sa chère et malheureuse Genevote verse plus d'eau de ses yeux que sa bouche n'en boit, qu'elle so  pire autant de fois qu'elle respire, et que...

PAQUIER

Mademoiselle, je vous prie, laissez-là toutes ces choses, parlons seulement de ce dont mon Maître m'a commandé de vous entretenir. Dites-moi, avez-vous beaucoup de bois pour l'hiver ? car mon Maître *est si froidureux qu'il ne peut se passer de feu.*

GENEVOTE

Sans mentir, j'aurois bien le cœur de roche, s'il n'étoit  
pénétrable aux coups des perfections de ton Maître.

PAQUIER

Bon Dieu, quel Coq-à-l'âne ! Répondez-moi catégori-  
quement : N'avez-vous jamais vu de Feu Saint-Elme ?

GENEVOTE

Je ne sais de quoi tu me parles ; Je voudrois seulement  
que Monsieur Granger *sut combien j'aime ce qui vient  
de lui.*

PAQUIER

*O la becqueno male peste qu'elle est rusée.* Vous ne  
savez-donc pas que votre fréquentation a rempli mon  
Maître de Feu sauvage ?

GENEVOTE

Mon pauvre Paquier, si tu m'aimes, je te supplie  
entretiens moi d'autre chose ; parle-moi de l'amour que  
ton Maître me porte.

PAQUIER

Ce n'est pas là ce dont j'ai à vous parler. Mais à quoi  
Diable vous sert de tourner ainsi la Truie au foin (276).  
Dites-moi donc, ferez-vous cette année du feu Grégeois  
à la Saint-Jean ?

GENEVOTE

Plût à Dieu que je pusse découvrir ma flamme à ton  
Maître sans l'offenser, car je brûle pour lui...

PAQUIER

Ha ! bon cela.

GENEVOTE

D'un amour si violent que je souhaiterois qu'une

moitié de lui devint une moitié de moi-même ; mais la glace de son cœur...

PAQUIER

Hé bien, ne voilà pas toujours quitter notre propos ? Et tout cela de peur que votre âme ne prenne feu parmi tant d'autres, mais ma foi, il n'en ira pas ainsi. Il y a trois Feux dans le Monde, Mademoiselle : Le premier est le Feu Central, le second, le Feu Vital ; et le troisième, le Feu Élémentaire. Ce premier en a trois sous soi qui ne diffèrent que par les Accidens : le Feu de Collision, le Feu d'Attraction, et le Feu de Position.

GENEVOTE

As-tu fait dessein de continuer tes extravagances jusques au bout du Jugement ? (277)

PAQUIER

Mais vous-même, avez-vous fait dessein de me faire enrager jusques à la fin du Monde ? Vous me venez parler de l'amour que vous portez à mon Maître : voilà de belles sottises ! Ce n'est pas cela qu'on vous demande. Je veux seulement que vous sachiez que Monsieur Granger n'est qu'un Feu Follet depuis qu'il vous a vue ; que bien-tôt, aussi bien que lui, vous arderez. s'il plaît à Dieu, du Feu S. Antoine (278), et que... Mais où Diable pêcher de nouveau Feu ? Hal ! par ma foi j'en tiens, Mademoiselle, Feu votre Père et Feu votre Mère, avoient-ils fort aimé Feu leurs parens ? car Feu le Père et Feu la Mère de Monsieur Granger avoient chéri passionnément Feu les Trépassés ; et je vous jure que le Feu est une chose si inséparable de mon Maître, qu'on peut dire de lui (quoi qu'il soit plein de vie) : Feu le pauvre Monsieur Granger, principal du Collége de Beauvais. Or ça il me reste encore les Charbons et les Traits.

## GENEVOTE

Je souhaiterois autant de science qu'en a ton Maître, pour répondre à son Disciple.

## PAQUIER

O ! Mademoiselle, je vous souhaiterois, non pas autant de science, mais autant de Charbons de peste et de clous, qu'il en a. Quoi ! vous en riez ? Et je vous proteste moi, qu'à force de brûler, il s'est tellement noirci le corps, que si vous le voyiez *tout nu*, vous le prendriez plutôt pour un grand Charbon que pour un Docteur. J'en suis maintenant aux Traits.

## GENEVOTE

Tu lui pourras témoigner combien je l'aime, si tu l'as compris par mes discours ; et cependant je suis bien assurée que son affection n'est pas réciproque.

## PAQUIER

Pour cette particularité, Mademoiselle, vous avez tort de vous mettre en peine ; car il proteste tout haut de se ressentir des Traits que vous lui joüez ; de reverberer sur vous les traits dont vous le navrez ; et de peur que par Trait de temps, les Traits de votre visage ne soient offensés des Traits de la Mort ou métamorphoséz en Traits d'écrivain, il vous peint avec mille beaux Traits d'esprit dans un livre intitulé : « La très belle, très parfaite, et très accomplie Genevote, par son très humble, très obéissant et très affectionné serviteur, Granger. »

## GENEVOTE

Tu diras à ton Maître que j'étois venuë ici pour le voir, mais que l'arrivée de ce Capitaine m'a fait en aller. Je reviendrai bientôt. Adieu.

## SCÈNE X

CHASTEAUFORT, PAQUIER

CHASTEAUFORT

Hé ! mon Dieu, Messieurs, j'ai perdu mon Garde, *mon pauvre Garde*. Personne ne l'a-t-il rencontré ? Sans mentir j'en ferai reproche à la Connétable, d'avoir fié à l'imprudence d'un jeune Homme, la garde d'un Diable comme moi (279). Si j'allois maintenant rencontrer ma partie, que seroit-ce ? Il faudroit s'égorger comme des bêtes farouches. Pour moi, encore que je sois vaillant, je ne suis point brutal. Ce n'est pas que je craigne le combat, au contraire, c'est le pain quotidien que je demande à Dieu tous les jours en me levant. On le verra, on le verra ; car, par la Mort, aussi-tôt que j'aurai retrouvé ce Garde qui me gardoit, je proteste de désobéir à quiconque, hormis à ce pauvre Garde, me voudroit détourner de tirer l'épée. Hola, Garde-Mulet, ne l'as-tu point vu passer, mon Garde ? C'est un Garde que les Maréchaux de France m'ont envoyé pour m'empêcher de faire un Duel, le plus sanglant qui jamais ait rougi l'herbe du Pré aux Clercs (280). Ventre ! que dira la Noblesse de moi, quand elle saura que je n'ai pas eu le soin de bien garder mon Garde ? O ! toi donc, malheureux petit homme, va-t-en signifier à tous les Braves qu'ils aient à me laisser en patience dorénavant, pour qu'encore que mon Garde ne soit pas ici, je suis sensé comme l'ayant. Je lui donnois deux pistoles par jour ; et si je le puis retrouver, je promets à mon bon Ange un Cierge blanc de dix livres, et, à lui, de lui donner par jour quatre pistoles, au lieu de deux. Enfin je le rendrai

si content de moi, qu'il ne souffrira pas que je m'échappe de lui, ou ce sera le plus ingrat homme du monde.

## PAQUIER

Hé bien, Monsieur, qu'importe, puis que vous voulez tuer votre ennemi, que ce Garde vous ait abandonné ? Vous pouvez à cette heure vous battre sans obstacle.

## CHASTEAUFORT

O ! Chien de Mirmidon, Chien de Filou, Chien de Grippe-manteau, Chien de Traîne-gibet, que tu es brute en matière de démêlés ! Où sera donc la foi d'un Cavalier ? Quoi, tu te figures que je sois si peu sensible à l'honneur, que de me résoudre à tromper lâchement, perfidement, traîtreusement, la vigilance d'un honnête homme qui me gardoit, et qui à l'heure que je parle, ne s'attend nullement que je me batte ? Ah ! plutôt le Ciel échappe à ses liens pour tomber sur ma tête. Moi, agraver la faute d'un imprudent, par une plus grande ! Si je pensois qu'un seul homme se le fût imaginé, pour me venger d'un Individu sur toute l'Espèce, j'envierois défendre au Genre humain d'être vivant dans trois jours.

## PAQUIER

Adieu, adieu.

## CHASTEAUFORT \*

Va toi-même à Dieu, poltron, et lui dis, de ma part, que je lui vais envoyer bien-tôt tout ce qui reste d'hommes sur la Terre.

\* Le Ms. et 1654 portent par erreur Granger ; 1661 a rectifié.

## ACTE III

## SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER

PAQUIER

Car par les Feux, je l'ai brûlée, par les Charbons je l'ai entêtée, et par les Traits je l'ai percée.

GRANGER

Ha ! Paquier, tu t'es aujourd'hui surpassé toi-même. N'espère pas toutefois de l'auréole condigne à cet exploit, un tel service mérite des Empires, et la Fortune, cette ennemie de la Vertu, ne m'en a pas donné. Mais viens, chez ma Maîtresse, me voir entrer dans la Place dont tu m'as ouvert la brèche.

PAQUIER

[Il ouvre un grand Bahut, d'où il tire de vieux habits, avec un miroir, etc.] Il m'en souvient : Je n'ai donc plus qu'à choisir lequel me siéra le mieux de mes habits Pontificaux. O ! déesse Paphienne, sois-moi en aide et confort en cette présente cette mienne tribulation. Et vous, sacrés haillons de mes ancêtres qui ne gagnez des crottes qu'aux bons jours, vous qui n'avez point vu le jour depuis celui du mariage de mon Bisaïeul, qu'il n'y ait sur votre Texte (281) : tache, trou, balafre, ou déchirure qui ne reçoive *de nous* un sanglot, une larme, et une querimonie particulière. Amour, flamme folette, qui n'es jamais qu'au bord d'un précipice ; Ardent (282) qui brillas pour nous éblouir ; Feu qui brûles et ne consumes point ; Guide aveugle

qui crèves les yeux à ceux que tu conduis ; Bourreau qui fais rire en tuant ; Poison que l'on boit par les yeux ; Assassin que l'Ame introduit dans sa maison par les fenêtres ; Amour, petit Poupart c'est à tes côtés doüillettement frétilards, que je viens pérager<sup>(283)</sup> les reliques de la journée. Plantons-nous diamétralement devant ce chef-d'œuvre Vénitien<sup>(284)</sup>, et faisons avec un compte exact la reveuë de tous les traits de mon visage. Que le poil de ma barbe qui paroîtra hors-d'œuvre soit châtié comme un passe-volant<sup>(285)</sup>. Essayons quel personnage il nous siéra mieux de représenter devant elle, de Caton, ou de Momus ? Je tâche à rire et à pleurer sans intervalle, et je n'en puis venir à bout. [Il rit et il pleure en même temps.] Mais que viens-je de voir ? Quand je ris, ma mâchoire, ainsi que la muraille d'une Ville battue en ruine, découvre à côté droit une brèche à passer vingt hommes. C'est pourquoi, mon visage, il vous faut styler à ne plus rire qu'à gauche ; et, pour cet effet, je vais marquer sur mes jouës de petits points que je défends à ma bouche, quand je rirai, d'outrepasser. On m'a dit que j'ai la voix un peu cassée, il faut surprendre avec l'oreille mon image en ce Miroir, avant qu'elle se taise. « Je saluë très humblement le Bastion des Grâces *le Cavalier d'amour* et la Citadelle des Rigueurs de Mademoiselle Genevote. » Ai-je parlé trop haut, ou trop bas ? Il seroit bon, ce me semble, d'avoir des Lieux communs tout prêts pour chaque Passion que je voudrai vêtir. Il faudra faire éclater, selon que je serai bien ou mal reçu, le Dédain, la Colère ou l'Amour.

Ça pour le « Dédain » : « Quoi tu penserois que tes yeux eussent féru ma poitrine au défaut de la cuirasse ? Non, non, tes traits sont si doux qu'ils ne blessent personne. Quoi, je t'aurois aimée, chétif Egout de concupiscence, Vase de nécessité, Pot de chambre du sexe mas-

culin ? Hélas, petite gueuse, regarde-moi seulement, admire et te tais. »

Pour la « Colère » : « O ! trois et quatre fois, Mégère impitoyable, puisse le Ciel en courroux ébouler sur ton chef des Hallebardes au lieu de pluie ! Puisses-tu boire autant d'Encre que ton amour m'a fait verser de larmes ! Puisses-tu cent fois le jour servir aux Chiens de muraille pour pisser ! Enfin, puisse la Destinée tisser la trame de tes jours avec du Crin, des Chardons et des Etoupes. »

Pour l' « Amour » : « Soleil, principe de ma vie, vous me donnez la mort, et déjà je ne serois plus qu'une Ombre vaine et gémissante qui marqueroit de ses pas la rive blême de l'Achéron, si je n'eusse redouté de faire périr en moi votre amour, qui ne doit pas moins vivre que sa cause. Peut-être, ô belle Tigresse, que mon chef neigeux vous fait peur ! Je sais bien aussi que les jeunes ont dans les yeux moins de rouge, et plus de feu que nous ; que vous aimez mieux notre bourse au singulier qu'au pluriel ; qu'au déduit amoureux une Femme est insatiable ; et que si la première nuit « Optat ut excedat digito »<sup>(286)</sup>, la seconde nuit elle en veut « Pede longior uno »<sup>(287)</sup> ». Mais sachez qu'un jour l'âge, ayant promené sa charruë sur les roses et sur les lys de votre teint, fera de votre front un grimoire en Arabe ; et que jeunes et vieux sont quotidiennement Epitaphés, à cause que : « Compositum simplexque modo simili gradiuntur »<sup>(288)</sup> ».

## SCENE II\*

GRANGER, PAQUIER, GENEVOTE

GRANGER

Mademoiselle, soyez-vous venue autant à la bonne heure que la grâce aux Pendus, quand ils sont sur l'échelle.

GENEVOTE

Est-ce l'Amour qui vous a rendu criminel ? Vraiment la faute est trop illustre pour ne vous la pas pardonner. Toute la pénitence que je vous ordonne, c'est de rire avec moi d'un petit Conte que je suis ici venue pour vous faire. Ce Conte, toutefois, se peut bien appeler une Histoire, car rien ne fut jamais plus véritable. Elle vient d'arriver, il n'y a pas deux heures, au plus facétieux personnage de Paris, et vous ne sauriez croire à quel point elle est plaisante. Quoi ! vous n'en riez pas ?

GRANGER

Mademoiselle, je crois quelle est divertissante au delà de ce qui le fut jamais ; *et je le dois croire pour cela seulement que le vous dites*, mais...

GENEVOTE

Mais vous n'en riez pas ?

GRANGER

Ha, a, a, a, a.

GENEVOTE

Il faut, avant que d'entrer en matière, vous anatomiser

\* Molière a imité cette scène dans les *Fourberies de Scapin*, acte III, scène III, second emprunt fait à Cyrano pour cette dernière pièce. La scène de l'*Ecole des Femmes* (acte III, scène IV) où Horace vient raconter à Arnolphe les bons tours qu'Agnès a joués à celui-ci offre plus d'un trait de ressemblance avec celle-ci.

ce Squelette d'homme et de vêtement, aux mêmes termes qu'un Savant m'en a tantôt fait la description. Voici l'heure environ que le Soleil se couche, c'est l'heure aussi, par conséquent, que les lambeaux de son manteau se viennent rafraîchir aux Étoiles. Leur Maître ne les expose jamais au jour, par ce qu'il craint que le Soleil, prenant une matière si combustible pour le berceau du Phœnix, ne brûlât et le nid et l'oiseau. Ce manteau donc, cette cape, cette casaque, cette simarre, cette robe, cette soutane, *ce pavillon*, ce lange, ou cet habit, (car on est encore à deviner ce que c'est, et le Syndic des Tailleurs y demeureroit « a quia ») fait bien dire aux gausseurs qu'il fait peur aux larrons en leur montrant la corde. *Il est trop vieux le pénard pour en avoir une seule.* Certains Dogmatistes disent avoir appris par tradition qu'il fût apporté du Caire, où on le trouva dans une vieille cave, à l'entour de je ne sais quelle Momie, sous les saintes Masures d'une Pyramide éboulée. A la vérité, les figures grotesques que les trous, les pièces, les taches et les filets y composent bizarrement, ont beaucoup de rapport avec les figures hyéroglyphiques des Égyptiens. C'est un plaisir sans pareil de contempler ce Fantôme arrêté dans une ruë. Vous y verrez amasser cent Curieux et tout en extase disputer de son origine : l'un soutenir que l'Imprimerie ni le papier n'étant pas encore trouvés, les Doctes y avoient tracé l'Histoire universelle ; et sur cela remontant de Pharamond à César, de Romule à Priam, de *Lycurgue à Deucalion*, de Prométhée au premier homme, il ne laissera pas échapper un filet qui ne soit au moins le Symbole de la décadence d'une Monarchie ; un autre voudra que ce soit le Tableau du Chaos ; un autre la Métempyscose de Pythagore ; un autre, divisant ses gueulilles par chapitres, y trouvera l'Alcoran divisé par azaores ; un autre le Système de Copernic ; un autre le

*Livre de Salomon* ; un autre enfin jurera que c'est le manteau du Prophète Élie, et que sa sécheresse est une marque qu'il a passé par le feu. Et moi pour vous blas-sonner cet Écu. je dis qu'il porte de Sable, engrêlé sur la bordure, aux Lambeaux sans nombre. Du manteau, je passerois aux habits, mais je pense qu'il suffira de dire que chaque pièce de son accoutrement est un antique. Venons de l'étoffe à la doublure, de la gaine à l'épée et de la Châsse au Saint. Traçons en deux paroles le crayon de notre ridicule Docteur. Figurez-vous un rejeton de ce fameux Arbre Cocos (2<sup>89</sup>), qui, seul, fournit un pays entier des choses nécessaires à la vie. Premièrement, en ses cheveux, on trouve de l'huile, de la graisse et des cordes de Luth ; sa tête peut fournir de corne les Coute-liers, et son front, les Nécromanciens, de grimoire à invoquer le Diable ; son cerveau, d'enclume ; ses yeux, de cire, de vernis et d'écarlate ; son visage, de rubis ; sa gorge, de clous ; sa barbe, de décrottoires (2<sup>90</sup>) ; ses doigts, de fuseaux ; sa peau, de lime ; son haleine, de vomitif ; *sa parole, de ris* ; ses cautères, de pois ; ses dartres, de farine ; ses oreilles, d'ailes à moulin ; son derrière, de vent à le faire tourner ; sa bouche, de four-à-ban (2<sup>91</sup>) ; Et sa personne, d'Ane à porter la Mounée (2<sup>92</sup>). Pour son nez, il mérite bien une égratignure particulière. Cet authentique nez arrive partout un quart d'heure devant son Maitre : Dix Savetiers, de raisonnable rondeur, vont travailler dessous à couvert de la pluie (2<sup>93</sup>). Hé bien, Monsieur, ne voilà pas un joli Ganymède ? Et c'est pourtant le Héros de mon histoire. Cet honnête homme régente une classe dans l'Université, c'est bien le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin... Mais riez donc !

GRANGER

Ha, a, a, a, a !

GENEVOTE

Ce vieux rat de Collège a un Fils qui, je pense, est le recéleur des perfections que la Nature a volées au Père, ce Chiche-pénard<sup>(294)</sup>, ce Radoteur.

GRANGER

Ah ! malheureux, je suis trahi ! C'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. Mademoiselle, passez ces épithètes ; il ne faut pas croire tous les mauvais rapports, outre que la vieillesse doit être respectée.

GENEVOTE

Quoi ! le connaissez-vous ?

GRANGER

Non, en aucune façon.

GENEVOTE

O bien, écoutez donc. Ce vieux Bouc veut envoyer son Fils en je ne sais quelle Ville, pour s'ôter un rival ; et afin de venir à bout de son entreprise, il lui veut faire accroire qu'il est fou. Il le fait lier, et lui fait ainsi promettre tout ce qu'il veut. Mais le fils n'est pas long-temps créancier de cette fourbe. Comment ! vous ne riez point de ce vieux Bossu, de ce Maussadas à triple étage ?

GRANGER

Baste, baste, faites grâce à ce pauvre vieillard !

GENEVOTE

Or, écoutez le plus plaisant. Ce Goutteux, ce Loup-garou, ce Moine-bourru<sup>(295)</sup>...

GRANGER

Passez outre, cela ne fait rien à l'Histoire,

## GENEVOTE

Commanda à son Fils d'acheter quelque bagatelle pour faire un présent à son Oncle le Vénitien ; et son Fils, un quart d'heure après, lui manda qu'il venoit d'être pris prisonnier par les Pirates Turcs, à l'embouchure du Golfe des Bons-Hommes (296) ; et ce qui n'est pas mal plaisant, c'est que le bonhomme aussi-tôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pécune, elle ne courra point de risque sur la Mer du Levant.

## GRANGER

Traître Corbineli, tu m'as vendu ! mais je te ferai donner la Salle (297). Il est vrai, Mademoiselle, que je suis interdit ; mais jugez aussi par le trouble de mon visage de celui de mon âme. L'image de votre beauté jouë incessamment dans mon cœur à Remue-ménage. Ce n'est pas toutefois du désordre d'un esprit égaré que je prétends mériter ma récompense ; c'est de la force de ma passion, que je prétens vous prouver par quatre Figures de Rhétorique : les Antithèses, les Métaphores, les Comparaisons et les Argumens. Et pour les déplier, écoutez parler l' « Antithèse » :

« Si » mais je ne dis point si, *car* il est plus véritable que la vérité : « Si », dis-je, l'amère douceur et la douce amertume, le poison médicinal et la médecine empoisonnée, qui partent sans sortir de vous, ô Monstre indéfectueux, n'embrasoient mon esprit en le glaçant et n'y faisoient tantôt vivre, tantôt mourir, un immortel petit Géant (j'appelle ainsi les flammes visibles dont le plus grand et le plus petit des Dieux m'échauffe et me fait trembler). Ou « si » ces aveugles clair-voyans (je veux dire vos yeux, belle Tigresse, ces innocens coupables, *mais plutôt encore le siège et la lice, le repos et l'action, le tout et la partie de l'unité de nos deux âmes*) se publant,

sans dire mot, amis ennemis de l'esclave liberté des hommes, n'avoient constraint volontairement mon génie dans la libre prison de votre sorcière beauté, lui qui faisoit gloire auparavant d'une fermeté constante en son inconstance; « Si », dis-je, tout cela n'avoit fait faire et défaire à mes pensées beaucoup de chemin en peu d'espace; « Si » bref vous ne m'aviez apporté des ténèbres par vos rayons, « Je » n'aurois pas appellé de mon Juge à mon Juge, pour demander ce que je ne veux pas obtenir; c'est, pitoyable inhumaine, la santé mortelle d'une aigre douce maladie qu'on rendroit incurable si on la guérissoit.

GENEVOTE

Comment appelez-vous cette Figure-là?

GRANGER

Nos Ancêtres jadis la baptisèrent « Antithèse ».

GENEVOTE

Et moi qui la confirme aujourd'hui, je lui change son nom et lui donne celui de Galimatias.

GRANGER

Voici la Métaphore et la Comparaison qui viennent à vos pieds demander audience.

GENEVOTE

Faites-les entrer.

GRANGER

Tout ainsi qu'un neigeux Torrent, fier enfant de l'Olympe, quand son chenu coupean acravanté d'orages, et courbant sous le faix des froidureux cotons; franc qu'il se voit de l'étroite Conciergerie<sup>(298)</sup> où le calme le tenoit serf « Qua data porta ruit<sup>(299)</sup> », va ravager insolemment le sein fertile des pierreuses campagnes, et déshonorant sans vergogne, par le guéret champêtre, la perruque

dorée de Cérès aux pâles couleurs, fait brouter ilec le troupeau écaillé, où le coutre tranchant du ménager Laboureur piéça se promenoit. Ainsi mes espérances ne pouvant plus tenir contre l'impétuosité de mon déplaisir, l'Huissier de ma tristesse, tenant en main la baguette de mes soupirs, a fait faire place à la grandeur de mes douleurs; j'ai débarricadé mes clamours, lâché la bride à mes sanglots, donné de l'éperon à mes larmes, et fouetté mes cris devant moi: Ils feront bon voyage, car il me semble que je vois déjà la Sentinel avancée de votre bonté paroître entre les créneaux et sur la plateforme de vos grâces, qui crie à mes soupirs: « Qui va là? » Puis, ayant appelé le Caporal de votre jugement, donné l'alarme au Corps de garde de vos pudicités, demandé le mot du guet à mes soupirs, les avoir reconnus pour amis, laissé passer à cause du paquet de persévérance, et bref les articles de bonne intention signés de l'Amant et de l'Aimée, voir la Paix universelle entre les deux Etats de notre Foi matrimoniale régner ès siècles des siècles (300).

GENEVOTE

Amen.

GRANGER

Donc, pour nous y acheminer, soyez comme un Jupiter qui s'apaise par de l'encens; je serai comme Alexandre à vous en prodiguer. Soyez de même que le Lion qui se laisse flétrir par les larmes; Je serai de même qu'Héraclite à force de pleurer. Soyez tout ainsi que le Naphte auprès du feu; et je serai tout ainsi que le Mont Ætna, qui ne sauroit s'éteindre. Soyez ne plus ne moins que le bon Terroir qui rend ce qu'on lui prête; et je serai ne plus ne moins que Triptolème à vous ensemencer. Soyez ainsi que les Abeilles qui changent en miel les fleurs; et les fleurs de ma Rhétorique, ainsi que celles d'Attique,

se chargeront de manne. Soyez telle en fermeté que la Remore qui bride la Nef au plus fort de la tempête; et je serai tel que le Vaisseau de Caligula qui en fut arrêté « Ne multus sim »<sup>(301)</sup>. Soyez à la façon des Trous qui ne refusent point de mortier; et je serai à la façon de la Truelle qui bouchera votre crevasse.

## GENEVOTE

Vraiment, Monsieur, quoi que vous soyez incomparable, vous n'êtes pas un homme sans comparaison.

## GRANGER

Ce n'est pas par la Métaphore seule, pain quotidien des Scholares, que je prétends capter votre bénévolence. Voyons si mes argumens trouveront forme à votre pied; car si ce contingent Métaphysique avoit couru du « Possibile ad factum »<sup>(302)</sup>, je jure par toutes les Eaux infernales, par les Palus trois fois saints du Cocytus et du Styx, par la Couronne de fer de l'Enfumé Pluton, par l'éternel Cadenas du Silence, par la Béquille de Vulcain, bref par l'Enthousiasme prophétique du Tripied Sibyllin, de vous rendre en beauté, non point la Déesse Paphienne, mais celle qui fera honte à celle-là. Et pour en descendre aux preuves, j'argumente ainsi: Du Monde, la plus belle partie, c'est l'Europe. La plus belle partie de l'Europe, c'est la France, « Secundum Geographos »<sup>(303)</sup>. La plus belle Ville de France, c'est Paris. Le plus beau Quartier de Paris, c'est l'Université, « Propter Musas »<sup>(304)</sup>. Le plus beau Collège de l'Université, je soutiens, à la barbe de Sorbonne, de Navarre et de Harcourt, que c'est Beauvais; et son nom est le répondant de sa beauté, puis qu'on le nomma Beauvais « quasi » beau à voir. La plus belle Chambre de Beauvais, c'est la mienne; « Atqui »<sup>(305)</sup> le plus beau de ma Chambre, c'est moi. « Ergo »<sup>(306)</sup>, le suis le plus beau du monde. « Et hinc infero »<sup>(307)</sup> que

vous, Pucelette Mignardelette, Mignardelette Pucelette, étant encore plus belle que moi, il seroit, je dis « Sole ipso clarus<sup>(308)</sup> », que vous incorporant au corps de l'Université en vous incorporant au mien, vous seriez plus belle que le plus beau du monde.

## GENEVOTE

Vraiment si j'avois dormi une nuit auprès de vous, je serois docte comme Hésiode, pour avoir dormi sur le Parnasse.

## GRANGER

Mais j'ai d'autres armes encore qui sont toutes neuves à force d'être vieilles, dont je présume outrepercer votre tendrelette poitrine. C'est l'éloquence du franc Gau-lois<sup>(309)</sup>. Or oyez.

Et déa Reine de haut parage, Mie de mes pensées, Crême, Fleur et Parangon des Infantes, vous qui chevauchez par illec du fin faite de cestuy votre magnifique et moult doucereux palefroy, joutxe lequel gésir souliez en bonne couche; prenez émoi de ma déconvenuë. Las! oyez le méchef d'un dolent moribond qui, crevé d'anhan sur un chétif grabat, onques ne sentit au cœur joie. Point ne boutez en sourde oubliance cil à qui piéça Fortune porte guignon. Las! hélas! réconfortez un pauvret en marisson, à qui il conviendra soi gendarmer contre soi, s'occire, ou se déconfire par quelqu'autre tour de mal engin, se ne vous garmantez de lui donner soulas; car de finer ainsin piéça ne luy chaut. Or soyez ma Pucelle aux yeux vers<sup>(310)</sup> comme un Faucon, quant à moi je serai votre coint Damoisel, qui, par rémunération d'une si grande merci, se aucune chose avez à besogner de son avoir, à-tout son tranchant glaive il redressera vos torts, et défera vos griefs; il déconfira des Chevaliers félons; il hachera des Andriaques; il fera des Chapelis inénarrables,

il martellera des Paladins ores à dextre, ores à senestre ; bref tant et si beau joûtera, qu'il n'y aura pièce de fiers, orgueilleux, outrecuidés, et démesurés Géants, lesquels en dépit des armes Fées, et du Haubert de fine trempe, il ne pourfende jus les arçons. Quel ébaudissement de voir adonc issir le sang, à grand randon, du flanc pantois de l'endéméné Sarasin; et pour festoientement de cas tant beau, se voir léans guerdoné d'un los de plénière Chevalerie.

## GENEVOTE

Monsieur, il est vrai, je ne le puis celer, c'est à ce coup que je rends les armes. Enfin je m'abandonne tout à vous. Usez de moi aussi librement que le Chat fait de la Souris : Rognez, tranchez, taillez; faites-en comme des Choux de votre jardin.

## PAQUIER

Je trouve pourtant bien du « distinguo » entre les Femmes et les Choux ; car des Choux la tête en est bonne, et des Femmes c'est ce qui n'en vaut rien.

## GRANGER

Auriez-vous donc agréable, Mademoiselle, lors que la nuit au visage de More, aura, de ses haillons noirs, embéguiné le minois souffreteux de notre Zénith ; que je transporte mon individu aux Lares domestiques de votre toit, pour humer à longs traits votre Eloquence mellifluë, et faire sur votre couche un sacrifice à la Déesse tutélaire de Paphos ?

## GENEVOTE

Oüï, venez, mais venez avec une échelle, et montez par ma fenêtre, car mon frère serre tous les jours les clefs de notre maison sous son chevet.

## GRANGER

O ! que ne suis-je maintenant Julius César, ou le Pape

Grégoire<sup>(311)</sup>, qui firent passer le Soleil sous leur férule ! Je ne le reculerois, ni ne l'arrêtérois en Thieste ou en Josué<sup>(312)</sup>, mais je le contraindrois de marquer minuit à six heures.

## SCÈNE III

GENEVOTE, LA TREMBLAYE

GRANGER le jeune, CORBINELI

GENEVOTE

Je pensois aller plus loin vous faire rire, mais je vois bien qu'il me faut décharger ici.

GRANGER le jeune

Aux dépens de mon Père ?

GENEVOTE

C'est bien le plus bouffon personnage de qui jamais la tête ait dansé les sonnettes<sup>(313)</sup>; et moi, par contagion, je suis devenue facétieuse, jusques à lui permettre d'escalader ma chambre. À bon entendeur, salut. Il se fait tard; les machines sont peut-être déjà en chemin, retirons-nous.

## SCÈNE IV

LA TREMBLAYE, CORBINELI

LA TREMBLAYE

[Il heurte à la porte de Manon.] Va donc avertir Mademoiselle Manon. Tout va bien : La bête donnera dans nos panneaux, ou je suis mauvais chasseur.

## SCÈNE V

LA TREMBLAYE, MANON, CORBINELI

LA TREMBLAYE

Je m'en vais amasser de mes amis pour m'assister, en cas que son Collège voulut le secourir. Mais une autre difficulté m'embarrasse : C'est que je crains, si je ne suis arrivé assez tôt, qu'il n'entre dans la chambre de ma sœur; et comme enfin elle est fille, qu'elle n'ait de la peine de se dépêtrer des poursuites de ce Docteur échauffé; et qu'au contraire, s'il trouve la fenêtre fermée, contre la parole qu'il a reçue d'elle, qu'il ne s'en aille, pensant que ce soit une burle (314).

CORBINELI

O ! de cela n'en soyez point en peine, car je l'arrêterai en sorte qu'il ne courra pas fort vite escalader la chambre, et n'osera pour quelqu'autre raison que je vous tais, retourner en son logis. C'est pourquoi je vais m'habiller pour la Pièce.

LA TREMBLAYE

J'étois venu pour imaginer avec vous un moyen de hâter notre mariage; mais votre Père lui-même nous en donne un fort bon. [Il lui parle bas à l'oreille.] Il va tout à l'heure assiéger notre Château pour voir ma sœur, et moi je...

MANON

C'est par là qu'il s'y faut prendre, n'y manquez pas. Adieu.

## ACTE IV

## SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI

GRANGER

Tout est endormi chez nous d'un somme de fer; tout y ronfle jusques aux Grillons et aux Crapauds. Paquier, avance ton échelle : Mais que c'est bien pour moi l'échelle de Jacob, puis qu'elle me va monter au Paradis d'Amour.

PAQUIER

Je crois que voici la maison. [Il tombe, ayant appuyé son échelle sur le dos de Corbineli.] Ah! je suis mort. C'est ma faute, je ne lui avois pas assez donné de pied.

GRANGER

(Corbineli présente le ventre à l'échelle.) Monte encore un coup, pour voir si elle est bien appuyée. [Il l'y met encore et monte.]

PAQUIER

*Mon échelle est barbuë.*

GRANGER

*Tu es fou, tu es fou.*

PAQUIER

[Il redonne le dos pour la soutenir.] « Domine » notre échelle a rasé sa barbe, j'ai peur d'avoir donné trop de pied. [Il nage des bras dans la nuit pour toucher le mur.] Comment je ne rencontre point de mur? Notre machine tiendroit-elle bien toute seule? « Domine », plantez vous-même votre

échelle, je n'y oserois plus toucher, *car j'aurois peur ma foi de trouver encore une barbe, j'aime mieux pour ce coup demeurer ignorant.*

GRANGER

« *Vade retro* », mauvaise bête, je l'appliquerai bien moi-même. Je pense que j'y suis, voici la porte; je la connois aux clous; sur chacun desquels j'ai composé jadis maintes bonnes Épigrammes. « *Scande* <sup>(315)</sup> pour essayer si elle est ferme. »

PAQUIER

[Corbineli transpose l'écheile d'un côté et d'autre avec tant d'adresse, que Paquier faisant aller sa main à droite et à gauche, frappe toujours un des côtés de l'échelle sans trouver d'échelons.] Ha! misérable que je suis, on vient d'arracher les dents à mon échelle. Miséricorde, mon échelle vient d'enfanter. Qui l'auroit engrossie! Seroit-ce point moi, *car j'ai monté dessus?* Mais quoi l'enfant est déjà aussi gros que la mère.

GRANGER

Tais-toi, Paquier, j'ai vu tout à l'heure passer je ne sais quoi de noir. C'est peut-être une de ces Larves au teint blême, dont nous parlions tantôt, qui vient pour m'effrayer.

PAQUIER

[Granger tousse] « *Domine* », on dit que pour épouvanter le Diable, il faut témoigner du cœur. Toussez deux ou trois fois, vous vous rassurerez.

GRANGER

*[Il tousse.] Qui es-tu?*

PAQUIER

Un peu plus haut.

GRANGER

*Qui es-tu?*

PAQUIER

Encore plus fort.

GRANGER

Qui est-tu donc?

PAQUIER

Chantez un peu pour vous rassurer, [Granger chante.] Bon ; fort. Faites accroire au Spectre que vous ne le craignez point. « Domine », c'est un Diable Huguenot, car il ne se soucie point de la Croix, [Corbineli fait le signe de la Croix.]

GRANGER

Il a peur lui-même, car il n'ose parler. Mais, Paquier, ne seroit-ce point mon Ombre, car elle est vêtue tout comme moi ; fait tous mes mêmes gestes ; recule quand j'avance ; avance quand je recule ! Il faut que je m'éclaircisse. [Il donne un coup, et Corbineli le lui rend.] Notre-Dame ! elle me frappe.

PAQUIER

Monsieur, il se peut faire que les Ombres de la Nuit étant plus épaisse que celles du jour, sont aussi plus robustes, et qu'ainsi elles pourroient frapper les gens. Entrez, voilà la porte ouverte. (Corbineli entre virement avec un passe-partout, et Granger court après pour entrer aussi.)

GRANGER

Ma foi, l'Ombre est plus habile que moi. Écoutez donc, me voici, c'est moi.

PAQUIER

Non, vraman-da, ce n'est pas mon Maître qui est chez vous. ce n'est que son Ombre. Que Diable, Monsieur, votre Ombre est-elle folle de marcher devant vous, et d'entrer toute seule en un logis où elle ne connoît personne ? Ho ! assurément que nous nous sommes trompés, car si c'étoit une Ombre, la Lune qui luit maintenant l'auroit faite et cependant la Lune ne luit pas. Hélas !

« *profecto* <sup>(316)</sup> »; je le viens de trouver; nous en étions bien loin. C'est votre Ame, car ne vous souvient-il pas qu'hier vous la donnâtes à Mademoiselle Genevôte? Or n'étant plus à vous, elle vous aura quitté; cela est bien visible, puis que nous la rencontrons en chemin qui s'y en va. Ah! perfide Ame, vous ne deviez pas trahir un Docteur de la façon, ce qu'il en avoit dit n'étoit qu'en riant; cependant vous l'abandonnez pour une niaiserie! Je m'en vais bien voir si c'est elle; car si ce l'est, peut-être qu'en la flattant un peu, elle se repentira de sa faute. Je t'adjure par le grand Dieu vivant, de me dire qui tu es?

CORBINELLI, par la fenêtre.

Je suis le grand Diable Vauvert. C'est moi qui fais dire la Patenôtre du Loup; Qui noue l'Aiguillette aux nouveaux mariés; Qui fais tourner le Sas; Qui pétris le Gâteau triangulaire; Qui rends invisibles les Frères de la Rose-Croix; Qui dicte aux Rabbins la Cabale et le Talmud; Qui donne la main de Gloire, le Trèfle à quatre, la Pistole volante, le Gui de l'An-neuf, l'Herbe de Fourvoiemment, la Graine de Fougère, le Parchemin vierge, les Gamahés, l'Emplâtre magnétique. J'enseigne la composition des Brevets, des Sorts, des Charmes, des Sigilles, des Caractères, des Talismans, des Images, des Miroirs, des Figures constellées. Je prêtai à Socrate un Démon familier; je fis voir à Brutus son mauvais Génie; j'arrêtai Drusus à l'Apparition d'un Lutin; j'envoie les Démons familiers, les Esprits follets, les Martinets, les Gobelins, le Moine-bourru, le Loup-garou. *la Fileuse, la Bête de la grosse Tour, la Mule ferrée, le Filourdi, le Marcou, le Cauchemar, le Roi Hugon, le Connétable, les Trépassiez, les Hommes noirs, les Femmes blanches, les Ardens, les Lemures, les Farfadets, les Ogres, les Larves, les Incubes, les Succubes, les Lamies, les Fées,*

les Ombres, les Mânes, les Spectres, les Fantômes. Enfin je suis le Grand Veneur de la Forêt de Fontainebleau\*.

GRANGER

Ha ! Paquier, qu'est-ce cy ?

PAQUIER

Voilà un Démon qui n'a pas eu toute sa vie les mains dans ses pochettes.

GRANGER

Qu'augures-tu de cette vision ?

PAQUIER

Que c'est un Diable Femelle, puis qu'il a tant de caquet.

GRANGER

En effet, je crois qu'il n'est pas méchant, car j'ai remarqué qu'il ne nous a dit mot, jusques à ce qu'il s'est vu armé d'un Corcelet de pierre\*\* à l'épreuve de nous.

PAQUIER

Ma foi, Monsieur, ne craignez point les Diables jusques à ce qu'ils vous emportent. Pour moi, je ne les appréhende que sur les épaules des Femmes.

## SCÈNE II

LA TREMBLAYE, GRANGER, PAQUIER

CHASTEAUFORT

LA TREMBLAYE

Aux voleurs ! aux voleurs ! Vous serez pendus, coquins ! ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous en

\* Tout ce couplet de Corbineli n'est qu'un résumé du discours du sorcier Agrippa dans la lettre *Pour les Sorciers* (voir p. 45).

\*\* C'est-à-dire jusqu'à ce qu'il se soit caché derrière une muraille.

mêlez. Peuple, vous n'avez qu'à chanter le « Salve », le patient est sur l'échelle\*.

PAQUIER

En mourra-t-il, Monsieur?

LA TREMBLAYE

Tu t'y peux bien attendre.

PAQUIER

Seigneur, ayez donc pitié de l'âme de feu mon pauvre Maitre Nicolas Granger. Si vous ne le connaissez, Seigneur, c'est ce petit homme qui avoit un chapeau à grand bord, et un haut de chausse à la Culotte.

GRANGER

Au secours, Monsieur de Chasteaufort, c'est votre ami Granger que La Tremblaye veut poignarder !

CHASTEAUFORT, par sa fenêtre.

Qui sont les Canailles qui font du bruit là-bas ? Si je descends, je lâcherai la bride aux Parques.

LA TREMBLAYE

Soldats ! qu'on leur donne les osselets<sup>(317)</sup>.

GRANGER

Ah ! Monsieur de Chasteau-très-riot, envoyez, de l' Arsenal de votre puissance, la foudre craquetante sur la témérité criminelle de ces chétifs myrmidons !

CHASTEAUFORT [descendu sur le Théâtre].

Vous voilà donc, marauds. Hé ! ne savez-vous pas qu'à ces heures muettes, j'ordonne à toutes choses de se taire, hormis à ma Renommée ? Ne savez-vous pas que mon

\* Sur l'échelle pour être pendu.

épée est faite d'une branche des Ciseaux d'Atropos ! Ne savez-vous pas que si j'entre, c'est par la brêche ; si je sors, c'est du combat ; si je monte, c'est dans un Trône ; si je descends, c'est sur le pré ; si je couche, c'est un homme par terre ; si j'avance, ce sont mes conquêtes ; si je recule, c'est pour mieux sauter ; si je joué, c'est au Roi dépoüillé ; si je gagne, c'est une bataille ; si je perds, ce sont mes ennemis ; si j'écris, c'est un cartel ; si je lis, c'est un arrêt de mort. Enfin si je parle, c'est par la bouche d'un canon ? Donc, pendard, tu savois ces choses et tu n'as pas redouté mon Tonnerre ? Choisis toi-même le genre de ton supplice ; mais dépêche-toi de parler car ton heure est venue.

LA TREMBLAYE

Ah ! quelle frénésie !

GRANGER

Monsieur de Chasteaufort, « a minori ad maius » (<sup>318</sup>). Si vous traitez de la sorte un malheureux, que feriez-vous à votre rival ?

CHASTEAUFORT

Mon rival ! Jupiter ne l'oseroit être avec impunité.

GRANGER

Cet Homme ose donc plus que Jupiter ?

CHASTEAUFORT

Ce grimaud, ce fat, ce farfadet ! Docteur, vous avez grand tort. Je l'allois faire mourir avec douceur ; maintenant que ma bile est échauffée, sans vous mettre au hasard d'être accablé du Ciel qui tombera de peur, je ne le saurois punir. N'avez-vous point su cet estramaçon dont les siècles ont tant parlé ! Certain fat avoit marché dans mon Ombre ; mon tempérament s'en alluma ; je

laissai tomber celui de mes revers, qu'on nomme l'Arché-épouvantable, avec un tel fracas que le vent seul de ma Tueuse ayant étouffé mon ennemi, le coup alla foudroyer les Omoplates de la Nature. L'Univers, de frayeur, de carré qu'il étoit, s'en ramassa tout en une boule; les Cieux en virent plus de cent mille Etoiles; la Terre en demeura immobile; l'Air en perdit le vent; les Nuës en pleurèrent; Iris en prit l'écharpe; le Soleil en courut comme un Fou; la Lune en dressa les cornes; la Canicule en enragea; le Silence en mordit ses doigts; la Sicile en trembla; le Vésuve en jeta feu et flamme; les Fleuves en gardèrent le lit; la Nuit en porta le deuil; le Jour en déchira le voile de la Nuit; les Fous en perdirent la raison; les Chimistes en gagnèrent la pierre<sup>(319)</sup>; les Epées en mirent leur pucelage à l'abandon; l'Or en eut la jaunisse; la Crotte en sécha sur le pied; les Peignes en grincèrent les dents; le Tonnerre en gronda; l'Hiver en eut le frisson; l'Eté en sua; l'Automne en avorta; le Vin s'en aigrit; les Buissons s'en piquèrent; l'Ecarlate en rougit; les Rois en eurent échec et mat; les Cordeliers en perdirent leur latin; les Noms Grecs en vinrent au duel\*, et tous les Philosophes modernes aux nouvelles de ce vacarme, redoutant un second chaos se réfugièrent sous l'aile de « verbi gratia ».

## LA TREMBLAYE

Pour éviter un semblable malheur, je vous fais commandement de me suivre. Allons, Monsieur l'Arché-épouvantable, je vous fais prisonnier à la Requête de l'Univers.

## CHASTEAUFORT

Vous voyez, Docteur, pour ne vous pas envelopper

\* Cyrano joue sur le mot *duel*, terme de la grammaire grecque désignant dans les déclinaisons et les conjugaisons, deux personnes ou deux choses.

dans le désastre de ce coquin, j'ai pu me résoudre à lui pardonner...

## SCÈNE III

MANON, GRANGER, PAQUIER, LA TREMBLAYE  
CHASTEAUFORT

MANON

Ah ! Monsieur de la Tremblaye, mon cher Monsieur, donnez la vie à mon Père, et je me donne à vous. Bon Dieu, j'étois dans le Collège attendant qu'il fût arrivé pour fermer les portes de notre montée, lors que j'ai entendu un grand bruit dans la ruë. Le cœur m'a dit qu'indubitablement il avoit eu quelque mauvaise rencontre. Hélas ! mon bon Ange ne m'avertit point à faux. Il est vrai, Monsieur, qu'il mérite la mort d'avoir été surpris en volant votre maison ; mais je sais bien aussi que tous les gentilshommes sont généreux, et tous les généreux, pitoyables. Vous m'avez autrefois tant aimée. Ne puis-je, en devenant votre Femme, obtenir la grâce de mon Père ? Si vous croyez que ceci soit dit seulement pour vous amuser, *saisissez-vous de moi tout à l'heure, et tout à l'heure* allons consommer notre mariage, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de lui donner la vie : Encore qu'il ne témoigne pas d'y consentir ; excusez-le, Monsieur, c'est qu'il a le cœur un peu haut, et tout homme courageux ne fléchit pas facilement. Mais pour lui sauver la vie, je ferois bien pis que de lui désobéir.

GRANGER

O Dieux ! quelle fourbe ! Sans doute la misérable est d'intelligence avec son traître d'Amoureux. Non, non, ma Fille, non, vous ne l'épouserez jamais.

## MANON

Ah ; Monsieur de La Tremblaye, arrêtez. Je connois à vos yeux, que vous l'allez tuer. Bon Dieu ! faut-il voir massacrer mon Père devant moi ou mourir ignominieusement par les mains de la Justice *pour un vol, alors qu'il n'avoit pasachevé*? Donc, à l'âge où je suis, il faut que je perde mon Père ? Hé ! pour l'amour de Dieu, mon Père, mon pauvre Père, sauvez-vous, sauvant la vie et l'honneur à vos enfants. Vous voyez que La Tremblaye est un brutal qui ne vous pardonnera jamais si vous ne devenez son beau-père. Pensez-vous que votre mort ne me touche point ! O dame, si est. Sachez que je ne vous survivrois guère, et que même pour vous sauver d'un péril encore moindre que celui-ci, je ne balancerois point de me prostituer. A plus forte raison pour vous sauver du gibet, n'ayant qu'à devenir la femme d'un brave gentilhomme, pourquoi ne le ferois-je pas ?

## GRANGER

« Quo vertam »<sup>(320)</sup>, mes amis, l'Optique de ma vuë et de mes espérances ? C'est à vous, Monsieur de la Tremblaye. « Ne reminiscaris delicta nostra »<sup>(321)</sup>. Je me reposois sur la protection de Chasteaufort, et je croyois que ce Tranche-montagne...

## CHASTEAUFORT

Que diable voulez-vous que je fasse ? Perdrai-je tous les hommes pour un ?

## GRANGER

Oserois-je en ce piteux état vous offrir ma Fille, et demander votre sœur ? Je sais que si vous ne détournez les yeux de mes fautes, je cours fortune de rester un pitoyable raccourci des Catastrophes humaines.

## LA TREMBLAYE

Désirer cela, c'est me le commander. Mais n'oublions pas de punir ce grotesque Rodomont de son impertinence. [La Tremblaye frappe et Chasteaufort compte les coups.]

## CHASTEAUFORT

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze... Ah ! le rusé, qu'il a fait sagement ! S'il en eut donné treize, il étoit mort.

## LA TREMBLAYE

[Il jette Chasteaufort à terre d'un coup de pied.] Voilà pour vous obliger à ce meurtre.

## CHASTEAUFORT

Aussi bien, me voulois-je coucher.

## LA TREMBLAYE

Allons chez nous passer l'accord.

## GRANGER

Entrez toujours, je voussuis. Je demeure ici un moment pour donner ordre que nous ayons de quoi nous ébaudir.

## SCÈNE IV

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI

## GRANGER

Paquier, va-t-en « subito » m'accerser (<sup>322</sup>) les Confrères d'Orphée (<sup>323</sup>). Mais d'abord que tu leur auras parlé, reviens et amène-les ; car c'est un lieu où je te défens de prendre racine ; encore que la viande aérée de ces Messieurs, aussi bien que le chef de Méduse, ait droit de te pétrifier ou t'immobiliser par la même force dont usa le violon Thracien (<sup>324</sup>) pour tenir les bêtes penduës à son

harmonie. Pour toi, Corbineli, je te pardonne ta fourbe en faveur de ma conjonction matrimoniale.

CORBINELI

Monsieur, c'est aujourd'hui la fête de Sainte-Cécile<sup>(3-5)</sup>. Si Paquier ne trouve leurs maisons aussi vides que leurs instruments, je veux devenir As de pique. Et puis, Monsieur, le pauvre garçon a bien des affaires, il doit aller en témoignage\*.

GRANGER

En témoignage, et pourquoi ?

CORBINELI

Un homme de son pays fut hier déchargé de ce fardeau, qui n'est jamais plus léger que quand il pèse beaucoup. Des Coupe-jarets l'attaquèrent; l'autre cria, mais ses cris ne furent autre chose que l'Oraison funèbre de son argent. Ils lui ôtèrent tout, jusques à ne lui laisser pas même la hardiesse de les poursuivre. Il soupçonne son Hôte d'avoir été de la cabale. L'Hôte soutient qu'il n'a point été volé et prend Paquier à témoin, qui s'est offert à lui.

GRANGER

Hé bien, Paquier, que diras-tu, par ta foi, quand tu seras devant le Juge ?

PAQUIER

Monsieur, dirai-je en levant la main, j'entendis, comme je dormois bien fort, du monde dans notre ruë, criant tout bas tant qu'il pouvoit « Aux voleurs ! » Dame, je me levai sans me groüiller, je mis mon chapeau dans ma

\* Dans le Ms., on lit ici ce qui est mis un peu plus loin, avec beaucoup plus de raison, dans la bouche de Paquier dont le prénom est Pierre : « il seroit bien plus méritoire et plus agréable à Dieu de me faire habiller. Quelle honte sera-ce qu'on me voie aux noces... ».

tête, j'avallai mon chassis (326), je jetai ma tête dans le ruë, et comme je vis que je ne vis rien, je m'en retournaï coucher tout droit. » Mais « Domine », au lieu de m'envoyer quérir des Baladins, il seroit bien plus méritoire et plus agréable à Dieu de me faire habiller. Quelle honte sera-ce qu'on me voie aux noces fait comme un gueux, sachant que je suis à vous? « Induo veste petrum dic aut vestem induo Petro » (327); je m'appelle Pierre, monsieur.

## GRANGER

Tu peux donc bien te résoudre à rogner un morceau de l'Arc-en-ciel, car je ne sache point d'autre étoffe payée au marchand pour te vêtir. La Lune six fois n'a pas rempli son Croissant depuis la maudite journée que je te caparaçonnaï de neuf.

## PAQUIER

Monsieur « Saepe quidem docti repetunt bene praeposituram (328) », c'est-à-dire que toute la Nature vous prêche, avec Jean Despautères, de m'armer tout de nouveau d'un bon lange de bure.

## GRANGER

Va, console-toi, la pitié me surmonte : Je te ferai bien-tôt habiller comme un Pape. Premièrement, je te donnerai un chapeau de fleurs, une Laisse de Chiens courans, un Panache de Cocu, un Collet de Mouton, un Pourpoint de Tripe-madame, un Haut de chausse de Ras en paille, un Manteau de Dévotion, des Bâts d'Ane, des Chausses d'Hippocras, des Bottes d'Escrime, des Aiguillons de la Chair; bref une Chemise de Chartre qui te durera long-temps, car je suis assuré que tu la doubleras d'un Buffle. Cependant Corbineli, tu vois un Pirate d'Amour ; c'est sur cette Mer orageuse et fameuse *en naufrages*, que j'ai besoin pour guide du phare de tes

inventions. Certaine voix secrète me menace au milieu de mes joies, d'un brisant, d'un banc, ou d'un écueil. Penses-tu que ma Maîtresse revoie mon fils, sans rallumer des flammes qui ne sont pas encore éteintes? Ah! c'est une plaie nouvellement fermée qu'on ne peut toucher sans la rouvrir. Toi seul peut démêler les sinueux détours d'un si léthifère Dédale; toi seul peut devenir l'Argus qui me conservera cette Io. Fais donc, je te supplie, toi qui es l'Astre et la Constellation de mes félicités, que mon fils ne soit plus rétrograde à ma volonté, mais si tu veux que l'Embrion de tes espérances, devenant le plastron de mes libéralités, fasse métamorphoser ta bourse en un Microcosme de richesses, et ta poche en Corne d'Abondance; fais, dis-je, que mon coquin de fils prenne un verre au collet de si bonne sorte, qu'ils en tombent tous deux sur le cul. Je présage un sinistre succès à mes entreprises, s'il assiste à cette fête: C'est pourquoi enfonce-le dans un Cabaret, où le jus des Tonneaux le puisse entretenir jusques à demain matin. Voici de l'or, voici de l'argent; Regarde si, par un prodige surnaturel, je ne fais pas bien dans ma poche conjonction du Soleil et de la Lune, sans Eclipse. Prends, ris, bois, mange, et surtout fais-le trinquer jusques à l'ourlet! Qu'il en crève, ce ne sera que du vin perdu.

## SCÈNE V

GRANGER le jeune, GRANGER, CORBINELI,

PAQUIER

CORBINELI

Le voici, comme si Dieu nous le devoit. Permettez que je lui parle un peu particulièrement,

car votre mine effarouchante ne l'apprivoiseroit pas\*.

GRANGER

*Fais à ta fantaisie.*

CORBINELI

Je vous allois chercher. Vous ne savez pas? On vient de condamner votre raison à la mort. En voulez-vous appeler! J'ai moi-même reçu les ordres *et les instrumens* de vous enyvrer; mais si j'en suis cru, vous blesserez votre ennemi de sa propre épée. Il prétend, le pauvre homme, faire tantôt les noces de votre Sœur avec Mon sieur de La Tremblaye, et le contrat des siennes avec mademoiselle Genevote : Craignant donc que votre présence n'apportât beaucoup d'obstacles à la perfection de ses desseins, il m'a donné charge de vous saouler au cabaret, et je trouve moi, que c'est un acheminement, le meilleur du monde, pour l'exécution de ce que je vous ai tantôt mandé par celui que vous ai envoyé.

GRANGER le jeune

Quoi! pour contrefaire le mort?

CORBINELI

Oüi; car je lui persuaderai que dans l'écume du vin vous aurez pris querelle, et que... [Il lui parle bas à l'oreille.] Mais vite, allez promptement étudier vos Postures; nous amuserons cependant, Paquier et moi, votre Père, pour donner du temps à votre feinte ivrognerie.. Venez ici même représenter votre personnage, et nous lui ferons accroire qu'en suite votre querelle...

\* Cette réplique dans l'imprimé finit la scène IV, elle commence la scène V dans le Ms.

*d'Ane des oreilles de grison; sachez donc que nous sommes convenus, Paquier et moi, qu'il me donneroit dix écus quand je lui aurois enseigné le droit si parfaitement qu'il gaguât la première cause qu'il plaideroit; aujourd'hui pour me frustrer de ce qui m'est dû, il ne veut pas plaider. Je l'ai donc fait appeler par devers vous afin de mettre un terme aux remises de sa dette pour vous faire juger en ma faveur, je n'ai qu'à lui proposer un argument dont je lui fermerai la bouche. N'est-il pas vrai, Paquier, que ou tu vas gagner ta cause ou tu la vas perdre; si tu gagnes ta cause, tu me dois payer puis que tu t'es obligé de me donner les dix écus en cas que tu gagnasses la première cause que tu plaiderois; si tu es condamné, le Juge t'oblige de me payer.*

## PAQUIER

*Et c'est par là que je te vas convaincre, car n'est-il pas vrai, Corbineli, que je serai absous du paiement ou que j'y serai condamné. Si je suis absous, le jugement me dégage de l'obligation de payer; si je suis condamné, je ne te dois point dix écus, puisque j'aurai perdu la première cause que j'ai plaidée.*

## GRANGER

*Je déclare que Paquier n'est aucunement tenu de satisfaire à la dette parce que j'ordonne que Corbineli s'en fasse payer; et que ledit Corbineli ne peut rien demander à Paquier, attendu que Paquier a perdu sa cause contre Corbineli\*. Ho, ho, j'aperçois mon fils yvre.*

## CORBINELI

*Hélas, Monsieur, il a tant bu, que je pense qu'il feroit du vin à deux sols, en soufflant dans une aiguière d'eau.*

\* Cette scène est la seule, avec trois phrases de l'inédit du Ms. de la Bibliothèque nationale que M. P. Brun a reproduite dans sa thèse.

## SCÈNE VIII

GRANGER le jeune, GRANGER le père,

LA TREMBLAYE, CORBINELI, PAQUIER

GRANGER le jeune

L'Hôtesse, je ne vous dois rien, je vous ai tout rendu. Miracle, miracle, je vois *sans Astrolabe* des Etoiles en plein jour. Copernic a dit vrai, ce n'est pas le Ciel, en effet, c'est la Terre qui tourne. Ah! que n'étois-je Gruë depuis la tête jusques aux pieds, j'aurois goûté ce Nectar le long temps qu'il auroit été à baigner le long tuyau de cette gorge. Corbineli, dis-moi, suis-je bien enluminé à ton avis? Si mon visage étoit un Calendrier, mon nez rouge y marqueroit bien la double fête que je viens de chômer. Ça, ça, courage, mon Bréviaire est à demi dit; j'ai commencé à « *Gaudeamus* », et j'en suis à « *Laetatus sum* <sup>(331)</sup> ». Garçon, encore Chopine, et puis plus : Blanc ou Clairet... Il n'importe, mais qu'ils demeurent en paix, car à la première querelle, je les mets hors de chez moi. C'est pour s'être enivrez de blanc et de clairet que la Rose et le Lis sont Rois des autres Fleurs. Vite donc, haut le coude; dans la soif où je suis, je te boirois, toi, ton père, et tes ayeuls s'ils étoient dans mon verre. Buvez toujours, compagnons, buvez toujours; vous ne sauriez rien perdre, on donne à « *la Croix-Blanche* » douze rubis pour la valeur d'une pinte de vin. *O ma foi, voilà bien bû, si tu manges de même, il n'est pas besoiu de vendredis à dégraisser ton pourpoint.* En effet, voyez un peu comme on devient riche à force de boire : je pensois n'avoir qu'une maison tantôt, j'en vois deux maintenant. C'est la vertu du vin qui fait tous ces prodiges. Sans mentir, Démocrite étoit bien fol de croire

que la Vérité fût dans un Puits. N'avoit-il pas oüi dire « *In vino veritas* » ? Mais lui, qui rioit toujours, il pouvoit bien ne l'avoir dit qu'en riant. Nature en sera bernée. Elle, qui nous a donné à chacun deux bras, deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux yeux, deux naseaux, deux rognons et deux fesses, ne nous a donné qu'une bouche ? Encore n'est-elle pas tout à fait destinée à boire ? Nous en mangeons, nous en parlons, nous en baisons, nous en crachons, et nous en respirons. Ah ! qu'heureuse entre les Dieux est la Renommée d'avoir cent bouches, *mais qu'elle est infortunée de ne les avoir pleines que de vent* ; c'est pour s'en bien servir, que la mienne ne dit mot, car sympathisant à mon humeur, elle boit toujours sans relâche, et mange tout jusqu'à ses paroles. La Parque fera bien de me laisser longtemps sur la Terre, car si elle me mettoit dedans, j'y boirois tout le vin avant qu'il fût en grappe. Point d'eau, point d'eau, si ce n'est au Moulin ; non plus que de ces vendanges qui se font à coups de bâton. La seule pensée m'en fait serrer les épaules : *Fi de la Pomme, et des Pommiers !*

## GRANGER

Une Pomme, en effet, ligua les Dieux l'un contre l'autre ; une Pomme ravit la femme à Ménélas ; une Pomme d'un grand Empire ne fit qu'un peu de cendres ; une Pomme fit du Ciel un Hôpital d'insensés ; une Pomme fit à Persée égorger trois pauvres filles ; une Pomme empêcha Proserpine de sortir des Enfers ; une Pomme mit en feu la maison de Théodore ; une Pomme donna la courte haleine au genre humain : *Enfin Dieu n'envoya le Déluge que pour ôter de dessus la Terre la mémoire des Pommes* \*.

\* 1654 : « Enfin une Pomme a causé le péché de notre premier Père et, par conséquent, tous les maux du Genre humain. »

GRANGER le jeune

Que vient faire ici ce Neptune avec sa fourche ?  
 Contente-toi d'avoir par ton Eau Rouge attrapé Pharaon.  
 Le bon nigaud surpris par la couleur, te prenant pour du  
 vin, te but et se noya. Ça, Compère au Trident, c'est  
 trop faire des tiennes ; tu boiras en eau douce, aussi bien  
 que ton Recors de Triton que voilà.

PAQUIER

Voyez-vous, Monsieur l'Ivrogne, je ne suis point recors,  
 je suis homme de bien.

GRANGER le jeune

[Il le frappe, et Granger le père s'enfuit.] Quoi, tu me  
 répliques, Crapaud de mer ?

PAQUIER

O ma foi, je dirai tout.

## SCÈNE IX

LA TREMBLAYE, GRANGER le jeune

LA TREMBLAYE

Marchez, marchez, il faut bien que la passion éborgne  
 étrangement votre bon Père, car il étoit bien aisé de  
 juger que ni vos yeux, ni vos gestes, ni vos pensées ne  
 sentoient point le vin. Mais encore je n'ai pas su ce que  
 vous prétendez par cette galanterie ?

GRANGER le jeune

Je vous l'apprendrai chez vous, *aussi bien que le sujet*  
*de la comédie de Corbineli.*

## ACTE V

## SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER

GRANGER

Quoi, tout ce que j'ai vu... ?

PAQUIER

N'est que feinte.

GRANGER

Donc mes yeux, donc mes oreilles...

PAQUIER

Vous ont trompé.

GRANGER

Conte-moi donc la série et la concaténation <sup>(332)</sup> des projets qu'ils machinent.

PAQUIER

Que diantre, que vous avez la tête dure ! Je vous ai dit que votre Fils a contrefait l'ivrogne, afin que tantôt Corbineli vous persuade plus facilement qu'ayant pris querelle dans les fumées de la débauche, il se sera battu et aura été tué sur la place.

GRANGER

Mais « cui bono » <sup>(333)</sup> toute cette machine de fourbes ?

PAQUIER

« Cui bono » ? Je m'en vais vous l'apprendre. C'est qu'êtant ainsi trépassé, Mademoiselle Genevôte, laquelle a pris langue des conjurés, doit feindre qu'elle avoit

promis au défunt de l'épouser vif ou mort, et qu'à moins de s'être acquittée de sa parole, elle n'ose vous donner la main. Corbineli là-dessus vous conseillera de lui faire épouser le cadavre (au moins de faire toutes les cérémonies qu'on observe dans l'action des épousailles) afin qu'étant ainsi libre de sa promesse, elle vous la puisse engager. *Supposé* donc, comme ils s'y attendent bien, quand vous leur aurez fait prêter la foi conjugale, votre Fils doit ressusciter, et vous remercier du présent que vous lui aurez fait.

## GRANGER

Donc, la mine est éventée, et j'en suis obligé à Paquier, mon factotum ? Je ne te donnerai point une Couronne Civique à la façon des Romains, quoique tu aies sauvé la vie à un Bourgeois, honorable homme, Maitre Mathieu Granger, ayant pignon sur ruë; mais je te donne un impôt sur la pitance de mes Disciples<sup>(334)</sup>. Voici l'heure à laquelle ces Pêcheurs s'empêtreront dans leurs propres filets. Justement, j'aperçois le Fourbe qui vient. Considère à ton aise la tempête du Port.

## SCÈNE II

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER

CORBINELI

Serai-je toujours Ambassadeur de mauvaises nouvelles ? Votre fils est mort. Au sortir d'ici, étant comme vous savez un peu plus gai que de raison, il a choqué d'une Sun cavalier qui passoit. L'un et l'autre se sont offensés. Ils ont dégainé, et presque en même temps votre Fils est tombé mort, traversé de deux grands coups d'épée. J'ai fait porter son corps...

GRANGER

Quoi! la Fortune réservoit au déclin de mes ans le spectacle d'un revers si lugubre! Misérable individu, je te plains, non point pour t'être acquitté de, bonne heure, de la dette où nous nous obligeons tous en naissant: Je te plains, ô trois et quatre fois malheureux! de ce que tu as occumbé d'une mort où l'on ne peut rien dire qui n'ait été déjà dit. Car de bon cœur je voudrois avoir donné un talent (<sup>335</sup>), et que tu eusses été mangé des Mouches à ces vendanges dernières; j'aurois composé là-dessus une Epitaphe, la plus acute (<sup>336</sup>) qu'aient jamais vanté les siècles Pristins (<sup>337</sup>).

PAQUIER

A-t-il eu le temps de se reconnoître? Est-il bien mort?

CORBINELI

Si bien mort, qu'il n'en reviendra point.

GRANGER

Corbineli, appelle Mademoiselle Genevote: Elle diminuera mes douleurs en les partageant. Vraiment ouï, c'est aux Pélerins de S. Michel qu'il faut apporter des coquilles.

## SCÈNE III

GENEVOTE, GRANGER, PAQUIER, CORBINELI

GRANGER

Mon fils a vécu, Mademoiselle, et je dirois qu'il vit encore si j'avois achevé un Poëme que je médite sur le genre de son trépas. *Je me rétracte toutefois, et loin de vous conseiller les larmes,* je vous avertis que vous seriez sacrilège, si vous lamentiez la fin d'un homme qui, pour

une méchante vie et périssable, en recouvre une dans mes Cahiers immortelle et tranquille.

## GENEVOTE

Quoi! Monsieur Granger n'est plus? Nous étions trop bien unis pour être si tôt séparés! Je veux, comme lui, sortir de la vie, mais d'autant que la Nature qui nous a mis au jour sans notre consentement ne nous permet pas de le quitter sans le sien; je veux sortir de la vie, et rester entre les vivans, c'est-à-dire que, dès aujourd'hui, je vais faire dans un cloître un solemnel sacrifice de moi-même. Je n'ignore point, Monsieur, ce que je dois à votre affection, mais l'honneur qui me défend de manquer à ma foi ne me défend pas de manquer à mon amour; et je vous jure que si par un impossible ces deux incidens ne souffroient point de répugnance, je me sacrifierois de tout mon cœur à votre désir.

## GRANGER

Oüi, ma Cithérée, oüi, vous pouvez m'épouser et garder votre parole. Il avoit l'assurance d'être un jour votre mari, vif ou mort, il faut, pour vous rendre quitte de votre promesse, que vous l'épousiez mort. Là, nous passerons le Contrat, et ferons le reste des cérémonies; puis quand ainsi vous serez libre de votre serment, nous procéderons tout à loisir à notre mariage.

## GENEVOTE

*Je veux ce que vous voulez.*

## CORBINELI à Granger

Il semble que vous soyez inspiré de Dieu, tant vous parlez divinement.

## GRANGER

Une seule chose m'arrête; c'est qu'étant un miracle, vous n'en fassiez un; que vous ne rendiez la vie à ceux

qui ne sont pas morts; et que vous ne fassiez arriver céans la Résurrection avant Pâques.

CORBINELI, tout bas

O! puissant Dieu des Fourbes, ma corde vient de rompre, fais *que par ton moyen* je la renouvelle, en sorte qu'elle vaille mieux qu'une neuve.

GRANGER

Et toi, tu me trahis, fugitif infidèle du parti de mon amour ! Toi que j'avois élu pour la boîte, l'étui, le coffre et le garde-manger de toutes mes pensées. Tu m'es Cornélius Tacitus, au lieu de m'être Cornélius Publius (338).

PAQUIER

Choisis lequel tu aimes le mieux, d'être assommé ou pendu !

CORBINELI

J'aime mieux boire.

GRANGER

Ce n'étoit point assez de m'avoir volé au nom des Turcs; il falloit ajouter une nouvelle trahison ! Et de son corps, donc, menteur infâme, qu'en as-tu fait ?

CORBINELI

Ma foi ! là-dessus, je m'éveillai.

GRANGER

Que veux-tu dire, tu t'éveillas ?

CORBINELI

Vraiment oui. Il ne me fut pas possible de dormir davantage, car votre Fils faisoit un Tonnerre de Diable avec une assiette dont il tambourinoit sur la table.

GRANGER

Quoi, toute cette mort n'étoit qu'un songe ?

CORBINELI

*Hé ! comment donc l'entendiez-vous ?*

GRANGER

*O Dieux, je pensois, moi, mais vous, mademoiselle, vous ne sauriez vous laver les mains.*

GENEVOTE

*Vous le dites, mais il n'en est rien, car sachez que j'ai fait semblant de croire que votre Fils étoit mort pour vous faire goûter, quand vous le reverriez un plus pur contentement, par l'opposition de son contraire.*

GRANGER

Quoiqu'il en soit, Mademoiselle, le fiel importun de mes angoisses n'est que trop adouci par le miel sucre d'un si friant discours, mais, pour ce fourbe de Corbineli, il faut avouer, *à propos des Turcs*, que c'est un grand menteur.

CORBINELI

J'affecte, pour moi, d'être remarqué par le titre de Grand, sans me soucier que ce soit celui de Grand Menteur, grand Ivrogne, grand Politique, grand Cnez, grand Cam, grand Turc, grand Mufti, grand Visir, grand Tephterdat\*, Alexandre le Grand ou grand Pompée. Il ne m'importe, pourvu que cette Epithète remarquable m'empêche de passer pour médiocre.

GRANGER

Tu t'excuses de si bonne grâce, que je serois presque en colère que tu ne m'eusses point fâché. Je t'ordonne

\* C'est une étrange entrée, dans le grave xvii<sup>e</sup> siècle littéraire que cette soudaine apparition du tsar de Moscovie, dans la prose de Cyrano avec une orthographe qui tient quelque peu du Hongrois ; enfin c'est un étrange héraut d'armes que ce Corbineli qui met sur le même pied le grand Mufti et Alexandre le Grand et place le tsar de Moscovie entre le grand Tephterdat et le grand Cam (Abel Mansuy : *Le Monde slave et les classiques français aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles*).

pourtant, pour pénitence, de nous exhiber le spectacle de quelque intrigue, de quelque Comédie. J'avois mis en jeu mon Paronymphe des Muses, mais M. de La Tremblaye n'a pas trouvé bon que rien se passât sur ces matières sans prendre ton avis.

CORBINELI

En effet, votre déclamation n'eut pas été bonne, parce qu'elle est trop bonne. Ces doctes antiquités ne sont pas proportionnées à l'esprit de ceux qui composent les membres de cette compagnie. J'en sais une Italienne, dont le démêlement est fort agréable : Amenez seulement ici Monsieur de La Tremblaye, votre Fils et les autres, afin que je distribue les rôles sur le champ.

GRANGER

« Extemplo » je les vais congréger.

#### SCÈNE IV

GENEVOTE, CORBINELI

GENEVOTE

La corde a manqué, Corbineli.

CORBINELI

*Mais j'avois plus d'une flèche, mais avouez avec moi qu'on devroit peindre Amour plutôt en habit de Berger que de Roi, puisque ceux qu'il protège sont moins hommes qu'ils ne sont bêtes; considérez comme vos yeux ont donné si avant dans la visière de notre bon Seigneur qu'ils ont blessé jusques à sa cervelle. Je m'en vais l'engager dans un Labyrinthe où de plus grands Docteurs que lui demeureroient à « quia\* ».*

\* Cette réplique de Genevote et celle de Corbineli finissent la scène IV dans

## SCÈNE V\*

GRANGER, PAQUIER, GENEVOTE, CORBINELI

GRANGER

Au feu ! au feu !

GENEVOTE

Où est-ce ? Où est-ce ?

GRANGER

Dans la plus haute région de l'air, selon l'opinion des Péripatéticiens. Hé bien, ne suis-je pas habile à la riposte ? N'ai-je pas guéri le mal aussi-tôt que je l'ai eu fait ? Ma langue est une Vipère qui porte le venin et la thériaque tout ensemble, c'est la pique d'Achille qui seule peut guérir les blessures qu'elle a faites : et, bien loin de ressembler aux Bourreaux de la Faculté de Médecine, qui d'une égratignure font une grande plaie, d'une grande plaie je fais moins qu'une égratignure.

CORBINELI

Nous perdons autant de temps que si nous ne devions pas aujourd'hui faire la Comédie. Je m'en vais instruire ces gens-ci de ce qu'ils auront à dire : *cependant gardez bien la porte de chez vous*, je te donnerois bien des préceptes, Paquier, mais tu n'aurois pas le temps d'apprendre tant de choses par cœur. Je prendrai soin, me tenant derrière toi, de te souffler ce que tu auras à dire. Vous Monsieur, vous paroîtrez durant toute la pièce, et quoi

le Ms. Dans 1654, la réplique de Corbineli est réduite à ceci : « Oui, mais j'en avois plus d'une, je vais engager notre bon Seigneur dans un Labyrinthe... »

\* Cette scène V est la quatrième dans le Ms. ; cette différence, apparente seulement, d'une scène, en faveur de l'imprimé de 1654, se maintiendra jusqu'à la fin du V<sup>e</sup> acte.

que d'abord votre personnage semble sérieux, il n'y en a pas un si bouffon.

GRANGER

Qu'est-ce ci? Vous m'engagez à soutenir des rôles dans vos Batelages, et vous ne m'en racontez pas seulement le sujet!

CORBINELI

Je vous en cache la conduite parce que si je vous l'expliquoisois : à cette heure, vous auriez bien le plaisir maintenant de voir un beau démêlement, mais non pas celui d'être surpris. En vérité, je vous jure que lors que vous verrez tantôt la péripétie d'un intrigue si bien démêlé, vous confesserez vous-même que nous aurions été des idiots, si nous vous l'avions découvert. Je veux toutefois vous en ébaucher un raccourci. Doncques ce que je désire vous représenter est une véritable histoire, et vous le connoîtrez quand la Scène se fermera. Nous la posons à Constantinople, quoi qu'elle se passe autre part. Vous verrez un homme du tiers Etat, riche de deux enfans, et de force quarts d'écus : Le Fils restoit à pourvoir ; il s'affectionne d'une Damoiselle de qualité fort proche parente de son beau-frère ; il aime, il est aimé, mais son père s'oppose à l'achèvement mutuel de leurs desseins. Il entre en désespoir, sa Maîtresse de même. Enfin les voilà prêts, en se tuant, de clore cette Pièce *par une catastrophe*. Mais ce Père, dont le naturel est bon, n'a pas la cruauté de souffrir à ses yeux une si tragique aventure ; il prête son consentement aux volontés du Ciel et fait les cérémonies du mariage, dont l'union secrète de ces deux cœurs avoit déjà commencé le Sacrement.

GRANGER

Tu viens de rasseoir mon âme dans la chaire pacifique

d'où l'avoient culbutée mille appréhensions cornuës. Va paisiblement conférer avec tes Acteurs; je te déclare Plénipotentiaire de ce Traité comique. Toi, Paquier, je te fais le Portier effroyable de l'introïte de mes Lares<sup>(339)</sup>. Aie cure de les propugner<sup>(340)</sup> de l'introïte du Fanfaron, du Bourgeois et du Page, qui, sachant qu'on fait ici des jeux<sup>(341)</sup>, ne manqueront pas d'y transporter leurs ignares personnes. Je te mets là des monstres en tête qu'il te faut combattre diversement. Tu verras diverses sortes de visages, Les uns t'aborderont froidement, et, si tu les refuses, aussi-tôt glaive en l'air, et forceront ta porte avec brutalité. Le moins de résistance que tu feras, c'est le meilleur. Il t'en conviendra voir d'autres, la barbe faite en garde de poignard, aux moustaches rubantées, au crin poudré, au manteau galonné, qui, tout échauffés, se présenteront à toi. Si tu t'opposes à leur torrent, il te traiteront de fat, se formaliseront que tu ne les connois pas. Dès qu'ils t'auront arraïonné de la sorte, juge qu'ils ont trop bonne mine pour être bien méchans; avale toutes leurs injures. Mais si la main entreprend d'officier pour la langue, souviens-toi de la règle « Mobile pro Fixo<sup>(342)</sup> », *c'est un baume aussi souverain contre les Rodomonts que l'eau bénite contre les Diables*. D'autres, pour s'introduire, demanderont à parler à quelque Acteur pour affaire d'importance et qui ne se peut remettre; d'autres auront quelques hardes à leur porter. A tous ceux-là « Nescio vos ». D'autres, comme les Pages, environnés chacun d'un Clerc, d'un Ecolier, d'un Courtaut<sup>(313)</sup> et d'une Putain, viendront pour être admis : Reçois-les. Ce n'est pas que cette race de Pygmées puisse de soi rien effectuer de terrible; mais elle iroit conglober un torrent de canailles armées qui déborderoit sur toi, comme un essaim de guêpes sur une poire molle « Vale, mi care ».

## SCÈNE VI

PAQUIER, seul

O ma foi ! c'est un étrange métier que celui de Portier ! Il lui faut autant de têtes qu'à celui des Enfers, pour ne point flétrir ; autant d'yeux qu'à Argus, pour bien veiller ; autant de bouches qu'à la Renommée, pour parler à tout le monde ; autant de mains qu'à Briarée, pour se défendre de tant de gens ; autant d'âmes qu'à l'Hydre, pour réparer tant de vies qu'on lui ôte ; et autant de pieds qu'à un Cloporte, pour fuir tant de coups.

## SCÈNE VII

PAQUIER, CHASTEAUFORT

PAQUIER

Voici mon coup d'essai. Courage, j'en vais faire un chef-d'œuvre.

CHASTEAUFORT

Bourgeois, ho ! Hola, ho ! Bourgeois. Vous autres malheureux, ne représentez-vous pas aujourd'hui céans quelques coyonneries et jolivetés ?

PAQUIER

« Salva pace », Monsieur, mon Maître n'appelle pas cela comme cela.

CHASTEAUFORT

Quelque Momerie, quelque Fadaise ? Vite, vite, ouvre-moi.

PAQUIER

Je pense qu'il ne vous faut pas ouvrir, car vous avez

la barbe faite en garde de poignard; vous ne m'avez pas abordé froidement; vous n'avez pas dégainé, ni vous n'êtes pas Page.

CHASTEAUFORT

Ah! vertubleu, poltron, dépêche-toi; je ne suis ici que par curiosité.

PAQUIER

Vous ne faites point du tout comme il faut.

CHASTEAUFORT

Morbleu! mon Camarade, de grâce, laisse-moi passer

PAQUIER

Hé! vous faites encore pis; vraiment, il ne faut pas prier.

CHASTEAUFORT

Savez-vous ce qu'il y a, petit godelureau?... Je veux être fricassé comme Judas, si je me soucie ni de vous, ni de votre Collége; car, après tout, j'ai encore une centaine de Maisons, Châteaux s'entend, dont la moindre... Mais je ne suis point discoureur. Ouvre-moi vite, si tu ne me veux obliger de croire qu'il n'entre céans que des coquins, puis qu'on m'en refuse l'abord. Cap-de-Biou, et que penses-tu que je sois? un nigaud? Mardi, j'entens le jargon et le galimatias. Il est vrai que j'ai sur moi une mauvaise cape, mais, en récompense, je porte à mon côté une bonne tueuse, qui fera venir sur le pré le plus résolu de la Troupe.

PAQUIER

Vous raisonnez là tout comme ceux qui ne doivent point entrer.

CHASTEAUFORT

De grâce, pauvre homme, que j'aille du moins dire à ton Maître que je suis ici, et qu'il me rende un mien goujat (<sup>344</sup>) qui s'est enfui sans congé.

PAQUIER

« Il en viendra d'autres qui désireront parler à quelque Acteur pour affaire d'importance *et qui ne se peut remettre.* » Je ne sais plus comme il faut dire à ceux-là.

Ha ! Monsieur, à propos, vous ne devez pas entrer.

CHASTEAUFORT

Ventre ! je vous dis encore que je ne suis ici que par promenade. Penses-tu donc, veillaque, qu'un gentilhomme de *ma qualité* *aille loger quelque part que son bagage ne passe devant?*

PAQUIER

« Domine, Domine, accede celeriter. » Vous ne m'avez point dit ce qu'il falloit répondre à ceux qui parlent de *bagage* \*.

## SCÈNE VIII

GAREAU, PAQUIER, CHASTEAUFORT

GAREAU

O parguene sfesmon, vela bian débuté. Et pensé vous don que ce set un parsenage comme les autres, à bâtons rompus ? Dame nanain. C'est eun homme qui sait peu et prou. Comment, oul dit d'or, et s'oul n'a pas le bec jaune. Cest le Garçon de cet homme qui en sait tant. *Ardé*, vela le Maître tout craché, vela tout fin dret son armanbrance.

CHASTEAUFORT

J'aurois déjà fait un crible du ventre de ce coquin *et jeté sa carcasse aux corbeaux*, mais j'ai la crainte de

\* 1654 : Promenade au lieu de *bagage*, la partie en italique de a réplique ci-dessus de Chasteaufort ayant été supprimée par Cyrano dans l'imprimé.

faillir contre les règles de la Comédie, si j'ensanglantois la Scène.

GAREAU

Vertigué, qu'ous êtes considérant, ous avez mangé de la soupe à neuf heures (<sup>345</sup>).

CHASTEAUFORT

J'enrage de servir ainsi de borne dans une ruë.

GAREAU

O ma foi, ous êtes bian délicat en harbes, ous n'aimez ni la ruë ni la patience (<sup>346</sup>),

## SCÈNE IX

GRANGER, GAREAU, CHASTEAUFORT, PAQUIER

GRANGER

Quel climat sont allés habiter nos Rosciens ? L'Antipode ou notre Zénith ? Je vous décoche le bonjour, Chevalier du grand Revers; et vous, l'Homme à l'héritage, salut et dilection !

GAREAU

Parguene, je sis venu nonobstant pour vous défrincher ma sussion encore une petite escousse. Excusez l'imprudentance-da ; car c'est la mainagère de mon Onque qui ne feset que huyer environ moi que je venis. Que velez-vous que je vous dise ? ol feset la guieblesse. « Hé ! vramant, » ce feset-elle à part soi, Monsieur Granger, pis qu'il set tout, c'est à ly à savoir ça. Va-t-en, va, Jean, te dorra un consille là-dessus. » Dame, j'y sis venu.

GRANGER

O ! mon cher ami, par Apollon claire-face qui commu-

nique sa lumière aux choses les plus obscures, ne nous veüille rejeter dedans le creux manoir de cette spelonque généalogique.

GAREAU

Parguene, Monsieu, sacoutez donc eun tantet, et vous orez, si je ne vous la boute pas aussi à clair qu'un crible.

GRANGER

Ma parole est aussi tenable qu'un décret du Destin.

GAREAU

[Il lui présente une fressure de veau penduë au bout d'un bâton]. O bian, comme dit Pilatre, « quod scrisi, quod scrisi », n'importe, n'importe, ce nianmoins, tanquia, qu'odon comme dit l'autre, vela eune petite douceur que notre Mère-grand vous envoie.

GRANGER

Va, cher ami, je ne suis pas Jurisconsulte mercenaire.

GAREAU

Là, là, prenez tréjours ; vaut mieux un tian, que deux tu l'auras.

GRANGER

Je te dis encore un coup que je te remercie.

GAREAU

Prenez, vous dis-je, vous ne savez pas qui vous prendra.

GRANGER

Eh fi ! champêtre. Hétérogène, prens-tu mes vêtemens pour la marmite de ta maison ?

GAREAU

Ho, ho, tredinse, il ne sera pas dit que j'usions d'obliviance ; cor que je siomes petits, je ne sommes pas vilains.

GRANGER

Veux-tu donc me diffamer « à capite ad calcem » ?

GAREAU

Bonnefy, vous le prendrais. Je sais bien, comme dit l'autre, que je ne sis pas digne d'être capabe ; mais stam-pendant oul n'y a rian qui ressembe si bien à eun chat qu'eune chate. Bonnefy, vous le prendrais da, car on me huiret ; et pis, vous en garderiais de la rancœur encontre moi.

GRANGER

O vénérable confrère de Pan, des Faunes, des Sylvains, des Satyres et des Driades, cesse enfin par un excès de bonne volonté, de diffamer mes ornemens, et je te permets, par rémunération, de rester spectateur d'une invention théâtrale, la plus hilarieuse du monde.

CHASTEAUFORT

J'y entre aussi, et pour récompense, je te permets, en cas d'alarme, de te mettre à couvert sous le bouclier impénétrable de mon terrible nom.

GRANGER

J'en suis d'accord, car que sauroit refuser un mari le jour de ses noces ?

PAQUIER à Chasteaufort

Mais, Monsieur, je voudrois bien savoir qui vous êtes, vous qui vouliez entrer.

CHASTEAUFORT

Je suis le Fils du Tonnerre ; le Frère ainé de la Foudre ; le Cousin de l'Eclair ; l'Oncle du Tintamarre ; le Neveu de Caron ; le Gendre des Furies ; le Mari de la Parque ; le Ruffien de la Mort ; le Père, l'Ancêtre et le Bisaïeul des Eclaircissemens.

## PAQUIER

Voyez si j'avois tort de lui refuser l'entrée. Comment un si grand Homme pourroit-il passer par une si petite porte ? Monsieur, on vous souffre, à condition que vous laisserez vos parens à la porte, car avec le Bruit, le Tonnerre et le Tintamarre, on ne pourroit rien entendre.

## CHASTEAUFORT

Garde-toi bien une autre fois de te méprendre. D'abord que quelqu'un viendra s'offrir, demande-lui son nom, car s'il s'appelle *la Pierre*, la Montagne, la Tour, la Roche, la Butte, Fortchasteau, Chasteaufort ou de quelqu'autre titre inébranlable, tu peux t'assurer que c'est moi.

## PAQUIER

Vous portez plusieurs noms, pour ce que vous avez plusieurs Pères [Ils entrent].

## SCÈNE X\*

CORBINELI, GRANGER, CHASTEAUFORT, PAQUIER

GAREAU, LA TREMBLAYE, GRANGER le jeune

MANON, GENEVOTE

CORBINELI à Granger

Toutes choses sont prêtes. Faites seulement apporter un siège, et vous y colloquez car vous avez à paroître pendant toute la Pièce. *Il n'est pas besoin que vous sortiez d'ici, mais souvenez-vous bien de parler quand je vous soufflerai.*

\* Cette scène paraît à la fois avoir inspiré à Molière le passage du *Malade imaginaire* où Angélique et Cléante se chantent leur amour devant Argan, sous prétexte de répéter une leçon de musique, et surtout le dénoûment bien connu de l'*Amour médecin* (Victor-Fournel).

PAQUIER à Chasteaufort

Pour vous, ô seigneur de vaste étendue, plongez-vous dans celle-ci ; mais gardez d'ébouler sur la compagnie, car nos reins ne sont pas à l'épreuve des Pierres, des Montagnes, des Tours, des Rochers, des Buttes et des Châteaux.

GRANGER

Ça donc que chacun s'habille. Hé quoi ! Je ne vois point de préparatifs ? Où sont donc les masques des Satyres ? les chapelets et les barbes d'Hermites ? les trousses des Cupidons ? les flambeaux poiraisins<sup>(34)</sup>, des Furies ? *la filasse de Cloton* ? Je ne vois rien de tout cela.

GENEVOTE

Notre action n'a pas besoin de toutes ces simagrées. Comme ce n'est pas une fiction, nous n'y mêlons rien de feint ; nous ne changeons point d'habit. Cette place nous servira de Théâtre ; et vous verrez toutefois que la Comédie n'en sera pas moins divertissante.

GRANGER

Je conduis la ficelle de mes désirs au niveau de votre volonté. Mais déjà le feu des gueux<sup>(34\*)</sup> fait place à nos chandelles. Ça, qui de vous le premier estropiera le silence ?

*Commencement de la Pièce.*

GENEVOTE

Enfin, qu'est devenu mon Serviteur ?

GRANGER le jeune.

Il est si bien perdu, qu'il ne souhaite pas de se retrouver.

GENEVOTE

Je n'ai point encore su le lieu ni le temps où commença votre passion.

GRANGER le jeune

Hélas ! ce fut aux Carmes, un jour que vous étiez au Sermon...

GRANGER le père, en interrompant

Soleil, mon Soleil, qui tous les matins faites rougir de honte la céleste Lanterne, ce fut au même lieu que vous donnâtes échec et mat à ma pauvre liberté. Vos yeux, toutefois, ne m'égorgèrent pas du premier coup *de couteau*, mais cela provint de ce que je ne sentois que de loin l'influence porte-trait de votre rayonnant visage, car ma rechignante destinée m'avoit colloqué superficiellement à l'ourlet de la sphère de votre activité.

CORBINELI

Je pense, ma foi, que vous êtes fol de les interrompre : Ne voyez-vous pas bien que tout cela est de leur personnage ?

GRANGER le jeune

Toutes les Espèces de votre beauté vinrent en gros assiéger ma raison ; mais il ne me fut pas possible de haïr mes ennemis, après que je les eus considérés.

GRANGER le père, en interrompant

Allons, ma Nimphelette, allons, il est vergogneux aux filles *pudibondes* de coloquiser « diu et privatim »<sup>(349)</sup> avec tant vert Jouvenceau. Encore si c'étoit avec moi, ma barbe jure de ma sagesse, mais avec un petit cajoleur !

CORBINELI

Que Diable ! laissez-les parler si vous voulez, ou bien

nous donnerons votre rôle à quelqu'un qui s'en acquitera mieux que vous.

GENEVOTE, à GRANGER le jeune

*Je devine et je crois tout ce que vous souhaitez dire sur cette matière, souffrez donc que je ne rabatte rien de la haute estime que vous avez conçue de moi, car je crains de rabattre le prix d'une chose que vous aimez, mais je m'étonne donc que vous ne travaillez plus courageusement aux moyens de posséder une chose pour qui vous avez tant de passion.*

GRANGER le jeune

*Mademoiselle, je ne suis ni désespéré ni téméraire, tout ce qui dépend d'un bras plus fort que le mien, je le souhaite, et ne le promets pas. Mais au moins suis-je assuré de vous faire paroître mon amour par mon combat, si je ne puis vous témoigner ma bonne fortune par ma victoire. Je me suis jeté aujourd'hui plusieurs fois aux genoux de mon Père, le conjurant d'avoir pitié des maux que je souffre ; et je m'en vais savoir de mon valet s'il lui a dit la résolution que j'avois prise de lui désobéir, car je l'en avois chargé. Viença, Paquier, as-tu dit à mon Père que j'étois résolu, malgré son commandement, de passer outre ?*

PAQUIER

Corbineli, souffle-moi.

CORBINELI, tout bas

Non, Monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

PAQUIER

Non, Monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

GRANGER le jeune

[Il tire l'épée sur Paquier.] Ha ! maraud, ton sang me vengera de ta perfidie !

CORBINELI\*

Fuis-t'en donc, de peur qu'il ne te frappe.

PAQUIER

Cela est-il de mon rôle ?

CORBINELI

Oui.

PAQUIER

Fuis-t'en donc de peur qu'il ne te frappe \*\*.

GRANGER le jeune

Je sais qu'à moins d'une Couronne sur la tête, je ne saurois seconder votre mérite.

GENEVOTE

Les Rois, pour être Rois, ne cessent point d'être hommes, pensez-vous que.....

GRANGER le père, interrompant.

En effet, les mêmes appétits qui agitent un Ciron agitent un Eléphant. Ce qui nous pousse à battre un support de marmite, fait à un Roi détruire une Province. L'ambition allume une querelle entre deux Comédiens ; la même ambition allume une guerre entre deux Potentats. Ils veulent de même que nous, mais ils peuvent plus que nous.

CORBINELI

Ma foi, je vous enchaînerai.

GRANGER le jeune.

*Pour moi, mon humeur et mon sort m'ont logé dans le*

\* N'est-ce pas ici le germe de la scène du souffleur dans *Les Plaideurs* de Racine (V. Fournel).

\*\* La réplique de Paquier, la réponse de Corbineli et le même avis donné par Paquier ne sont pas dans la Ms.

monde à l'étage du milieu. Je ne suis point de ces savants qui abandonnent à leurs écrits le soin de les faire vivre après la mort.

GENEVOTE

*Mais, en récompense, vous n'êtes point de ces scolaires qui portent le Collège partout, qui n'ont pas secoué le portefeuille avec la toque et dont les honnêtes gens ne sauroient approcher tant ils puient encore l'épître familière.*

GRANGER le jeune

On croira...

GENEVOTE

Suffise qu'on croie toutes choses à votre avantage. A quoi bon me faire tant de protestations d'une amitié dont je ne doute pas ? Il vaudroit bien mieux être maintenant pendus au col de votre Père et, à force de larmes et de prières, arracher son consentement pour notre mariage.

GRANGER le jeune

Allons-y-donc, Monsieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi, et....

GENEVOTE

Et moi, vous témoigner l'envie que j'ai de vous faire bien-tôt grand-Père.

GRANGER

Comment grand-Père ? Je veux bien tirer de vous une propagation de petits individus ; mais j'en veux être cause prochaine, et non pas cause éloignée.

CORBINELI

Ne vous tairez-vous pas ?

GRANGER

Cœur bas et ravalé, n'as-tu point de honte de consumer l'avril de tes jours à cajoler une fille ?

CORBINELI

Ne voyez-vous pas que l'ordre de la Pièce demande qu'ils disent tout cela ?

GRANGER

Ils n'ont pas assez de bien l'un pour l'autre, je ne souffrirai jamais...

GENEVOTE

Non, non, Monsieur, je suis d'une condition qui vous défend d'appréhender la pauvreté *pour vos petits*. Je souhaiterois seulement que vous eussiez vu une Terre que nous avons à huit lieuës d'ici : la solitude agréable des Bois, le vert émaillé des Prairies, le murmure des Fontaines, l'harmonie des Oiseaux, tout cela repeintureroit de noir votre poil déjà blanc.

PAQUIER

Mademoiselle, ne passez pas outre, voilà tout ce qu'il faut à Charlot *Granger*. Il ne sauroit mourir de faim, s'il a des Bois, des Prés, des Oiseaux, et des Fontaines ; car les arbres lui serviront à se guérir du mal des mouches ; les Prés lui fourniront de quoi paître, et les Oiseaux prendront le soin de chiffler quand il ira boire à la Fontaine.

GRANGER

Ah ! sirénique laronnesse des cœurs ! Je vois bien que vous guettez ma raison au coin d'un Bois, que vous la voulez égorger sur le Pré, ou bien l'ayant submergée à la Fontaine, la donner à manger aux Oiseaux.

GRANGER le jeune

*Aussi n'espérois-je pas que la raison vous fit paroître ce que l'amour vous commandoit de refuser, c'est pourquoi je suis venu...*

PAQUIER

J'ai vu, j'ai vaincu, dit César, au retour des Gaules.

GRANGER le jeune

Vous conjurer...

PAQUIER

Dieu vous fasse bien, Monsieur l'Exorciste, mon Maître n'est pas Démoniaque.

GRANGER le jeune

Par les services que je vous ai faits...

PAQUIER

Et par celui des morts qu'il voudroit bien vous avoir fait faire.

GRANGER le jeune

De reprendre la vie que vous m'avez prêtée.

PAQUIER

Il étoit bien fol de vous prêter une chose dont on n'a jamais assez.

GRANGER le jeune.

*Mais parce que chacun de nos esprits anime réciproquement ce qu'il aime, que le coup qui me sera funeste sera mortel à celle qui vit en moi, et que nous désunir c'es nous détruire [Il tire un poignard]. Prenez ce poignard, père dénaturé, faites deux homicides par un meurtre, écrivez le destin de ma Maîtresse avec mon sang, et ne permettez pas que la moitié d'un si beau couple expire de douleur sur le tombeau de son autre moitié. Mais à quoi bon tant de discours ? Frappez ! Qu'attendez-vous ?*

PAQUIER

*J'attends que la vache soit pleine pour tuer le taureau.*

CORBINELI

*Le Diable t'emporte coquin !*

PAQUIER

*Et rapporte, il n'y au marché que ce que l'on y met.*

CORBINELI

*Un bâton quelque jour reconnoîtra tous ces bons offices.*

PAQUIER

*Cicéron dans les siens dit que tout ce qui est honnête est vertueux.*

GENEVOTE

*Quoi, Monsieur, vous ne dites mot, est-ce l'appréhension de voir tirer votre sang de vos veines qui vous a gelé la parole ? Non, non, ne craignez rien. Mille fois déjà nos Ames seroient sorties par nos blessures, mais nos jours sont nombrés et la Providence qui en tient le compte s'offenserait avec raison si notre désespoir contre-disoit son calcul.*

CORBINELI

*Répondez-donc, si vous voulez ! Qu'est-ce ? Etes-vous trépassé ?*

GRANGER

*Ah ! que tu viens de m'arracher une belle pensée ! Je rêvois quelle est la plus belle figure, de l'Antithèse ou de l'Interrogation.*

CORBINELI

*Ce n'est pas cela dont il est question.*

GRANGER

*Et je ruminois encore à ces Spéculateurs, qui tant de fois ont fait faire à leurs rêveries le plongeon dans la mer, pour découvrir l'origine de son flux, de son*

reflux et de son amertume, mais pas un à mon goût n'a frappé dans la visière. Ces raisons salées me semblent si fades, que je conclus qu'infailliblement...

CORBINELI

Ce n'est pas de ces matières-là, vous dit-on, dont il est question. Nous parlons de marier Mademoiselle et votre Fils, et vous nous embarquez sur la mer !

GRANGER

Quoi ! parlez-vous de mariage avec cet hobereau ? Etes-vous orbe<sup>(350)</sup> de la faculté intellectuelle ? Etes-vous hétéroclite d'entendement, ou le microcosme parfait d'une continuité de chimères abstractives ?

CORBINELI

A force de représenter une Fable, la prenez-vous pour vérité ? Ce que vous avez inventé vous fait-il peur ? *de même les enfants des grimauds dont ils ont eux-mêmes barbouillé les compagnons ?* Ne voyez-vous pas que l'ordre de la Pièce veut que vous donnez votre consentement ? Et toi, Paquier, surtout maintenant garde-toi bien de parler, car il paroît ici un Muet que tu représentes\* ! Là donc, dépêchez-vous d'accorder votre Fils à Mademoiselle. Mariez-les.

GRANGER

Comment, marier ? C'est une Comédie ?

CORBINELI

Eh bien, ne savez-vous pas que la conclusion d'un Poème comique est toujours un mariage ?

\* Dans le Ms., cette réplique : ... *Paquier, surtout maintenant....* est donnée à Granger le jeune, et Corbineli répond : *Dépêchez-vous d'accorder...*

GRANGER

Oui; mais comment seroit-ce ici la fin? Il n'y a pas encore un acte de fait.

CORBINELI

Vous avons uni tous les cinq en un, de peur de confusion : cela s'appelle pièce à la Polonaise\*.

GRANGER

Ah! bon... « Comme cela, je te permets de prendre « Mademoiselle pour légitime épouse. »

LA TREMBLAYE

*Et moi, j'y consens.*

GRANGER

*Dressons les articles que je les signe.*

GENEVOTE

Vous plaît-il signer les articles? Voilà le Notaire tout prêt.

GRANGER

« Sic ita sane », très volontiers [Il signe].

PAQUIER

J'enrage d'être muet, car je l'avertirois.

*(Fin de la Comédie)*

CORBINELI

Tu peux parler maintenant, il n'y a plus de danger.

PAQUIER

*Il faut avouer qu'Alexandre le Grand étoit un vaillant homme; un jour...*

\* Nouvelle allusion au mariage de Marie de Gonzague avec Vladislas IV, roi de Pologne, et de la rapidité avec laquelle les négociations avaient été poursuivies.

CORBINELI

*Un jour tu seras juge, quand tu auras pris de l'ellé-bore.*

GRANGER

[On donne congé au notaire]. Hé bien ! Mademoiselle, que dites-vous de notre Comédie ?

GENEVOTE

Elle est belle, mais apprenez qu'elle est de celles qui durent autant que la vie\*. Nous vous en avons tantôt fait le récit comme d'une Histoire arrivée, mais elle devoit arriver. Au reste, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, car vous nous avez mariés vous-même; vous-même vous avez signé les articles du Contrat. Accusez vous seulement d'avoir enseigné le premier à fourber. Vous fites accroire aux parens de votre Fils qu'il étoit fol, quand vous vites qu'il ne vouloit point entendre au voyage de Venise. Cette insigne fausseté lui montra le chemin de celle-ci. Il crut qu'il ne pouvoit faillir en imitant un si bon Père.

CORBINELI

Enfin c'est une pilule qu'il vous faut avaler.

LA TREMBLAYE

Vous l'avalerez, ou par la mort...

GAREAU

Ah ! par ma fy, je sommes logé à l'Enseigne de « J'en tenons ». Parmanda, j'en avouas que que souleur, que cette petite Ravodiére-là ly grimoneret que que Trogédie. Hé bian, ne vela pas notre putain de mainagère

\* Molière a encore doublement imité cette scène d'une manière moins directe sans doute mais non moins évidente que les deux précédentes, d'une part dans le *Malade imaginaire*, acte II, scène VI et dans le dénouement de l'*Amour médecin* (V. Fournel).

toute revenuë? Néanmoins, comme nan dit, *Jesus Maria et durôt sont deux biaux mots*, feue la pauvre défunte, devant gnieu set son âme da, m'en baillit eun jour d'une belle vrédée. Par ma fiquette, ol me boutit à Cornuaille en tout bian et tout honneur. Stampandant la bonne chienne qu'ol estet... Aga hé! ous estes don *itou* de ces saintes sucrées-là? Bonnefy, je le voyas bian, qu'ous aviais le nez torné à la friandise. Or un jour qu'il pluttant: « Jaquelaine, ce ly fis-je tout en gaussant, il fait cette nuit clair de l'Eune, il fera demain clair de l'Autre.» Enfin tanquia, qu'odon, ce nonobstant, après ça, ô dame, éclaircissez-moi à dire: « Tanquia que je m'en revenis tout épouvanté tintamarer à notre huis. A la parfin je me couchis tout fin nu auprès de notre bonne femme. Un tantet après que je me fussis rabougry tout en eun petit tapon, je sentis queuque chose qui groüillet. « Jaquelaine, ce ly fis-je, je pense qu'il y a là queuqu'un couché. — Oüi, ce me fit-elle, je t'en répons et que guiantre y auret-il? » Eune bonne escousse après je sacoute encore frétiller. « Han! Jaquelaine, il y a là queuqu'un. « J'allongis ma main, je tâtis. « Houay! ce fis-je, eune tête, deux têtes»; pis frougognant entre les draps: « deux jambes, quatre jambes; Han! Jaquelaine il y a là queuqu'un. — Hé, Piarre, que tu es fou, ce me fit-elle, tu compte mes jambes deux fouas! » Parguene, je ne me contentis point; je me levis. Dame, je découvris le pot aux roses. « Ho! Ho! vilaine, ce ly fis-je, qu'est-ce que ça? « Fili Davi»! ton ribaut sera étripé! — vraiment, Jean, ce me fit-elle, garde t'en bian: C'est ce pauvre Maître Loüis le barbier, qui venet de seigner eun malade de tout là-bas. Il estet tout rede de fred, et avet encore bian de vilain chemain à passer. Il m'exhor-siset d'allumer du feu; dame, comme tu sais, le bois est char; je l'y ai dit qu'il se venist pustôt réchauffer environ

moi. Il ne feset que de s'y bouter quand tu es venu. — Allons, allons, cely fis-je, Maître Loüis on vous appranra de venir coucher avec les femmes des gens ». Dame, je ne fus ni fou, ni estourdi je le claquis bel et bian et le portis sur mes espaules jusqu'à moi quié chemain de sa maison : « Mais n'y revenez pas eune autre fouas! car parguene, s'il vous arrive, je vous porteraï encore eune escousse aussi loin. » Et bian, regardez, il ne faut qu'eun malheur. Cette petite devargondée m'en eut peut-être fait autant. C'est pourquoi bon jour et bon soir, c'est pour deux fouas.

CORBINELI

C'est maintenant à vous, Monsieur, pour combler la félicité de ces nouveaux Mariés, d'augmenter leur revenu de celui d'un Empire. Il vous sera bien aisé, puisque vous faites chanceler la Couronne d'un Monarque en la regardant.

CHASTEAUFORT

Je donne assez, quand je n'ôte rien ; et je leur ai fait beaucoup de bien, de ne leur avoir point fait de mal.

GRANGER le jeune

Mon petit cœur, il est fort tard, allons nous mettre au lit.

PAQUIER

Je n'ai donc plus qu'à faire venir la Sage-Femme, car vous allez entrer en travail d'enfant.

LA TREMBLAYE

Je n'oserois quasi prendre la hardiesse de vous consoler.

GRANGER

N'en prenez pas la peine, je me consolerai bien moi-même. « O Tempora! ô Mores !

*Fin du Pédant joué.*

Dans le Ms. l'exclamation de Granger : *O Tempora ô Mores !* est remplacée par la profession de foi suivante qui est celle de Cyrano de Bergerac : *Je sens déjà mon âme s'endurcir aux afflictions, aussi Nature quand elle me bâtit avoit gagé contre la Fortune et la Mort qu'elle pétriroit un Homme qui lui feroit perdre escrime, aussi je me sens né tout propre à faire radoter cette Damoiselle aux yeux clos. Je la vis, ce me semble, une nuit travestie en Médecin, elle s'approchoit de mon chevet et, ne pensant pas être connuë pour un Docteur de la Faculté, elle me demanda quand la fièvre m'avoit prise : « Trop tôt, lui répliquais-je. — Mais encore où vous tient le mal ? » Je lui répondis qu'il me tenoit entre deux draps. Elle ajouta, « Si je ne pouvois avaler mes jambes. » Je l'assurai que je n'avalais plus rien sans mâcher, « Mais, reprit-elle, vous raillez et cependant vous voilà déjà bien bas. — Il ne s'en faut que le lit que je ne touche à terre. — Hé, mon ami, dit-elle, pour couclusion, recommandez-vous à Dieu. — Quelqu'un y va-t-il, lui répartis-je. — Vous-même tout à l'heure, dit-elle. » Je l'assurai que je ferois donc bien mes recommandations moi-même. Alors s'appercevant que je l'avois reconnuë : « Hé bien, me dit-elle, il est vrai, je suis la Mort, je viens ici pour t'avertir que tu mourras. — Il le faut bien puisque j'ai vécu », lui répondis-je effrontément. — Mais « bientôt », dit-elle. — J'en serai plutôt quitte. — Tu laisseras ta tête sur un échafaud — Il ne m'importe de mourir d'estoc ou de taille, mais afin de vous ôter la peine de tant de menaces, je vais, pour vous soulager, tâcher de m'effrayer moi-même : « Donc, ô mon corps, je t'avertis qu'avant de rendre l'âme, tu souffriras plusieurs coups de la main d'un bourreau. — N'importe, il n'y en sau-roit avoir qu'un qui fasse mourir. — Ce sera en pays étranger. — Il n'y a qu'un chemin pour descendre aux*

*Enfers. — Tu resteras sans sépulture. — Le Ciel me couvrira. — Tu seras affligé d'une fièvre bien longue. — Je ne mourrai donc pas subitement. — Tu seras chassé de ta patrie. — Ma patrie est tous les lieux où je me trouve bien. — Tu perdras les yeux. — J'en dormirai davantage. — Tu ne verras rien de beau ni rien de laid. Tu deviendras manchot. — Je ne serai pas au hasard d'être accusé d'homicide. Voilà sèche et décharnée Damoiselle les coups que j'imagine les plus sensibles, toutefois ils ne m'étonnent point. Si vous en savez d'autres, chantez. »* Cette orgueilleuse Pelée se trouva si camuse de voir ainsi chiffonner sa tyrannie qu'elle me pardonna comme je lui pardonne !

---



## *LA MORT D'AGRIPPINE, tragédie.*

*La Mort d'Agrippine* a été portée à la scène, sur la demande du duc d'Arpajon, dans les derniers mois de 1653 ou au début de 1654, probablement à l'Hôtel de Bourgogne. Elle n'a dû avoir que quelques représentations. Le public s'est ému, suivant les *Menagiana*, non des passages admirables et vraiment osés qu'elle renferme, mais de certains mots qu'il a mal interprétés, tels que celui d'hostie :

... Les badauds, avertis qu'il y avoit des endroits dangereux, les avoient tous ouïs sans émotion, lorsque Séjan résolu à faire périr Tibère, qu'il regardoit déjà comme sa victime, vint dire à la fin de la scène IV, du quatrième acte :

*Frappons, voilà l'Hostie, et l'occasion presse*  
ils ne manquèrent pas de s'écrier :

Ah ! le méchant ! Ah ! l'athée ! Comme il parle du Saint-Sacrement.

L'avocat Gabriel Guéret affirme que cette pièce a été interdite<sup>(351)</sup>, il n'en existe cependant aucune preuve à notre connaissance. Peut-être est-ce grâce à cette interdiction que la première édition in-quarto a été rapidement épuisée : « Sercy qui l'imprima, dit à Boisrobert qu'il avoit vendu l'impression en moins de rien. — Je m'en étonne, dit Boisrobert. — Ah ! Monsieur, reprit le libraire, il y a de belles impiétés... »<sup>(352)</sup>

Inutile de donner ici l'analyse de cette tragédie qui s'apparente à celles de P. Corneille : *Horace*, *Cinna*, *La Mort de Pompée*; de Tristan L'Hermite : *La Mort de Senèque*, etc., etc. Cyrano a pris — il en avait le droit — de grandes libertés avec l'histoire.

Comme *Le Pédant joué*, *La Mort d'Agrippine* a eu une unique représentation au xix<sup>e</sup> siècle, non aux Etats-Unis, mais en France, au théâtre de la Gaîté, le 10 novembre 1872. Le conférencier Auguste Vita, obtint un vif succès, en la présentant au public :

Le public tout entier l'écouta avec des sentiments très divers, qui variaient de la surprise à l'admiration. Si la pièce parut imparfaite au point de vue scénique, elle a des scènes d'une grande beauté et des suites de vers où l'on sent le souffle d'un grand poète... M. Monval a gardé le souvenir de l'immense effet produit par la tragique brièveté de la scène dernière sur des spectateurs habitués au grand récit final des tragédies. Tous étaient d'avis — et c'est l'opinion de M. Mounet-Sully — que Cyrano méritait, à son époque, comme auteur tragique, une place d'honneur à côté de Corneille et que la reprise d'une pièce de n'importe lequel de ses contemporains n'aurait obtenu pareil succès (*Le Figaro*).

EPITRE DEDICATOIRE DE « LA MORT D'AGRIPPINE »

A Monseigneur le Duc d'Arpajon (353).

Monseigneur, quoi qu'Agrippine soit sortie du sang de ces Princes qui naissoient seulement pour commander aux hommes, et qui ne mouroient que pour être appelés au rang des Dieux, ses disgrâces l'ont rendue encore plus célèbre que la gloire de son berceau. Il semble qu'elle n'ait eu le grand Auguste pour Aïeul qu'afin de sentir avec plus d'affront\* le regret de se voir dérober l'Empire, son légitime patrimoine : César ne l'avoit honorée de l'alliance de Tibère, que pour l'attacher de plus près à son Tyran, et ne lui avoit donné pour mari le plus grand Héros de son siècle, que pour en faire la plus affligée et la plus inconsolable de toutes les veuves ; de sorte qu'ayant toujours vécu dans la douleur et la persécution, il est certain qu'elle préféreroit le repos du tombeau à cette seconde vie que je lui donne si, voulant l'exposer au jour, je lui cherchois un moindre Protecteur que celui qui, dans la conservation de Malte, l'a été de toute l'Europe. Quelque maligne que soit la Planète qui domine au sort de mon Héroïne, je ne crois pas qu'elle puisse lui susciter des ennemis qu'impuissans, quand elle aura le secours de Votre Grandeur : Vous, Monseigneur, que l'Univers regarde comme le Chef d'un

\* Dans les éditions postérieures : d'affection.

Corps qui n'est composé que de parties nobles, qui avez fait trembler jusques dans Constantinople le Tyran d'une moitié de la Terre, et qui avez empêché que son Croissant, dont il se vantoit d'enfermer le reste du Globe, ne partageât la souveraineté de la Mer avec celui de la Lune : mais tant de glorieux succès ne sont point des miracles pour une Personne dont la profonde sagesse éblouit les plus grands Génies, et en faveur de qui Dieu semble avoir dit par la bouche de ses Prophètes\*, que le Sage auroit droit de commander aux Astres. Agripine, Monseigneur, qui pendant le cours de sa vie les a sans relâche expérimentés contraires, effarouchée encore aujourd'hui de la cruauté des Empereurs qui ont poursuivi son Ombre jusques chez les morts : Entre les bras de qui se pouvoit-elle jeter avec plus de confiance, qu'entre ceux d'un redoutable Capitaine, dont le seul bruit des armes a garanti et rassuré Venise, cette puissante République, où la liberté Romaine s'est conservée jusqu'en nos jours. Recevez-là donc, s'il vous plaît, Monseigneur, favorablement ; accordez un asile à cette Princesse, qu'elle n'a pû trouver dans un Empire qui lui appartenloit. Je sais que faisant profession d'une inviolable fidélité pour notre Monarque, vous la blâmerez peut-être d'avoir conspiré contre son Souverain, quoi qu'elle n'ait poursuivi la mort de Tibère que pour venger celle de Germanicus, et n'ait été infidèle Sujette, que pour être fidèle à son Epoux : mais en faveur de sa vertu, elle espère cette grâce de votre bonté, dont elle ne sera pas ingrate ; car elle m'a promis que sa reconnaissance publierai par tout les merveilleux éloges de votre vertu, qui donne plus d'éclat à votre sang\*\* qu'elle n'en a reçu

\* En marge : *Vir sapiens dominabitur Astris.*

\*\* En marge : les Rois d'Arragon et les Comtes de Thoulouze, dont quelques-uns ont régné en Jérusalem.

de lui, encore que la source en soit Royale : Ceux de votre prudence dans les négociations les plus importantes de l'Etat, que l'on nous propose comme un portrait achevé de la Sagesse ; Ceux de votre valeur dans les combats dont elle règle les événements, au préjudice du pouvoir absolu que la Fortune s'en est réservé ; et ceux enfin, Monseigneur, de votre courage qui n'a jamais vu de péril qu'au dessous de lui. Ces considérations me font espérer que la généreuse Agrippine ayant été présente à toutes les victoires de son Héros, elle n'ignore pas en quels termes elle doit parler des vôtres, et je suis même certain qu'elle leur rendra justice, sans qu'on l'accuse de flatterie ; car si vous êtes d'un mérite à ne pouvoir être flatté, elle est aussi d'un rang à ne pouvoir flatter. Mais, Monseigneur, que pourroit-elle dire qui ne soit connu de toute la Terre ; vous l'avez vuë presqu'entièrè en victorieux\*, et par un prodige inouï votre visage même n'y est guère moins connu que son nom. Souffrez donc que je vous offre cette Princesse, sans vous rien promettre d'elle que cet aveu public qu'elle vient vous faire, qu'enfin elle a trouvé un Héros plus grand que Germanicus. Au reste, elle cessera de déplorer ses malheurs, si par le tableau de sa pitoyable aventure, elle vous donne au moins quelque estime de sa constance, et moi je me croirai trop bien récompensé du présent que je lui fais de cette seconde vie si, n'étant plus que mémoire, elle vous fait souvenir que je suis, Monseigneur, votre très-humble, très-obéissant et très-passionné serviteur,

DE CYRANO BERGERAC.

---

\* En marge : Monseigneur L. D. d'Arpajon a commandé en France, en Alsace, Flandres, Lorraine, Roussillon, Malthe, Venise, Pologne, etc.

## PRIVILÈGE DU ROI

Ce Privilège daté du 16 décembre 1653, d'une durée de neuf années, signé Galongé dans l'édition originale de 1654 est accordé au sieur de Bergerac pour *La Mort d'Agrippine, et un volume de Lettres*. L'Enregistrement sur le livre de la Communauté des Libraires n'est pas mentionné ; le sieur de Bergerac le rétrocède au libraire Charles de Sercy.

*LA MORT D'AGRIPPINE,  
veuve de GERMANICUS, tragédie.*

Acteurs : *Tibère*, empereur de Rome. — *Séjanus*, favori de *Tibère*. — *Nerva*, sénateur, confident de l'Empereur. — *Térentius*, confident de *Séjanus*. — *Agrippine*, veuve de *Germanicus*. — *Cornélie*, sa confidente. — *Livilla*, sœur de *Germanicus* et bru de l'Empereur. — *Furnie*, sa confidente. — Troupe de Gardes.

[*La scène est à Rome, dans une salle du Palais de Tibère*].

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

AGRIPPINE, CORNÉLIE

AGRIPPINE

Je te vais retracer le tableau de sa gloire,  
Mais feins encor après d'ignorer son histoire,  
Et pour me rendre heureuse une seconde fois,  
Presse-moi de nouveau de conter ses exploits :  
Il doit être en ma bouche aussi bien qu'en mon âme,  
Pour devoir chaque instant un triomphe à sa femme.  
Mais ne te fais-je point de discours superflus ?  
Je t'en parle sans cesse.

## CORNÉLIE

Il ne m'en souvient plus.

Et j'attends.....

## AGRIPPINE

Apprends donc comme ce jeune Alcide  
 Fut des Géants du Rhin le superbe homicide,  
 Et comme à ses côtés faisant marcher la Mort,  
 Il échauffa de sang les rivières du Nort.  
 Mais pour voir les dangers où dans cette conquête  
 La grandeur de son âme abandonna sa tête,  
 Pour voir ce que son nom en emprunta d'éclat,  
 Ecoute le récit de son dernier combat :

Déjà notre Aigle en l'air balançoit le tonnerre  
 Dont il devoit brûler la moitié de la terre,  
 Quand on vint rapporter au grand Germanicus  
 Qu'on voyoit l'Allemand, sous de vastes écus,  
 Marcher par un chemin couvert de nuits sans nombre :  
 « L'éclat de notre acier en dissipera l'ombre ! »  
 (Dit-il), et pour la charge il lève le signal ;  
 Sa voix donne la vie à des corps de métal.  
 Le Romain par torrents se répand dans la plaine,  
 Le Colosse du Nord se soutient à grand'peine,  
 Son énorme grandeur ne lui sert seulement  
 Qu'à montrer à la Parque un plus grand logement ;  
 Et tandis qu'on heurtoit ces murailles humaines,  
 Pour épargner le sang des légions Romaines,  
 Mon Héros, ennuyé du combat qui traînoit,  
 Se cachoit presqu'entier dans les coups qu'il donnoit ;  
 Là des bras emportés, là des têtes brisées ;  
 Des troupes en tombant sous d'autres écrasées,  
 Font frémir la campagne au choc des combattans  
 Comme si l'Univers trembloit pour ses enfans.  
 De leurs traits assemblés l'effroyable descente

Forme entr' eux et la nuë une voûte volante,  
 Sous qui ces fiers Titans, honteux d'un sort pareil,  
 Semblent vouloir cacher leur défaite au Soleil.  
 Germanicus y fit ce qu'un Dieu pouvoit faire,  
 Et Mars en le suivant crut être téméraire.  
 Ayant fait du Germain la sanglante moisson,  
 Il prit sur leurs Autels leurs Dieux même à rançon,  
 Afin qu'on sût un jour par des exploits si braves,  
 Qu'un Romain dans le Ciel peut avoir des esclaves.  
 O ! quel plaisir de voir sur des monceaux de corps,  
 Qui marquoient du combat les tragiques efforts,  
 Dans un livre d'airain la superbe Victoire  
 Graver Germanicus aux fastes de la Gloire !

## CORNÉLIE

Votre Epoux, soumettant les Germains à ses lois,  
 Ne voulut que leur nom pour prix de ses exploits.

## AGRIPPINE

Du Couchant à l'Aurore ayant porté la guerre,  
 Notre Héros parut aux deux bouts de la Terre,  
 En un clin d'œil si prompt, qu'on peut dire aujourd'hui  
 Qu'il devança le jour qui courroit devant lui ;  
 On crut que pour défendre en tous lieux notre Empire,  
 Ce Jupiter sauveur se vouloit reproduire,  
 Et passant comme un trait tant de divers climats,  
 Que d'un degré du Pôle il ne faisoit qu'un pas.  
 Dans ces Pays brûlés où l'arène volante  
 Sous la marche des siens étoit étincelante,  
 De cadavres pourris il infecta les airs,  
 Il engrassa de sang leurs stériles déserts,  
 Afin que la moisson pouvant naître en ces plaines  
 Fourrit de nourriture aux légions Romaines ;  
 Que par cet aliment notre peuple orgueilleux  
 Suçât avec leur sang quelque amitié pour eux,

Et qu'un jour le succès d'un combat si tragique  
 Pût réconcilier l'Europe avec l'Afrique ;  
 Enfin tout l'Univers il se seroit soumis,  
 Mais il eut le mal-heur de manquer d'ennemis !

Mon cher Germanicus étoit donc sur la terre  
 Le souverain Arbitre et de paix et de guerre,  
 Et se trouvoit si haut par dessus les humains,  
 Que son pied se posoit sur le front des Romains,  
 Alors qu'en Orient terminant sa carrière,  
 Dans la source du jour il perdit la lumière,  
 Et pour un lit superbe à son dernier sommeil,  
 Il s'alla reposer au berceau du Soleil.

Voilà comme il vécut, et je te veux encore  
 Peindre dans son couchant cet Astre que j'adore,  
 Afin que le mal-heur de mon illustre Epoux  
 Par ces tristes tableaux réveille mon courroux,  
 Et que par les horreurs de la fin de sa vie,  
 Je m'excite à haïr ceux qui l'ont poursuivie.

## CORNÉLIE

C'est accroître vos maux.

## AGRIPPINE

Ne me refuse pas  
 D'écouter le récit d'un si sanglant trépas,  
 Ou mon cœur déchiré de bourreaux invisibles,  
 En iroit émouvoir les rochers insensibles.

Tibère, qui voyoit les pleurs de l'Univers  
 Conjurer mon Epoux de le tirer des fers,  
 Et qui savoit assez qu'au milieu des batailles  
 Ses Amis lui seroient de vivantes murailles ;  
 Comme un acier tranchant, comme un brûlant tison,  
 Du filet de ses jours, il approcha Pison :  
 Pison part, il s'avance, et, dans chaque Province,  
 Qu'il oyoit retentir des armes de mon Prince,

Par des coups non sanglants, des meurtres de la voix,  
 Ce lâche ternissoit l'éclat de ses exploits.  
 Mais semblable au rocher, qui battu de l'orage,  
 De la mer qui le bat semble être le naufrage,  
 Le nom de mon Héros par le choc affermi,  
 Réfléchissoit les coups dessus son ennemi.  
 Il arrive, et mon Prince ignorant sa malice,  
 D'un véritable amour payoit son artifice.  
 Quand nous vîmes tomber ce demi-Dieu Romain  
 Sous l'invisible coup d'une invisible main.  
 Une brûlante fièvre allume ses entrailles ;  
 Il contemple vivant ses propres funérailles.  
 Ses artères enflés d'un sang noir et pourri,  
 Regorgent du poison dont son cœur est nourri :  
 A qui le considère, il semble que ses veines  
 D'une liqueur de feu sont les chaudes fontaines,  
 Des serpens enlacés qui rampent sur son corps  
 Ou des chemins voûtés qui mènent chez les morts ;  
 La Terre en trembla même, afin que l'on pût dire  
 Que sa fièvre causoit des frissons à l'Empire.

## CORNÉLIE

Jamais la Mort ne vint d'un pas si diligent.

## AGRIPPINE

Et Pison toutefois le treuve encor trop lent ;  
 Pour le précipiter, joignant le sortilège,  
 Du poison, sans horreur, il monte au sacrilège,  
 Et donne à terrasser par des charmes couvers  
 Le Démon des Romains au Démon des Enfers.  
 Ainsi l'Enfer, les Cieux, la Nature, et l'Envie,  
 Unirent leurs fureurs contre une seule vie.

## CORNÉLIE

Ha ! ne condamnez point la lâcheté du sort !  
 Pour perdre un si grand homme il faut plus d'une mort.

## AGRIPPINE

D'un rouge ténébreux sa chair ensanglantée  
 Fut le triste témoin, que Nature irritée  
 Produisit du poison, afin de se purger  
 Du crime dont à Rome on eût pû la charger.

## CORNÉLIE

Le Auteurs de sa mort méritoient ses supplices.

## AGRIPPINE

Je saurai les punir avecque leurs complices ;  
 Pison est déjà mort, et bien-tôt l'Empereur,  
 Livilla, Séjanus, sentiront ma fureur :  
 Ce couple criminel, qu'un adultère assemble,  
 S'étans joints pour le perdre expireront ensemble :  
 Ils suivront mon Epoux, ces lâches ennemis,  
 Qui de tous mes enfans ne m'ont laissé qu'un fils !

## SCÈNE II

SÉJANUS, AGRIPPINE, CORNÉLIE

## SÉJANUS

Madame, la nouvelle en est trop assurée ;  
 L'Empereur ce matin est sorti de Caprée,  
 Il marche droit à Rome, accompagné des siens,  
 Des Soldats Allemans et des Prétoriens ;  
 Et l'on croit que demain, nous verrons à nos portes  
 Trois de ses Légions, et cinquante Cohortes.

## AGRIPPINE

C'est un sujet de joie, et non pas de douleur :  
 Ennué de l'attendre il court à son malheur,

Et n'approche de Rome en homme de courage,  
 Que pour nous épargner la peine du voyage;  
 Vois comme aveuglement il vient chercher l'Autel.  
 Frappons ! cette victime attend le coup mortel :  
 Mais gardons qu'échappant au couteau du Ministre,  
 Sa fuite ne devienne un présage sinistre.

## SÉJANUS

Sans avancer nos jours, pour avancer sa mort,  
 Regardons son naufrage à couvert dans le port;  
 Et gauchissons de sorte en montant à l'Empire,  
 Que selon le succès nous puissions nous dédire,  
 L'Empereur qui connoît tous vos desseins formés.  
 Ignore que je trempe à ce que vous tramez;  
 Il m'écrit qu'il espère, assisté de ma brigue,  
 Joindre avec le Sénat tout le peuple à sa Ligue.  
 Ce trait de confiance est un gage assuré  
 Qu'il ne soupçonne point que j'aye conjuré :  
 Ainsi, quoi que d'affreux son courroux entreprenne,  
 Je vous tiendrai toujours à couvert de sa haine :  
 Prononcez son arrêt irrévocablement;  
 Mais parmi tant d'écueils, hâtons-nous lentement.

## AGRIPPINE

Conduis ma destinée ! Aussi bien la Fortune,  
 Triomphans, ou vaincus, nous doit être commune :  
 Mais sache, si de moi tu prétends disposer,  
 Que le Trône est le Temple où je dois t'épouser.  
 Informe Livilla du retour de Tibère,  
 De peur que sa surprise effarouche son Père :  
 Moi, j'irai cependant solliciter nos Dieux,  
 Ils me doivent secours, puis qu'ils sont mes Aïeux.

## SCÈNE III

AGRIPPINE, CORNÉLIE

AGRIPPINE

Qu'en dis-tu, Cornélie ? Enfin...

CORNÉLIE

Enfin, Madame,

Du traître Séjanus deviendrez-vous la femme ?  
 Faut-il que l'Assassin de votre cher Epous,  
 Se trace par son crime un chemin jusqu'à vous ?  
 Que dans son meurtrier votre Mari se treuve,  
 Et vienne se sauver dans le lit de la Veuve ?  
 Quoi ! n'entendez-vous point le grand Germanicus,  
 Porté sur un monceau de cadavres vaincus,  
 S'écrier des Enfers : « Femme ingrate et perfide,  
 Tu vas joindre ma race avec mon homicide ! »  
 Voilà comme il se plaint, ce Héros outragé,  
 Que sa Veuve en dix ans n'a pas encor vengé.

AGRIPPINE

Moi, de mes ennemis je deviendrois la Mère !  
 Moi qui les dois punir du crime de leur Père !  
 Rouge encor de mon sang, il viendroit l'Assassin,  
 En qualité d'Epoux me présenter la main !  
 Donc mes Fils en mes flancs ne pourroient treuver place,  
 Sans augmenter le nom du Bourreau de ma race !  
 Donc avec eux naîtroit, malgré tout mon amour,  
 L'exécrable devoir de les priver du jour !  
 Donc ces infortunés, sans le pouvoir connoître,  
 Seroient mes ennemis avant même que d'être !  
 Deviendroient criminels entre les mains du Sort,  
 Et pour avoir vécu mériteroient la mort !

Du plus vil des Romains je me ferois un Maître !  
 Et veuve d'un Héros j'épouserois un Traître !  
 Ha ! ne m'accuse point de tant de lâcheté,  
 Et pénètre un peu mieux dans mon cœur irrité.  
 Vois jusqu'où doit aller le courroux d'Agrippine,  
 Qui l'oblige à flatter l'auteur de sa ruine ;  
 Et combien il est grand, puis que pour l'occuper  
 Etant ce que je suis, je m'abaisse à tromper :  
 Oüï, j'abhorre ce Monstre ; après l'avoir ravie,  
 Pour le tuer encor je lui rendrois la vie ;  
 Et je voudrois qu'il pût, sans tout à fait périr,  
 Et sans cesse renaitre, et sans cesse mourir.  
 Mais, hélas ! je ne puis me venger de Tibère,  
 Que par la seule main de mon lâche adversaire :  
 Car Séjanus vainqueur lui percera le flanc,  
 Ou Séjanus vaincu payera de son sang.  
 Si Tibère y demeure, alors je suis vengée ;  
 Si contre Séjanus la Fortune est rangée,  
 Je verrai satisfaite entrer au monument  
 De mon Époux meurtri <sup>(354)</sup> le premier instrument.

Mais Livilla paroît... J'évite sa présence,  
 Elle hait ma rencontre, et la sienne m'offense.

## SCÈNE IV

LIVILLA, SÉJANUS, TÉRENTIUS

LIVILLA

J'ai beau voir en Triomphe un Empereur Romain,  
 S'avancer contre nous le tonnerre à la main,  
 Ce n'est pas l'ennemi que je crains davantage.

SÉJANUS

Ha ! dites-moi son nom. Cette longueur m'outrage ;

Vous le plaidrez plutôt que vous ne le craindrez,  
Et j'attends, pour agir, ce que vous résoudrez.

LIVILLA

Ecoute ! Auparavant qu'un refus m'ait blessée,  
Sur tout ce que tu crains applique ta pensée,  
Propose-toi le fer, la flamme et le poison,  
Fais jusque dans ton cœur descendre ta raison,  
Et t'informe de lui, quoi que je te demande,  
S'il est prêt d'accorder tout ce qu'il appréhende.

SÉJANUS

Il est tout prêt, Madame, à remplir vos souhaits.

LIVILLA

Encore un coup, prens garde à ce que tu promets ;  
Ce que je veux sera peut-être ta ruine.

SÉJANUS

N'importe, parlez, c'est ?...

LIVILLA

C'est la mort d'Agrippine.

SÉJANUS

D'Agrippine ? Madame, hélas ! y pensez-vous ?

LIVILLA

D'Agrippine, ma sœur, qui conspire avec nous ;  
Mon mari sous ma haine est tombé pour victime,  
Mon cœur après cela ne connoît plus de crime ;  
Jeune encor, et timide en mon timide sein,  
Il osa me pousser à ce noble dessein :  
Et toi, perfide Amant, dont l'amour me diffame....

SÉJANUS

Tremperai-je ma main dans le sang d'une femme ?

## LIVILLA

Je fais, pour m'animer, à ce coup plein d'effroi,  
 Des efforts bien plus grands que tu n'en fais sur toi;  
 J'entends de toutes part le sexe et la Nature,  
 Qui me font de ce meurtre une horrible peinture :  
 Mais, femme, je pourrai voir du sang sans horreur,  
 Et, parente, souffrir qu'on égorgé ma Sœur !  
 Je l'ai trop offensée, et la mort qui m'effraie  
 Est le seul appareil qui peut fermer sa plaie.  
 On voit fumer encor de ses plus chers Parenrs,  
 Sur la route d'Enfer les vestiges sanglans;  
 Rien qu'un cercueil ne couvre un acte de la sorte,  
 Et pour elle ou pour moi, c'est la fatale porte,  
 Par qui le Sort douteux d'un ou d'autre côté,  
 Mettra l'un des partis en pleine liberté.  
 Encor si mon trépas satisfaisoit sa haine !  
 Mais de ta mort, peut-être, elle fera ma peine,  
 Puis qu'elle a découvert au gré de son courroux,  
 A l'éclat de ma flamme un passage à ses coups;  
 Donc pour me conserver, conservant ta personne,  
 Sauve-moi des frayeurs que sa rage me donne.

## SÉJANUS

Non, non, détrompez-vous de ces vaines frayeurs,  
 Elle croit l'Empereur cause de ses malheurs;  
 Je l'ai persuadée.

## LIVILLA

Elle feint de le croire ;  
 Pour un temps sur sa haine elle endort sa mémoire,  
 Mais crains-la d'autant plus qu'elle craint de s'ouvrir,  
 C'est pour elle trop peu de te faire mourir :  
 Si par ta mort toi-même assouvissant sa rage,  
 Tu n'en est l'instrument. et n'en hâtes l'ouvrage.

Quoi ! je t'ai de mon Frère immolé jusqu'au nom !  
 Sur son fameux débris élevé ton renom,  
 Et chassé, pour complaire à toi seul où j'aspire,  
 De mon lit et du jour l'héritier de l'Empire !  
 Je semblois un Lion sur le Trône enchaîné,  
 Qui t'en gardoit l'abord comme à toi destiné ;  
 J'ai fait à ton amour, au péril de la tombe,  
 Des Héros de ma race un funeste hécatombe ;  
 Et ne préjugeant pas obtenir les souhaits  
 D'un si grand criminel, que par de grands forfaits :  
 On m'a vu promener encor jeune, encor fille,  
 Le fer et le poison par toute ma famille,  
 Et rompre tous les nœuds de mon sang, de ma foi,  
 Pour n'être plus liée à personne qu'à toi ;  
 Chaque instant de ma vie est coupable d'un crime !...  
 Paye au moins tant de sang du sang d'une victime !  
 Je n'en brûle de soif qu'afin de te sauver  
 Du bras qu'à ton malheur ce sang fera lever ;  
 Ose donc, ou permets quand on joindra notre âme,  
 Que je sois ton mari, si tu n'es que ma femme :

## SÉJANUS

Du précipice affreux prêt à nous engloutir,  
 Agrippine et son rang nous peuvent garantir ;  
 Prodiguons sa puissance à terrasser Tibère ;  
 Quand elle aura sans nous détruit notre Adversaire.  
 Nous trouverons par elle un Trône dans le port,  
 Et serons en état de songer à sa mort.

## LIVILLA

Tu m'en donnes parôle ? Hé bien, je suis contente,  
 L'espoir que j'en aurai flattera mon attente ;  
 A Jupiter vengeur je vais offrir des vœux,  
 Si pourtant d'un tel coup j'ose parler aux Dieux ;

Car le crime est bien grand de massacrer Tibère.

SÉJANUS

Tibère, ce Tyran qui fit mourir ton Père.

LIVILLA

Ha ! le Traître en mourra ! Fais, fais-moi souvenir,  
 Quand d'injustes remords viendront m'entretenir,  
 Afin de s'opposer au meurtre de Tibère,  
 Que Tibère est celui qui fit mourir mon Père.

SCÈNE V

SÉJANUS, TÉRENTIUS

TÉRENTIUS

Immoler Agrippine à l'objet de ton feu !  
 La victime sera plus noble que le Dieu.

SÉJANUS

Que vous connoissez mal le sujet qui m'enflamme !

TÉRENTIUS

Quoi ! Livilla n'est point...

SÉJANUS

Non, je la hais dans l'âme ;  
 Et quoi qu'elle m'adore, et qu'elle ait à mes vœux  
 Immolé son Époux, son frère et ses neveux,  
 Je la trouve effroyable ; et plus sa main sanglante  
 Exécute pour moi, plus elle m'épouvante ;  
 Je ne puis à sa flamme apprivoiser mon cœur,  
 Et jusqu'à ses bienfaits me donnent de l'horreur ;  
 Mais j'aime sa Rivale avec une Couronne,  
 Et je brûle du feu que son éclat lui donne ;

De ce bandeau Royal les rayons glorieux  
 Augmentent la beauté des rayons de ses yeux ;  
 Et si l'âge flétrit l'éclat de son visage,  
 L'éclat de sa Couronne en répare l'outrage,  
 Enfin pour exprimer tous ses charmes divers,  
 Sa foi me peut en dot apporter l'Univers.  
 Quoi que de son Époux ma seule jalouse  
 Par les mains de Pison ait terminé sa vie,  
 Elle a toujours pensé que des raisons d'État  
 Ont poussé l'Empereur à ce lâche attentat.  
 Ainsi, Térentius, un royal hyménée  
 Doit bien-tôt à son sort unir ma destinée,  
 Un Diadème au front en sera le lien.

## TÉRENTIUS

Le cœur d'une Amazone étoit digne du tien.

## SÉJANUS

Tel jaloux de mon rang tenteroit ma ruine,  
 Qui n'osera choquer un Époux d'Agrippine ;  
 Ce noeud m'affermira dans le Trône usurpé ;  
 Et son Fils qui me hait, dans sa fureur trompé,  
 Au profond de son âme, arrêtant sa colère,  
 Craindra de s'attaquer au Mari de sa Mère,  
 Ou forcé<sup>1654</sup> de le perdre, avec moins de courroux  
 Elle en pardonnera le meurtre à son Epoux.  
 Mais allons préparer, dans la pompe célèbre  
 Du retour de Tibère, une pompe funèbre.

1654 porte *forcée* se rapportant à Agrippine, mais le vers est faux. C'est Séjanus qui se verra forcé de perdre le fils d'Agrippine ; il y a là une ellipse tout à fait latine (P. L.).

## ACTE II

## SCENE PREMIÈRE

TIBÈRE, NERVA

TIBÈRE

Où, la Couronne enferme et cache beaucoup plus  
 De pointes sous le front qu'il n'en paroit dessus !  
 De ma triste grandeur j'ai vu Rome idolâtre :  
 Mais que j'ai pour régner d'ennemis à combattre !

NERVA

C'est trop te défier de ton noble destin ;  
 Agrippine te hait, mais elle est femme enfin.

TIBÈRE

Que de justes frayeurs s'emparent de mon âme !  
 Le grand Germanicus me combat dans sa femme !  
 De ce Prince au tombeau, le nom ressuscité  
 Semble accourir aux vœux qui l'ont sollicité ;  
 Sous mon Trône abattu, ce nouvel Encelade  
 Du profond des Enfers à ma Cour rétrograde,  
 Et jette un cri si haut, que du bruit effrayé  
 Je doute s'il foudroie ou s'il est foudroyé.  
 Par un souffle brûlant que sa rage respire.  
 Il émeut la révolte au sein de mon Empire.  
 Et le perfide encor pour braver mes desseins,  
 Me combat à couvert dans le cœur des Romains.

NERVA

D'un tout si dangereux perds le dangereux reste !

TIBÈRE

Je sais bien qu'Agrippine à mes jours est funeste :

Mais si, sans l'achever, ma haine l'entreprend,  
 Le courroux qui l'anime en deviendra plus grand,  
 Et si dans le Sénat on la treuve innocente,  
 Je la force à venger cette injure sanglante.

NERVA

Que me dis-tu, Seigneur ? elle est coupable ?

TIBÈRE

En quoi ?

NERVA

D'être, ou d'avoir été plus puissante que toi.  
 Elle ramène au choc les bandes allarmées,  
 Casse ou nomme à son gré les Empereurs d'Armées (<sup>\*\*\*</sup>),  
 Montre en Caligula son Aïeul renaissant,  
 Intimide le foible, achète le puissant,  
 Emplit ton cabinet de ses pensionnaires :  
 Enfin jusqu'à ta Garde et tes Légionnaires,  
 Fallut-il se noircir d'une lâche action,  
 Sont généralement à sa dévotion.  
 Elle est ambitieuse, elle te croit coupable...  
 Craint qu'elle ne corrompe un serviteur de table ;  
 Rarement un grand Roi que l'on peut envier  
 Échappe du poison donné par l'héritier.

TIBÈRE

O Ciel ! si tu veux perdre un Empereur de Rome,  
 Que son trépas au moins soit l'ouvrage d'un homme !

NERVA

César, pour prévenir ses desseins furieux...  
 Elle est dans ton Palais. Qu'on l'égorge à tes yeux !

TIBÈRE

L'équité nous oblige à plus de retenuë,  
 On ne l'a qu'accusée, et non pas convaincuë.

## NERVA

Le Sceptre qu'en tes mains dispute son renom,  
 Dans tes mains ébranlé ne tient plus qu'à ton nom ;  
 Cours le prix d'une gloire en gloire sans seconde,  
 Au bout de la carrière est le Trône du monde ;  
 Mais encor qu'il puisse être à tous deux destiné,  
 Qui l'atteindra plus tôt y sera couronné.  
 En partant le premier devance donc sa course,  
 Et coupe les ruisseaux du torrent dès la source :  
 Quoi ! supporteras-tu, sans honte et sans effroi,  
 Que l'Empire balance entre une femme et toi ?  
 Perds, perds cette Orgueilleuse avant qu'elle connoisse  
 De ton règne ébranlé la mortelle foiblesse.  
 Un soupçon de révolte, à l'apparence joint,  
 Est un crime d'Etat qu'on ne pardonne point :  
 César, il la faut perdre.

## TIBÈRE

Oüi, Nerva, je la donne  
 Sans rien examiner au bien de ma Couronne,  
 Elle mourra !

## NERVA

César...

## TIBÈRE

Elle mourra... Mais Dieux !

Comment me dérober au peuple furieux ?  
 Car si de ce combat j'emporte la victoire,  
 Son sang pour la venger peut jaillir sur ma gloire  
 C'est un foudre grondant, suspendu, prêt à choir,  
 Qu'au dessus de ma tête il ne faut pas mouvoir.

## NERVA

Non, Seigneur, non, sa perte est sûre et facile.

## TIBÈRE

Il faut donc l'engager à sortir de la ville...

## NERVA

Elle iroit, la Superbe, en cent climats divers  
 Promener la révolte aux bouts de l'Univers,  
 Et jetant du discord la semence féconde,  
 Armeroit contre toi les deux moitiés du Monde ;  
 Elle uniroit les bras de tout le Genre humain,  
 Joindroit les deux Soleils du Parthe et du Germain,  
 Provoqueroit la Paix à te faire la guerre,  
 Et sur toi seul enfin renverseroit la Terre.

## TIBÈRE

Pour l'empêcher d'agir, il faut la rassurer ;  
 Si son crime paroît, feindre de l'ignorer ;  
 Et puis, quand nous aurons le secours que j'espère,  
 La mienne à découvert brava sa colère.  
 Mais la voici... N'importe ! Il faut la régaler  
 D'une offre dont l'éclat suffit pour l'aveugler.  
 Vois comme son front cache et montre sa vengeance,  
 Et dans quelle fierté la Superbe s'avance !  
 Pour me tromper encor elle vient en ces lieux ;  
 Mais écoute-nous feindre à qui feindra le mieux.

## SCÈNE II

TIBÈRE, AGRIPPINE, SÉJANUS, NERVA,  
 TÉRENTIUS

## AGRIPPINE

Ton retour imprévu, tes gardes redoublées,  
 Trois fortes légions près de Rome assemblées,  
 M'ont fait avec raison craindre quelque attentat  
 Ou contre ta Personne, ou contre ton Etat ;  
 C'est pourquoi dans un temps suspect à ma Patrie,  
 Où le Romain troublé s'attroupe, s'arme et crie,

J'amène à ton secours mes proches, mes amis,  
Et tous ceux que mon rang me peut avoir soumis

TIBÈRE, bas à Nerva

L'impudente. Nerva !... [haut] Généreuse Princesse  
Je ne puis par ma bouche exprimer ma tendresse :  
Car un moindre présent que le Trône d'un Roi  
Ne sauroit m'acquitter de ce que je te doi ;  
De Rome à ce dessein j'approche mon Armée,  
Pour forcer cette Esclave au joug accoutumée,  
D'adorer, dans ton Fils, ce Prince bien-aimé,  
L'Image d'un Héros qu'elle a tant estimé :  
Oùi, je viens sur son front déposer ma Couronne,  
Et quiconque osera choquer ce que j'ordonne.  
C'est un traître, un mutin, qu'en vassal plein de cœur,  
J'immolerai moi-même au nouvel Empereur.

AGRIPPINE

Qui renonce à sa gloire en offrant sa Couronne,  
Il en acquiert, César, plus qu'il n'en abandonne ;  
Tu m'estimes beaucoup de me la présenter,  
Mais je m'estime trop pour pouvoir l'accepter ;  
C'est en la refusant qu'on s'en doit rendre digne,  
Je veux que l'Univers en juge par ce signe.

TIBÈRE

Auguste, ton Aïeul. contre les droits du sang.  
M'adopta pour monter après lui dans son rang ;  
Quoi qu'avecque ton sexe il connut ton audace,  
Il n'osa te choisir pour occuper sa place ;  
Il eut peur, connaissant combien, sans se flatter,  
La Machine du Monde est pesante à porter,  
Que d'un poids inégal à la grandeur de l'âme,  
Cet énorme fardeau tombât sur une femme,  
Et qu'un Sceptre, appuyé d'une si foible main,  
Soûtint mal la grandeur de l'Empire Romain.

Mais quoi que sa prudence, en bravant la Nature,  
 T'ait ravi la Couronne avec beaucoup d'injure,  
 Puis qu'aujourd'hui son sang en tes bras affoibli  
 A dans ceux de ton Fils ses forces rétabli\*,  
 Je le veux éléver par droit héritaire,  
 Après un interrègne au Trône de son Père.

## AGRIPPINE

Fille du grand César que je dois imiter,  
 Je le cède au Héros qu'il crût le mériter,  
 Pour montrer par un choix aussi grand, aussi juste,  
 Que je suis et du sang et dans l'esprit d'Auguste.

## TIBÈRE

Et par cette raison son esprit et son sang  
 Sont des droits à ton Fils pour monter à mon rang ;  
 J'en ai le Diadème, et d'une foi sincère  
 Je le veux rendre au Fils, l'ayant reçu du Père.

## AGRIPPINE

Avec un Diadème, on n'attache pas bien  
 Un cœur tout généreux qui veut aimer pour rien.

## TIBÈRE

Pour te la conserver, j'ai reçu la Couronne ;  
 Je te la rends, Princesse.

## AGRIPPINE

Et moi je te la donne.

## TIBÈRE

Mais comme j'en dispose au gré de tes parens,  
 C'est moi qui te la donne.

## AGRIPPINE

Et moi je te la rends.

\* 1654 : *affoiblys* et *restaplyes*, ce qui rend ces vers lnintelligibles ; dans l'édition de 1710, la correction a été malheureuse : *A dans ceux de son fils tous ses droits rétablis*, ce vers ne se rapportant plus au précédent (P. L.).

As tu droit d'espérer que cette âme hautaine  
En générosité succombe sous la tienne ?

TIBÈRE

Ecoute dans ton sein ton cœur te démentir.

AGRIPPINE

Qui choisit par raison ne peut se repentir.

TIBÈRE

Tu me hais et tu veux éteindre par envie  
La plus belle action dont éclate ma vie;  
Ah ! pardonne à l'honneur du Monarque des Rois.  
Où de ton Père en nous respecte au moins le chois !

AGRIPPINE

Aux siècles à venir quelque jour à ta gloire,  
Nos Neveux étonnés apprendront dans l'Histoire  
Qu'un Roi de sa Couronne a dépouillé son front;  
Et ces mêmes Neveux, à ma gloire apprendront  
Que ce Prince en fit l'offre à la seule personne  
Qui pouvoit refuser l'éclat d'une Couronne,  
Et que l'ordre des Dieux lui voulut désigner,  
De peur qu'un si bon Roi ne cessât de régner.

TIBÈRE

Règne, je te l'ordonne, et, régnant, fais connoître  
Que tu sais m'obéir encor comme à ton Maître.

AGRIPPINE

Règne, je te l'ordonne, et respectant ma loi,  
Obéis, pour montrer que tu n'es plus mon Roi ;  
Règne, et puisque tu veux me rendre Souveraine,  
Montre en m'obéissant que je suis déjà Reine ;  
Reprends donc ta Couronne ; aussi bien couronner  
Celle qui te commande est ne lui rien donner.

## TIBÈRE

Tâche, mon Séjanus, d'ébranler sa constance,  
 Toi qui lis dans mon cœur, et vois ce que je pense,  
 Tu lui découvriras les secrets de mon cœur,  
 Et les vastes desseins que j'ai pour sa Grandeur.

## SCÈNE III

SÉJANUS, AGRIPPINE, TÉRENTIUS

SÉJANUS

Lorsque contre soi-même avec nous il conspire,  
 Quelle raison vous meut à refuser l'Empire ?

AGRIPPINE

Alors que dans ton sein mon Portrait fut tracé,  
 Le Portrait de Tibère en fût-il effacé ?  
 Ou des-accoutumé du visage d'un Traître,  
 L'as-tu vu sans le voir et sans le reconnoître ?  
 Je t'excuse pourtant ! Non, tu ne l'as point vu,  
 Il étoit trop masqué pour être reconnu !  
 Un homme franc, ouvert, sans haine, sans colère,  
 Incapable de peur, ce n'est point là Tibère ;  
 Dans tout ce qu'il paroît, Tibère n'est point là :  
 Mais Tibère est caché derrière tout cela ;  
 De monter à son Trône il ne m'a poursuivie  
 Qu'à dessein d'épier s'il me faisoit envie ;  
 Et pour peu qu'à son offre il m'eût vu balancer,  
 Conclure aveuglement que je l'en veux chasser :  
 Mais quand il agiroit d'une amitié sincère,  
 Quand le ressentiment des bienfaits de mon Père,  
 Ou quand son repentir eut mon choix appelé  
 A la possession du bien qu'il m'a volé,

Sache que je préfère à l'or d'une Couronne  
 Le plaisir furieux que la vengeance donne ;  
 Point de Sceptre aux dépens d'un si noble courroux,  
 Et du vœu qui me lie à venger mon Époux.

Mais bien loin qu'acceptant la suprême Puissance  
 Je perde le motif d'une juste vengeance :  
 Je veux qu'il la retienne, afin de maintenir  
 Agrippine et sa race au droit de le punir ;  
 Si je l'eusse accepté, ma vengeance assouvie  
 N'auroit pu sans reproche attenter sur sa vie,  
 Et je veux que le rang qui me retient à tort  
 Me conserve toujours un motif pour sa mort.

D'ailleurs, c'est à mon Fils qu'il remettoit l'Empire,  
 Est-ce au nom de sujet où ton grand cœur aspire ?  
 Penses-y mûrement ; quel que soit ton dessein,  
 Tu ne m'épouseras que le Sceptre à la main.

Mais adieu. Va sonder où tend tout ce mystère,  
 Et confirme toujours mon refus à Tibère.

SCÈNE IV  
 SÉJANUS, TÉRENTIUS

TÉRENTIUS

Par les cuisans soucis où flotte l'Empereur,  
 Du péril où tu cours mesure la grandeur,  
 Crains que dans le complot, comme un sage Interprète,  
 De la moitié connuë il passe à la secrète,  
 Car je veux que le Ciel secondant tes souhaits,  
 Tu mènes ta Victoire où tendent tes projets :  
 D'une marche du Trône Agrippine approchée,  
 La soif de se venger non encor étanchée,  
 Et par un si grand coup ne redoutant plus rien,  
 Elle voudra du sang, et peut-être le tien ;

Peut-être qu'en ton lit aux bras de l'Hyménée,  
 Le fer de son Époux attend ta destinée ;  
 Que sa douleur secrète espère, en te tuant,  
 Venger son mari mort sur son mari vivant,  
 Et qu'à ce cher Époux qui règle sa colère,  
 Elle veut immoler le vainqueur de Tibère ?  
 Donc pour sauver ta tête abandonne la Cour ;  
 Tu connois la Fortune et son funeste amour.

## SÉJANUS

Mettre les voiles bas n'ayant point perdu l'Ourse,  
 Je suis trop ébranlé pour retenir ma course ;  
 Je veux monter au Trône, ou m'en voir accabler :  
 Car je ne puis si tard commencer à trembler.

## TÉRENTIUS

Superbe, ta naissance y met un tel obstacle,  
 Que pour monter au Trône il te faut un miracle.

## SÉJANUS

Mon sang n'est point Royal, mais l'héritier d'un Roi  
 Porte-t-il un visage autrement fait que moi ?  
 Encor qu'un toit de chaume eût couvert ma naissance  
 Et qu'un Palais de marbre eût logé son enfance,  
 Qu'il fût né d'un grand Roi, moi d'un simple Pasteur,  
 Son sang auprès du mien est-il d'autre couleur ?  
 Mon nom seroit au rang des Héros qu'on renomme  
 Si mes prédécesseurs avoient saccagé Rome :  
 Mais je suis regardé comme un homme de rien,  
 Car mes prédécesseurs se nommoient gens de bien ;  
 Un César cependant n'a guères bonne vuë,  
 Dix degrés sur sa tête en bornent l'étenduë,  
 Il ne sauroit au plus faire monter ses yeux  
 Que depuis son berceau jusques à dix Aieux ;

Mais moi je rétrograde aux cabanes de Rome,  
Et depuis Séjanus jusques au premier homme ;  
Là n'étant point borné du nombre ni du chois,  
Pour quatre Dictateurs j'y rencontre cent Rois.

TÉRENTIUS

Mais le crime est affreux de massacer son Maître ?

SÉJANUS

Mais on devient au moins un magnifique traître ;  
Quel plaisir sous ses pieds de tenir aux abois  
Celui qui sous les siens fait gémir tant de Rois !  
Fouler impunément des têtes couronnées,  
Faire du Genre Humain toutes les destinées ;  
Mettre aux fers un César, et penser dans son cœur :  
« Cet Esclave jadis étoit mon Empereur. »

TÉRENTIUS

Peut-être en l'abattant tomberas-tu toi-même.

SÉJANUS

Pourvu que je l'entraîne avec son diadème,  
Je mourrai satisfait, me voyant terrassé  
Sous le pompeux débris d'un Trône renversé :  
Et puis mourir n'est rien, c'est achever de naître !  
Un Esclave hier mourut pour divertir son Maître :  
Aux malheurs de la vie on n'est point enchaîné,  
Et l'âme est dans la main du plus infortuné.

TÉRENTIUS

Mais n'as-tu point d'horreur pour un tel parricide ?

SÉJANUS

Je marche sur les pas d'Alexandre et d'Alcide,  
Penses-tu qu'un vain nom de traître, de voleur,  
Aux hommes demi-Dieux doive abattre le cœur ?

TÉRENTIUS

Mais d'un coup si douteux peux-tu prévoir l'issuë?

SÉJANUS

De courage et d'esprit cette trame est tissuë :  
 Si César massacré, quelques nouveaux Titans  
 Elevés par mon crime au Trône où je prétens,  
 Songent à s'emparer du pouvoir Monarchique,  
 J'appellerai pour lors le peuple en République,  
 Et je lui ferai voir que par des coups si grans  
 Rome n'a point perdu, mais changé ses Tyrans.

TÉRENTIUS

Tu connois cependant que Rome est Monarchique,  
 Qu'elle ne peut durer dans l'Aristocratique,  
 Et que l'Aigle Romaine aura peine à monter,  
 Quand elle aura sur soi plus d'un homme à porter.  
 Respecte et crains des Dieux l'effroyable tonnerre!

SÉJANUS

Il ne tombe jamais en Hyver sur la terre :  
 J'ai six mois pour le moins à me moquer des Dieux,  
 En suite je ferai ma paix avec les Cieux.

TÉRENTIUS

Ces Dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJANUS

Un peu d'Encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS

Qui les craint, ne craint rien.

SÉJANUS

Ces cnfans de l'effroi,  
 Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoï,

Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,  
 Ces Dieux que l'homme a faits, et qui n'ont point fait l'homme,  
 Des plus fermes Etats ce fantasque soutien,  
 Va, va, Térentius, qui les craint, ne craint rien.

TÉRENTIUS

Mais s'il n'en étoit point ! cette Machine ronde?..

SÉJANUS

Oui, mais s'il en étoit, serois-je encor au monde?

SCÈNE V

SÉJANUS, TÉRENTIUS, LIVILLA

LIVILLA

Quoi! tu restes à Rome, et la Foudre grondant  
 Ne pourra t'éveiller, si ce n'est en tombant?  
 Fuis, fuis, tout est perdu.

SÉJANUS

L'Empereur sait la trame?

LIVILLA

Tout est perdu, te dis-je!

SÉJANUS

Ah ! poursuivez, Madame !

LIVILLA

Tu n'as plus qu'un moment.

SÉJANUS

Mais de grâce, pourquoi?

Tibère...

LIVILLA

Au nom des Dieux, Séjanus, sauve-toi !

## SÉJANUS

Apprenez-nous au moins qui vous rend si troublée ?

## LIVILLA

J'ai honte de l'effroi dont je suis accablée;  
 Mais on peut bien trembler quand le Ciel tremble aussi !  
 Ecoute donc sur quoi je m'épouvante ainsi :  
 Des poings du Victimeur aujourd'hui nos hosties,  
 Le couteau dans la gorge en fureur sont parties;  
 L'Aruspice a treuvé le cœur défectueux,  
 Les poumons tous flétris, et le sang tout bourbeux;  
 La chair du Sacrifice au brasier pétillante,  
 Distilloit sur l'Autel une liqueur puante;  
 Le bœuf n'a pas été mortellement atteint;  
 L'encensoir allumé par trois fois s'est éteint;  
 Il est sorti de terre une vaine figure;  
 On n'a point vu manger les oiseaux de l'Augure;  
 Le Sacrificateur est chû mort en riant;  
 Le Temple s'est fermé du côté d'Orient;  
 Il n'a tonné qu'à droite, et durant cet extase  
 J'ai vu nos Dieux foyers renversés de leur base.

## SÉJANUS

Quoi ! ces présages vains étonnent ton courroux ?  
 Ils sont contre Tibère, et non pas contre nous.  
 Si les Dieux aux mortels découvroient leurs mystères,  
 On en liroit au Ciel les brillans caractères :  
 Mais quoi qu'il en puisse être, il sera glorieux  
 D'avoir fait quelque chose en dépit de nos Dieux !  
 Car si notre fureur succombe à la Fortune,  
 Au moins dans les transports d'une rage commune  
 Nous poursuivrons Tibère avec tant de courroux,  
 Que l'on verra suér le Destin contre nous.

LIVILLA

Le Destin grave tout sur des tables de cuivre,  
On ne déchire pas les feüillets d'un tel Livre.

SÉJANUS

Achevons donc le crime où ce Dieu nous astreint,  
C'est lui qui le commet, puis qu'il nous y constraint.

LIVILLA

Mon esprit est remis, et ton noble courage,  
Quoi qu'annonce le Ciel, est un heureux présage.  
Allons de cent Argus Tibère environner,  
Arrêtons les avis qu'on lui pourroit donner;  
Et puis qu'il ne tient pas tout le secret encore,  
Couponsons vers notre bout la moitié qu'il ignore.

## ACTE III

## SCÈNE PREMIÈRE

AGRIPPINE, CORNÉLIE

AGRIPPINE

Sanglante Ombre qui passe et repasse à mes yeux,  
Fantôme dont le vol me poursuit en tous lieux,  
Tes travaux, ton trépas, ta lamentable histoire,  
Reviendront-ils sans cesse offenser ma mémoire ?  
Ah ! trève, cher Epoux ! Si tu veux m'affliger,  
Prête-moi pour le moins le temps de te venger.

CORNÉLIE

Il vient vous consoler de sa cruelle absence.

AGRIPPINE

Il vient, il vient plutôt me demander vengeance,

Te souvient-il du temps qu'au fort de ses douleurs,  
 Couronné dans son lit de ses amis en pleurs,  
 Il croit : « O Romains, cachez-moi cette offrande !  
 C'est un bras, non des yeux, que mon sort vous demande :  
 Mes plus grands ennemis n'ont rien tant désiré  
 Que de me voir un jour digne d'être pleuré.  
 A de plus hauts penseurs élévez donc votre âme ;  
 Pleurer Germanicus, c'est le venger en femme.  
 On me plaindra par tout où je suis renommé ;  
 Mais pour vous, vengez-moi si vous m'avez aimé !  
 Car, comme il est honteux à qui porte une épée  
 D'avoir l'âme à pleurer mollement occupée,  
 Si du sang répandu sont les pleurs d'un Romain,  
 J'espère que vos yeux seront dans votre main ;  
 Forcez donc mes bourreaux de soupirer ma perte,  
 C'est la seule douleur qui me doit être offerte,  
 Oüi, cherchez, poursuivez jusqu'à la terre ouvrir,  
 La terre parlera pour vous les découvrir.  
 Que par les yeux sanglans de cent mille blessures,  
 Leurs corps défigurés pleurent mes aventures,  
 Et que Pison le traître... » A ce mot de Pison,  
 Son âme abandonna sa mortelle prison,  
 Et s'envola mêlée au nom de ce perfide,  
 Comme pour s'attacher avec son homicide ;  
 Enfin, je l'ai vu pâle, et mort entre mes bras ;  
 Il demanda vengeance et ne l'obtiendroit pas !  
 Un si lâche refus...

CORNÉLIE

L'aimez-vous ?

AGRIPPINE

Je l'adore.

CORNÉLIE

Madame, cependant Tibère vit encore.

## AGRIPPINE

Attens encor un peu, mon déplorable Époux  
Tu le verras bien-tôt expirant sous mes coups,  
Et ravi par le sort aux mains de la Nature,  
Son sang à gros bouillons croître chaque blessure !  
Son esprit par le fer, dans son siège épuisé,  
Pour sentir tout son mal en tous lieux divisé,  
Entre cent mil éclairs de l'acier qui flamboie,  
Gémissant de douleur, me voir pâmer de joie,  
Et n'entendre, percé de cent glaives aigus,  
Que l'effroyable nom du grand Germanicus !...

Qu'il est doux au milieu des traits qu'on nous décoche  
De croire être offensé quand la vengeance approche !

Il semble que la joie au milieu de mes sens  
Reproduise mon cœur par tout où je la sens ;  
Pour former du Tyran l'image plus horrible,  
Chaque endroit de mon corps devient intelligible,  
Afin que toute entière en cet accès fatal,  
Je renferme, je sente et comprenne son mal ;  
Usurpant les devoirs de son mauvais génie,  
Je l'attache aux douleurs d'une lente agonie ;  
Je compte ses sanglots, et j'assemble en mon sein  
Les pires accidens de son cruel destin ;  
Je le vois qui pâlit ; je vois son âme errante  
Couler dessus les flots d'une écume sanglante ;  
L'estomac enfoncé de cent coups de poignard,  
N'avoir pas un ami qui lui jette un regard,  
S'il pense de sa main boucher une blessure,  
Son âme s'échapper par une autre ouverture ;  
Enfin, ne pouvant pas m'exprimer à moitié,  
Je le conçois réduit à me faire pitié.  
Vois quels transports au sein d'une femme offensée  
Cause le souvenir d'une injure passée !

Si la Fortune instruite à me désobliger  
 M'ôtoit tous les moyens de me pouvoir venger,  
 Plutôt que me résoudre à vaincre ma colère,  
 Je m'irois poignarder dans les bras de Tibère,  
 Afin que soupçonné de ce tragique effort,  
 Il attirât sur lui la peine de ma mort ;  
 Au moins dans les Enfers j'emporterois la gloire  
 De laisser, quoi que femme, un grand nom dans l'Histoire ;  
 Mais le discours sied mal à qui cherche du sang.

CORNÉLIE

Vous !

AGRIPPINE

Oüi, moi, de César je veux percer le flanc,  
 Et jusques sur son Trône hérissé d'hallebardes,  
 Je veux, le massacrant au milieu de ses Gardes,  
 Voir couler par ruisseaux de son cœur expirant  
 Tout le sang corrompu dont se forme un Tyran !

## SCÈNE II

TIBÈRE, AGRIPPINE, CORNÉLIE,

TROUPE DE GARDES

TIBÈRE, la surprenant.

Poursuivez...

AGRIPPINE

Quoi, Seigneur ?

TIBÈRE

Le propos détestable

Où je vous ai surprise.

AGRIPPINE

Ah ! ce propos damnable

D'une si grande horreur tous mes sens travailla,  
Que l'objet du fantôme en sursaut m'éveilla.

## TIBÈRE

Quoi ! cela n'est qu'un songe, et l'horrible blasphème  
Qui choque des Césars la Majesté suprême  
Ne fut dit qu'en dormant ?

## AGRIPPINE

Non, César, qu'en dormant ;  
Mais les Dieux qui, pour lors, nous parlent clairement,  
Par de certains effets, dont ils meuvent les causes,  
En nous fermant les yeux nous font voir toutes choses ;  
Ecoute donc, Seigneur, le songe que j'ai fait,  
Afin que le récit en détourne l'effet :

Je réclamois des Dieux la sagesse profonde  
De régir par tes mains les affaires du monde,  
Quand les sacrés Pavots qui nous tombent des Cieux,  
D'un sommeil prophétique ont attaché mes yeux.  
Après mille embarras d'espèces mal formées  
Que la chaleur vitale entretient de fumées,  
Je ne sais quoi de blême et qui marchoit vers moi,  
A crié par trois fois : « César, prends garde à toi ! »

Un grand bruit aussi-tôt m'a fait tourner visage,  
Et j'ai vu de César la pâlissante Image,  
Qui courroit hors d'haleine en me tendant les bras...  
Oùi, César, je t'ai vu menacé du trépas.  
Mais comme à ton secours je volois, ce me semble,  
Nombre de meurtriers qui courroient tous ensemble  
T'ont percé sur mon sein ; Brutus les conduisoit,  
Qui loin de s'étonner du grand coup qu'il osoit,  
« Sur son Trône, a-t-il dit, hérissé d'hallebardes,  
Je veux, le massacrant au milieu de ses Gardes,  
Voir couler par ruisseaux de son cœur expirant  
Tout le sang corrompu dont se forme un Tyran ! »

J'en étois là, Seigneur, quand tu m'as entenduë.

TIBÈRE

La réponse est d'esprit et n'est pas mal conçue.

AGRIPPINE

Ha ! César, il n'est plus d'asile en ta maison.

Quoi ! tu tiens pour suspects de fer et de poison

Jusques à tes parens, avec qui la Nature

T'attache par des nœuds d'immortelle tissure ;

Connois mieux Agrippine, et cesse d'opprimer,

Avec ceux que ton sang oblige de t'aimer

Ceux que soutient ton rang... Séjanus par exemple,

Superbe, sanguinaire, homme à brûler un Temple.

Mais qui pour ton salut accepteroit la mort,

Ne peut être accusé ni soupçonné qu'à tort !

Et cependant, César, un fourbe, un lâche, un traître,

Pour gagner en flatteur l'oreille de son Maître,

Peut te dire aujourd'hui.....

(Séjanus entre sans être vu d'Agrippine ni de Tibère.)

### SCÈNE III

TIBÈRE, AGRIPPINE, SÉJANUS

AGRIPPINE continuë sans voir Séjanus.

Séjanus te trahit,

Il empiète à pas lents ton Trône, et l'envahit,

Il gagne à son parti les Familles puissantes,

Il se porte héritier des maisons opulentes,

Il brigue contre toi la faveur du Sénat.

SÉJANUS bas.

O Dieux ! elle m'accuse !

AGRIPPINE

Il renverse l'Etat,

Il sème de l'argent parmi la populace.

SÉJANUS bas à Agrippine en se jetant aux pieds de l'Empereur.  
Nous périssons, Madame, et sans implorer grâce !  
Où, Seigneur, il est vrai, j'ai conjuré !

TIBÈRE

Qui ? toi !

AGRIPPINE

On peut te dire pis encor de lui, de moi...  
Mais à de tels rapports il est d'un Prince sage  
De ne pas écouter un foible témoignage.

SÉJANUS bas.

Imprudent ! qu'ai-je fait ? Tout est désespéré !

TIBÈRE

Mais enfin, Séjanus lui-même a conjuré ?  
Il l'avoué ?

SÉJANUS

Où, Seigneur.

TIBÈRE

L'eussiez-vous cru, Princesse ?

SÉJANUS

J'ai conjuré cent fois ta profonde sagesse,  
De ne point écouter ces lâches ennemis  
Qui te rendent suspects Agrippine et son Fils.  
Ne souffre pas, Seigneur, qu'une âme déloyale  
Dégorge son venin sur la maison Royale ;  
Tout le Palais déjà frémit de cet affront,  
Et ta Couronne même en tremble sur ton front ;  
Rome en est offensée, et le Peuple en murmure,  
Préviens de grands malheurs, César, je t'en conjure  
Je t'en conjure encor par l'amour des Romains,  
Et par ces tristes pleurs dont je mouille tes mains !

TIBÈRE

Comment?

SÉJANUS

Tes Légions qui s'approchent de Rome  
 Réveillent en sursaut la Ville d'un grand somme ;  
 Elle croit que tu veux abreuver ses remparts  
 De ce qui reste encor du sang de nos Césars,  
 Et qu'après tant de sang que ta soif se destine,  
 Tu viens pour te baigner dans celui d'Agrippine.  
 Le Peuple en tous ses bras commence à se mouvoir,  
 Il fait aux plus sensés tout craindre et tout prévoir :  
 Pour te l'ôter de force il résout cent carnages,  
 Autour de ton Palais il porte ses images,  
 Il brave, il court, il crie, et presque à ton aspect,  
 Menace insolemment de perdre tout respect.  
 Etoufte en son berceau la révolte naissante.

TIBÈRE, il arreste Agrippine qui veut sortir.

Agrippine arrêtez ! Si le désordre augmente  
 Un désaveu public aux yeux de ces mutins,  
 En vous justifiant, calmera nos destins ;  
 Vos efforts feront voir si le ver qui vous ronge,  
 Méditoit le récit d'un complot ou d'un songe :  
 Eteignez au plus tôt le feu que je prévoi,  
 Ou bien résolvez-vous de périr avec moi ;

Se tournant vers Séjanus :

C'est pour l'intimider, les rayons de ma vuë,  
 Comme ceux du Soleil, résoudront cette nuë.

SÉJANUS

Il seroit à propos qu'on te vit escorté :  
 De grands desseins par là souvent ont avorté.

## SCENE IV

SÉJANUS, AGRIPPINE, CORNÉLIE

SÉJANUS

Que vous m'avez fait peur !

AGRIPPINE

Que vous m'avez troublée !

Je sens mon âme encor de surprise accablée !

Confesser au Tyran la conjuration !

SÉJANUS

Mais ! vous, lui révéler la conspiration !

J'ai cru que votre cœur vous prenoit pour un autre ;

J'en ai senti mon front rougir au lieu du vôtre,

Et j'appelois déjà la Mort avec fierté,

Pour épargner ma honte à votre lâcheté,

Pour en perdre au tombeau la funeste mémoire,

Et pour ne pas enfin survivre à votre gloire :

Oüi, j'allois sans lâcher ni soupir ni sanglot,

Moi seul, pour mourir seul, m'accuser du complot,

Et vous justifiant, quoi que mon ennemie,

Combler par mon trépas votre nom d'infamie !

AGRIPPINE

Vous m'offensez, cruel, par cet emportement,

Mon amour en dépôt vous tient lieu de serment,

Puis que c'est une loi du Dieu qui nous assemble,

Que si vous périssez, nous périssions ensemble.

SÉJANUS

Si j'ai de grands soupçons, ce n'est pas sans sujet :

Ce que j'espère est grand et mon sort est abjet !

Vous faites relever le bonheur de ma vie  
 D'un bien que l'Univers regarde avec envie ;  
 Et c'est pourquoi je tremble au front de l'Univers,  
 Quand dessus mon trésor je vois tant d'yeux ouverts ;  
 Oui, j'ai peur qu'Agrippine ici-bas sans seconde,  
 Elevée au sommet de l'Empire du monde  
 Comme un prix de Héros, comme une autre Toison,  
 Ne réchauffe le sang de quelque autre Jason,  
 Et cette peur, hélas ! doit bien être soufferte  
 En celui que menace une si grande perte.

## AGRIPPINE

Non, croyez, Séjanus, avec tous les humains,  
 Que je ne puis sans vous achever mes desseins,  
 Et que vous connoîtrez dans peu comme moi-même  
 Si véritablement Agrippine vous aime\*.

## SÉJANUS

Enfin, quoi que César puisse faire aujourd'hui,  
 La peur dont j'ai tremblé retombera sur lui.  
 Il faut que je me rende auprès de sa personne,  
 De peur qu'un entretien si secret ne l'étonne ;  
 Vous, sortez en public pour tromper le Tyran,  
 Et guérissez un mal qui n'est pas assez grand :  
 Contre trois Légions qui frappent à nos portes,  
 Tous les Prétoriens, et cinquante Cohortes,  
 Nos gens épouvantés ne feroient que du bruit  
 Et n'en recueilleroient que la mort pour tout fruit.  
 Attendons que l'aspect d'un Astre moins contraire  
 Dedans son Ille infâme entraîne encor Tibère.

\* En marge de ces 4 vers, on lit dans 1654, « vers équivoques ».

## SCÈNE V

AGRIPPINE, CORNÉLIE, LIVILLA

LIVILLA

La Discorde allumant son tragique flambeau,  
 Vous consacre, Madame, un spectacle assez beau,  
 Et je viens comme Sœur prendre part à la joie  
 Que lassé de vos maux le Destin vous envoie ;  
 Le Peuple soulevé pour un exploit si grand,  
 Vous tient comme en ses bras à couvert du Tyran,  
 Et ce transport subit, aveugle et plein de zèle,  
 Témoigne que les Dieux sont de votre querelle...

AGRIPPINE

Les Dieux sont obligés de venger mon Epoux,  
 Si les Dieux ici-bas doivent justice à tous ;  
 Deux partis ont chargé leur balance équitable :  
 Agrippine outragée, et Tibère coupable.

LIVILLA

Pour se bien acquitter, ils vous couronneront.

AGRIPPINE

Ils s'acquitteront bien quand ils me vengeront ;  
 C'est la mort que je veux, non le rang du Monarque.

LIVILLA

Se joindre à Séjanus n'en est pas une marque !

AGRIPPINE

Je fais encore pis : je me joins avec vous.

LIVILLA

Vous nous aviez long-temps caché votre courroux !

AGRIPPINE

Je règle à mon devoir les transports de mon âme.

LIVILLA

Au devoir, en effet, vous réglez votre flamme :  
 Car comme l'amour seul est le prix de l'amour,  
 Séjanus vous aimant, vous l'aimez à son tour.

AGRIPPINE

Il vous sied mieux qu'à moi d'aimer un adultère,  
 Après l'assassinat d'un Epoux et d'un Frère.

LIVILLA

Sont-ils ressuscités pour vous le révéler ?

AGRIPPINE

S'ils sortoient du cercueil, ils vous feroient trembler !

LIVILLA

Cette ardeur dont j'embrasse et presse leur vengeance,  
 De l'Envie et de vous sauve mon innocence.

AGRIPPINE

Si sans exception votre main les vengeoit,  
 Vous verseriez du sang qui vous affoibliroit :  
 Mais quand vous vengerez leurs Ombres magnanimes.  
 Vous leur déroberez tout au moins deux Victimes.

LIVILLA

Vous pourriez m'attendrir par de telles douleurs,  
 Qu'enfin j'accorderois Séjanus à vos pleurs.

AGRIPPINE

Si m'en faisant le don, vous faites un miracle,  
 J'en promets à vos yeux le tragique spectacle !  
 Mais il vous est utile, et vous le garderez  
 Pour le premier Epoux, dont vous vous lasserez.

LIVILLA

Quiconque ose inventer ce crime abominable,  
Du crime qu'il invente il a l'esprit capable!...

AGRIPPINE

Votre langue s'emporte! apaisez sa fureur...  
Ce n'est pas le moyen d'acquérir un vainqueur  
Que vous dites m'aimer avec tant de constance,  
Car s'il m'aime, il reçoit la moitié de l'offence.

LIVILLA

Séjanus vaut beaucoup! Vous devez l'estimer?

AGRIPPINE

Son mérite est trop grand pour pouvoir m'exprimer :  
Mais Tibère étant mort, que nous avons en butte,  
Séjanus à son tour sera notre dispute :  
Il doit être immolé pour victime, entre nous,  
Ou bien de votre Frère, ou bien de mon Epoux.  
Adieu donc, et de peur que dans la solitude  
Votre jaloux soupçon n'ait de l'inquiétude,  
J'engage à ma parole un solennel serment,  
Que je sors sans dessein d'aller voir votre Amant...

## SCÈNE VI

LIVILLA, seule.

Dites, dites le vôtre, Agrippine infidèle,  
Qui de Germanicus oubliant la querelle,  
Devenez, sans respect des droits de l'amitié,  
De son lâche Assassin l'exécutable moitié!  
Femme indigne du nom qui soutient votre race,  
Et qui du grand Auguste avez perdu la trace,

Rougissez, en voyant votre Epoux au tombeau,  
 D'étouffer sa mémoire au lit de son Bourreau !...  
 Mais que dis-je, insensée ? Ah ! mon trouble est extrême !  
 Ce reproche honteux rejaillit sur moi-même,  
 Puisque de rang égal et filles d'Empereurs,  
 Nous tombons, elle et moi, dans les mêmes erreurs.  
 Elle aime ce que j'aime, et quoi que je contemple  
 De lâche dans son cœur, son cœur suit mon exemple ;  
 Et puis il s'est donné... Mais le Traître est-il sien ?  
 M'ayant fait sa maîtresse a-t-il droit sur mon bien !  
 Non ; si par son Hymen ma naissance j'affronte ;  
 J'en cueillerai la gloire ayant semé la honte,  
 Pour me le conserver je hasarderai tout,  
 Je n'entreprendrai rien que je ne pousse à bout.  
 Rien, par qui dans sa mort mon bras ne se signale,  
 Si je puis découvrir qu'il serve ma Rivale.  
 Qu'il y pense, ou bien-tôt des effets inhumains  
 Feront de son supplice un exemple aux Romains ;  
 Oüï par les dieux vengeurs, lâche, je te proteste,  
 Si ton manque de foi me paroît manifeste,  
 Qu'avant que le Soleil ait son char remonté,  
 Tu seras comme ceux qui n'ont jamais été !

## ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE  
TIBÈRE, SÉJANUS

TIBÈRE

Enfin Rome est soumise et mes Troupes logées  
 Sont autour du Palais en bataille rangées,  
 Et je puis foudroyer d'un bras victorieux  
 Ces superbes Titans qui s'osent prendre aux Dieux ;

Je dois par Agrippine ouvrir leurs sépultures,  
Sa mort décidera toutes nos aventures.

SÉJANUS

Seigneur, daigne en son sang le tien considérer !

TIBÈRE

Quand j'ai de mauvais sang, je me le fais tirer.

SÉJANUS

Prends garde aussi de perdre Agrippine innocente  
D'un coup si dangereux la suite m'épouante ;  
Rome publie à faux, par de si prompts effets,  
Que pour t'abandonner à de plus grands forfaits,  
Tu chasses le témoin de qui l'aspect t'affronte,  
Et punis la vertu dont l'éclat te fait honte.

TIBÈRE

Quoi ! la craindre, et n'oser mettre un terme à ses jours !  
Ou bien la laisser vivre, et la craindre toujours ?  
L'un m'est trop dangereux, l'autre m'est impossible.

SÉJANUS

Seigneur, comme elle rend son abord accessible,  
Qu'un Espion fidèle évente ses secrets :  
Je m'offre à cet emploi.

TIBÈRE

Je l'ai mandée exprès.

Ce langage muet des yeux avecque l'âme  
Me pourra découvrir le complot qu'elle trame ;  
Je feindrai de savoir qu'elle en veut à mes jours,  
Afin que si son front pâlit à ce discours,  
Il soit, pour la convaincre, un indice contr'elle ;  
Ou si plein de fierté son front ne la décèle,  
Me croyant en secret du complot averti,  
Elle abandonne au moins l'intérêt du parti.

Brisons là, Séjanus, je la vois qui s'avance...  
A la faire parler observe ma prudence.

## SCÈNE II

TIBÈRE, SÉJANUS, AGRIPPINE, CORNÉLIE

TIBÈRE

Quoi, barbare ! vouloir ton Père assassiner  
Au moment glorieux qu'il te va couronner ?  
N'appréhendes tu point, âme fière, âme ingrate,  
Qu'au feu de mon amour ta lâcheté n'éclate,  
Et qu'en l'air cette main qui m'assassinera  
Ne rencontre la main qui te couronnera ?

AGRIPPINE

Moi, Seigneur ?

TIBÈRE

Toi, perfide !

AGRIPPINE

Enfin, qui le dépose ?

TIBÈRE

Demande à Séjanus, il en sait quelque chose.

SÉJANUS

J'étois présent, Madame, à ce triste rapport.

TIBÈRE

D'où vient qu'à ce discours tu te troubles si fort ?

AGRIPPINE

Pour paroître innocente, il faut être coupable :  
D'une prompte réplique on est bien plus capable,  
Parce que l'on apporte au complot déclaré,  
Contre l'accusateur un esprit préparé.

## TIBÈRE

Défends, défends-toi mieux.

## AGRIPPINE

Je pourrois l'entreprendre :

Mais je t'offenserois si j'osois me défendre ;  
 Ce seroit une preuve à la Postérité  
 Que ta mort étoit juste et pleine d'équité,  
 Si ton cœur témoignoit par la moindre surprise  
 Soupçonner ma vertu de l'avoir entreprise.

Je veux donc à ta gloire épargner cet affront,  
 Tu vois mon innocence et la lis sur mon front ;  
 Agrippine, César ! attenter sur ta vie !  
 Non, tu ne le crois pas ! Mais ce Monstre d'Envie  
 Dont le souffle ternit la candeur de ma foi,  
 A sans doute aposté des témoins contre moi ;  
 Car tout Rome connoît qu'il veut par ma ruine  
 Élever sa maison sur celle d'Agrippine.

## TIBÈRE

Tout ce déguisement ne te peut garantir ;  
 Ton jour est arrivé, Superbe, il faut partir,  
 Et l'État en péril a besoin de ta tête.

## AGRIPPINE

Faut il tendre le col ? Qu'on frappe, je suis prête !  
 Tibère étant ici, je vois l'Exécuteur...  
 Mais apprends-moi mon crime et mon Accusateur ?

## TIBÈRE

Tu débauches le peuple à force de largesses,  
 Tu gagnes dans le Camp mes Soldats par promesses,  
 Tu parois en public, tu montes au Sénat,  
 Tu brigues pour les tiens les Charges de l'État.

## AGRIPPINE

Tibère ne reproche à mon âme Royale  
 Que d'être généreuse, affable et libérale,  
 Et comme criminelle, à mort il me poursuit !

## TIBÈRE

La Vertu devient crime en faisant trop de bruit.

## AGRIPPINE

Elle passe du moins pour cela sous ton règne.

## TIBÈRE

Mon amour Paternel à tes Fils le témoigne.

## AGRIPPINE

Cet amour Paternel les a tous glorieux  
 Elevés de ta table à la table des Dieux ;  
 Et si de beaux festins tu régales les nôtres,  
 Qu'après ceux de Tibère ils n'en goûtent plus d'autres !

## TIBÈRE

Romains, j'ai la bonté d'être le Protecteur  
 De celle qui me tient pour un empoisonneur ;  
 Je suis enfant d'Auguste.

## AGRIPPINE

Il m'en souvient, Tibère !

Tu naquis en ce temps qu'à mon bienheureux Père  
 Toute chose à l'envi succédant à la fois,  
 Fortune lui donnoit des enfants à trois mois.

## TIBÈRE

Si je ne tiens de lui le jour que je respire,  
 Au moins, comme à son Fils, il m'a laissé l'Empire.  
 Et ce sage Empereur nous rendit par son choix,  
 Toi l'Esclave soumise, moi le Maître des Loix.

## AGRIPPINE

Ne fais point vanité d'un choix illégitime ;  
 Son orgueil te choisit, et non pas son estime ;  
 Il te donna l'Empire, afin que l'Univers  
 Regrettât le malheur d'avoir changé ses fers.

## TIBÈRE

Parricide, ton Père éprouve ton audace.

## AGRIPPINE

Tu respectes mon Père en détruisant sa race,  
 Tu lui bâtis un Temple, et consacrant ce lieu,  
 Tu n'y fais immoler que les Parents du Dieu ;  
 Ce n'est pas dans le tronc d'une Idole müette  
 Que repose son âme et sa forme secrète,  
 C'est dans moi, c'est dans ceux qui sortent de mon flanc,  
 Et qui s'y sont formés de son céleste sang ;  
 Ne crois pas mes douleurs de criminelles fautes  
 Que pousse le regret du Sceptre que tu m'ôtes ;  
 Mais écoute, Tyran : La cause de mon deuil,  
 C'est d'entendre gémir l'Écho d'un vain cercueil,  
 Une Ombre désolée, une Image parlante  
 Qui me tire la robe avec sa main tremblante ;  
 Un Fantôme tracé dans l'horreur de la nuit  
 Que j'entends sangloter au chevet de mon lit,  
 Le grand Germanicus, dont les Mânes plaintives  
 M'appellent pour le suivre aux infernales rives,  
 Et de qui, quand je dors, d'un pas rempli d'effroi,  
 Le Spectre scupirant vient passer devant moi.  
 Je te suis, mon Époux, mais j'attends pour descendre  
 Que j'aye réchauffé de sang ta froide cendre,  
 Aux pieds de ta Statue immolé ton Bourreau,  
 Et de son corps sanglant rempli ton vain tombeau.  
 Que si le Ciel injuste est sourd à ma requête...

## TIBÈRE

Ton bras, à son défaut, attaquerá ma tête ?

## AGRIPPINE

Qui m'empêche, Tyran, si c'étoit mon dessein,  
De plonger tout à l'heure un poignard dans ton sein ?

Elle tire un poignard qu'elle jette aux pieds de l'Empereur.

Mais vis en sûreté, la Veuve d'un Alcide  
Rougiroit de combattre un Monstre si timide.

## TIBÈRE

En découvrant ainsi ta noire intention,  
Et travaillant toi-même à ta conviction,  
Tu t'épargnes la ghenne.

## AGRIPPINE

Ah ! si je suis blâmable,  
Mon Orgueil, non pas moi, de mon crime est coupable !  
Et mon cœur échauffé de ce sang glorieux,  
Qui se souvient encor d'être sorti des Dieux,  
Au nom de parricide, ardent et plein de flamme,  
Tâche par son transport d'en repousser le blâme ;  
Et sans voir que mon Prince est mon accusateur,  
Il révolte ma voix contre mon Empereur.

## TIBÈRE

Ah ! si mon sang t'émeut, il mérite ta grâce.  
L'Orgueil n'est pas un crime aux Enfans de ma race ;  
Mais comme d'un soupçon la noirceur s'effaçant  
Laisse encor quelque tache au nom de l'Innocent,  
De peur que trop de jour dessillant ma paupière  
Dans mon cœur malgré moi jette trop de lumière,  
J'abandonne des lieux où je crains de trop voir...  
Reste ici par mon ordre avecque plein pouvoir.  
Pour ton Fils je l'emmène, il sera dans Caprée  
De notre intelligence une chaîne assurée ;

La mollesse de Rome énerve un jeune esprit,  
Et sa fleur sans éclore en bouton s'y flétrit.

## SCÈNE III

AGRIPPINE, SÉJANUS, CORNÉLIE

AGRIPPINE

Oh ! qu'il est à propos de savoir se contraindre !  
Mais comment se forcer, quand on ne sauroit craindre ?  
Dans mon abaissement incapable d'effroi,  
César me semble encor bien au-dessous de moi ;  
Le nom de mon Mari, mon rang et ma naissance,  
Enflent tous mes discours d'une mâle assurance.  
La Terre a beau plier sous cet Usurpateur,  
Mon sang me fait régner sur ce lâche Empereur ;  
Encor qu'insolemment le Superbe me brave,  
Je ne puis m'abaisser à flatter mon Esclave.  
Quoi ! mon Fils à Caprée !

SÉJANUS

O Ciel !

AGRIPPINE

Ah ! Séjanus

La fureur me saisit, je ne me connois plus...  
Voiras-tu pas son dessein ?

SÉJANUS

Ce rusé Politique

Le cache aux yeux de Rome et de la République ;  
Son amitié travaille à le faire oublier :  
De l'asile qu'il donne il se fait le Geôlier,  
Et vous des-unissant à faux titre de Père,  
Ote la Mère au Fils, et le Fils à la Mère.  
Ah ! Madame, il est temps de faire agir la main  
Dont le coup doit un Maître à l'Empire Romain

Allez descendre au Camp, mutinez les Gensdarmes,  
 Faites-les souvenir d'avoir porté les armes,  
 D'avoir en cent climats porté nos pavillons  
 Et fauché par la mort tant d'affreux Bataillons,  
 Sans qu'il reste à pas un pour vingt ans de services,  
 Que des cheveux blanchis, de larges cicatrices,  
 Des cadavres entés dessus des membres morts,  
 Et des troncs survivant la moitié de leurs corps.  
 Pour les piquer d'honneur, vous direz de leurs Pères,  
 Que vous les avez vus parmi nos adversaires,  
 Pêle-mêle entassés, et sanglants qu'ils étoient,  
 S'enterrer sous le poids des corps qu'ils abattoient,  
 Percer des escadrons les murailles ferrées,  
 Faire avec un bras seul plus que deux Briarées,  
 Et qu'au lit de la mort ces vaincus triomphans  
 Vous ont recommandé leurs malheureux enfans ;  
 Que c'est bien la raison que vous serviez de Mère  
 A ceux dont votre Epoux étoit jadis le Père,  
 Que tout son patrimoine il leur avoit laissé,  
 Mais que le Testament par César fut cassé.  
 Allez, cela fini, de rang en rang paroître,  
 Flatter chaque soldat, feindre de le connoître,  
 Et jetant à la foule une somme d'argent,  
 Protestez qu'au Palais d'un œil si diligent,  
 On veille vos discours, vos pensers, votre vie,  
 Qu'un don plus généreux attireroit l'envie ;  
 Mais qu'en un grand dessein, s'ils vous veulent aider,  
 Et vous mettre en état de pouvoir commander,  
 Vous leur restituerez ce fameux héritage  
 Que leur Père mourant leur laissoit en partage.

## CORNÉLIE

Si leur âme en suspens semble encor hésiter,  
 Vous saurez par ces mots leur courage exciter.

« Quoi vous, mes compagnons, dont l'ardente colère  
 Fit trembler autrefois le Trône de Tibère,  
 Qui dispensiez la vie et la mort aux humains,  
 Qui portiez des combats la Fortune en vos mains,  
 Qui vouliez au Tyran arracher la Couronne  
 Pour des crimes légers dont le couvroit son Trône,  
 Vous semblez l'adorer dessus son Trône assis,  
 Quand il est devenu le bourreau de ses Fils ?  
 Où s'en est donc allé cette noble furie,  
 Et ce feu qui veilloit au bien de la Patrie ?  
 Le Ciel d'un coup de foudre épargneroit vos mains,  
 S'il osoit usurper la charge des Romains.  
 Marchez donc sans trembler sur les pas d'une femme !  
 Epuisez d'un Vieillard ce qui lui reste d'âme ;  
 Que si d'un esprit foible en cet illustre emploi  
 Vous craignez le péril, ne frappez qu'après moi ! »  
 Ce discours achevé, du haut de leur Tribune,  
 Avec un front égal attendez la Fortune.

AGRIPPINE, à Séjanus.

Mais sans que de l'Etat nous déchirions le flanc,  
 Que le sang de Tibère épargne tant de sang !  
 Laisse-moi l'attaquer seule en face de Rome,  
 Il ne mérite pas de tomber sous un homme.

SÉJANUS

Madame, en ma faveur, ne vous exposez point !  
 Attendons au parti le Soldat qui se joint ;  
 Du plus sûr au plus prompt né faites point d'échange.

AGRIPPINE

Périsse l'Univers, pourvu que je me venge !

SÉJANUS

Oui, vous serez vengée, oui, Madame, et bientôt.  
 Votre Aïeul, dans le Ciel, le demande assez haut,

Et du fond des Enfers votre Epoux vous le crie :  
 Mais pour un malheureux conservez votre vie,  
 Vous me l'avez promis !

AGRIPPINE

Oui, va, je m'en souviens !

Mais une Ombre qui crie empêche nos liens,

SÉJANUS

Hé quoi ! Germanicus peut-il trouver étrange  
 Que sa veuve se donne à celui qui le venge ?

AGRIPPINE

Non, sa Veuve à son gré te fera son Epoux,  
 Tu seras son Rival sans qu'il en soit jaloux ;  
 Il joindra de son nom la force à ton audace,  
 Pourvu qu'en le vengeant tu mérites sa place.  
 A ces conditions que je passe avec toi,  
 Dessous le sceau d'Hymen je t'engage ma foi.

Vers qui cachent un autre sens.

Mais il faut, si tu veux que le contrat s'observe,  
 Vengeant Germanicus, le venger sans réserve ;  
 Et quand ton bras aura ses Mânes consolés,  
 Et tous ses meurtriers à son Ombre immolés,  
 Mes faveurs envers toi pour lors seront si grandes,  
 Que je t'épouserai si tu me le demandes.

SÉJANUS

Quoi ! vous m'aimez, Madame, et je l'apprends de vous !  
 Quoi ! je puis espérer d'être un jour votre Epoux !  
 Et l'excès du plaisir dont mes sens sont la proie  
 Ne me sauroit encor faire expirer de joie !  
 Si le Sort ne veut pas que je meure d'amour,  
 Ni que sans votre aveu je sois privé du jour,  
 Du moins je vous dirai jusqu'au soupir extrême :  
 Voyez mourir d'amour Séjanus qui vous aime !

## AGRIPPINE

Adieu ! ma sœur approche, ôte-lui les soupçons  
Qu'elle pourroit avoir que nous la trahissons.

## SÉJANUS

Ah ! Madame, elle peut nous avoir écoutée,  
Elle marche à grands pas et paroît transportée.

## SCÈNE IV

SÉJANUS, LIVILLA

LIVILLA

Si le Sort ne veut pas que je meure d'amour,  
Ni que sans votre aveu je sois privé du jour,  
Du moins je vous dirai jusqu'au soupir extrême :  
Voyez mourir d'amour Séjanus qui vous aime !...  
Mais toi, me hais-tu, lâche, autant que je te hais,  
Et que veut ma fureur te hayr désormais ?  
Tu l'as prise pour moi, cette aimable Princesse ?  
Tu pensois me parler et me faire caresse ?  
Comme je suis pour toi de fort mauvaise humeur,  
Tu prenois des leçons à flétrir ma rigueur ?  
Ingrat, tu punis bien ce que fit mon courage,  
Quand je sacrifiai mon Epoux à ta rage !  
Est-ce trop peu de chose, et pour te mériter,  
A des crimes plus grands faut-il encor monter ?  
J'ai tué mes Neveux, j'ai fait périr mon Frère,  
Et je suis sur le point d'égorger mon Beau-père ;  
Du creux de ton néant sors, Séjanus, et vois  
Le Trône où mes forfaits t'ont élevé, sans toi !  
Si pour des coups si grands, tu te sens trop timide,  
Rends-moi l'Assassinat, rends-moi le Parricide,

Et pour me rendre un crime encor plus déplaisant,  
Traître, rends-moi l'amour dont je t'ai fait présent !

## SÉJANUS

Comment agir, Madame, avec une Princesse  
Dont il faut ménager l'esprit avec adresse ;  
A qui tous nos desseins paroîtroient furieux,  
Sans le bandeau d'Amour qui lui couvre les yeux ?  
Hélas ! si dans mon sein vous voyez la contrainte ;  
Dont déchire mon cœur cette cruelle feinte ;  
Quand la haine me force à trahir l'amitié,  
Peut-être en cet état vous ferois-je pitié ?  
Les larmes dont je feins vouloir prendre son âme,  
Lui montrent ma douleur bien plutôt que ma flamme.

## LIVILLA

O Dieux ! qu'on a de peine à prononcer l'arrêt,  
Quand on veut condamner un ennemi qui plaît !  
Je t'abhorre, je t'aime, et ma raison confuse,  
Comme un Juge irrité soi-même se récuse ;  
Ton crime parle en vain, je n'ose l'écouter !  
J'ai peur qu'il ne me force à n'en point douter :  
Quoi que sensiblement ta trahison m'offense,  
Je me la cache afin d'arrêter ma vengeance,  
Ou si plus clairement il me faut exprimer,  
Je me la cache afin de te pouvoir aimer !...  
C'en est trop, Séjanus, ma douleur est contente,  
La plus foible raison suffit pour une Amante,  
Et malgré mon soupçon contre toi si puissant,  
Parce que je t'aimai je te crois innocent.  
Adieu ! vois l'Empereur, assiège sa Personne,  
Qu'en tous lieux ton aspect l'épouvante et l'étonne.

## SÉJANUS

Je sais que l'Empereur ne peut être averti  
Du nom des conjurés qui forment le parti,

Cependant plus ma course approche la barrière,  
Plus mon âme recule et me tire en arrière.

LIVILLA

Va, va, ne tremble point ! Aucun ne te trahit.

SÉJANUS

Une secrète horreur tout mon sang envahit :  
Je ne sais quoi me parle, et je ne puis l'entendre,  
Ma raison dans mon cœur s'efforce de descendre ;  
Mais encor que ce bruit soit un bruit mal distinct,  
Je sens que ma raison le cède à mon instinct :  
Cette raison pourtant redevient la Maîtresse.  
Frappons, voilà l'hostie (<sup>336</sup>), et l'occasion presse !  
Aussi bien quand le coup me pourroit accabler,  
Séjanus peut mourir, mais il ne peut trembler.

## SCÈNE V

LIVILLA

L'Intrigue est découvert, les lâches m'ont trahie !  
Ils m'en ont fait l'affront, ils en perdront la vie ;  
D'un esprit satisfait je les verrai mourir,  
Et périrai contente en les faisant périr.  
O vous, mes chers Neveux, mon Epoux, et mon Frère,  
Ma fureur a trouvé le moyen de vous plaire ;  
Pour vous rendre le faix du tombeau plus léger.  
De tous vos assassins, elle va vous venger ;  
Et par des coups si grands, si pleins, si légitimes,  
Que je serai comprise au nombre des victimes !  
Mais le temps que ma bouche emploie à soupirer,  
Prête à nos criminels, celui de respirer.  
Hâtons-nous, car enfin du jour qu'ils me trahissent,  
Ils me l'ont dérobé cet air dont ils jouissent !

## ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE  
TIBÈRE, LIVILLA, FURNIE

TIBÈRE

Un homme qu'en dormant la Fortune éleva...

LIVILLA

Que de l'obscurité ton amitié sauva...

TIBÈRE

Séjanus, dont la tête, unie à ma personne,  
Emplissoit avec moi le rond de ma Couronne,  
En vouloir à mes jours ! Il en mourra l'ingrat !

LIVILLA

Par sa punition, assure ton Etat.

TIBÈRE

Je veux qu'en son trépas la Parque s'étudie  
A prolonger sa peine au delà de sa vie;  
Qu'il meure et qu'un sanglot ne lui soit pas permis,  
Qu'il arrête les yeux de tous ses Ennemis !  
Et qu'il soit trop peu d'un pour la douleur entière  
Dont il doit servir seul d'espace et de matière !

LIVILLA

A quelque extrémité qu'aille son châtiment,  
Tu te venges d'un traître encor trop doucement :  
Mais ! Seigneur, sans péril le pourras-tu détruire,  
Et n'est-il plus, le lâche, en état de te nuire ?

TIBÈRE

Il est pris, le Superbe, on instruit son procès,  
Et je le vois trembler de son dernier accès;

Aussitôt que ta bouche à l'Etat secourable,  
 M'eut découvert l'Auteur de ce crime exécrable,  
 Pour l'éloigner des siens avecque moins d'éclat,  
 J'ai fait dans mon Palais assembler le Sénat;  
 Mais c'est avec dessein d'attirer ce perfide,  
 Et pouvoir en ses yeux lire son parricide.  
 Les convoqués sont gens à ma dévotion,  
 Le Consul est instruit de mon intention;  
 On fait garde par tout, et par tout sous les armes  
 Le Soldat tient la Ville et le peuple en allarmes :  
 Cependant au Palais le coupable arrêté,  
 Et du rang de Tribun par ma bouche flatté,  
 Vient d'entrer au Sénat pour sortir au supplice;  
 Il n'a plus d'autres lieux à voir qu'un précipice (357).

## LIVILLA

Seigneur, et d'Agrippine en a-t-on résolu ?  
 Tu dois l'exterminer de pouvoir absolu :  
 Cet esprit insolent d'un trop heureux mensonge,  
 Croit t'avoir sur son crime endormi par un songe.

## TIBÈRE

Ce songe fabuleux ne m'a point endormi,  
 Au dessein de la perdre, il m'a plus affermi ;  
 De l'attentat qui trouble une âme embarrassée,  
 La parole est toujours auprès de la pensée ;  
 Et le cœur agité par quelque grand dessein,  
 Ebranle malgré soi la bouche avec le sein.  
 Non, ma Fille, elle court à son heure dernière,  
 Et sans qu'elle le sache, on la tient prisonnière :  
 J'ai corrompu ses gens, dont l'escorte sans foi  
 La garde jour et nuit non de moi, mais pour moi ;  
 Et ses plus confidents que mon épargne (358) arrête,  
 A mes pieds, si je veux, apporteront sa tête ;

Mais je la flatte afin que son Arrêt fatal,  
Quand il la surprendra, lui fasse plus de mal.

## SCÈNE II

NERVA, TIBÈRE, LIVILLA

NERVA

Seigneur, il est jugé; quand on a lu ta lettre,  
Sans que pour lui personne ait osé s'entremettre,  
Comme si son mal-heur étoit contagieux,  
Chacun de son visage a détourné les yeux;  
Ce puissant Séjanus, si grand, si craint naguère,  
Cette Divinité du noble et du vulgaire,  
A qui le peuple au Temple appendoit des Tableaux,  
A qui l'on décernoit des triomphes nouveaux,  
Qu'on regardoit au Trône avec idolâtrie,  
Nommé par le Sénat, *Père de la Patrie*,  
Dans un Corps où pour tel chacun l'avoit tenu,  
N'a pas trouvé d'enfants qui l'ayent reconnu;  
Ils l'ont condamné tous, d'une voix unanime,  
Au supplice du roc pour expier son crime:  
Ce coupable est déjà dans la cour descendu,  
Où par l'Exécuteur ton ordre est attendu.

LIVILLA

César, au nom des Dieux, commande qu'on l'amène!  
Il importe à ta vie, il importe à ma haine,  
Qu'avant le coup fatal nous puissions nous parler;  
Car j'ai d'autres secrets encor à révéler

TIBÈRE

Fais qu'il monte, Nerva.

## SCÈNE III

TIBÈRE, LIVILLA

LIVILLA

Cette haute indulgencée

Me surprend et m'oblige à la reconnoissance ;  
 Ainsi donc que César demeure satisfait,  
 Et que ma courtoisie égale son bienfait,  
 Je lui veux découvrir le plus grand des complices.

TIBÈRE

Par son nom, Livilla, couronne tes services.

LIVILLA

Ouvre les yeux sur moi, Tyran, c'est Livilla !

TIBÈRE

La fureur de ma Bru passeroit jusques-là !

LIVILLA

Appelles-tu fureur un acte de justice ?

TIBÈRE

Donc de mon assassin, ma Fille est la complice ?

LIVILLA

Non, je ne la suis pas, Tibère, il est le mien ;  
 J'ai formé l'attentat, mais le mal-heur est sien.  
 Du massacre d'un Monstre il sort assez d'estime,  
 Pour disputer l'honneur d'en avoir fait le crime :  
 Oui, ce fut moi, Tyran, qui l'armai contre toi !

TIBÈRE

La Femme de mon Fils conspirer contre moi !

LIVILLA

Moi Femme de ton Fils, moi Fille de ton Frère,  
 J'allais te poignarder, toi mon Oncle et mon Père,

Par cent crimes en un, me donner le renom  
 De commettre un forfait qui n'eût point eu de nom !  
 Moi ta Nièce, ta Bru, ta Cousine, ta Fille,  
 Moi qu'attachent par tout les nœuds de ta famille,  
 Je menois en triomphe à ce coup inhumain  
 Chacun de tes parens t'égorger par ma main !  
 Je voulois profaner du coup de ma vengeance  
 Tous les degrés du sang, et ceux de l'alliance,  
 Violer dans ton sein la Nature et la Loi :  
 Moi seule révolter tout ton sang contre toi ;  
 Et montrer qu'un Tyran dans sa propre famille,  
 Peut trouver un Bourreau, quoi qu'il n'ait qu'une Fille,  
 J'ai tué mon Époux, mais j'eusse encor fait pis,  
 Afin de n'être plus la Femme de ton Fils ;  
 Car j'avois dans ma couche à ton Fils donné place,  
 Pour être en mes Enfants maîtresse de ta race,  
 Et pouvoir à mon gré répandre tout ton sang,  
 Lors qu'il seroit constraint de passer par mon flanc :  
 Si je t'ai découvert la révolte secrète,  
 Dont ce couple maudit complotoit ta défaite,  
 C'est que mon cœur jaloux de leurs contentemens  
 N'a pu que par le fer désunir ces Amans :  
 Et dans mon désespoir, si je m'accuse encore,  
 C'est pour suivre au tombeau Séjanus que j'adore ;  
 Ose donc, ose donc quelque chose de grand,  
 Je brûle de mourir par les mains d'un Tyran.

## TIBÈRE

Oüi, tu mourras Perfide ; Et quoi que je t'immole,  
 Pour punir ta fureur, je te tiendrai parole ;  
 Tu verras son supplice, il accroîtra ton deuil,  
 Tes regards étonnés le suivront au cercueil :  
 Il faut que par tes yeux son désastre te tuë,  
 Et que toute sa mort se loge dans ta vuë :

Observez-là, Soldats, faites garde en ces lieux ;  
 Et pendant les transports de leurs tristes adieux,  
 Qu'on la traîne à la mort, afin que sa tendresse  
 Ne pouvant s'assouvir, augmente sa tristesse.

## SCÈNE IV

LIVILLA, FURNIE

LIVILLA

Hé ! bien, Furnie, hé bien ? Le voilà ce grand jour,  
 Dont la lumière éteinte éteindra mon amour ;  
 Mais elle m'abandonne et n'oseroit m'entendre,  
 Déjà de mon destin chacun se veut déprendre,  
 Et comme si des morts j'avois subi la Loi,  
 Les vivans ont horreur de s'approcher de moi

## SCÈNE V

LIVILLA, SÉJANUS, NERVA

LIVILLA

Enfin, sur le penchant de ta proche ruine,  
 Ni l'amour de César, ni l'amour d'Agrippine,  
 Ni pour tes intérêts tout le Peuple assemblé,  
 Ni l'effort du parti dont notre Aigle a tremblé,  
 Ne peuvent racheter ni garantir ta tête  
 Du Tonnerre grondant que ma vengeance apprête ;  
 Ton trépas est juré, Livilla l'entreprend,  
 Et la main d'une femme a fait un coup si grand.

SÉJANUS

Nous devant assebler sous la loi d'Hyménée.  
 Me pouvois-je promettre une autre destinée ?

Vous êtes trop savante à perdre vos Epous!...  
On se joint à la mort, quand on se joint à vous.

## LIVILLA

Ton amour m'enseigna ce crime abominable;  
Peut-on être innocent, lors qu'on aime un coupable?  
J'eus recours aux forfaits pour t'attacher à moi!...  
Tu n'épouseras point Livilla malgré toi;  
Mais Agrippine aussi ne sera point ta femme.  
Ne pouvant étouffer cette ardeur qui t'enflame,  
Sans t'arracher la vie, où Loge ton amour,  
J'ai mieux aimé, barbare, en te privant du jour,  
Précipiter le vol de mon heure fatale,  
Que de te voir heureux aux bras de ma rivale.

## SÉJANUS

La mort, dont vous pensez croître mon désespoir,  
Délivrera mes yeux de l'horreur de vous voir :  
Nous serons séparés, est-ce un mal dont je tremble!

## LIVILLA

Tu te trompes encor, nous partirons ensemble !  
La Parque au lieu de rompre allongera nos fers;  
Je t'accompagnerai jusques dans les Enfers;  
C'est dans cette demeure à la pitié cachée  
Que mon Ombre sans cesse à ton Ombre attachée,  
De son vol éternel fatiguera tes yeux,  
Et se rencontrera pour ta peine en tous lieux;  
Nous partirons ensemble, et d'une égale course  
Mon sang avec le tien ne fera qu'une source  
Dont les ruisseaux de feu, par un reflux commun  
Pêle-mêle assemblés et confondus en un,  
Se joindront chez les morts d'une ardeur si commune,  
Que la Parque y prendra nos deux âmes pour une.  
Mais Agrippine vient, ses redoutables yeux  
Ainsi que de ton cœur me chassent de ces lieux.

## SCÈNE VI

AGRIPPINE, SÉJANUS, NERVA

AGRIPPINE

Demeure, Séjanus ! on te l'ordonne, arrête :  
 Je te viens annoncer qu'il faut perdre la tête ;  
 Rome en foule déjà court au lieu de ta mort.

SÉJANUS

D'un courage au-dessus des injures du Sort,  
 Je tiens qu'il est si beau de choir pour votre cause,  
 Qu'un si noble mal-heur borne tout ce que j'ose ;  
 Et déjà mes travaux sont trop bien reconnus,  
 S'il est vrai qu'Agrippine ait pleuré Séjanus.

AGRIPPINE

Moi pleurer Séjanus ? Moi te pleurer, Perfide ?  
 Je verrai d'un œil sec la mort d'un Parricide.  
 Je voulois, Séjanus, quand tu t'offris à moi,  
 T'égorger par Tibère, ou Tibère par toi ;  
 Et feignant tous les jours de t'engager mon âme,  
 Tous les jours en secret je dévidois ta trame...

SÉJANUS

Il est d'un grand courage et d'un cœur généreux,  
 De ne point insulter au sort d'un malheureux :  
 Mais j'en sais le motif ; pour effacer la trace  
 Des soupçons qui pourroient vous joindre à ma disgrâce,  
 Vous bravez mes mal-heurs, encor qu'avec regret,  
 Afin de vous purger d'être de mon secret ;  
 Madame, ce n'est pas connoître mon génie,  
 Car j'aurois fort bien su mourir sans compagnie.

## AGRIPPINE

Ne t'imagines pas que par un feint discours  
 Je tâche vainement à prolonger mes jours!  
 Car puis qu'à l'Empereur ta trame est découverte,  
 Il a su mon complot et résolu ma perte;  
 Aussi j'en soutiendrai le coup sans reculer,  
 Mais je veux de ta mort pleinement me soûler  
 Et goûter à longs traits l'orgueilleuse malice  
 D'avoir par ma présence augmenté ton supplice.

## SÉJANUS

De ma mortalité je suis fort convaincu;  
 Hé! bien, je dois mourir, parce que j'ai vécu.

## AGRIPPINE

Mais as-tu de la mort contemplé le visage?  
 Conçois-tu bien l'horreur de cet affreux passage?  
 Connois-tu le désordre où tombent leurs accords,  
 Quand l'âme se déprend des attaches du corps?  
 L'image du tombeau qui nous tient compagnie,  
 Qui trouble de nos sens la paisible harmonie,  
 Et ces derniers sanglots dont avec tant de bruit  
 La Nature épouvante une âme qui s'enfuit?  
 Voilà de ton destin le terme épouvantable.

## SÉJANUS

Puis qu'il en est le terme, il n'a rien d'effroyable.  
 La mort rend insensible à ses propres horreurs.

## AGRIPPINE

Mais une mort honteuse étonne les grands cœurs!

## SÉJANUS

Mais la mort nous guérit de ces vaines chimères!

## AGRIPPINE

Mais ta mort pour le moins passera les vulgaires :

Ecoute les mal-heurs de ton dernier Soleil :  
 Car je sais de ta fin le terrible appareil ;  
 De joie et de fureur la populace émuë  
 Va pour aigrir tes maux, en repaître sa vuë.  
 Tu vas sentir chez toi la mort s'insinuer  
 Par tout où la douleur se peut distribuer ;  
 Tu vas voir les Enfans te demander leurs Pères,  
 Les Femmes leurs Maris, et les Frères leurs Frères,  
 Qui pour se consoler en foule s'étouffans,  
 Iront voir à leur rage immoler tes Enfans :  
 Ton Fils, ton héritier, à la haine de Rome,  
 Va tomber, quoi qu'enfant, du supplice d'un homme,  
 Et te perçant du coup qui percera son flanc,  
 Il éteindra ta race et ton nom dans son sang ;  
 Ta Fille devant toi, par le Bourreau forcée (<sup>359</sup>).  
 Des plus abandonnés blessera la pensée,  
 Et de ton dernier coup la Nature en suspens  
 Promènera ta mort en chacun de tes sens :  
 D'un si triste spectacle es-tu donc à l'épreuve ?

SÉJANUS

Cela n'est que la mort et n'a rien qui m'émeuve !

AGRIPPINE

Et cette incertitude où mène le trépas ?

SÉJANUS

Etois-je malheureux, lors que je n'étois pas ?  
 Une heure après la mort, notre âme évanouie  
 Sera ce qu'elle étoit une heure avant la vie.

AGRIPPINE

Mais il faut, t'annonçant ce que tu vas souffrir  
 Que tu meures cent fois avant que de mourir.

## SÉJANUS

J'ai beau plonger mon âme et mes regards funèbres  
 Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres,  
 J'y rencontre par tout un état sans douleur,  
 Qui n'élève à mon front ni trouble ni terreur;  
 Car puisque l'on ne reste, après ce grand passage,  
 Que le songe léger d'une légère image,  
 Et que le coup fatal ne fait ni mal ni bien,  
 Vivant, parce qu'on est, mort, parce qu'on n'est rien;  
 Pourquoi perdre à regret la lumière reçue,  
 Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perdue ?  
 Pensez-vous m'étonner par ce foible moyen,  
 Par l'horreur du tableau d'un Etre qui n'est rien ?  
 Non, quand ma mort au Ciel luirait dans un Comète,  
 Elle me trouvera dans une ferme assiette :  
 Sur celle des Catons je m'en vais enchérir,  
 Et si vous en doutez, venez me voir mourir.  
 Marchez, Gardes !

## AGRIPPINE

Marchez ! Je te rends grâce, ô Rome !  
 D'avoir d'un si grand cœur partagé ce grand Homme ;  
 Car je suis sûre, au moins, d'avoir vengé le sort  
 Du grand Germanicus par une grande mort.

## SCÈNE VII

TIBÈRE, AGRIPPINE

## TIBÈRE

Je vous cherche, Madame, avec impatience,  
 Et viens vous faire part du fruit de ma vengeance :  
 Séjanus par sa mort vous va faire raison,  
 Et venger hautement cette illustre Maison.

## AGRIPPINE

César, je te rends grâce et te suis obligée,  
 Du traître Séjanus enfin tu m'as vengée!  
 Tu payes mon Epoux de ce que je lui dois :  
 Mais quel bras aujourd'hui me vengera de toi?  
 La suite de ta mort m'assurant de la sienne,  
 Ma vengeance voloit toute entière à la tienne ;  
 Mais dans ce grand projet dont j'attendois mon bien,  
 Son trépas imprévu n'a point causé le tien.  
 Où sera mon recours ? Ma famille outragée,  
 Sur le tombeau d'un seul n'est qu'à demi-vengée.  
 Si je veux donc m'en faire une entière raison,  
 Ta tête pour victime est due à ma Maison.  
 Oüi, je dois t'arracher et l'Empire et la vie,  
 Par cent coups redoublés contenter mon envie ;  
 Séjanus abattu, renverser son appui,  
 Te noyer dans son sang, t'immoler dessus lui,  
 Et d'une main cruelle en desserrant ta vuë,  
 Te contraindre de voir que c'est moi qui te tuë !

## TIBÈRE

Ha ! c'est trop, Agrippine !

## AGRIPPINE

Ah ! c'est encor trop peu  
 Il faut que ton esprit aveuglé de son feu,  
 Tombant pour me punir dans un transport infâme,  
 Comble tes lâchetés du meurtre d'une femme.

## TIBÈRE

Mais je t'ai convaincuë, et ton crime avéré  
 Rend ton Arrêt sans tache et mon front assuré

## AGRIPPINE

Comme je sais, Tyran, ce que ton cœur estime,  
 Que le crime te plaît à cause qu'il est crime,

Si le trépas m'est dû, j'empêche ton transport  
De goûter le plaisir d'en commettre à ma mort.

## TIBÈRE

Moi! te donner la mort! J'admire ton audace!  
Depuis quand avec nous es-tu rentrée en grâce?  
Pour allonger tes maux, je te veux voir nourrir  
Un trépas éternel dans la peur de mourir.

## AGRIPPINE

Enfin, lâche Empereur, j'aperçois ta foiblesse  
A travers l'épaisseur de toute ta sagesse,  
Et du déguisement dont fait ta vanité  
Un spécieux prétexte à ta timidité :  
Quoi! Tyran, tu pâlis? Ton bras en l'air s'arrête?  
Lors que d'un front sans peur je t'apporte ma tête?  
Prends garde, mon Bourreau, de ne te point troubler!  
Tu manqueras ton coup, car je te fais trembler!  
Que d'un sang bien plus chaud, et d'un bras bien plus ferme,  
De tes derniers Soleils j'accourcirois le terme!  
Avec combien de joie et combien de vigueur  
Je te ferois descendre un poignard dans le cœur!  
En tout cas si je tombe au deçà de l'ouvrage,  
Je laisse encor un Fils héritier de ma rage,  
Qui fera, pour venger les maux que j'ai soufferts,  
Rejaillir jusqu'à moi ton sang dans les Enfers!

## TIBÈRE

Qu'on l'ôte de mes yeux, cette ingrate vipère!

## AGRIPPINE

On te nommoit ainsi, quand tu perdis ton Père!

## TIBÈRE

Enfin persécuté de mes proches parens,  
Et dedans ma famille au milieu des serpens,

J'imiterai, Superbe, Hercule en ce rencontre.

AGRIPPINE

O ! le digne rapport d'Hercule avec un Monstre !

TIBÈRE

Qu'on égorge les siens, hormis Caligula !

AGRIPPINE

Pour ta perte, il suffit de sauver celui-là.

### SCÈNE VIII

TIBÈRE

D'Elle et de Séjanus, les âmes déloyales  
Arriveront ensemble aux plaines infernales ;  
Mais pour Térentius, à l'un et l'autre uni,  
Perdant tout ce qu'il aime, il est assez puni.

### SCÈNE DERNIÈRE

TIBÈRE, NERVA

NERVA

César !

TIBÈRE

Hé bien, Nerva ?

NERVA

J'ai vu la catastrophe

D'une Femme sans peur, d'un Soldat philosophe ;  
Séjanus a d'un cœur qui ne s'est point soumis,  
Maintenu hautement ce qu'il avoit promis ;  
Et Livilla de même, éclatante de gloire,  
N'a pas d'un seul soupir offensé sa mémoire.

Enfin, plus les Bourreaux qui les ont menacés...

TIBÈRE

Sont-ils morts l'un et l'autre?

NERVA

Ils sont morts.

TIBÈRE

C'est assez.

## NOTES

(Nous avons utilisé en partie les notes de Paul Lacroix).

1. Notre grand'mère : La Terre, du limon de laquelle le premier homme est sorti.
2. Le grand hiver de 1638 où la Seine fut gelée à Paris.
3. Le chemin de lait : la voie lactée.
4. Médecins de neige : médecins de rien.
5. Préjugé populaire qui rattachait la folie à la floraison des fèves.
6. Les trois fleurs de lys, armes de France.
7. Le bonhomme Rangouze composait des lettres qu'il faisait imprimer (et distribuait) à l'adresse des personnages notables dont il espérait quelque don.
8. Inutile de préciser la pensée de Cyrano qui a paru obscure à P. Lacroix.
9. Oiseau de bois ou de carton qui servait de cible au tir à l'arquebuse.
10. Double : monnaie de cuivre valant six deniers.
11. Vingt ans auparavant, en 1633, la théorie de Galilée sur le mouvement de la terre avait été condamnée par l'Inquisition. Contraire aux principes d'Aristote, elle était si discutée qu'on ne l'enseignait pas encore dans les écoles.
12. Job.
13. Pointe burlesque suscitée par la situation astronomique de l'automne entre l'été et l'hiver.
14. L'automne était la saison des guerres.
15. C'est-à-dire défunts.
16. Une des fontaines consacrées aux Muses : Hippocrène, Aganippe ou Castalie.
17. Le Palais d'Orléans.
18. Gaston, duc d'Orléans.
19. Allusion à la fable de Daphné changée en laurier.
20. Le roi Mansole avait fait construire une pyramide pour sa sépulture et celle de ses descendants.
21. Inconsolable d'avoir tué un enfant qu'il aimait, Cyparissus fut changé en cyprès (Ovide, *Métamorphoses*, X).
22. Allusion au croissant, emblème héraldique de la Turquie.

23. Les signes du Zodiaque.
24. Clymène : nymphe de l'Océan, qu'Apollon rendit mère de Phaéton.
25. La conquête de la Toison d'or.
26. *Argo*, navire sur lequel s'embarqua Jason et qui rendait des oracles.
27. Americ Vespuccio qui donna son nom à l'Amérique, découverte par Christophe Colomb.
28. Aheurtés : entêtés.
29. Cernes : Ronds tracés à terre avec un bâton.
30. Henri Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1535), né à Cologne, se donnait comme magicien, quoiqu'il eût tourné en ridicule la magie dans son traité : *De incertitudine et vanitate scientiarum*.
31. Dans son *Pédant joué*, acte IV, Cyrano énumère les mêmes superstitions populaires. Voir le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy.
32. Racine de mandragore ayant la forme du fœtus humain ; par corruption *main de gloire*.
33. Ceux qui se donnaient au diable signaient de leur sang un billet (on cédule) dans lequel ils s'engageaient à lui livrer leur âme à trente ans de terme.
34. Ennuitées plutôt annuitées, surprises par la nuit en plein champ.
35. Le Diable sous la forme d'un bétier ou bouc noir au sabbat.
36. Voir le *Traité des superstitions contre les Sacrements de l'Eglise*, de J. B. Thiers (Paris, 1704, 4 vol.).
37. Toupe pour touffe ; on dit toupet.
38. Maître Martinet : le Diable.
39. Brevets : contrats magiques.
40. Gamahés : pierres mystiques portant des figures ou des signes.
41. Le Gobelins : farfadet, démon familier. — La Mule ferrée : la nuit, on croyait entendre le pas lourd de la Mule qui portait le Diable au sabbat. — Le Filouri : probablement l'esprit malin qui embrouillait les fuseaux des fileuses et le chanvre des cordiers. — Le roi Hugon : ce fantôme couronné avait le siège de son empire à Tours, — Le Connétable : variante du roi Hugon.
42. Le Diable de Vauvert : démon qui avait envahi le château de Vauvert sous le roi Robert. — Le Juif Errant : sa dernière apparition en France datait de 1604. — Le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau : le Grand Veneur parcourait la forêt de Fontainebleau avec sa meute infernale, il ne se montrait plus depuis sa rencontre avec Henri IV auquel il adressa sa fameuse appellation : *Attends-moi*. — Toute cette énumération se retrouve dans le *Pédant joué*, acte IV, scène I, dans la bouche de Corbineli.
43. Comparer ce texte à celui des *Etats et Empires de la Lune*, p. 114.
44. La prééminence de la raison avait été proclamée avec une netteté qui ne peut être dépassée, plus de soixante-dix ans avant Cyrano, par un demi-fou : Geoffroy Vallée, brûlé le 2 février 1574, dans son opuscule : *La bêtitude des chrétiens ou le fléau de la foi*. (Voir *Le libertinage au XVII<sup>e</sup> siècle, Mélanges*).
45. Mort-diable : Phylactère, amulette préservatrice du Diable.
46. Louis Goffridi ou Gaufridi, curé de l'église des Acoules, à Marseille,

brûlé comme sorcier en 1611 pour avoir séduit, par l'intermédiaire du Diable, sa pénitente, une jeune fille de seize ans : Madeleine de Mandols.

47. Ce sont les Ursulines de Londun, auxquelles le curé Urbain Grandier aurait jeté un maléfice et qui fut condamné à être brûlé en 1634.

48. L'affaire de Madeleine Bavent était encore plus récente. Mathurin Picard, curé du Mesnil-Jourdain, et son complice Thomas Bouillé, furent condamnés, pour avoir ensorcelé cette religieuse et ses compagnes du couvent Saint-Louis de Louviers, à être brûlés avec elle par arrêt du Parlement de Rouen du 24 août 1647.

49. De ces trois acteurs on ne connaît que Scaramouche : Tiberio Fiorilli, né à Naples en 1608 ; au théâtre il s'appelait Mezétin.

50. Voici le titre de l'ouvrage de Gerzan : *Le Triomphe des Dames. Dédié à S. A. R. Mademoiselle, par François du Soncy, sieur de Gersan. A Paris, et se vend chez l'auteur, au faubourg Saint-Germain... 1646 in-4°* ; nombreuses poésies encomiastiques dans les feuillets préliminaires.

51. Claude Bernard, dit le pauvre prêtre, mort le 23 mars 1641 à 52 ans ; avait été très débauché, puis il s'était jeté dans la dévotion ; son zèle et son empportement l'avaient canonisé parmi le peuple après sa mort (*Tallemant*). Son tombeau faisait alors des miracles et attirait beaucoup d'offrandes à l'hôpital de la Charité des Hommes, fondé en 1602 dans le faubourg Saint Germain, par la reine Marie de Médicis.

52. Caligula, empereur romain, qui souhaitait que le genre humain n'est qu'une seule tête, pour le pouvoir abattre d'un seul coup.

53. Déserté : changer en désert.

54. Une traduction française des *Visions* de Quevedo, due au sieur de La Geneste, avait paru en 1644.

55. Pythagore, qui enseignait la Métempyscose disait, à l'appui de ce système, qu'il se souvenait d'avoir animé d'autres corps et de s'être trouvé au siège de Troie, non pas, comme le dit Cyrano, quinze cents ans avant d'être Pythagore, mais seulement six siècles auparavant.

56. Médée leur avait conseillé de découper par morceaux le vieux Pélias et de faire bouillir ces débris sanglants avec des herbes magiques qu'elle avait cueillies elle-même. Ces herbes-là ne rendirent pas la vie à Pélias.

57. Raymond Lulle, philosophe (1235-1315) qui avait trouvé, disait-on, le secret de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie.

58. L'amour de Didon pour Enée est, en effet, une licence poétique de Virgile ; la reine de Carthage aurait eue au moins soixante ans à l'époque où le Chantre de l'*Enéide* la rend éprise d'Enée.

59. Actéon fut changé en cerf pour avoir vu Diane au bain ; Ovide, exilé en Tauride, pour avoir été par hasard témoin des amours incestueuses d'Auguste avec sa fille.

60. On appelait ainsi certains chanteurs, vendeurs d'Orviétan, qui avaient élevés leurs tréteaux sur le Pont-Neuf, autour de la statue de Henri IV et à l'entrée de la place Dauphine.

61. Ailusion proverbiale au passage du Rubicon par César.

62. « Il a monté sur l'ours » expression proverbiale qui signifiait « d'un qui a peur ».

63. Allusion au spectre qui apparut plusieurs fois à Brutus, pour lui apporter de mauvais présages.
64. C'est-à-dire que les objets qui frappent leur vue ont une influence bonne ou mauvaise sur l'enfant qu'elles portent.
65. Salomon de Caus.
66. C'est-à-dire qu'Hector tua Patrocle, en croyant tuer Achille dont ce jeune guerrier avait pris les armes.
67. Autrement dit un cerveau fêlé.
68. Allusion à Apollon qui tua le jeune Hyacinthe en lui lançant, par mégarde, un palet à la tête.
69. A la rengette : sur le champ.
70. Gargamelle.
71. Poppée mourut d'un coup de pied de Néron qu'elle reçut pendant sa grossesse,
72. Gens de cornet : gens d'écriture.
73. On prêtait aux femmes hystériques la fureur de manger du charbon de bois.
74. Fondateurs d'ordres religieux.
75. Piquer, au sens de monter à cheval.
76. Frère du roi d'Angleterre Edouard IV, le duc de Clarence se suicida de la sorte, en 1478, pour se soustraire à une sentence de mort.
77. Eurydice, femme d'Orphée, fut mordue au talon par un serpent ; Achille fut frappé au talon par la flèche de Pâris, la seule partie de son corps qui était vulnérable.
78. Nicolas Flamel, écrivain juré de l'Université de Paris, mort en 1413, passait pour s'être enrichi à l'aide de la pierre philosophale.
79. L'or est désigné sous le nom de *Soleil* dans les livres d'alchimie.
80. On appelait par dérision les alchimistes *souffleurs*.
81. Tirer était synonyme de voler : tireurs de laine, vol à la tire.
82. François de Montmorency, comte de Bouteville, eut la tête tranchée en 1627 pour infraction à la loi sur les duels.
83. Nombre particulier à la grammaire grecque.
84. Troie, incendiée par les Grecs, qui l'avaient assiégée pendant dix ans.
85. Cyrano entend peut-être dire par là que les Tyrans tels que Tibère ont à redouter plus que tout : la *plume* de la satire et de l'histoire.
86. Attila s'était baptisé lui-même le *Fléau de Dieu*.
87. Coupeau, vieux mot qui signifie sommet.
88. Le cerveau.
89. Les cinq sens.
90. Un préjugé populaire voulait que le chant du coq mette en fuite le lion.
91. La campagne de 1648 de Condé dans les Pays-Bas.
92. Les fleurs de lys, armes de France.
93. Les armes d'Espagne : lions d'Aragon et taureaux de Castille.

94. Le grand Pan : personnage dont on voulait contester l'autorité politique, roi, prince ou ministre.

95. L'odeur des pommes de grenade était employée alors contre les nausées.

96. Deux maladies du cheval.

97. La folie que guérissait saint-Mathurin.

98. La place où se faisaient les exécutions,

99. Mis à jubé : forcé de se soumettre, expression proverbiale.

100. Tricot : bâton court en bois solide.

101. Le roman *Polexandre*, de Gomberville a paru de 1632 à 1637 en 5 vol. ; il a été plusieurs fois réimprimé.

102. Les *testons* ou pièces de monnaie à l'effigie royale.

103. Blandin est probablement un nom inventé par Cyrano ; on ne doit pas oublier que ce dernier est l'auteur de l'Epitre burlesque : *Au sot lecteur et non au sage*, placée en tête du *Jugement de Pâris* et que nous avons reproduite dans la *notice biographique* de Cyrano,

104. Dassoucy avait deux pages de musique qu'on soupçonnait servir à ses plaisirs...

105. Muscadins : bonbons musqués pour parfumer l'haleine.

106. Godenot : marmouset, grotesque ; dans le sens de Priape, phallus.

107. Dans la Fable : les chênes de la Forêt de Dodone parlaient et rendaient des oracles.

108. Le valet qui est la troisième figure.

109. Peaux d'ânes : contes ridicules.

110. C'est-à-dire de la plus misérable condition.

111. Un libera : Prière pour les morts.

112. Saint-Mathurin, patron des fous.

113. Artéphius, est un philosophe hermétique, juif ou arabe, qui vivait au XII<sup>e</sup> siècle.

114. La sybille de Cumæ, avait obtenu des Dieux le privilège de vivre autant d'années que ses mains pourraient contenir de grains de sable.

115. Un des symptômes de la lèpre était l'insensibilité de la peau.

116. La taxe aux aisés était alors un des expédients les plus ordinaires en matière de finance.

117. Courte haleine : Asthme.

118. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, le poète met un long discours dans la bouche de la Terre qui supplie Jupiter de lui venir en aide contre un embrasement général, causé par le char du Soleil que conduit Phaéton.

119. *L'Aminte*, du Tasse, avait été plusieurs fois traduite en français depuis 1584.

120. Le *Pastor fido*, de Guarini, n'avait pas eu moins de succès en France que *L'Aminte* ; il avait été traduit plusieurs fois en vers et en prose.

121. Cyrano veut parler du roman de J. Amb. Marini : *Il Caloandro fedele* que Georges de Scudéry avait traduit en français.

122. Les six premiers livres du *Virgile travesti*, de Scarron, qui avaient paru de 1648 à 1652.
123. Mnemosime, déesse de la mémoire.
124. L'archet était un appareil sudorifique dans lequel on enfermait le malade condamné *au grand remède*.
125. Le libraire Toussaint Quinet, qui édait les œuvres de Scarron.
126. Chaire : la chaise roulante.
127. Les pièces volantes, les gazettes en vers, etc., qui se vendaient couvertes en papier bleu.
128. Les ladres annonçaient leur approche, en agitant des cliquettes afin que tout le monde eût le temps de s'éloigner d'eux.
129. Mazarin.
130. Mithridate : antidote, remède contre les poisons.
131. La Pyramide élevée devant le Palais de Justice de Paris, pour perpétuer le souvenir de l'attentat de Jean Chatel sur Henri IV (27 décembre 1594), abattue en 1603 sur l'ordre du roi qui voulait être agréable aux Jésuites.
132. François Garassus, jésuite (Angoulême, 1584, mort de la peste à Poitiers, 14 juin 1631). Auteur de la *Doctrine curieuse* (1623), il fut l'instigateur de la lutte ouverte par le Parlement de Paris contre le libertinage (Voir le *Procès du poète Théophile de Vian* (1623-1625), publication d's pièces inédites des Archives nationales, 2 vol., in-8°).
133. Les Maîtres ès-arts et les professeurs ou régents étaient vêtus d'une toge de laine noire.
134. Dans les anciens collèges, tout élève qui méritait d'être mis au premier rang pour chaque composition obtenait le titre d'empereur (*imperator*) et le conservait pendant les deux heures de la durée de la classe.
135. Nœuds de ruban qui ornaient l'habit d'un homme de qualité.
136. Statue colossale de Saint-Christophe adossée, au premier pilier de la nef de Notre-Dame-de-Paris, détruite en 1785.
137. *L'inventaire de la langue française et latine*, de Philibert Monet, Lyon, 1636.
138. *Thesaurus linguae latine* de Robert Estienne.
139. Le Carême.
140. Voir la lettre précédente contre ce comédien.
141. Le Carême dure 46 jours.
142. Le mardi-gras.
143. Ganelon, synonyme de tromper, traître dans les anciens romans du cycle de Charlemagne.
144. Le coq qui chanta après que Saint-Pierre eût renié trois fois Jésus-Christ.
145. *Polexandre et Alcidiane*, deux romans de Marin Le Roy de Gomberville, déjà cités.
146. Le maréchal de Gassion tué au siège de Lens en 1647.
147. Théophraste Renaudot, fondateur du *Bureau d'adresses* et de la *Gazette de France*, mort en 1653.

148. Saint-Mathurin, voir note 112.
149. La pénitence des Ninivites provoquée par le prophète Jonas.
150. Engelues. — Cyrano fait allusion aux médecins qui, à Paris, avaient pour équipages des mules, comme il l'a dit précédemment.
151. Mont-Gibel : Etna.
152. Les saignées étaient faites alors par le barbier qui remplissait les fonctions de chirurgien, et qui ordonnait au patient de tendre le bras, au coup de lancette, en fermant le poing.
153. Tierce, quarte, termes d'escrime et allusion à la fièvre tierce et à la fièvre quarte fréquentes à cette époque.
154. Jeux de mots : *tente*, qui se prononce *tante*, est le nom de la charpie que le chirurgien met dans les plaies.
155. *La jeune Alcidiane*, 1651, roman de Marin de Gomberville, suite de son *Polexandre*.
156. Saint-François-Xavier, cet apôtre des Indes, qui avait été le compagnon d'Ignace de Loyola.
157. Équivoque : Cyrano compare son amour au feu allumé des tuileries.
158. On appelait *bête à feu* la Salamandre parce qu'on croyait qu'elle vivait dans le feu.
159. Horoscope était masculin ou féminin selon l'étymologie qu'on lui attribuait : *horoscopa* ou *horoscopium*.
160. Les charmes et les sortilèges étaient composés ordinairement avec des caractères magiques.
161. Signe des Gémeaux, c'est-à-dire vous me donnez un rival.
162. Placet : pliant, tabouret sans dossier.
163. Baailler synonyme de donner.
164. Voir le *Petit Traité de l'amour des femmes pour les sots*, de Champs-cenetz, 1788.
165. Allusion au baptême.
166. Canons : Allusion aux canons des hauts de chausses de nos pères.
167. J. L'Enfant, peintre au pastel et graveur au burin, né à Abbeville en 1615, mort en 1674.
168. Nom de l'écuyer dans *Les quatre fils Aymon*. Il désignait un homme vif, actif et bon coureur.
169. Soudre, pour résoudre.
170. Caïphe, le juge de Jésus-Christ.
171. Taxe des marchandises à l'entrée des villes et sur les marchés.
172. Ici l'Arène signifie le sable.
173. La manufacture des Gobelins.
174. Despautères, livre 1, *de nom-gener*.
175. Cuisses d'ivoire, au figuré, par allusion aux Colonnes d'Hercule.
176. Non au delà.
177. Pourquoi me dédaignes-tu.
178. Allusion au proverbe latin : *non omnibus licet adire Corinthum*.

179. Celui-ci donne de l'or. Despautères, livre I, *de nom-gener*.
180. Allusion à deux règles de la prosodie, de Despautères : *I longum pono...* [*O commune datur*].
181. Despautères, *Syntax, reginen genitivi*.
182. Malevole : malveillant.
183. Despautères, livre II, *de nom. declin*.
184. Règle de la *syntaxe* de Despautères, exprimée en ces deux vers : *Quaerenti vires, sit pro ratione voluntas [Assiduusque usus magnorum grammaticorum]*.
185. De ce côté-ci.
186. De ce côté-là.
187. Pierre.
188. Je me repens, je m'ennuie, je suis désolé. Despautères : *Syntaxis, reg. XVI*.
189. Sans doute.
190. Avole : accoure.
191. Sejongant : séparant, en latin *sejungens*.
192. Granger tire la plupart de ses citations pédantes de la grammaire latine de Despautères.
193. *Arbor*, arbre, est un nom féminin.
194. À la rencontre de quelqu'un.
195. Le couvent des Bonshommes de *Nigeon* ou *Minimes*, à Chaillot.
196. *Crucifera*.
197. En effet, ton oncle.
198. Orbe : privé.
199. La fontaine de l'Hippocrène que Pégase fit jaillir d'un coup de sabot.
200. Apollon, vainqueur du serpent Python.
201. Sobriquets donnés aux valets de collège et aux cuistres : *piliers de classes*, parce qu'ils faisaient la police dans les salles de classes ; *tire-gigots*, parce qu'ils prenaient par les jambes l'écolier qu'on menait aux arrêts ; *ciseaux de portions*, parce qu'ils découpaient au réfectoire la part de chacun ; *exécuteurs de justice latine*, parce qu'ils donnaient le fouet aux coupables.
202. Venez vite, venez, que dis-je ? volez plutôt.
203. Mauvais vers latin fabriqué par Despautères dans sa *Syntaxe* comme exemple de la figure appelée *Zeugma*.
204. *Syntaxe* de Despautères : fig. IX, *éclipsis*.
205. Abbayes où on enfermait les fils rebelles ou coupables.
206. Tout le *quant à toi*, tout ce qui vous concerne.
207. La vigne de la Courtille était sur l'emplacement de la rue Rochechouart, elle produisait un raisin qui ne mûrissait pas.
208. Aussi, ainsi suis-je. — 209. Mines, d'embarras. — 210. Qui terre a, guerre a. — 211. Godelureau. — 212. Tonneau. — 213. — Cercles. — 214. Par la mort. — 215. Fer. — 216. Donnerais. — 217. Argot ancien : bazer, tuer ; bazarder, mourir. — 218. Niais. — 219. Bedeau. — 220. Dieu et diable. —

221. Tournois. — 222. Turquie. — 223. Bâté. — 224. Hacquenée? — 225. Horion. — 226. Oul : il ; ol : elle. — 227. L'empressée. — 228. Vermine. — 229. Cependant. — 230. Sept psaumes. — 231. Eau. — 232. Bénitier. — 233. L'absolution. — 234. Gibraltar. — 235. En Bethléem de Galilée, et Jéricho. — 236. Grèce. — 237. Abyssins. — 238. Idiomes-là. — 239. Diamants. — 240. Emeraudes vertes. — 241. Duel. — 242. D'Essence. — 243. Mathusalem. — 244. Niais, niaud. — 245. Propriétés. — 246. Un quart. — 247. Termes d'escrime.

248. Le Tribunal des Maréchaux de France avait charge d'apaiser les querelles entre gentilshommes et d'empêcher les duels.

249. Le Tribunal des Maréchaux de France ordonnait au besoin à un garde où à un exempt de veiller sur les deux adversaires et de les accompagner partout pour empêcher une rencontre.

250. Gareau appelle ainsi les Anabaptistes et les Péripatéticiens.

251. Règle XVII<sup>e</sup> de la *Syntaxe de Despautères* : sous, dessus, dans, dessous, dedans, se mettent aux deux cas, dans tous les sens.

252. Tant de frimes et de cérémonies. — 253. Ce bon merle qui sifflait. — 254. Succession. — 255. Noyer. — 256. Cime. 257. A glisser tout le long. — 258. Ne murmura. — 259. Frustrer.

260. Argus.

261. La porte de Nesle qui attenait à la vieille tour de Nesle servait de communication du Pont-Neuf au nouveau quartier construit sur le terrain du Pré aux Clercs, ce rendez-vous permanent des Ecoliers de l'Université. La Tour de Nesle fut démolie vers 1652.

262. Incuter : faire entrer.

263. La plupart des monnaies de France et des autres états chrétiens portaient jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle une croix avec une légende.

264. Perge : continue :

265. C'est-à-dire l'écritoire.

266. Obtondre : assourdir.

267. Le teston était en argent et valait dix sols tournois ; on n'en fabriquait plus depuis le règne de Henri III.

268. L'hiver de 1638.

269. Domine : maître.

270. Cri de guerre et de victoire des rois de France.

271. Accede : approche.

272. Louis XIII voulut, en 1634, faire reconstruire le vieux château, tombé en ruine pour en faire un hôpital destiné aux soldats estropiés ou invalides, mais cette reconstruction fut presque aussitôt arrêtée et les bâtiments déjà élevés ne servirent qu'à recueillir des gens sans aveu ; personne n'osait approcher de ces masures qu'on disait habitées par des larves et des démons. En 1656, le roi y fit établir l'hôpital général des pauvres.

273. Gaza : trésor, magot.

274. On écrirait maintenant *came* par corruption, car le véritable mot indiqué par le sens est *game*, puisqu'il s'agit de désigner au figuré les pièces qui font jouer une mécanique.

275. Adesto : approche.

276. Expression proverbiale « changer de propos, de discours ».
277. Le jugement dernier.
278. Le feu Saint-Antoine, terreur du Moyen-Age, n'était plus, à cette époque, qu'une maladie hémorroïdale plus ou moins douloureuse.
279. Voir note 249. Le garde ne les quittait que sur leur promesse solennelle de ne pas vider leur différend par la voie des armes.
280. Le Pré aux Clercs avait été, sous Louis XIII, le théâtre ordinaire des duels.
281. Texte : tissu : équivoque sur les mots latins *textum* et *textus*.
282. Ardent : feu follet.
283. Pérager :achever le reste.
284. Miroir de Venise.
285. Faux soldat qui se présentait aux revues pour toucher la paye au profit du capitaine ; on le punissait du fouet ou de la marque.
286. Elle en désire un peu plus long que le doigt. Despautères, livre II, *regulæ generales de regulari nominum declinatione*.
287. Plus d'un pied.
288. Le simple et le composé se déclinent de même.
289. Le cocotier.
290. Décrottoires : cure-dents.
291. Four banal où l'on cuisait le pain de tout un fief, de tout un quartier.
292. Mounée : mouture.
293. Bouffonnerie rappelant une épigramme de l'*Anthologie* qui cite un certain Antidamas dont le nez était si long qu'il servait d'échelle à quelqu'un pour s'esquiver par la fenêtre pendant un incendie.
294. Chiche-penard : vilain avare.
295. Moine bourru, personnage fantastique qui courait les rues la nuit à l'époque de l'Avent, en tordant le cou à ceux qui mettaient le nez à la fenêtre et maltraitait les passants.
296. Entre Chaillot et l'île des Cygnes.
297. Expression proverbiale qui signifie donner le fouet.
298. Conciergerie dans le sens de prison.
299. Se rue par la porte ouverte.
300. Allusion à la formule finale des oremus : *in secula seculorum*.
301. Pour ne pas être bref. — 302. Du possible au fait. — 303. Selon la géographie. — 304. A cause des Muses. — 305. Or. — 306. — Donc. — 307. Et de là j'infère. — 308. Plus clair que le jour.
309. La connaissance de la vieille langue était reléguée parmi les défrroques de la pédanterie. Ce fut Chapelain qui la remit en honneur.
310. Vers pour vairs, de couleur changeante.
311. Allusion au calendrier Julien dressé par Jules César, et au calendrier Grégorien réformé par le pape Grégoire XIII.
312. Le Soleil recula devant le forfait d'Atréa, qui fit manger à son frère Thyeste le corps de son propre fils ; Josué qui arrêta le Soleil pour poursuivre ses ennemis.

313. La danse des sonnettes était une danse de bouffon.
314. Burle : plaisanterie.
315. Scande : monte.
316. Profecto, assurément.
317. Torture infligée aux voleurs et aux accusés ; on leur mettait des os ou des cailloux entre les doigts, que l'on serrait ensuite plus ou moins avec des cordes.
318. Du plus petit (jugez) au plus grand.
319. La pierre philosophale.
320. Où tourner. — 321. Ne vous souvenez pas de vos péchés. — 322. Me chercher.
323. Les musiciens.
324. Orphée.
325. Fête des musiciens.
326. J'abaisai le châssis de la fenêtre.
327. Exemple emprunté à la *Syntaxe* de Despautères.
328. Exemple emprunté probablement à la *Syntaxe* de Despautères.
329. Fameux cabaret. — 330. Enfin. — 331. Je me suis réjoui.
332. Enchainement.
333. A quoi bon.
334. Grangier, accusé de malversations au détriment des boursiers de son collège, a nié, dans un *Mémoire*, avoir accepté des pots de vin, etc.
335. Monnaie de compte chez les anciens.
336. Acute : aiguisé.
337. Pristins : anciens.
338. Ce rapprochement des deux noms signifie : Tu gardes le silence au lieu de parler.
339. Entrée de ma maison.
340. Propugner : défendre.
341. Jeux, ancien terme qui servait à désigner une représentation scénique.
342. Règle de la *Syntaxe* de Despautères.
343. Au propre, chien courtaud dont la queue et les oreilles sont coupées.
344. Le valet d'un soldat.
345. Locution proverbiale signifiant : Vous avez de bonne heure pris vos précautions.
346. Noms d'herbes qui font équivoque.
347. De poix et de résine.
348. Le feu des gueux : le soleil.
349. Longtemps et en tête-à-tête.
350. Orbe : privé.
351. Dans la *Guerre des auteurs anciens et modernes*, Paris, 1671, de l'avocat Gabriel Guéret.

352. *Historiettes* de Tallemant des Réaux : naïvetés, bons mots, réparties contes divers.

353. Paul Lacroix a écrit et Pierre Brun a répété que cette dédicace ne figure que dans l'édition originale de 1654. L'assertion est erronée, elle se lit dans toutes les éditions de cette tragédie publiées soit séparément, soit dans les *Œuvres diverses* (complètes).

354. Meurtri : assassiné, tué.

355. Les armées romaines décernaient souvent le titre d'*imperator* à leurs généraux.

356. Hostie, dans le sens de victime.

357. Allusion à la Roche Tarpeienne du haut de laquelle on précipitait les criminels d'Etat.

358. Les officiers du souverain étaient pensionnés sur son *épargne*, ou sur ses revenus particuliers et payés par les *Trésoriers de l'Epargne du roi*.

359. Une fille vierge, selon la loi romaine, ne pouvait être suppliciée ; le bourreau la violait avant de l'exécuter.

## INDEX ALPHABÉTIQUE :

Les noms propres commençant par D', Du, L', La ou Le sont classés aux dites lettres. Les noms ayant un astérisque sont répétés une ou plusieurs fois dans la même page.

### A

Abraham, 109.  
Adam, 17, 33, 59.  
Achille, 67, 69, 174, 267, 372\*.  
Actéon, 65, 371.  
Agrippa (Cornélius), 42, 243, 370.  
Agripinne, 72.  
Ajax, 174.  
Alcide, 75.  
Alexandre le Grand, 87, 174, 262\*.  
Améric Vespuce, 32, 370.  
Amphion, 254.  
Andromède, 68.  
Annibal, 174.  
Antée, 193.  
Antoine, 69, 174.  
Apollon, 24\*, 26, 30, 32, 255, 273, 370, 372, 376.  
Apulée, 65.  
Argus, 176, 270.  
Aristote, 17, 47, 64, 91, 102, 106, 193, 369.  
Artephius, philosophe, 101, 373.  
Arthémise, 68.  
Asdrubal, 109\*.  
Atrée, 378.  
Attila, 72, 372.  
Auguste, empereur, 69, 295, 317, 371.

### B

B. (Nicolas), 121, 122.  
Balzac (Guez de), 90.  
Bavent (Madeleine), 371.  
Beaulieu, 103, 104.  
Bernard (Claude) dit le pauvre Prêtre, 56, 59, 371.  
— (C. H. L. N.), vii, 170.  
Blandin, 94, 96, 373.

Boisrobert (Le Méteil de), 293\*.  
Bouillé (Thomas), 371.  
Bouteville (comte de Montmorency), 71, 372.  
Briarée, 270.  
Brun (Pierre), 168, 256, 380.  
Brutus, 65, 124, 242, 372.

### C

Caïphe, 178, 375.  
Caligula, 60, 65\*, 234, 371.  
Capon (G.), 5.  
Cardelin, bouffon italien, 52.  
Cassius, 65.  
Castor, 32.  
Caton, 174, 225.  
Caus (Salomon de), 372.  
Céphale, 187.  
Cerbère, 63, 70.  
Cérès, 6, 14.  
Cervantès, 109.  
César, 65, 124, 228, 236, 283, 295, 371, 378.  
Champcenetz, 375.  
Chanut (Marie), 100.  
Chapelain, 378.  
Chapelle (Claude-Emmanuel Luillier dit), 96, 100\*, 103, 104, 108.  
Chasteaufort, 168.  
Chatel (Jean), 121, 374.  
Cicéron, 284.  
Cithérée, 263.  
Clarence (duc de), 68, 372.  
Cloton, 277.  
Clymène, 370.  
Colle, bouffon italien, 52.  
Collin de Plancy, 370.  
Colomb (Christophe), 370.  
Condé (le Grand), 79\*, 80, 95\*, 372.

Copernic, 17, 228, 257.

Corbinelli, 168.

Corneille (Pierre), 110, 294\*, —

Cumée (la sibylle), 101.

Curtius, 69.

Cyparisse, 26, 369.

Cyrus, 170.

## D

D... (M<sup>lle</sup>) 127.

Dalila, 67.

Danaïdes (les), 75.

Daphné, 31, 369.

Darius, 65, 66.

D'Arpajon (le duc), 293, 295\*, 297.

Dassoucy (Ch. Coypeau) x\*, 82, 93\*, 103, 373.

David, 52.

Dédale, 67.

Démocrite, 176, 257.

Desmarests de Saint-Sorlin, 169.

Despautères, 184, 251, 375, 376\*, 377, 378, 379\*.

Desroziers-Beaulieu, 103.

Deucalion, 176, 228.

Diane, 175, 371.

Didon, 65, 371\*.

Diogène, 69, 95.

Dioscoride, 64.

Drusus, 242.

Du Soucy (François), voir Gerzan.

Du Tage, 97.

Duval, 168\*.

## E

Eaque, 69.

Echo, 69, 104.

Edouard IV (roi d'Angleterre), 372.

Elie (le prophète), 229.

Elien, 64.

Enée, 371.

Eole, 187.

Epaminondas, 164, 165, 174.

Epicure, 102.

Erostrate, 68.

Esculape, 70.

Esope, 65, 110\*.

Estienne (Robert), 374.

Eurydice, 69, 71, 372.

## F

Faguet (Emile), 11.

Fiorilli (Tibero), dit Scaramouche, 52, 371.

Flamel (Nicolas), 69, 372.

Fournel (Victor), 168, 208, 276, 280, 287.

François I<sup>er</sup>, 141.

## G

Galilée, 369.

Galongé, 298.

Ganyméde, 229.

Garassus (le Père François), 123, 374,

Gargamelle, 372.

Gassendi, 170.

Gassion (le maréchal de), 134, 374.

Gaston d'Orléans, 22, 369.

Gaufridi ou Gofridi, 52, 370.

Germanicus, 296, 302, 305, etc.

Gerzan (de), 56, 371.

Gomberville (Marin Le Roy de), 90, 98, 373, 374, 375.

Gonzague (Marie-Louise de), reine de Pologne, 167\*, 210\*, 286.

Grandier (Urbain), 371.

Grangier (Jean), 168\*, 220.

Grégoire XIII, pape, 237.

Griveau (Ch.), sieur de Luroy, 132, 133.

Guarini, 110, 373.

Guéret (Gabriel), 170, 293, 379.

## H

Hécate, 67.

Hector, 174, 372.

Hécube, 70.

Héliogabale, 56, 59.

Henri III, 377.

Henri IV, 370, 374.

Héraclite, 69, 176, 233.

Hérault (François) ou Héreau, 121.

Hercule, 72, 73, 178, 193.

Hésiode, 235.

Hyacinthe, 372.

## I

Ignace de Loyola, 370.

Ixion, 75.

## J

Jason, 66, 370.

Jésus-Christ, 33\*, 52\*, 56, 118, 121, 122.

Job, 94, 369.

Jocaste, 68.

Jonas, prophète, 375.

Josué, 30, 70.

Judas, 32, 176, 271.

Junon, 32.

Jupiter, 66, 175, 178, 254, 373.

Juvénal, 68.

## L

La Calprenède, 98.

La Chapelle, voir Chapelle.

Lacroix (Paul), 11\*, 79, 103, 168\*, 369, 380.

La Geneste, 371.

La Mothe, 103.

La Mothe Le Vayer fils (l'abbé), 103, 167\*, 169.

La (Serre Jean Puget de), 110.

Le Bret (Henry), 5, 9, etc.

Le Coq, 131.

L'Enfant, peintre, 166, 375.

Lépide, 69.

Le Roy (Marin) voir Gomberville.

Le Tasse, 110\*, 373.

Lignières, ix, x\*.

Livet (Ch.), 168\*.

Lope de Vega, 167.

Louis XIII, 117, 377, 378.

Lucain, 65.

Lulle (Raymond), 64, 371.

Lycurgue, 228.

### M

Mahomet, 82.

Mandols (Madeleine de), 371.

Mansuy (Abel), 265.

Marie (princesse), voir Gonzague.

Marini, 110, 373.

Marolles (Michel de), 167.

Mars, 175.

Martial, 68.

Mathusalem, 101, 377.

Mausole, 26, 369.

Mazarin (cardinal), 117\*, 374.

Médée, 371.

Médicis (Marie de), 371.

Ménélas, 258.

Mercure, 175, 187.

Mezettin, voir S. Fiorilli.

Midas, 70, 255.

Minerve, 67.

Minos, 69, 197.

Molière, 160, 170\*, 171\*, 180, 208, 227, 276, 287.

Momus, 66, 225.

Monet (Philibert), 127, 374.

Montfleury (Zacharie-Jacob, dit), x, 108, 109, 111, 112, 129.

Montfleury (Antoine-Jacob fils, dit), 108.

Montmaur (Pierre de), 167.

Monval, 294.

Morphée, 176.

Mounet-Sully, 294.

Musnier (Hector), 100.

### N

Nabuchodonosor, 66.

Narcisse, 23.

Neptune, 32, 259.

Néron, 65, 66, 68, 72, 372.

Nisus, 63.

Noé, 141.

Nostradamus, 90, 188.

Numa, roi, 66.

### O

Orphée, 65, 240, 372, 379.

Ovide, 65, 369, 371, 373.

### P

Pan (le Grand), 373.

Parfait (les frères), 206.

Pâris, 94, 372.

Patrocle, 66, 372.

Pélias, 371\*.

Perse, 68.

Persée, 68, 258.

Phaéton, 31, 370, 373.

Pharamond, 228.

Pharaon, 250.

Philogias, 165.

Phocion, 70, 165.

Phœbus, 26, 67, 175.

Picard (Mathurin), curé, 371.

Pison, 302, 303, 304, 328.

Platon, 47, 164.

Plessis (Yves), 5.

Pline, 64.

Pluton, 189, 234.

Pollux, 32.

Pompée, 174, 265.

Pont-Courlay (M<sup>me</sup> de), 133\*.

Poppée, 67, 372.

Porcie, 68.

Priam, 71, 197, 228.

Priape, 118.

Prométhée, 69, 189, 228.

Proserpine, 258.

Publius (Cornélius), 264.

Pythagore, 64, 228, 371\*.

Pygmalion, 70.

Pyrrhus, 174.

### Q

Quevedo, 62, 371.

Quinet (Toussaint), libr., 114, 374.

### R

Racine, 280.

Radamante, 69.

Rangouze (de), 11, 369.

Ravaillac, 121.

Renaudot (Théophraste), 134, 374.

Romulus, 174, 228.

Rostand (Edmond), 11.

Roy (Emile), 167\*.

**S**

Saint-Benoit, 23.  
 Saint-Christophe, 123, 126, 374.  
 Saint-Côme, 23.  
 Saint-Denis (M<sup>lle</sup> de), 152.  
 Saint-Denis, 108, 153.  
 Saint-François Xavier, 145, 375.  
 Saint-Hubert, 18.  
 Saint-Jean, 18.  
 Saint-Mathurin, 10, 134, 373\*, 375.  
 Saint-Michel, 23.  
 Saint-Pierre, 129, 374.  
 Saint-Roch, 38.  
 Saint-Séverin, 23.  
 Sainte-Ursule, 109.  
 Salomon, 229.  
 Samson, 33, 68, 92, 174.  
 Samuel (le prophète), 52.  
 Saturne, 67, 175, 254.  
 Saül, 52.  
 Scaramouche, voir Fiorilli.  
 Scarron (Paul), 112\*, 113\*, 114\*, 169,  
 374\*.  
 Scudéry (Georges de), 373.  
 Sémiramis, 68.  
 Sénèque, 72.  
 Sercy (Ch. de), libr., 293, 298.  
 Simarande, 164.  
 Socrate, 47, 69\*, 92, 104\*, 164\*, 165\*.  
 Sorel (Ch.), 167, 169.  
 Sylla, 174.

**T**

Tacite, 264.  
 Tallemant des Réaux, 371, 380.  
 Tantale, 75.

Thésée, 68, 72, 73.

Thétis, 67.  
 Thiers (J.-B.), 370.  
 Théodore, 258.  
 Tibère, 71, 295, 296, 302, 372.  
 Timandre, 164.  
 Timon, 66.  
 Tirésias, 59.  
 Tite-Live, 199.  
 Titie, 75.  
 Tristan L'Hermite le poète, 96, 294.  
 Triton, 259.  
 Turenne (maréchal de), 79, 95\*.

**V**

V... (de), 97.  
 Vallée (Geoffroy), 370.  
 Vénus, 32, 175.  
 Vespasien, 195.  
 Vespuce, voir Améric.  
 Virgile, 65, 113, 114, 199, 371\*.  
 Vitu (Auguste), 294.  
 Vulcain, 67, 175, 234.

**W**

Weiss (Ch.), 116.  
 Wladislas IV, 167, 210, 286.

**X**

Xercès, 190.

**Z**

Zeuxis, 64.  
 Zoroastre, 42.

## TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS . . . . .  
ÉPITRE DÉDICATOIRE au duc d'Arpajon des *Œuvres diverses*, 1654. 1

## LETTRES

NOTICE. . . . .	3
LETTRES DIVERSES. . . . .	5

Contre l'Hiver, p. 5. — Pour le Printemps, 9. — Pour l'Eté, 12. — Contre l'Automne, 15. — Description de l'Aqueduc ou la Fontaine d'Ar-  
cueil, 19. — Sur l'ombre des arbres dans l'eau, 23. — Description d'un  
Cyprés, 26. — Description d'une Tempête, 27. — Pour une Dame rousse,  
29. — D'une maison de campagne, 35. — Pour les Sorciers, 38. —  
Contre les Sorciers, 45. — A Monsieur de Gerzan, sur son *Triomphe des Dames*, 56. — Le Duelliste, 60. — Sur un recouvrement de santé,  
61. — D'un Songe, 62. — Thésée à Hercule, 72. — Sur une Enigme que  
l'auteur envoyoit à Mr de\*\*\*, 76. — Sur le faux bruit qui courut de la mort  
d'un grand guerrier (le prince de Condé), 79. — Pour Soucidas (Das-  
soucy) contre un partisan qui avait refusé de lui prêter de l'argent, 82. —  
Sur le blocus d'une ville, 83.

Contre un Poltron, p. 86. — Contre un Médisant, 88. — A Mademoiselle, 90. — Contre un Ingrat, 91. — Contre Soucidas (Dassoucy), 93. — A. M. de V. (Contre M. Du Tage), 97. — Consolation à un ami (Chapelle) sur l'éternité de son beau-père, 100. — Contre un Pilleur de pensées (La Mothe *Le Vayer fils?*), 103. — Sur le même sujet, 104. — Contre un gros homme (Z. J. Montfleury), 108. — Contre Scarron, 112. — A messire Jean (contre un ecclésiastique bouffon), 118. — Contre un Jésuite assassin et médisant (Inédite, le Père Héault ou Héreau), 121.

— Contre un Pédant (le Régent de la Rhétorique, des Jésuites), 124. — Contre le Carême, 128. — A M. Le Coq pour M<sup>le</sup>\*\*\*, 131. — A un Comte de bas-loy (Charles Griveau, comte de Luroy), 132. — A un Liseur de Romans, 134. — Contre les Médecins, 135. — Contre un faux-brave, 140.

LETTRES AMOUREUSES . . . . . 143

A Madame \*\*\*, 143, 145, 146, 147. — Effets amoureux d'une absence, 149. — Sur des Bracelets de cheveux, 150. — A M<sup>le</sup> de Saint-Denis, 152. — A Madame \*\*\*, 153, 155, 156. — Regrets d'un éloignement, 157. — A Madame \*\*\*, 158. — Reproche à une cruelle, 160.

ENTRETIENS POINTUS. . . . . 163

### LE PÉDANT JOUÉ, COMÉDIE

NOTICE. . . . . 167

La date de sa composition, 167; A-t-il été représenté? 168; *Le Pédant joué* et Molière, 170; le Manuscrit de la Bibl. nat., 171.

*Le Pédant Joué*. . . . . 173

### LA MORT D'AGRIPPINE, TRAGÉDIE

NOTICE. . . . . 293

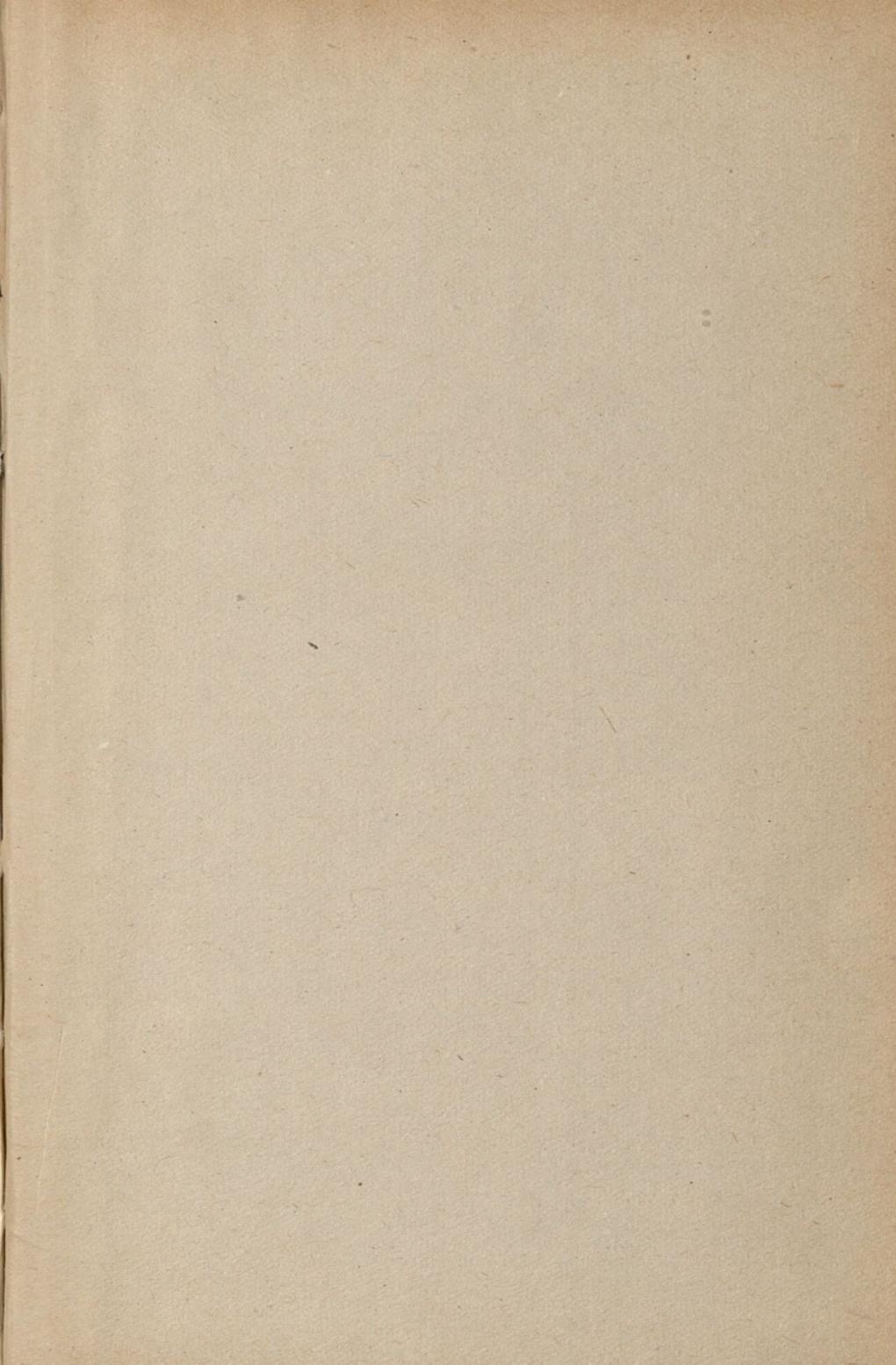
ÉPITRE DÉDICATOIRE au duc d'Arpajon . . . . . 295

*La Mort d'Agrippine*. . . . . 299

NOTES . . . . . 369

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES . . . . . 381



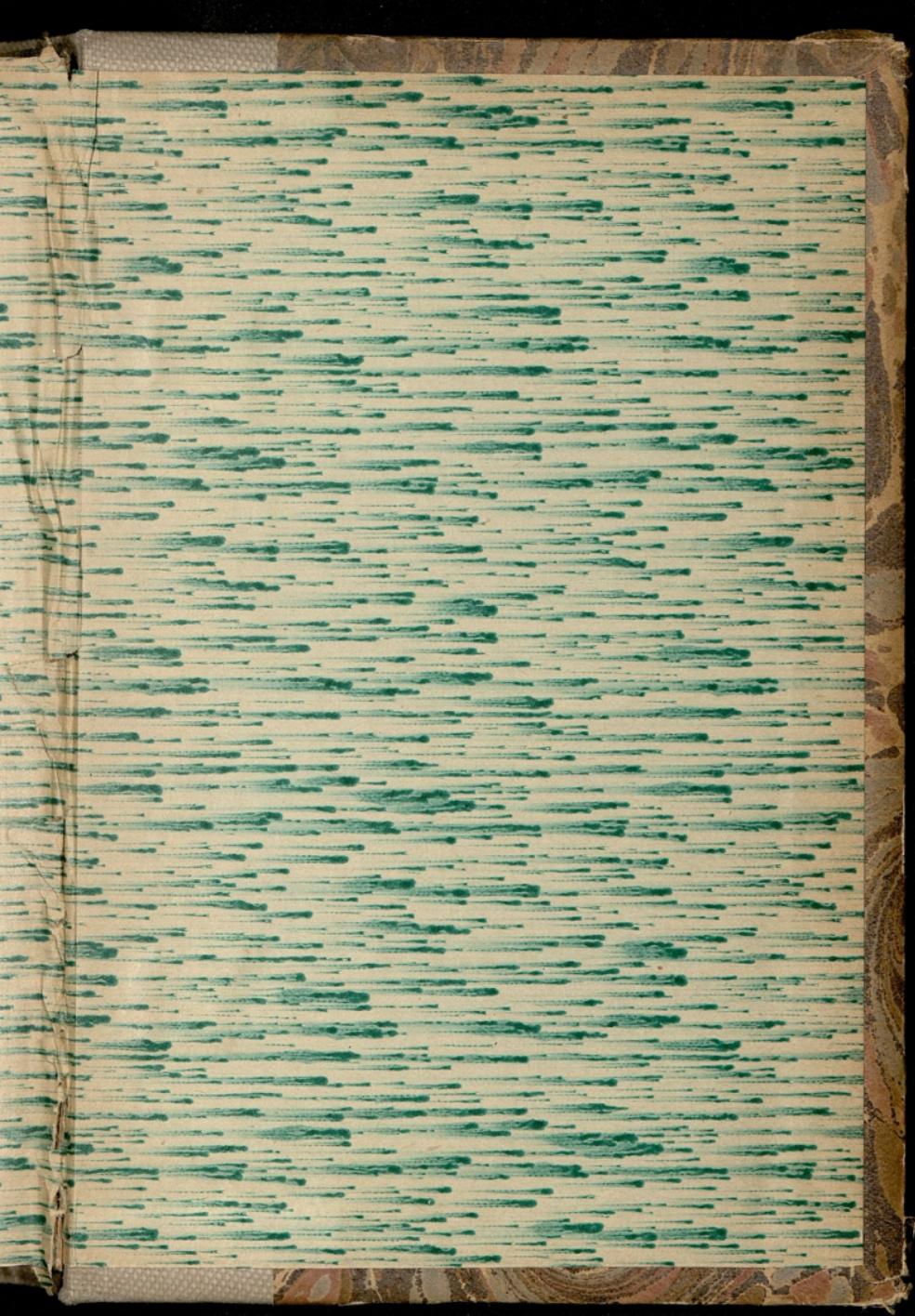


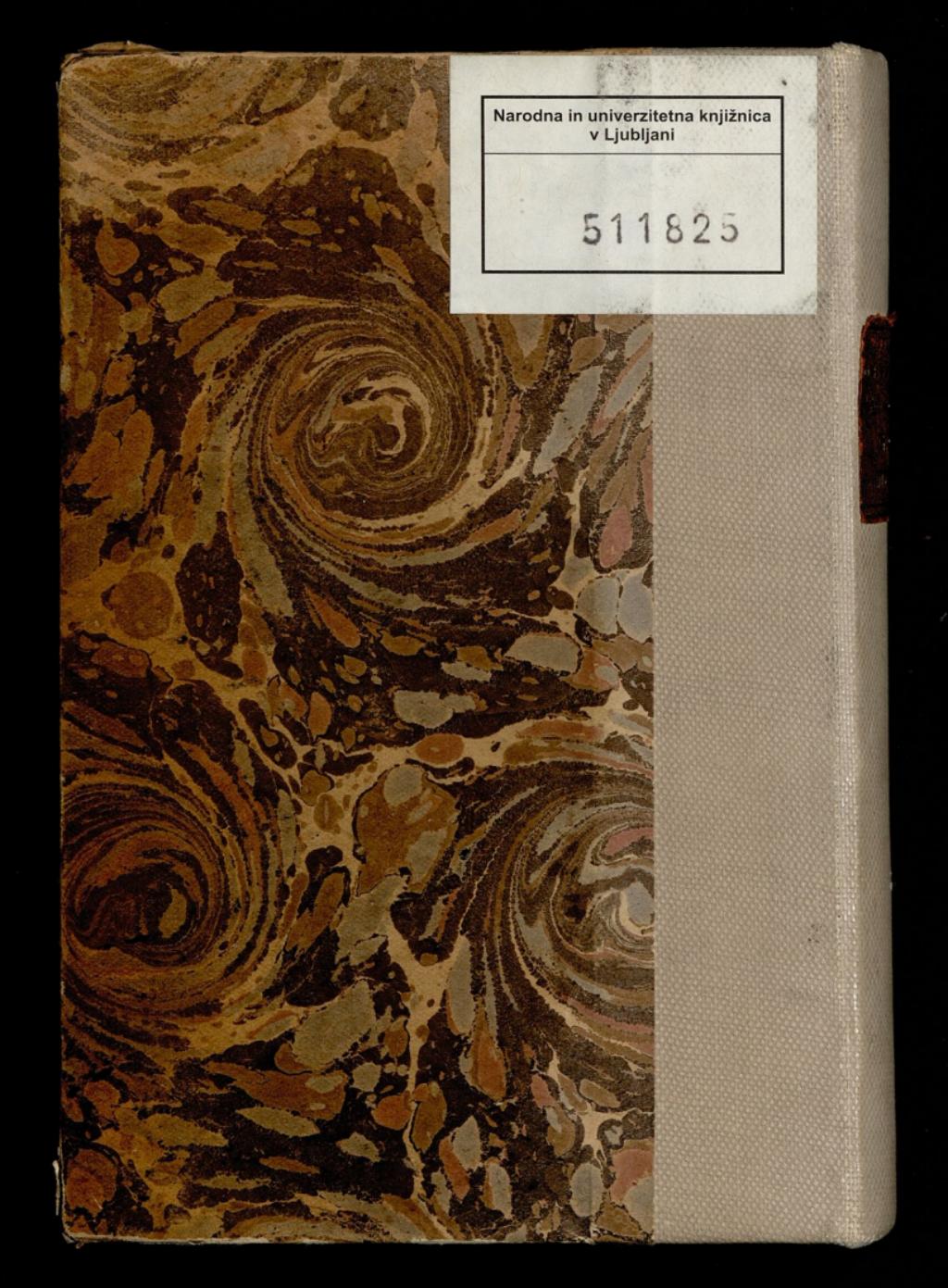
NARODNA IN UNIVERZITETNA  
KNJIŽNICA



00000250043

L08155



The image shows the front cover of an old book. The cover is made of marbled paper with a complex, swirling pattern in shades of brown, tan, and black. The spine of the book is visible on the right side, covered in a light-colored, textured material, possibly cloth or paper. A white rectangular label is attached to the top right corner of the cover. The label contains the text "Narodna in univerzitetna knjižnica" on the top line and "v Ljubljani" on the line below. Below this, in a larger, bold font, is the number "511825".

Narodna in univerzitetna knjižnica  
v Ljubljani

511825